

This image is a dark, grainy, and overexposed photograph. It appears to be a scan of a physical document or a film frame. A faint, rectangular opening or doorway is visible in the center-right portion of the frame, suggesting a view through a window or a doorway. The rest of the image is mostly black and lacks clear details due to the low light and exposure.

卷之三十一

卷之三

卷之三

Digitized by srujanika@gmail.com

卷之三

卷之三

卷之三

1996-1997 学年第一学期

卷之三

卷之三

10.000-15.000 m²

1996-1997
Yearbook

10. The following table shows the number of hours worked by 1000 workers in a certain industry.

HACHETTE ET C°

THE END OF THE LINE

— 1 —

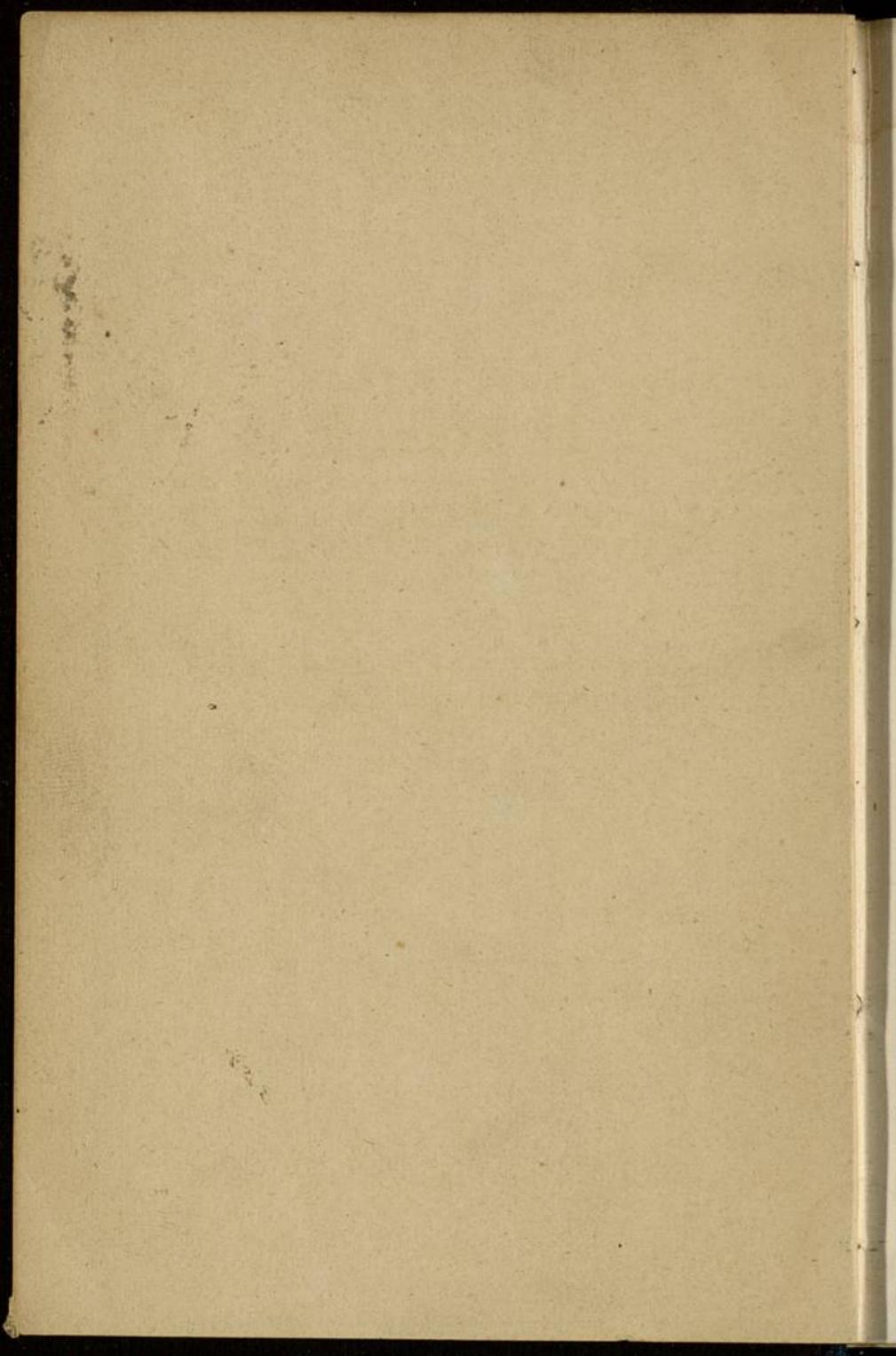
ADOLPHE JOANNE

DE BORDEAUX
A BAYONNE

HACHETTE ET C^{IE}

LIBRAIRIE
M^{me} PAUL CHAUMAS
34, Cours du Chapeau rouge 34
BORDEAUX.

1508



30236

DE BORDEAUX
A BAYONNE

A BIARRITZ, A ARCACHON

A SAINT-SÉBASTIEN, A PAU, A MONT-DE-MARSAN

A TARBES ET A BAGNÈRES-DE-BIGORRE

Toutes les mentions et recommandations contenues dans
les Guides de la collection Joanne sont entièrement
gratuites.

30236

DE BORDEAUX A BAYONNE

A BIARRITZ, A ARCACHON
A SAINT-SÉBASTIEN, A MONT-DE-MARSAN ET A PAU

PAR ADOLPHE JOANNE

ITINÉRAIRE HISTORIQUE ET DESCRIPTIF

contenant

UNE CARTE DES CHEMINS DE FER DU MIDI
ET 18 VIGNETTES DESSINÉES

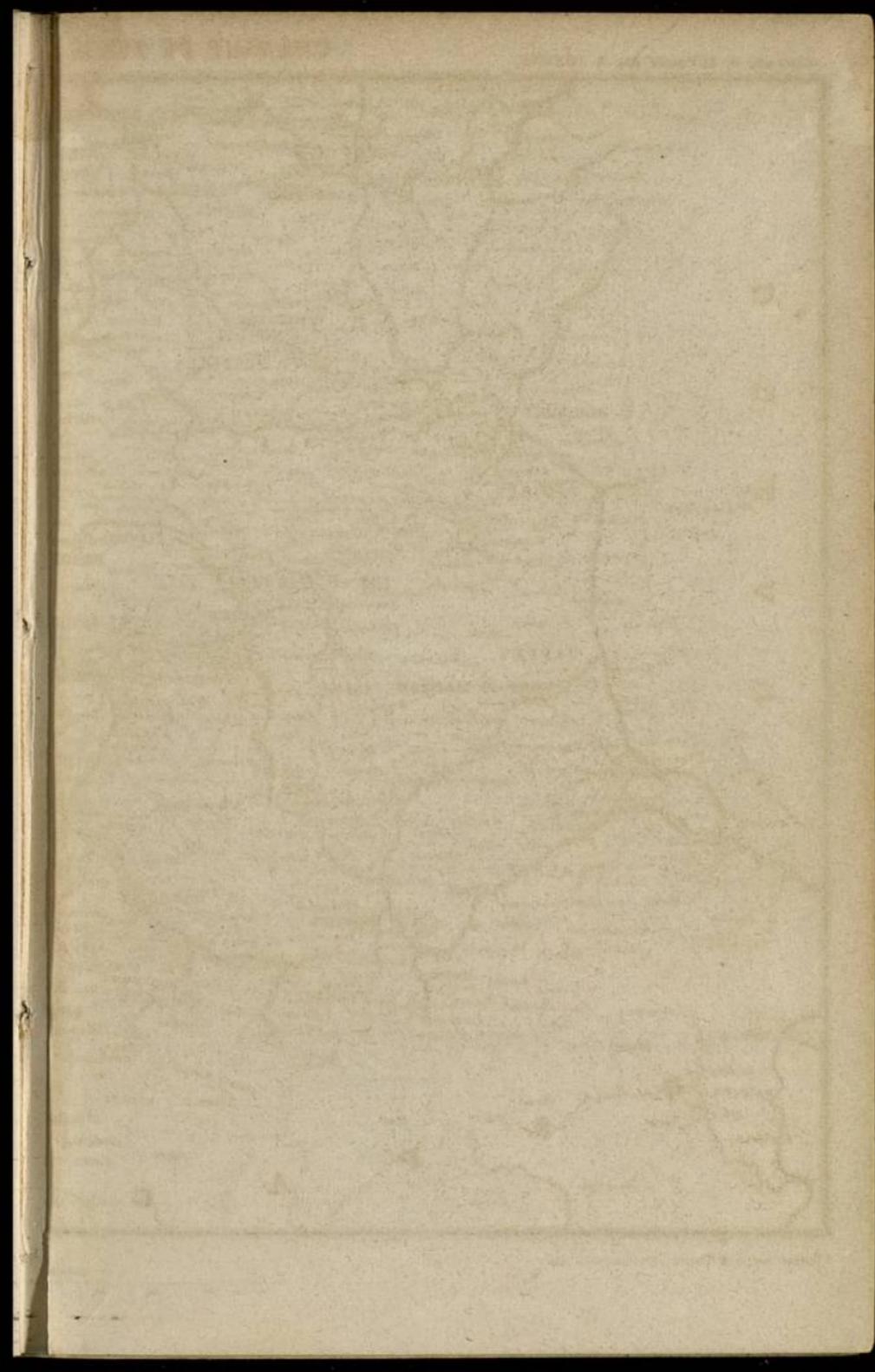
PAR MM. DAUBIGNY, HUBERT CLERGET, THÉROND



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^e
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77

Droits de traduction et de propriété réservés



CHEMINS DE FER D'ORLÉANS ET DU MIDI.



T
L
C
R

4
5
6
7
8
9
10
11
12

13
14
15
16
17
18

19
20
21
22

23
24
25
26
27
28
29

TABLE MÉTHODIQUE.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.....	
LISTE DES GRAVURES.....	III
CARTE.....	III
RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.....	IV

PREMIÈRE SECTION.

DE BORDEAUX A BAYONNE ET A SAINT-SÉBASTIEN.

1 ^{re} station. Pessac	3
2 ^e station. Gazinet	4
Les Landes — Le sol, ses cultures et ses produits; les habitants et leurs mœurs.....	5
3 ^e station. Pierrotton.....	28
4 ^e station. Mios	28
5 ^e station. Marcheprime	28
6 ^e station. Canauley.....	29
7 ^e station. Facture	29
8 ^e station. Lamothe	29
9 ^e station. Caudos.....	30
10 ^e station. Lugos	30
11 ^e station. Ichoux	31
12 ^e station. Labouheyre.....	32
Excursion à Mimizan	32
13 ^e station. Solferino	34
14 ^e station. Morcenx	35
15 ^e station. Rion-Tartas	35
16 ^e station. Lalouque	37
17 ^e station. Buglose	37
18 ^e station. Dax	42
Tercis et Pouillon	53
19 ^e station. Rivière	54
20 ^e station. Saubuse	55
21 ^e station. Saint-Géours	55
22 ^e station. Saint-Vincent de Tyrosse	57
Excursion au Vieux-Boucaut et à Cap-Breton	58
23 ^e station. Labenne	61
24 ^e station. Le Boucaut	62
25 ^e station. Bayonne	63
26 ^e station. Biarritz	95
27 ^e station. Guethary	117
28 ^e station. Saint-Jean-de-Luz	118
29 ^e station. Hendaye	130

TABLE MÉTHODIQUE.

30 ^e station. Irun.....	136
31 ^e station. Renteria.....	136
32 ^e station. Les Passages.....	137
33 ^e station. Saint-Sébastien.....	138

DEUXIÈME SECTION.

DE BORDEAUX A LA TESTE-ARCACHON.

De Bordeaux à Lamothe (8^e station), de 1 à 29.

9 ^e station. Le Teich.....	148
10 ^e station. Mestras	148
11 ^e station. Gujan.....	149
12 ^e station. La Hume.....	149
13 ^e station. La Teste.....	149
14 ^e station. Arcachon	157

TROISIÈME SECTION.

DE BORDEAUX A PAU.

I. Par Dax. — De Bordeaux à Dax (18^e station), de 1 à 42.

19 ^e station. Mimbasté.....	187
20 ^e station. Habas.....	187
21 ^e station. Puyoo.....	188
22 ^e station. Baigts.....	188
23 ^e station. Orthez.....	188
24 ^e station. Argagnon	192
25 ^e station. Lacq.....	192
26 ^e station. Artix	192
27 ^e station. Lescar	193
28 ^e station. Pau.....	194
Jurançon, Gélos, Bizanos, Morlaas.	218

II. Par Bayonne. — De Bordeaux à Bayonne (25^e station), de 1 à 63.

26 ^e station. Urt.....	223
27 ^e station. Peyrehorade.....	224
28 ^e station. Labatut	225
29 ^e station. Puyoo.....	225

De Puyoo à Pau (V. ci-dessus, de 188 à 194).

QUATRIÈME SECTION.

DE BORDEAUX A TARBES ET A BAGNÈRES-DE-BIGORRE.

De Bordeaux à Morcenx (14^e station), de 1 à 3.

15 ^e station. Arjuzanx	226
16 ^e station. Arengosse	226
17 ^e station. Igos	226
18 ^e station. Saint-Martin-d'Oney	226

TABLE MÉTHODIQUE.

III

19 ^e station. Mont-de-Marsan.....	227
20 ^e station. Grenade	232
21 ^e station. Cazères-sur-l'Adour	232
22 ^e station. Aire.....	232
23 ^e station. Riscle.....	234
24 ^e station. Castelnau-Rivière-Basse.....	235
25 ^e station. Caussade	235
26 ^e station. Maubourguet	236
27 ^e station. Vic-en-Bigorre.....	236
<i>Excursion à Montaner.....</i>	236
28 ^e station. Andrest	237
29 ^e station. Tarbes	237
30 ^e station. Marcadieu.....	242
31 ^e station. Bernac-Debat.....	243
32 ^e station. Montgaillard.....	244
33 ^e station. Bagnères-de-Bigorre.....	244
TABLEAU GÉNÉRAL DES DISTANCES ET DU PRIX DES PLACES.....	245
INDEX ALPHABÉTIQUE.....	248

LISTE DES GRAVURES.

1. Biarritz. Côte des Fous.....	1
2. Habitants des Landes.....	13
3. Dax. Vue prise de Sablar.....	43
4. Dax. La fontaine chaude	49
5. Bayonne. Vue du port.....	65
6. Bayonne. Sous-préfecture et théâtre.....	73
7. Bayonne. Cathédrale	85
8. Biarritz. Vue prise au pied du phare.....	97
9. Biarritz. La plage, la villa Eugénie et le phare en 1856.....	101
10. Biarritz. Le Port-Vieux en 1867.....	103
11. Biarritz. Le Port-Vieux en 1850.....	105
12. Arcachon. Le Casino	147
13. Arcachon. Ancienne et nouvelle chapelle.....	161
14. Arcachon. Église.....	163
15. Arcachon. La plage.....	165
16. Arcachon. Chalet de M. Pereire.....	167
17. Pau. Le château	211
18. Mont-de-Marsan.....	229

CARTE.

Carte des chemins de fer du Midi, au commencement du volume.

CHEMINS DE FER DU MIDI.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

L'*heure* des chemins de fer du Midi est celle de Paris.

Les *enfants* de 3 à 6 ans payent demi-place.

Chaque voyageur a droit au *transport gratuit* de 30 kil. de *bagages*.

Des *omnibus spéciaux* partent à Bordeaux : du bureau central, Cours du 30 Juillet, 10; du quai des Salinières, 1; de la place Dauphine, 22; Ils passent devant les principaux hôtels, et s'y arrêtent pour prendre ou pour déposer les voyageurs et leurs bagages. Dans les voitures qui ne transportent pas de bagages et qui suivent un itinéraire fixe, le prix d'une place est de 30 c.; dans celles qui transportent des bagages il est de 50 c. et de 20 c. par colis.

Pour aller de la gare du Midi à la gare d'Orléans, avec escale en ville, ne dépassant pas 2 heures, on paye 6 fr. (8 fr. au-dessus de 120 kilog. de bagages).

Les *voitures de famille*, pour un seul domicile, sans bagages, coûtent : pour 4 voyageurs et au-dessous, 2 fr.; — pour chaque voyageur en plus, 50 c.; — pour deux domiciles, 3 fr., quel que soit le nombre des voyageurs; — pour chaque domicile en plus, 1 fr. — Avec bagages, quel que soit le nombre de voyageurs, par voiture, avec 120 kilog. de bagages, 3 fr. Au-dessus de 120 jusqu'à 200 kilog., maximum du chargement, 4 fr. Pour deux domiciles, quel que soit le nombre de voyageurs : Jusqu'à 200 kilog., maximum du chargement, 4 fr. Pour chaque domicile en plus, 1 fr.

L'*heure* des chemins de fer d'Espagne tarde de 25 minutes sur celle de Paris.

On délivre à Bordeaux des billets directs pour Saint-Sébastien : 1^{re} classe : 28 fr. 50 c. : 2^e classe : 21 fr. 45 c. : 3^e classe, 15 fr. 50 c.

On va de Bordeaux à Saint-Sébastien en 6 heures 58 minutes par le train express.



Biarritz : Côte des Fous.

PREMIÈRE SECTION.

DE BORDEAUX

A BAYONNE ET A SAINT - SÉBASTIEN¹.

L'embarcadère des chemins de fer du Midi (Toulouse-Cette-Bayonne-la Teste-Arcachon-Tarbes, Pau et l'Espagne¹) se trouve situé à l'extrémité méridionale de Bordeaux, à 3 kil. environ de la place de la Comédie, au delà des nouveaux marchés construits derrière l'hospice des Enfants-Trouvés.

A son point de départ, le chemin de fer est à 5 mèt. 48 c. au-dessus du niveau de la mer, 1 mèt. 24 c. au-dessus du sol environnant.

Quand on sort de l'embarcadère proprement dit, on traverse la *gare des marchandises* et les *ateliers*, qui occupent une vaste superficie de terrain. On laisse bientôt à g. la ligne de Toulouse-

1. On trouvera à la fin du volume le tableau des distances et du prix des places, ainsi que les renseignements relatifs aux omnibus, aux fiacres, etc.

Cette, et on entre dans une longue tranchée, au sortir de laquelle on se trouve sur une vaste plaine couverte de vignes. Les ceps alignent à perte de vue leurs files régulières; de petites maisons blanches s'élèvent ça et là au milieu des enclos; puis la tranchée recommence. Il faut se lever dans son wagon si l'on veut apercevoir, sur la dr., les maisons du **Haut-Brion**, dont les vignobles, qui produisent un des quatre grands crus du Médoc, sont les plus anciens du Bordelais. Le domaine du Haut-Brion avait été, en 1824, vendu 525 000 fr. par M. Michel à M. Beyermann. En 1837, il fut mis aux enchères à Paris, et adjugé à M. Larieu, son possesseur actuel, moyennant 25 000 fr. de rentes viagères (cette rente ne fut payée que deux ans) et 50 000 fr. de capital. Il produit environ 120 tonneaux par an. En 1844, le tonneau se vendait 3000 fr. Ce vin, qui mûrit lentement, ne peut être mis en bouteille avant six ou sept ans.

« Le Bordelais, a dit M. Ernst, possède quatre sortes bien distinctes, bien différentes de vins¹:

« 1^o Ses vins par excellence, ses vins tout à fait uniques et sans similaires dans le monde, parce qu'ils sont froids et toniques en même temps, dès-lors bienfaisants aux enfants, aux vieillards, aux malades, aux convalescents, aux constitutions affaiblies, les *vins du Médoc* enfin (rive g. de la Garonne, entre Bordeaux et la mer).

« 2^o Les vins chauds et plus alcooliques de certaines terres de *graves*, c'est-à-dire de cailloux, comme le **Haut-Brion**, le **Pape-Clément** (aux portes de Bordeaux, sur le chemin de la Teste et de Bayonne), vins participant, par certains éléments (le tannin et le fer), aux qualités des vins du Médoc, sur la limite desquels ils se trouvent, aux vins de **Saint-Émilion** et même de **Bourgogne**, par leur bouquet et leur chaleur alcoolique.

« 3^o Le vin de *coteaux* et de *côtes* du Libournais, comme **Pomayrol**, **Fronsac** ou **Canon**, et surtout le meilleur de ceux-ci et

1. On pourra consulter le *Traité sur les vins du Médoc* et les autres vins du département de la Gironde, par W. Franck, 3^e édition, revue, augmentée et accompagnée de 28 vues de châteaux, des principaux domaines du Médoc, et d'une carte du département de la Gironde, dressée en 1853. In-8, chez Chaumas, librairie, rue des Fossés-du-Chapeau-Rouge, 34.

qui leur donne son nom, le vin de Saint-Émilion. Ce sont là de véritables vins de Bourgogne de première qualité, et que les plus gourmets et les plus délicats placent, les uns au-dessus, les autres au niveau des vins les plus renommés, le Chambertin, le Clos-Vougeot, le Beaune, le Pommard.

« 4^e Enfin les vins blancs, si recherchés, qu'ils s'élèvent presque aux prix des premiers crus du Médoc, les vins des côtes de la Garonne, continuation des coteaux du Médoc, au-dessus de Bordeaux, rive g., connus sous le nom de *Sauternes* ou *Bordeaux blancs*.

« Auprès de ceux-ci, on place encore les vins doux des côtes de Bergerac; le Montbazillac, véritable Champagne naturel, ayant sur le vrai Champagne cet avantage de n'exiger aucune préparation, aucun sirop.

« Nous ne parlons ici, bien entendu, dans ces quatre espèces de vins si différentes, que des premiers crus, tous confondus, bien à tort, on le voit, sous le nom de vins de Bordeaux.. »

A peine a-t-on aperçu Haut-Brion que l'on passe, sur un remblai élevé, à côté du *viaduc* construit pour l'ancien chemin de la Teste, et à l'extremité duquel ce chemin, qui part de l'embarcadère de Ségur¹, vient se relier à la voie nouvelle. Ce viaduc, long de 900 mètres, se compose de 91 arches élevées de 5 mètres; il franchit la petite vallée qui sépare Haut-Brion de Pessac.

1^{re} STATION. — PESSAC.

6 kil. de Bordeaux. — 192 kil. de Bayonne.

Pessac, ch.-l. de c. de l'arrond. de Bordeaux, se compose du bourg proprement dit, que l'on voit à la dr. du chemin de fer, de sept villages, de dix hameaux et de plusieurs maisons isolées. Sa population se monte à 2676 hab. Son territoire, qu'arrose le ruisseau de Peugue, possède des terres fortes dans les vallons, une certaine étendue de terres graveleuses propres à la culture de la vigne, et des terres sablonneuses réservées surtout au seigle; mais plus des trois cinquièmes sont encore en landes.

1. L'ancienne gare de Ségur ne sert plus que pour certaines marchandises. L'administration des chemins de fer du Midi y a établi ses bureaux.

Un peu au delà de Pessac, on laisse, sur la g., *les vignes du pape Clément*. Bertrand de Goth, personne ne l'ignore, occupait le siège archiépiscopal de Bordeaux quand il fut nommé pape sous le nom de Clément V. Ces vignes lui appartenaient. Selon une bulle du 12 des calendes de décembre, an IV^e de son pontificat (1309), il les tenait de Gaillard Degod, un de ses aïeux, et il les donna à Arnaud de Canteloup, son successeur. Elles restèrent jusqu'en 1792 en la possession des archevêques du diocèse. Elles furent vendues alors comme propriété nationale. Leur possesseur actuel a dû intenter un procès à ses voisins pour les empêcher d'appeler leurs vins *vins du pape Clément*.

2^e STATION. — GAZINET.

5 kil. de Pessac. — 11 kil. de Bordeaux. — 187 kil. de Bayonne.

Gazinet est un des villages ou hameaux qui forment la commune de Pessac. Il passait autrefois pour un endroit fort dangereux, car les voleurs qui infestaient la route y avaient établi leur quartier général. On découvre, dans ses environs, des traces bien évidentes de l'ancienne voie romaine qui allait de Bordeaux à Bayonne, et que les habitants du pays appellent encore *la Levade*, la levée ou chaussée en saillie.

Cependant les pins ont remplacé la vigne; aux terres cultivées ont succédé des marécages. Nous sommes entrés dans les **landes**, c'est-à-dire sur de vastes plaines sablonneuses, couvertes ici de bruyères, d'ajons et de larges flaques d'eau croupie, là de forêts presque impénétrables; à demi peuplées par le peuple le moins intelligent et le plus sauvage de France: un pays inconnu et cependant curieux. A peine, de loin en loin, apercevrons-nous maintenant quelques maigres cultures, « pauvres plantes déportées sur un sol hostile, affligées et souffreteuses, en vue de pauvres maisons habitées par les tristes et pâles visages d'une population fiévreuse. » Le désert commence. Il a plus de 50 lieues de long. Nous ne retrouverons la fertilité, la vie, l'industrie et l'activité humaine, que sur les bords de l'Adour.

De tous les bourgs et villages près desquels nous passerons, il n'en est pas un qui mérite d'être remarqué. Rien de plus monotone que le paysage toujours semblable. De longues forêts de

pins s'étendent à perte de vue sur un terrain plat. La terre, à leurs pieds, est nue ou mal couverte d'un triste gazon flétrti. Leurs hautes tiges s'élancent d'un seul jet, entourées d'un cercle de branches régulières. Leur verdure terne ne renvoie pas les rayons du soleil. La brise de la mer, quand elle les caresse, n'en tire que des sons étouffés et mélancoliques. Au sortir de ces forêts, on traverse d'interminables champs de fougères ; ils n'ont d'autres bornes que l'horizon ; on n'y voit ni un arbre ni un arbuste. Quelquefois on aperçoit la silhouette d'un pâtre monté sur ses échasses et appuyé sur une longue perche ; ces trois lignes grêles se dessinent dans l'air comme des fils d'araignées ; autour de ce singulier trépied, on entend retentir les voix lointaines et le bêlement plaintif des brebis couchées. Des chevaux libres, petits et maigres, lèvent leur tête au milieu des herbes, ou bondissent effarouchés quand le convoi passe. Cependant cette prairie monotone, trop mouillée en hiver, trop desséchée en été, offre parfois un aspect grandiose, et ce pays, presque toujours si triste à voir, est intéressant à étudier.

**Les Landes. — Le sol, ses cultures et ses produits ;
les habitants et leurs mœurs.**

Les **Landes de Gascogne** occupent la vaste et solitaire contrée qui s'étend au S. O. de la France, depuis la Garonne jusqu'à l'Adour, et depuis la Gélise jusqu'aux dunes de l'Océan. C'est la partie occidentale de l'antique Aquitaine, qui reçut, sous les Romains, le nom de Novempopulanie, et, plus tard, sous l'empire des Franks, celui de Vasconie ou Gascogne. On les divise en *grandes landes* : ce sont les plus stériles ; en *petites landes* : à demi cultivées, elles forment la partie occidentale du plateau, entre la zone graveleuse de la vallée et les grandes landes ; et en *landes du Médoc*. Ces dernières se trouvent comprises entre la route de Bordeaux à la Teste, le bassin d'Arcachon, les dunes et le chemin de fer de Lesparre à Bordeaux. Les Landes proprement dites comprennent une étendue de 635 594 hectares, sur lesquels les landes communales représentent 408 949 hectares, savoir : 275 000 hectares dans le département des Landes, et 133 949 hectares dans le département de la Gironde.

Les Landes se composent de plusieurs plateaux. Le plus grand de tous est celui qui s'étend à l'E. de la route de Bayonne à Bordeaux, en passant par Labouleyre, borné d'un côté par l'Adour, le Midou, la Douze et l'Estampon, de l'autre par le Ciron et la Garonne. Il a la forme d'un triangle. Sa hauteur, au-dessus du niveau de la mer, est d'environ 100 mètres. L'horizontalité générale de tous ces plateaux n'est qu'apparente. Brémontier avait déjà soupçonné ce fait remarquable, que des nivelingments, exécutés par l'un de nos plus habiles ingénieurs, viennent de confirmer. Il est constaté, en effet, que de l'E. à l'O., c'est-à-dire dans un sens perpendiculaire à la mer, il existe une pente au moins de 0001 par mètre. Cette pente est tellement faible, que le moindre accident, ou plutôt la moindre irrégularité de terrain, le piétinement du bétail, une racine de bruyère, contrarie l'inclinaison et empêche l'eau d'en suivre la déclivité. De l'O. à l'E. la pente est peut-être plus faible, mais elle suffit pour assurer l'écoulement des eaux. « Il résulte de cette heureuse disposition, a dit avec raison M. C. de Saulniers, que si on ouvre, sur un point quelconque de la lande, dans le sens de la pente la plus forte, un fossé de 0 mètres. 30 centimètres à 0 mètres. 40 centimètres seulement de profondeur au-dessous du niveau moyen du terrain, et que le fond de ce fossé soit dressé bien parallèlement à la pente générale et régulière du terrain, ce fossé, qui ne nécessitera jamais plus de 0 mètres., 60 centimètres à 0 mètres., 70 centimètres de déblais, pourra être fait à des conditions très-économiques, et que, par sa pente uniforme, il écoulera les eaux des terrains traversés. »

L'argile, dont le mélange avec les sables, dans de certaines proportions, est nécessaire à la culture des céréales et des prairies, manque presque partout, et ne se trouve que dans les couches inférieures. L'humus n'existe, en faible quantité, que sur certains points et à des distances éloignées. Cette constitution du sol s'oppose à la culture des céréales. Tel est le motif des déceptions qui ont suivi certaines entreprises dont l'objet était d'introduire, sans transition, des cultures ordinaires dans les landes.

D'un autre côté, les eaux qui, comme nous venons de le montrer, pourraient être déversées dans l'Océan, manquent actuel-

lement d'écoulement, et l'on trouve, à chaque pas, des lagunes dont les émanations pestilentielles suffiraient pour arrêter le développement de la population. Voici l'origine de cet état de choses¹.

Sur les bords de la mer, les sables accumulés par l'action des vents forment une zone de dunes, c'est-à-dire de sables mouvants, dont la largeur varie de 2 à 8 kil., et qui s'élèvent souvent à plus de 50 mètres au-dessus du sol primitif qu'elles recouvrent. Ces dunes opposent un obstacle absolu à l'écoulement des eaux vers la mer. De là les étangs qui se rencontrent uniformément le long de la chaîne des dunes, dont la fixation est aujourd'hui en pleine voie d'exécution. Les landes proprement dites, placées en arrière, reposent sur une couche de tuf de 30 cent. à 1 mètre d'épaisseur, désignée dans le pays sous le nom d'*alios*, et composée de sables agglutinés par un ciment formé de matières organiques. Cette couche de tuf est entièrement imperméable; et comme la superficie du sol provient de sables transportés et étalés au gré des vents sur la couche d'*alios*, ces bancs de sable, généralement accidentés, forment des plateaux parsemés de vastes récipients, dont les bords relevés produisent des cuvettes, profondes quelquefois de plusieurs mètres. Dans la partie inférieure de ces cuvettes, il existe des tourbes mêlées à des concrétions ferrugineuses, et l'on y trouve surtout une masse assez considérable de terreau, qui pourra, dans l'avenir, transformer les landes en une riche contrée agricole, mais que ses principes acides rendent aujourd'hui impropre à la fertilisation.

Comme si ce n'était pas assez de ces difficultés naturelles, l'homme y ajoute encore des pratiques désastreuses. Ainsi, les landes communales, condamnées à l'abandon et à l'insalubrité, sont exclusivement soumises à la dépaissance d'un maigre bétail, et, dans l'espoir de faire pousser des herbes nouvelles, les bergers les soumettent au régime dangereux des incendies qui détruisent toute végétation, et qui, parfois, prennent des proportions effrayantes. C'est ainsi que les années 1755, 1803 et 1822 sont

1. Exposé des motifs d'un projet de loi relatif à l'assainissement et à la mise en culture des Landes de Gascogne, 28 avril 1857.

restées tristement célèbres par les incendies qui ont ravagé ce malheureux pays.

Lorsque l'époque des chaleurs arrive, l'action solaire dégage les miasmes que renferme cette couche fangeuse, ainsi que les gaz méphitiques produits par la décomposition de l'aliros ; il en résulte des fièvres paludéennes et des maladies en quelque sorte constitutionnelles, sous un ciel admirable et une température moyenne qui permettraient d'obtenir deux récoltes par année, si ces déplorables conditions venaient à être modifiées. Quand l'évaporation est complète, ce qui arrive au mois de juin, la chaleur devient tellement intense, que les rayons solaires brûlent les plantes et les semis au lieu de les nourrir. Ainsi, inondation en hiver et sécheresse en été, telle est la conséquence fatale de la constitution géologique des landes.

« Ceux qui rêvent la fertilité sur cette terre de sables, dont la base est une froide et imperméable argile, sont des aveugles d'esprit, écrivait récemment M. Ernst ; la lande n'est bonne et productive que par le pin maritime, par le chêne et l'acacia dans ses moins mauvaises terres. C'est vouloir se ruiner que de s'entêter à y créer des cultures : témoin les grandes sociétés de la Teste, des landes d'Arcachon, etc., qui y ont dévoré d'énormes capitaux. Mais cet avis donné par un vieil agriculteur, qui a essayé de la lande, ne sera pas entendu. Les illusions et l'amour-propre sont des plantes si vivaces et si tenaces ; elles sont les mauvaises herbes de l'esprit ! »

Heureusement la Providence, d'ordinaire si sage dispensatrice de ses bienfaits, a réservé à cette contrée, déshéritée de tant d'avantages, un produit qui, pour croître, ne demande ni travail coûteux, ni amendements et engrais, ni bâtiments, ni irrigations, ni de trop longues années d'attente ; produit varié dans ses applications, plus que jamais demandé et même nécessaire : ce produit est le *pin maritime*, que l'on peut regarder à bon droit comme l'un des arbres les plus précieux de la famille des conifères. Il est tellement particulier au midi de la France, que Linné ne l'a pas connu et n'a pu le mentionner dans ses savantes et d'ailleurs si riches nomenclatures. Il vient sans les moindres frais de culture. Jetez sa graine à la volée sur le sol, en préservant

seulement les parties ensemencées du piétinement et de la dent des animaux pendant le temps des premières pousses, et vous n'avez plus à vous inquiéter des résultats, même sur les terrains les plus ingrats pour tous autres produits: la nature fera le reste.

A la dixième année, on commence la première éclaircie, qui donne déjà un bénéfice; les autres suivent à d'assez cours intervalles; car rien n'est plus hâtif et plus merveilleux que la croissance de cette précieuse essence, complète entre cinquante et soixante ans.

La récolte si importante de la résine se fait dès l'âge de vingt ans et se continue abondante jusqu'au plein développement de l'arbre, qui, abattu, donne encore le goudron, le brai, le charbon. Avec la résine on obtient l'essence de térébenthine et le noir de fumée.

Le bois de pin maritime fournit l'échalas pour la vigne, les piquets pour les clôtures, les pilotis les plus durables que l'on connaisse pour les travaux hydrauliques, les poteaux télégraphiques, les traverses et longrines pour les voies ferrées, les solives et planches propres aux constructions, et enfin un bois de chauffage également bien employé pour les usages domestiques, la cuisson du pain, les machines à vapeur.

Le pin maritime est devenu encore une autre source de richesse depuis que la médecine a résolu d'employer sa séve au traitement des maladies de poitrine. Nous reviendrons sur ce point en nous occupant d'Arcachon.

Un hectare de pins produit environ 25 fr. par an.

Après le pin maritime vient naturellement, au second rang, le *chêne-liège*, autre production tout à fait convenable aux contrées méridionales aussi bien qu'à la nature siliceuse et légère du sol landais.

Cet arbre précieux est, il est vrai, plus long à croître que les arbres résineux; car on ne commence guère la récolte du liège qu'entre la quarantième et la cinquantième année de l'âge des arbres, selon leur bonne venue et la nature plus ou moins favorable des terrains qui les portent; mais, dès-lors, on enlève le liège tous les sept ou huit ans, et ce commode revenu, qui ne demande d'autres frais et d'autres soucis que ceux de la récolte,

dure deux siècles environ. Le chêne-liège donne aussi une récolte secondaire qui n'est pas à dédaigner; c'est le gland, nourriture excellente pour l'entretien et l'engraissement des porcs et des moutons.

Veut-on faire produire plus vite le sol complanté de chênes-lièges, on peut mêler au semis le pin maritime, que l'on enlève à l'âge de vingt à vingt-cinq ans. Indépendamment de ce premier avantage, on obtient encore celui d'avoir des chênes-lièges plus droits et mieux élancés. Il faut noter enfin que le liège obtenu dans les landes de la Gascogne est le meilleur liège connu. Les fabricants de bouchons, en France et en Angleterre, le préfèrent de beaucoup aux produits des autres provenances, soit françaises, soit étrangères. Il a pour lui la finesse du grain, peu de déchet et une remarquable élasticité.

Comme échafas, piquets de clôture, bois de carrosserie, l'*acacia* est encore un arbre qui convient à merveille à la nature légère du sol landais. Pour les parties humides, on aurait le *peuplier de la Virginie*, le *peuplier blanc de Hollande*, le *saule*, le *bouleau*, l'*aune*. « Tel est, disait dans le *Journal des Économistes*, l'auteur d'un intéressant article intitulé les *Landes de la Gascogne*, M. Bères, le précieux et complet ensemble qui, habilement marié, ferait bientôt du plus triste désert la forêt la plus riante, comme la plus utile à nous et surtout à nos enfants. »

Depuis longtemps le problème de la mise en culture de cette malheureuse contrée a été posé par les divers gouvernements qui se sont succédé en France, et il agite les esprits qui s'adonnent à l'étude des questions économiques. La pratique et la spéculation ont, à leur tour, apporté leur contingent d'efforts dans cette lutte de l'intelligence et du travail humain contre des obstacles que la nature n'a peut-être pas faits invincibles, mais à l'égard desquels l'exigence d'un résultat immédiat serait presque toujours une cause d'insuccès. « Vouloir défricher les Landes et les convertir en terres arables, avouaient les conseillers d'État chargés de présenter au Corps législatif le projet de loi relatif à l'assainissement des Landes, ce serait marcher en sens inverse des leçons de l'expérience, s'exposer à des mécomptes, et compromettre une transformation que le temps seul peut accomplir uti-

lement. La conclusion à tirer des faits serait donc qu'il faut procéder avec lenteur, et attendre d'un moyen intermédiaire entre la lande nue et la pleine culture la solution d'un problème aussi intéressant pour la richesse publique. »

Améliorer les Landes en les assainissant et en y développant surtout la sylviculture, tel a donc été le but de la loi votée dans la session de 1857 par le Corps législatif.

Jusqu'à ces dernières années, l'apathie, la misère, l'ignorance ou les préjugés des paysans, les spéculations mal entendues des propriétaires et des communes, ou leur manque absolu de ressources, étaient les principaux obstacles qui s'opposaient à l'amélioration des Landes. Grâce à la loi nouvelle, ces obstacles ont cessé d'exister. Il peut donc être permis d'espérer qu'elle aura le résultat qu'on est en droit d'attendre.

D'après cette loi, la plus grande place est réservée à la création de forêts de pins maritimes; en effet, ces forêts paraissent l'intermédiaire obligé entre l'état de dépeuplement actuel des Landes et leur colonisation.

S'il est vrai, en général, qu'en créant des forêts, on crée la solitude, cela n'est pas exact pour les plantations de pins, dont l'exploitation exige la présence constante de l'homme, et dont chaque arbre doit être visité et entaillé au moins une fois chaque semaine par le résinier. Dès qu'un nouveau massif arrive à l'âge d'être résiné, il faut qu'une famille vienne s'établir dans son enceinte, ce qui entraîne la conséquence d'un défrichement autour de la nouvelle habitation à créer. Or, 300 000 hectares de pins maritimes produiront à peu près 5000 fermes nouvelles, ce qui représentera une population d'environ 30 000 âmes. Tel est, disaient en terminant les rapporteurs du projet de loi, le système de colonisation le plus rationnel qu'on puisse imaginer pour faire un jour de la véritable agriculture dans les Landes.

« Le *paysan* landais, dit un écrivain anonyme, vit essentiellement de la vie de famille, et pratique l'association avec une abnégation remarquable. Le commandement est généralement dévolu au plus ancien et à la femme; leurs conseils sont écoutés, leurs ordres exécutés avec une obéissance passive. C'est la famille patriarcale, avec cette différence que le patriarche était un roi et

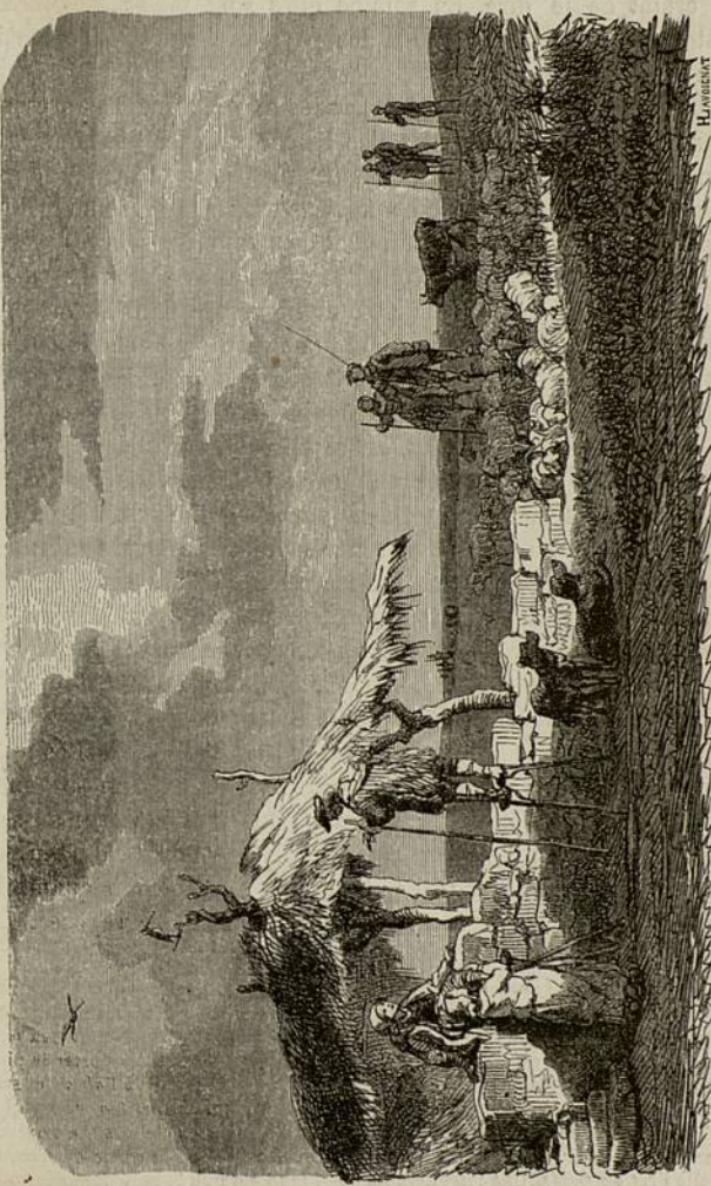
que le *tinel* est une espèce de république où, comme dans celle des abeilles, sous les ordres du chef, chacun travaille pour la communauté.

« La nourriture du paysan est fort simple ; à la volaille, aux porcs qu'il élève, aux bêtes qu'il retranche de son troupeau, aux produits des jardins, il ajoute un pain de seigle assez noir, et cette nourriture toute spéciale, que l'on nomme *escanton* ou *cru-chade*. Ce mets n'est point le brouet de Lacédémone, comme l'ont avancé quelques voyageurs fantasques ; de même que le pain qu'il ne remplace qu'en partie, il est composé de farine, d'eau et de sel, mais la préparation lui donne plus d'analogie avec la *polenta* des Italiens et même avec le *couscoussou* des Arabes. La saveur n'en est pas désagréable ; l'habitude le fait trouver supérieur à toutes les métures, et le plus sibarite de nos rois, Louis XVIII, a daigné le trouver délicieux. Malheureusement le paysan landais n'a pas à sa disposition la cuisine du monarque. »

Le costume landais est à peu de chose près celui qui se porte généralement entre les Pyrénées et la Garonne, pour les hommes du moins. Quelques vieillards ont conservé la culotte et la guêtre ; les autres ont adopté le pantalon, le gilet droit et la veste, spencer non pincé à la taille ; au lieu de chapeau le *béret* dit béarnais. La couleur marron et le bleu sont préférés. En hiver, les bergers endosSENT un paletot sans manches, formé d'une peau de mouton et réellement imperméable. Dans le Marrantin, ce vêtement est remplacé par une dalmatique, ailleurs par la cape, vrai burnous arabe, s'il n'était agrafé sur le devant au lieu d'être cousu.

Les costumes des femmes sont beaucoup plus variés. Chaque localité apporte sa différence. Comme coiffure, la *capulette* est fort répandue. Dans l'intérieur, elles portent des chapeaux de paille, et surtout pour se garantir du soleil, les chapeaux de feutre noir à la catalane. C'est l'unique coiffure des femmes de la côte, qui l'ornent presque toujours de quelques immortelles rouges.

Les habitations ne sont certes pas luxueuses et demandent de nombreuses améliorations ; mais ce ne sont ni des cabanes couvertes de chaume, ni des tentes, comme certains écrivains n'ont



Habitants des Landes.

Alphonse

H. LAVIEILLE

pas craint de le dire. En somme elles sont moins misérables (triste consolation !) que celles des paysans d'une grande partie de la France.

La majorité des paysans des Landes mènent une vie presque nomade. Ce sont les bergers, les bouviers et les résiniers, qui forment trois catégories distinctes des métayers ou agriculteurs.

Le *berger landais*, dont on a fait par erreur la personification du pays, erre presque constamment à la suite de son troupeau. Il campe chaque nuit dans une de ces cabanes nommées *parcs*, dont les Landes sont parsemées, et ne rentre dans sa famille, du moins pendant les mois d'été, que pour y renouveler ses provisions. Nous avons déjà décrit son costume. En allant de Bordeaux à Bayonne, par le chemin de fer, on est sûr d'en apercevoir un assez grand nombre; ils accourent de loin à la rencontre d'un convoi, leur unique distraction dans ce désert, ou ils attendent son passage, assis sur les solides barrières qui bordent la voie. La plupart marchent avec des *échasses* qu'ils appellent *chanques*¹. La hauteur des bruyères, l'étendue et la profondeur des marais, le nombre des bêtes confiées à leurs soins, la nécessité de se mettre à l'abri des attaques des loups, les obligent à se servir de ce mode de locomotion; ils s'y habituent dès la plus tendre enfance, et ils acquièrent une si grande habileté, qu'ils suivent presque toujours la ligne droite, quelles que soient les inégalités du sol. Ils courent aussi vite qu'un bon cheval au trot, et ils s'amusent parfois à danser et à valser au son de leurs musettes. Le long bâton qu'ils portent à la main, et qu'ils appellent *paou tchanquey*, leur sert de balancier quand ils marchent et de point d'appui quand ils veulent se reposer. Le

1. Peut-être du mot anglais *shank*, qui signifie *jambe*. L'échasse élève l'homme au-dessus du sol à une hauteur qui varie de 1 mèt. à 1 mèt. 60 cent.; les résiniers en ont même de plus longues. Elle se compose d'une pièce principale, nommée la *pale de la chanque*; d'une espèce de console appelée *l'about*, destinée à porter le pied et clouée à la pièce principale; d'une bride dite *la roumère*, fixée à l'*about* et servant à maintenir le pied, en même temps qu'elle le couvre du *pelitroun*, nom local d'un morceau de peau de mouton dont la laine reste en dehors. Le bout de l'échasse qui touche la terre est muni d'un bourrelet de bois, de corne ou d'os, et s'appelle *cret* ou *pedis*. Une jarretière de cuir, munie d'une boucle nommée *anet* ou *baouc*, serre légèrement l'échasse contre la botte, dont la sépare une plaque de cuir nommée *paleyre*. Le bout supérieur de l'échasse ne dépasse pas le genou.

plus souvent, dès qu'ils s'arrêtent, ou même en marchant, ils tricotent des chaussons de laine couleur de bête, qu'ils ont filée eux-mêmes. C'est, avec la garde de leur troupeau, leur unique occupation. Malgré le silence auquel ils sont condamnés, par le fait même de leur isolément et la monotonie de leur existence, ils ont un caractère assez gai.

« Les Landes, dit M. Henri Maret, sont d'ordinaire d'immenses déserts, où grouillent à peine quelques arbrisseaux chétifs. La monotonie de ces plaines fatigue à la fois le regard et le pied du marcheur. De temps à autre, des forêts de sapins surgissent à l'horizon, mais sans varier le paysage, toujours immobile et triste. Vous feriez parfois vingt lieues, sans rencontrer un être vivant, sans voir le toit d'une habitation humaine. Si un berger, conduisant un troupeau de moutons blancs comme le lait, vous apparaît grimpé sur de gigantesques échasses, tout à coup à votre approche, il s'évanouit comme une ombre. Est-ce timidité ? Est-ce malice ? Vous n'êtes pas sans éprouver une certaine frayeur, et sans essayer d'interroger les touffes, qui recèlent peut-être quelque danger. Vains efforts : vous ne reverrez plus le berger, et pas un souffle ne troublera le silence. Au bout d'une longue marche, on se prend à songer que, sans doute, les maisons font comme les bergers, et qu'elles se cachent à la vue du voyageur »

« L'été, un soleil ardent change ce pays en Sahara. »

Une vieille chanson, intitulée la *Grande chanson des pèlerins de monsieur Saint-Jacques*, exprime, dans le couplet suivant, combien il est pénible de voyager à pied, l'hiver, dans ces terres noyées et bourbeuses :

Quand nous fûmes dedans les landes
 Bien étonnés,
 Nous avions l'eau jusqu'à mi-jambes
 De tous côtés.
 Compagnons, nous faut cheminer
 En grand' journée,
 Pour nous tirer de ce pays
 A grand'rosée.

Le *bouvier* mène une vie presque aussi nomade que celle du berger. Lui aussi, couché dans son char ou sur la terre, dort à

la belle étoile et ne voit sa famille que par intervalles. En effet, il est chargé d'aller chercher au loin, avec ces lourdes charrettes primitives qu'on appelle des *bros*, les objets de consommation qui lui manquent, ou vendre le superflu des produits qu'elle a récoltés. Cette vie exceptionnelle en fait un être à part; l'isolement lui inspire une passion violente pour ses bœufs, il les aime d'amour; il ne mange qu'après qu'ils sont repus; il ne se livre au sommeil que lorsqu'ils dorment. Les longues stations qu'il fait dans les Landes, c'est pour les servir. « Le soir, quand la famille se réunit pour prendre le repas commun, un seul membre manque toujours, c'est le bouvier. Il est assis devant le *bayalé*, espèce de lucarne par laquelle les bœufs passent leurs grosses têtes et attendent gravement qu'il leur enfonce dans la bouche de longues poignées de fourrages, artistement entortillées. Ces services ne sont pas méconnus. Ordinairement ce n'est que de la main du bouvier, ou de ses enfants, que les bœufs consentent à recevoir leur nourriture. »

Les *résiniers* sont les paysans des Landes qui récoltent la résine des pins maritimes. Leur existence est aussi active que celle du berger est contemplative; on en jugera par les détails suivants empruntés à la *Statistique de la Gironde*.

Les pins destinés à donner de la résine sont convenablement espacés à 7 mèt. dans la plaine, à 4 mèt. sur les dunes. Ceux qui doivent être convertis en bûches ou en bois de charpente peuvent être plus rapprochés.

Un bois de pins (*pignada*) peut être mis en rapport de résine à 30 ou 35 ans dans la plaine, à 26 ans sur les dunes. L'arbre peut être saigné pour la première fois, lorsque, à la hauteur de 2 mèt. de terre, son tronc a au moins 1 mèt. 33 cent. de circonférence. Le pin maritime est d'une longue durée: il donne de la résine pendant plus d'un siècle, quand il est bien ménagé et que le sol lui convient.

Aussitôt qu'un arbre est en état d'être mis en rapport, le résinier pratique dans la terre, à son pied, un petit réservoir nommé *crot* dans le pays, d'environ 20 cent. de longueur sur 12 de profondeur et de largeur. Aux premiers jours de février, armé d'une espèce de grattoir en fer qu'il appelle *sarcle* à

pela, il enlève l'écorce sur toute l'étendue destinée à recevoir les entailles de l'année; l'opération s'appelle *pela*. Ce premier écorcement commence à fleur de terre et s'élève à 48 cent. de haut sur 10 à 12 de large; il doit être fait au liber, sans entamer le bois.

A la fin de février ou au commencement de mars, ou même plus tard si l'arbre paraît avoir souffert, le résinier fait la première incision ou entaille nommée *pique*; tous les huit jours il en fait une nouvelle, immédiatement au-dessus de la précédente. Toutes les piques réunies forment la plaie entière nommée *care*: nous venons de donner sa hauteur et sa largeur; elle est un peu concave, et sa plus grande profondeur n'a pas plus de 2 cent.

On continue la même *care* pendant cinq ou six ans, jusqu'à la hauteur d'environ 3 mèt.; alors on l'abandonne. Si l'on y revient, ce n'est qu'à l'époque où la plaie refermée s'est couverte d'environ 13 cent. de bois sur les anciennes lèvres. C'est sur ce bois, nommé *orles*, que le résinier peut ouvrir une autre *care*.

Lorsqu'une *care* a donné pendant trois ans, on en ouvre une nouvelle à l'opposite; c'est ce que le résinier appelle *care-bira*. Il poursuit en même temps les deux *cares* jusqu'à ce que la première soit assez élevée pour être abandonnée. L'exploitation se continue ainsi tout autour du tronc, laissant entre les *cares* un espace suffisant sur lequel on puisse revenir quand on a fait le tour de l'arbre.... Il arrive souvent que, dans un but de spéculation, les résiniers taillent les pins *à mort*, c'est-à-dire de façon à obtenir pendant quelques années une production de résine beaucoup plus considérable, au grand détriment des arbres, qui dépérissent promptement.

Pour le travail de la *pique*, le résinier est armé de deux instruments, le *pitey* et le *hapchot*. Le *pitey* lui sert d'échelle: c'est une perche de pin de 10 à 12 cent. de diamètre, sur environ 4 à 5 mèt. de haut, pointue à la tête, fourchue au pied, sur laquelle on laisse des saillies taillées en cul-de-lampe, espèce d'échelons que l'on ménage à des distances égales, et qui sont au nombre de trois par mètres; en langage de résinier, ces échelons s'appellent *clotéges*. Le *hapchot* est une sorte de petite



hache, longue de 22 cent., large de 11, terminée par un tranchant un peu convexe, et adaptée assez obliquement à un manche de bois, long d'environ 75 cent. Pour se servir du pitey, le résinier le dresse contre l'arbre, le pied à environ 75 cent. du tronc. De la main gauche il saisit le pitey, de la droite il s'appuie légèrement contre l'arbre avec son hapchot et monte rapidement à la hauteur convenable. Là il fixe le pied droit sur un des échelons et passe l'autre en travers, de manière à retenir le pitey avec la jambe en appuyant le dessus du pied contre l'arbre. Dans cette attitude, il peut se servir librement des deux mains et faire les piques nécessaires. Le hapchot lui sert à cet usage. Le tranchant doit en être très-vif, ayant à enlever des copeaux fort minces sur un bois pris en travers. Il faut avoir vu les résiniers exercés monter et descendre le long des pins, et circuler dans une forêt, pour se faire une idée de l'adresse et de la légèreté que l'habitude peut donner à l'homme. Un bon résinier exploite de 2000 à 2400 pins dans l'année.

La résine qui s'échappe de la care se divise en deux espèces : le *barras* et la *gemme*; celle-ci, de beaucoup la plus précieuse, doit sans doute son nom latin aux gouttelettes qu'elle forme et qui ressemblent à autant de perles; elle coule lentement dans le petit réservoir appelé *crot*, que le résinier a pratiqué d'abord au pied de l'arbre, et qu'il vide plusieurs fois chaque année. Le *barras*, au contraire, blanc et opaque, se colle à la *care*, qu'il finit par recouvrir d'une couche pareille au sucre candi. La récolte s'en fait en automne.

Ces deux produits du pin, connus sous la dénomination générale de résine, et traités dans les fabriques du pays, donnent l'essence de téribenthine, les brais, le goudron et enfin la colophane. Les ateliers à réine, construits d'après divers systèmes, ont reçu depuis quelques années d'importantes améliorations.

Quand les pins ne sont pas débités en planches ou en madriers, ils sont transformés en charbon. Ce charbon sert à alimenter les usines (verreries, martinets, hauts fourneaux) établies sur les Landes; le surplus s'exporte dans les départements voisins. On voit ça et là, dans les fourrés les plus épais, des colonnes de fumée s'élever d'une haute pyramide noirâtre. Souvent les

charbonniers mettent par imprudence le feu aux forêts dans lesquelles ils se livrent à leur industrie. Plusieurs moyens sont employés pour arrêter les progrès des flammes : le plus prompt, c'est de mettre le feu à un autre endroit de la forêt plus ou moins éloigné du premier incendie ; il s'établit alors un courant d'air, et les flammes, tendant à se réunir, ne consument plus que les arbres qui les séparaient.

La culture des céréales, l'exploitation des pins et l'élève des troupeaux, ne sont pas les seules ressources agricoles des Landes. La récolte du miel et de la cire y prend chaque année une plus grande importance. Des milliers de ruches sont établies sur les bruyères, car c'est surtout dans les pistils de ces plantes que les abeilles vont puiser les éléments d'un miel transparent et savoureux, inférieur à celui de Narbonne, mais supérieur à ceux des départements de l'Ouest.

Les chasseurs et les pêcheurs se plairont dans les Landes ; ils y rencontreront du gibier en abondance, et particulièrement des espèces remarquables qu'on ne trouve point ailleurs. C'est le privilège des pays stériles, sauvages et demi-déserts, et, à ce titre, les Landes sont une contrée favorisée. Les forêts situées aux environs des étangs nourrissent des loups, des renards, des chevaux et des chats sauvages, des chevreuils. Il n'est pas rare d'y rencontrer des laies avec leurs marcassins et des sangliers fort gras. Les lièvres et les lapins y sont très-nombreux. Mais c'est surtout en gibier ailé et en oiseaux de toute espèce, aquatiques et maritimes, qu'abondent les pays boisés, voisins des étangs et des rivières. Les faisans sauvages habitent les bords de la Leyre. Certains cantons renferment une multitude de pigeons ramiers, appelés dans le pays *palombes*, et de tourterelles qu'on chasse en automne. Les *barthes*, taillis majécageux qui bordent les flaques d'eau, sont remplis de hérons, de spatules, de canards, de bécasses, de butors, de foulques, de courlis. On y trouve des espèces rares en Europe, surtout parmi les ansères et les goëlands. Les landes voisines des bois de pins sont fréquentées par l'outarde, l'oie sauvage, la canepetière, la grue et même le cygne. Les dunes offrent dans la saison un grand nombre de petits oiseaux auxquels on fait une chasse

très-productive, tels que les ortolans, les linottes, les hoche-queueuses, les rouges-gorges. Il y a des tortues dans les sables. Les côtes fournissent des poissons de toute grandeur, depuis la sardine jusqu'à l'esturgeon et au marsouin. La sole, le turbot, le congre, la raie, le muge y abondent. On remarque dans les étangs l'anguille, le sardiah, l'aloise, la perche et même le saumon. Parmi les coquillages, qui sont nombreux sur le littoral, on trouve des huîtres, des moules, des peignes, des manches de couteau, des vis, des buccins, des volutes, etc.

Mais les chasses demandent beaucoup de précautions; car, du côté des dunes surtout, on court risque de tomber dans les fondrières de sable, appelées *blouses* ou *mouvants*. Voici quelle est leur origine. Il se forme au pied des dunes, après une pluie abondante, des amas d'eau qui ont quelquefois plusieurs pieds de profondeur. Les particules de sable arrachées de la masse des dunes par des vents violents sont transportées au loin, et retombant en pluie sur la surface de ces mares, ordinairement tranquilles et bien abritées, y restent pour ainsi dire en équilibre au milieu des eaux, et y forment une infinité de petites voûtes. Ces voûtes en soutiennent d'autres, et quand, par une cause quelconque, les eaux de la mare baissent, les voûtes supérieures, restant à découvert, se sèchent et blanchissent. Le piège bien recouvert est alors parfaitement voilé. Dans cet état, celui qui marche sur cette surface met le désordre dans l'édifice, ébranle les voûtes et s'y enterre ordinairement jusqu'aux reins. Quand le fond est en sable pur, la frayeur est plus grande que le péril. Les sables de la superficie se tassent d'eux-mêmes peu à peu, et il ne faut que donner au tassement le temps de s'opérer; alors on lève une jambe et l'on reste quelque temps sans mouvement. Il se fait un nouveau tassement sous le pied levé, et le fond devient plus solide. On lève l'autre jambe avec précaution et ainsi de suite successivement. Peu à peu on se trouve au-dessus. Alors l'eau qui remplissait les vides de toutes les voûtes remonte à la surface et forme une mare de 4 à 5 pouces de profondeur, dans laquelle on peut marcher en toute assurance. Les vaches et les chiens qui tombent par hasard dans les *blouses* emploient ce moyen pour en sortir,

lorsqu'ils n'y sont pas engagés profondément, et qu'ils conservent la liberté du mouvement aux jointures des épaules. Mais il est d'autres blouses plus dangereuses, desquelles on ne sort guère. Il y a au milieu des dunes des flaques d'eau dont la surface est recouverte de néufars, de potamots et d'autres plantes. Les vents transportent du sable sur cette espèce de plancher, et il s'y en accumule souvent assez pour cacher les bords et même la flaue entière. Le voyageur ne voit plus qu'une surface unie et une sorte de jolie plaine. L'humidité, dernier indice, a été absorbée par le soleil; comme les flaques sont profondes ou vaseuses, ceux qui y tombent, trompés par la solidité apparente de la surface, périssent misérablement. Pour éviter ce danger, on ne doit voyager sur les dunes qu'en marchant le long des crêtes ou à mi-côte.

Les forêts offrent une autre difficulté. Elles renferment des aubépines énormes, des houx hauts de 10 mètres., et même des ajoncs de 5 ou 7 mètres. de hauteur. Les fourrés, composés de genêts, d'ajoncs, de corsiers, sont tellement épais, qu'on ne peut les parcourir que la hache d'une main et la boussole de l'autre. Malheur à qui se perd! Les villages sont rares; point d'éminences d'où l'on puisse découvrir un gîte; peu de routes et d'habitants. Point de champs ou d'arbres qui fournissent le plus léger aliment. Il ne faut donc s'aventurer nulle part sans un guide et des provisions.

Du reste, l'étranger égaré dans ces espèces de déserts n'a rien à redouter de l'homme. Il est inouï, dit Thore, qu'on y ait jamais assassiné personne.

Nous venons de donner aux voyageurs qui traversent les Landes en chemin de fer divers renseignements sur les êtres animés et sur les productions du sol, qu'ils ne manqueront pas de remarquer : bergers, bouviers, résiniers, troupeaux, gibier, landes, forêts, cultures, exploitations industrielles. S'ils exploraient ce curieux pays, ils y feraient à coup sûr d'intéressantes études de mœurs. Pendant que la locomotive les emporte à travers le désert, peut-être liront-ils avec intérêt les pages suivantes, où se trouvent résumées les observations des écrivains qui en ont le mieux connu et décrit les habitants.

La richesse de la famille landaise consiste dans le travail, et conséquemment dans le nombre de ses membres. Le paysan landais ne connaît pas le célibat, et contracte le plus souvent des unions précoces. Le choix du jeune homme se porte de préférence sur une jeune fille jouissant d'une réputation bien établie de bonne ménagère, et d'une constitution qui laisse espérer un grand nombre d'enfants. La déception de cette espérance est le plus vif chagrin qui puisse l'atteindre.

Par suite d'un usage qu'une intéressante partie de nos populations civilisées accueillerait sans doute avec enthousiasme, les parents laissent aux jeunes gens le soin de se choisir et de s'accorder. La demande est faite par le prétendant ou des messagers; ceux-ci sont priés à un repas, auquel les hommes seuls prennent part; c'est la future qui les sert, comme au temps du bon Homère, où les filles de rois servaient leurs hôtes. Le consentement est donné à la fin du repas, à moins que la jeune fille n'ait manifesté une intention défavorable, en plaçant devant le prétendant ou ses messagers un plat de noix sèches, et lui marquant ainsi que son espérance est vaine. Cet usage commence à se perdre, mais l'expression reste, et donner les noix, pour dire refuser en mariage, est passé en proverbe.

Point de mariage sans trousseau; la femme landaise en apporte un à son mari, avec un lit et une armoire. Quand il y manque quelque chose, la jeune fille peut, la quenouille au côté, se mettre en quête et demander aux voisins le complément. Cette démarche, quoique rare, n'a aucun caractère désonorant.

Le contrat passé, car il en faut un, et sous le régime dotal, s'il vous plaît, avec communauté d'acquêts, les préparatifs de la noce commencent. D'abord les amies de l'épousée, les *donzelles*, viennent coudre son lit, et l'étourdir de leurs chansons. L'époux choisit aussi parmi les jeunes gens un certain nombre de *donzelons* destinés à lui faire un cortège d'honneur. Enfin les invitations se font par des *cassecans* choisis à cet effet.

Pour comprendre le sens de cette désignation ironique (*chasse-chiens*), il est nécessaire de savoir qu'autrefois les *cassecans* avaient pouvoir, quand la noce était terminée, de mettre à la

porte les conviés. Ce soir-là, un oignon mis à la broche, en souvenir sans doute de la famine d'Égypte, et arrosé d'eau limpide par un enfant, dont le front frais tondu, respirait la candeur, avertissait les invités que les provisions étaient achevées, et les cassecans, armés de balais, insignes de leurs fonctions toutes domestiques, engageaient les hommes seulement à se retirer. Pour ces fonctions le choix tombe de préférence sur des hommes robustes et bien stylés, ayant tout à la fois bon pied, bon œil et bonne dent, bonne dent surtout. Revêtus de leurs plus beaux habits, la boutonnière chargée d'un nombre prodigieux de petits rubans destinés aux conviés, ils vont faire les invitations en chantant à tue tête. Dans les maisons jouissant d'une bonne renommée, renommée de cuisine, bien entendu, le cassecan mange; partout il boit, et le nombre de ces repas peut se renouveler assez de fois pour effrayer le calcul. Cette mission est considérée comme fort honorable, et ceux qui en ont l'habitude ne connaissent pas de fête comparable à celle-là.

La mariage est toujours célébré le mardi.

La veille au soir, comme chez les Arabes, a lieu le départ du lit de la mariée. Le lit, l'armoire, le trousseau, entassés sur la charrette de la famille, forment une pyramide, au haut de laquelle, comme une reine sur un trône, se place la marraine, tenant à la main la quenouille chargée de brins de chanvre et recouverte d'un magnifique papier peint et de rubans de toutes les couleurs. Les bœufs portent des housses blanches ornées, ainsi que leurs cornes, de bouquets et de rubans, et il n'est pas jusqu'au bouvier qui ne pare son béret et son aiguillon de ces insignes de fête. La voiture s'éloigne lentement, et longtemps les donzelles la poursuivent de leurs chansons. Le plus souvent quelques-unes grimpent sur l'édifice mobile, et s'échelonnant à diverses hauteurs, ressemblent de loin à ces statues allégoriques que nos pères aimaient à voir adossées à leurs monuments.

Comme partout, la toilette de la mariée est une grande affaire ; les donzelles en sont spécialement chargées. Cette cérémonie accompagnée de la grâce folâtre que les jeunes filles ont coutume d'apporter à toutes leurs fêtes, est célébrée par des chants. La pose de la couronne, et surtout la fin de la toilette, ont inspiré

des couplets pleins d'une poésie sauvage, mais d'une originalité et d'une grâce native que la traduction ne saurait rendre¹.

Nous avons une belle épousée ;
Nous voulons un époux aussi beau.
Sa mère a surveillé sa toilette ;
Et les donzelles, pour la parer,
Ont oublié leurs propres atours.

Son œil est noir et doux,
Doux comme un rayon de la lune ;
Et pourtant il est plus brillant
Qu'au soleil levant la goutte de rosée,
Pendue à la bruyère du chemin.

Ses joues soat brillantes de jeunesse,
Roses comme le coquelicot des champs ;
Les jeunes gens sont émus en la voyant,
Et les vieillards rappellent leurs doux souvenirs,
Les souvenirs de leurs jeunes années.

Chantez l'épousée, jeunes filles,
Votre tour viendra d'être chantées ;
Semez le buis à pleines mains,
Et jonchez de ses rameaux verts
Le chemin qu'elle doit parcourir.

Nous avons une belle épousée,
Nous voulons un époux aussi beau :
S'il n'est le premier de ceux de son âge,
Si sa mère n'a versé sur lui de douces larmes,
Des larmes d'orgueil et de bonheur,

Si sa taille n'est aussi élancée
Que la tige flexible de la brande,
Son bras nerveux comme le cep de la vigne,
Le cep embrassant d'une étreinte amoureuse
La branche tortue du pommier,

Si les jeunes filles en rougissant
N'ont envié le bonheur de l'épousée,
Nous ne le voulons pas pour époux,
Car nous avons une belle épousée,
Nous voulons un époux aussi beau.

1. Ces vers et la plupart des détails qui précèdent sont empruntés à deux articles publiés par M. Castaing dans *l'Illustration*, vol. IX, 1849, nos 217 et 232.

Ces couplets, auxquels le patois harmonieux du pays prête un charme tout particulier, sont chantés à pleine voix, tantôt sur un air à trois temps empreint d'une gaieté douce, tantôt sur un air à deux temps. C'est à cheval le plus souvent que l'on se rend à l'église ; le parrain sert de chevalier à l'épousée, et ne la quitte qu'au pied des autels. Les donzelles, portées en croupe par les donzelons, doivent chanter *la nobi*, l'épousée, sans interruption. Nous extrayons quelques couplets du chant du départ :

Pourquoi sur ton front, mon épousée,
Tremblent les boutons de ta couronne ?
Il n'est pas bien dur de dire *oui* :
Une fois dit : il te paraîtra doux
Et tu voudras le répéter toujours.

Le rossignol le dit dans les buissons,
Le merle sur la plus haute branche.
Le monde a commencé par un *oui*,
Et jusqu'à ce que l'on dise *non*,
Jamais le monde ne finira.

Pour faire un berceau sur ta tête
Le chêne courbera ses vieilles branches,
La bruyère baisera la trace de tes pas,
Et l'acacia embaumera les airs
De ses fleurs blanches et parfumées.

Sous le porche, l'époux passe autour de la taille de la mariée un ruban de satin rose, emblème un peu païen de la pudeur conjugale, souvenir de la ceinture de Vénus, que lui seul aurait le droit de délier.

Les cérémonies achevées, et l'épouse sortie de l'église au milieu d'une salve de pistolets chargés à poudre, les mariés s'en retournent comme ils sont venus. Quand une maison se trouve sur le chemin, elle donne la *passade*. En certaines localités, c'est par un ruban tendu en travers de la route qu'on avertit le cortège qu'il doit s'arrêter. Des rafraîchissements sont préparés sous un ombrage ; et les époux et le cortège sont obligés d'accepter la passade, sous peine de faire le plus grave affront à ceux qui remplissent ainsi envers eux les devoirs de l'hospitalité.

L'épouse reçoit alors de sa marraine la quenouille chargée, et

dans quelques localités prend possession de sa position nouvelle en balayant le foyer.

Les noces de Cana, par Paul Véronèse, contiennent la disposition généralement adoptée dans les noces landaises. Les mariés occupant le haut bout, leur regard peut embrasser toute l'assemblée.

« On voit là des appétits monstrueux, des capacités de cétacés, des estomacs d'autruche. Depuis les fameux repas dont Homère donne les détails dans les pages de l'Odyssée, l'homme n'a point dégénéré, quoi qu'on en dise. On boit en proportion, mais avec assez de mesure toutefois pour que rarement le festin tourne à l'orgie. Ces fêtes, toujours nombreuses, réunissent quelquefois plusieurs centaines d'invités. Une noce, pour être complète, doit se prolonger pendant les trois jours qui suivent la bénédiction nuptiale ; elle peut commencer deux jours avant. Certains de ces festins, donnés par la haute classe et par la classe moyenne, pourraient, sans désavantage, être cités après les fameuses noces de Gamache.

« Tout le temps qui n'est pas employé à la bonne chère est consacré à la danse et au jeu. Chez les paysans, pour lesquels la musette n'a point perdu son charme, le bal est bien vite organisé. C'est une danse grave et mesurée, un rondeau qui peut devenir immense, animé et plein de gracieusetés pour celui qui mène, presque insensible pour ceux qui sont placés à l'autre extrémité de la chaîne. Posté au milieu de cet anneau rompu, le joueur de musette, sans perdre un seul pas de la danse, saute aussi haut que les autres, tantôt penché vers le côté gauche sur lequel s'appuie l'instrument qu'il anime de son souffle, tantôt relevant extatiquement la tête, tandis que la musette, sous la pression de son bras, poursuit seule son refrain.

« La dernière cérémonie que les époux aient à subir est celle de la *roste* ou rôtie. Au moment où ils viennent d'entrer dans la chambre nuptiale, on les oblige à goûter d'une rôtie composée d'ingrédients hétérogènes.

« C'est à une pensée philosophique qu'est dû l'usage de cette rôtie amère, la même pensée qui a inspiré à l'Eglise de terminer les saturnales du carnaval en courvant de cendres le front des

fidèles, en commémoration des cendres dont les peuples antiques se couvraient la tête au jour de leur deuil. Le mélange repoussant dont la rôtie est imprégnée indique les amertumes qui doivent tremper notre pain de chaque jour; et cependant le vin et les épices qui en forment la base ne sont-ils pas le viatique fortifiant dont se munissait le pèlerin avant le voyage? »

Aujourd'hui la rôtie n'est nullement amère; elle se compose simplement d'un morceau de pain dans un verre de vin chaud, et donne lieu à plus de plaisanteries que de réflexions philosophiques.

« Quand un Landais est dangereusement malade, dit Jouannet, et qu'il ne reste pas d'espoir de le sauver, un proche parent est chargé d'inviter le mourant à mettre ordre à ses affaires. Souvent le fils remplit lui-même cette fonction auprès du père, ou celui-ci auprès du fils. La triste nouvelle de la mort est presque toujours donnée avec un calme remarquable et reçue de même. Le landescot surtout tient peu à la vie : habitué à calculer, on dirait qu'il ne s'exagère pas ce qu'il vaut. Les plus proches parents suivent les cercueils à l'Église, jamais au cimetière. Hommes et femmes vont se coucher au moment de la sépulture, usage singulier dont nous ne voyons pas l'origine, à moins de le regarder comme le simulacre d'une excessive douleur. Nous serions d'autant plus porté à ces conjectures, qu'il n'est point de pays où les funérailles soient accompagnées de plus de cris, de sanglots et de pleurs, étalage de sensibilité qui s'accorde mal avec le calme que nous venons de signaler. »

Nulle part, du reste, les tombeaux ne sont plus respectés que dans les Landes. Dans les églises on prie continuellement pour les morts, et tous les ans chaque famille fait célébrer solennellement un service pour ceux de ses membres qu'elle a eu le malheur de perdre : le *cap de l'an*, ainsi s'appelle ce service, est toujours suivi d'un repas funèbre.

Reprendons maintenant notre description du chemin de fer de Bordeaux à Bayonne où nous l'avons interrompue, c'est-à-dire à la station de Gazinet.

Entre Gazinet et Pierroton, existait autrefois la station solitaire de *Toquetoucau* (littéralement, en patois, *touche tout doucement*), dont le nom était un conseil donné au bouvier de toucher ou de frapper doucement ses bœufs, le sol étant sillonné de fondrières qui rendaient le passage aussi difficile que dangereux.

3^e STATION. — PIERROTON.

7 kil. de Gazinet. — 18 kil. de Bordeaux. — 180 kil. de Bayonne.

Pierroton se compose de l'espèce de chalet dans lequel est établie la station et d'une auberge située à peu de distance sur la route de terre.

4^e STATION. — MIOS (LE CHEMIN DE MIOS).

kil. de Pierroton. — 23 kil. de Bordeaux. — 175 kil. de Bayonne.

Mios est une commune du canton d'Audenge (2514 hab.), située à la g. et fort loin de la station qui porte son nom, au bord de la Leyre, sur un sol assez fertile, surtout en seigle et en maïs. Les huit dixièmes de son territoire sont en landes.

Entre Pierroton et la station de Mios on a laissé à dr. la *Croix de Heins*, qui, élevée sur l'ancienne voie romaine, que remplaça plus tard la route de terre, a fixé les limites d'abord entre les Boëns, habitants des côtes de la mer, et les Bituriges-Vivisques, établis à Bordeaux et aux environs, puis entre les deux colonies de Bordeaux et de la Teste. Cette croix était une limite; du mot latin *fines*, les Français ont fait *feins*, que les Gascons prononcent *heins*. La Croix de Heins veut donc dire la croix des limites.

5^e STATION. — MARCHEPRIME.

4 kil. de Mios. — 27 kil. de Bordeaux. — 171 kil. de Bayonne.

Marcheprime possède, comme Pierroton, une auberge construite sur la route de terre, à moitié chemin de la Teste. C'était là que s'arrêtait autrefois la patache qui faisait en 13 ou 14 heures le service entre Bordeaux et la Teste. A dr. est le petit village du *Teste-More*, qui a donné aussi son nom à cette station.

Au delà de Marcheprime, on laisse encore à dr. les hameaux de *Lagueyne* et de *Couaillare*.

6^e STATION. — CANAULEY.

6 kil. de Marcheprime. — 33 kil. de Bordeaux. — 165 kil. de Bayonne.

Canauley se trouve entre les hameaux de *Couaillare* et de *Nièche*. C'est tout ce que nous pouvons dire de cette station.

7^e STATION. — FACTURE.

4 kil. de Canauley. — 37 kil. de Bordeaux. — 161 kil. de Bayonne.

Facture, malgré son aspect solitaire et plus que modeste, est une station beaucoup plus importante que Canauley. D'une part on y trouve une caserne de gendarmerie, une verrerie, un haut fourneau à fonte de fer (on ne le voit pas), où se coulent des plaques de cheminée et d'autres marchandises communes; d'autre part elle dessert tous les villages situés sur la côte orientale du bassin d'Arcachon et ceux de la vallée de la Leyre, à g. du chemin de fer, jusqu'à Belin.

Au delà de Facture, on traverse sur un pont de pierre un affluent de la Leyre, puis la *Leyre* elle-même. Cette rivière, que les Romains nommèrent *Sigman*, peut-être à cause de son cours sinueux, prend sa source à la Gavarre, près de Luxy (département des Landes), et vient se jeter par deux bras dans le bassin d'Arcachon. La marée n'y remonte qu'à 10 000 mètres de son embouchure. Elle est flottable en trains sur une longueur de 34 kil., entre la limite du département des Landes et le pont du chemin de fer, et navigable de ce pont à la mer. Dans la partie inférieure de son cours, elle nourrit une immense quantité de ce fretin dont les pêcheurs de sardines composent leur appât, et les riverains emploient l'argile sur lequel elle coule à la fabrication des briques et des tuiles; mais ils sont obligés de purger ces terres des pyrites martiales qu'elles contiennent. Ces pyrites ont reçu le nom de *clous* à cause de leur forme.

8^e STATION. — LAMOTHE.

3 kil. de Facture. — 40 kil. de Bordeaux. — 13 kil. de la Teste.
17 kil. d'Arcachon. — 158 kil. de Bayonne.

C'est à Lamothe que le chemin de fer se bifurque : l'embranchement de dr. conduit à la Teste-Arcachon; l'autre bras, la

ligne principale, changeant de direction, passe du S. O. au S. et s'étend en ligne dr. sur une longueur de près de 50 kil., à travers les Landes. Tous les convois s'arrêtent à Lamothe, où les voyageurs qui vont à la Teste-Arcachon ou qui en reviennent, doivent changer de voiture. Aussi un buffet a-t-il été établi à cette station, construite au milieu de marais, qui n'ont pas été encore complètement assainis. Le passage de ces marais était, dit-on, fort difficile autrefois.

L'embranchement de la Teste-Arcachon sera décrit dans la deuxième section de ce volume. Nous continuons à nous diriger sur Bayonne, en traversant la lande la plus triste que nous ayons vue depuis notre départ de Bordeaux.

9^e STATION. — CAUDOS.

12 kil. de Lamothe. — 52 kil. de Bordeaux. — 146 kil. de Bayonne.

Caudos est un hameau de la commune de Mios; on le cherche vainement du regard sur la lande immense qui se prolonge jusqu'à l'horizon; on n'aperçoit que deux ou trois maisons.

10^e STATION. — LUGOS.

▲ kil. de Caudos. — 63 kil. de Bordeaux. — 135 kil. de Bayonne.

Lugos est un village de 466 hab.; il possède une forge. Près de là se trouve **Salles**, situé sur la Leyre, entre Mios et Belin, à g. du chemin de fer et à plus de 10 kil. : c'est la commune le mieux cultivée et la plus salubre du canton de Saint-Belin (Gironde). On l'appelle le paradis des Landes. Sa population se monte à 4052 hab. Elle possède de belles eaux, de fertiles prairies, d'abondants dépôts de falun, du minerai de fer, des calcaires grossiers, une vaste forêt de pins remarquablement exploitée. Les anciens itinéraires la désignaient sous le nom de *Salomacum*; une voie romaine la traversait; enfin de jolies mosaïques ont été découvertes sous l'église et dans le cimetière.

A 10 kil. environ à l'O. de Salles, se trouve **Sanguinet**, village situé sur le bord oriental de l'étang de Cazau, dont nous irons faire le tour quand nous aurons visité Arcachon (V. II^e section).

En quittant la station de Lugos, on sort du département de la Gironde pour entrer dans le département des Landes.

Au delà du canal de Licaugas, le chemin de fer croise à niveau le chemin de Salles à Ichoux, et, 3 kil. plus loin, celui de Mothes à Ichoux. On remarque quelques champs cultivés et on laisse à dr. un petit hameau, avant de traverser une forêt de pins et un ruisseau en deçà de la station d'Ichoux.

II^e STATION. — ICHOUX.

13 kil. de Salles. — 76 kil. de Bordeaux. — 122 kil. de Bayonne.

Ichoux est un village de 1044 hab. environ, situé à la dr. de la station, autour de laquelle se sont déjà groupées quelques maisons. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 57 mèt. Il dépend du canton de Parentis-en-Born, arrondissement de Mont-de-Marsan. Plusieurs forges ont été établies sur les bords de son ruisseau, la Moulasse. Il s'y coule et s'y moule en fer des ustensiles de ménage.

Parentis-en-Born, le chef-lieu de canton, a une population de 2028 hab. Il se trouve situé, à l'O. et à 10 kil. environ du chemin de fer, près de l'extrémité orientale de l'étang auquel il a donné son nom. On y remarque une belle propriété appartenant à M. Dalis. L'église contient, dit-on, un beau Christ en bois de 1 mèt. 60 c., dont la sculpture mérite les plus grands éloges. De Parentis, on peut aller à Mimizan et à Cazau (*V. ci-dessous, II^e section, Arcachon*).

A l'E., ou à la g. de la voie, à 13 kil. environ, sur la rive g. de la Leyre, est un autre chef-lieu de canton, *Pissos* (1952 hab.), qui possède aussi des forges et du mineraï de fer très-riche, mais qui n'a rien d'intéressant.

A peine a-t-on quitté la station d'Ichoux, que l'on franchit, dans un beau pignada, le ruisseau la Moulasse sur un pont de 6 mèt. d'ouverture. Le sol devient un peu moins plat; quelques tranchées, peu élevées il est vrai, ont dû être creusées dans la forêt, dont les accidents de terrain, les bruyères et les fougères charment un instant les regards. La lande reparait bientôt, puis à de jeunes semis ou plantations succèdent de nouveaux pignadas; on franchit quelques petits ruisseaux; de petites maisons en planches, couvertes de tuiles rouges, se montrent sur la g. entourées d'arbres d'essences variées et de champs cultivés; mais on

rentre dans une forêt de pins, ayant de s'arrêter à la station de Labouheyre.

12^e STATION. — LABOUHEYRE.

13 kil. d'Ichoux. — 89 kil. de Bordeaux. — 109 kil. de Bayonne.

Labouheyre, situé sur le Canteloup, affluent de l'étang d'Aureilhan, aujourd'hui un village de 857 hab. (canton de Sabres), a été une ville, nommée Herbefeverie, où l'on entrait par plusieurs portes en pierre. La porte de l'E. existe, dit-on, encore. L'évêché d'Acqs (ou Dax) y fut transféré en 900. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 73 mètres.

Deux fois l'an, en juin et septembre, il s'y tient une foire considérable qui dure huit jours, et à laquelle se rencontrent près de 5000 personnes.

Cette foire offre une particularité curieuse : c'est le marché aux vieux uniformes. Le paysan landais, non par amour de la gloire, se vêt de préférence du pantalon rouge, de la tunique et de la veste ronde réformés dans les régiments ; aussi les broucanteurs des villes de garnison trouvent dans les Landes un débouché facile pour leurs étalages.

C'est à la station de Labouheyre qu'il faut descendre si l'on veut aller visiter **Mimizan**, chef-lieu de canton situé, à l'O. et à plus de 20 kil. du chemin de fer, au pied de hautes dunes boisées qui la séparent de l'Océan, éloigné de 5 kil., près de la rive gauche du *Courant de Mimizan*, qui sert de déversoir aux étangs de Cazau et de Biscarrosse. Ce bourg, de 1107 hab. (arrondissement de Mont-de-Marsan), a eu jadis une plus grande importance. On y remarque, outre des maisons propres et même élégantes, entourées de jolis jardins, les débris d'une abbaye de Bénédictins, qui est, pour ainsi dire, adossée à la dune.

Les traditions et les vieilles chartes parlent d'une ville et d'un port nommés **Mimizan**, situés sur la côte de l'Océan, à l'embouchure du *Courant*. Ce port, enseveli sous la dune d'*Udos*, put encore être reconnu en 1510. Une tempête violente, qui bouleversa les dunes, y fit même découvrir les carcasses de plusieurs navires, éparses sur un grand espace de terrain.

La fondation de Mimizan remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne; car, en 506, il se livra sous ses murs un combat opiniâtre entre les Goths ariens et les Béarnais catholiques. Ceux-ci furent vaincus et massacrés. Galactoire, l'évêque de Lescar, qui les commandait, fut mis à mort un an après sur le bord de la mer, parce qu'il refusait d'embrasser l'arianisme. L'église actuelle, qui a appartenu à l'abbaye, est du style gothique. Son clocher, qui renfermait un phare, était à moitié ruiné depuis plusieurs siècles (on ne pouvait plus y monter), quand il s'écroula, avec une partie de la voûte, il y a environ soixante-dix ans. Dans sa chute il entraîna des pièces d'artillerie qui y avaient été oubliées, et dont la forme attestait l'enfance de l'art. Ces pièces répondaient aux signaux de mer, ce qui prouve que la rade était encore praticable en 1346. Le clocher tombé, il fallut démolir la moitié de l'église, qui s'écroula à son tour peu de temps après, en brisant une belle grille en fer dont tous les connaisseurs admiraient l'élégance et la délicatesse. Il ne reste aujourd'hui de l'ancien édifice que la porte principale, assez bien conservée, avec des sculptures en relief représentant une espèce de zodiaque.

« A une distance de 900 mètres environ au nord-ouest de Mimizan, dit M. Élisée Reclus, et non loin des bords du Courant, se dresse sur un terre-plein de 200 mètres de tour une colonne ronde, haute de 5 mètres et construite en minerai de fer rongé par le temps. A 900 mètres au nord-est du village, une autre colonne plus massive et terminée par un pyramidion à quatre faces s'élève sur une plate-forme assez étroite. Une autre colonne, qui se trouvait au sud-ouest de Mimizan, n'est plus signalée que par des amas de pierres écroulées. Enfin il ne reste plus de vestiges de plusieurs autres piliers qui marquaient le périmètre d'une enceinte idéale ayant environ 1800 mètres de côté. Ces colonnes ont été sans doute englouties par les sables, ou bien exploitées par les ouvriers d'une fonderie voisine à cause du minerai de fer qui avait servi à les construire.... Que signifiaient ces hautes bornes élevées autour de Mimizan? Quelques archéologues y voient, sans aucune raison plausible, des colonnes érigées par des soldats romains aux limites d'un camp. D'après la

tradition populaire, qui nous semble être fondée sur la vérité, elles indiquaient les angles de lieux de refuge ou de *sauvetats* formés par le village et sa banlieue¹.

La *voie romaine*, qui longeait la plage à quelques mètres dans les terres, et que le peuple appelle encore *Camin Roumiou* et *Camin Harriaou*, passait près de l'abbaye de Mimizan. Cette voie partait de l'ancien port de *Lapurдум* (Bayonne), traversait la place qu'occupe aujourd'hui l'étang de Léon, se dirigeait sur Linxe, Mixe et Mimizan, et venait aboutir à l'antique *Bołos* par les étangs de Biscarrosse et de Cazauz; là, elle se bifurquait, l'un de ses bras se dirigeait sur Bordeaux et l'autre sur *Noviomagus*.

De Mimizan on peut gagner Arcachon, soit en suivant la plage, soit en passant par Sainte-Eulalie, Gastes, Parentis-en-Born, Biscarrosse et Sanguinet; ces chemins seront décrits ci-dessous (*V. 11^e section, Arcachon*).

La station de Labouheyre est entourée de maisons, de champs et de défrichements. En la quittant, on franchit sur un ponceau de 3 mètres le ruisseau du parc Naou, puis on rentre dans la lande nue et solitaire qui s'étend de tous côtés jusqu'à l'horizon. Quelques jeunes plantations de pins reposent un peu la vue fatiguée de cette monotonie, quand on approche de la station de Solferino.

13^e STATION. — SOLFERINO.

8 kil. de Labouheyre. — 97 kil. de Bordeaux. — 101 kil. de Bayonne.

Solferino est un village de création récente, qui s'est groupé auprès du *domaine impérial*. Napoléon III, pour encourager l'agriculture dans les Landes, avait acheté sur ce point une très-grande étendue de terrain; des travaux d'assainissement ont été exécutés; un château a été construit, et ce nouveau centre de population a pris le nom de **Solferino**.

De grandes plantations de pins et de chênes ont été faites. Pour éviter les incendies, l'usage s'est introduit aujourd'hui de séparer, autant que possible, les pins par des bois feuillus.

1. Voir, dans la *Revue des Deux-Mondes*, années 1863 et 1864, les remarquables articles de M. Elisée Reclus sur le littoral de la France.

La station de Solferino est le point le plus élevé du chemin de fer de Bordeaux à Bayonne. La hauteur de la lande atteint, en effet, 85 mètres.

14^e STATION. — MORCENX.

12 kil. de Solferino. — 109 kil. de Bordeaux. — 89 kil. de Bayonne.
39 kil. de Mont-de-Marsan.

Un buffet a été établi à la station de Morcenx, où s'arrêtent tous les trains, car c'est de là que part l'embranchement de Mont-de-Marsan. Les voyageurs qui vont à Mont-de-Marsan ou qui en arrivent doivent changer de voiture. On trouvera ci-dessous (III^e section) la description de l'embranchement de Morcenx à Mont-de-Marsan.

Morcenx est un village de 1303 habitants, dépendant du canton d'Arjuzanx, et situé entre Arjuzanx (à gauche) et la Harie (à droite), à 9 mètres plus bas que la station de Solferino.

La station a été établie sur un plateau désert, à une certaine distance du village, situé près du Bez, affluent de la Midouze. Au près de la station se sont bâties de nombreuses constructions qui forment déjà un hameau important.

A peu de distance de l'embranchement de Mont-de-Marsan, qui se dirige au sud-est, on croise la route départementale de Mont-de-Marsan. Des cultures alternent avec des landes et des pignadas. On traverse successivement le ruisseau du bourg de Morcenx (les eaux de la lande coulent à l'est au lieu de couler à l'ouest), le chemin de Garrosse à Morcenx, le ruisseau du Pont-de-Luc, les chemins de Morcenx à Rion, de Rion à Mascoux et à Beylongue, puis le ruisseau de Rion, et enfin le chemin de Rion à Tartas.

15^e STATION. — RION.

14 kil. de Morcenx. — 123 kil. de Bordeaux. — 75 kil. de Bayonne.

On trouve à la station de Rion des voitures de correspondance conduisant à *Tartas* (14 kil. pour 2 francs).

Rion, bourg de 2387 habitants, est situé à la droite du chemin de fer. La flèche élevée de son église attire de loin les regards. Rion possède une source minérale ferrugineuse, efficace dans

le traitement de certaines maladies, mais peu utilisée. Qui voudrait venir prendre les eaux à Rion ?

Tartas, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Sever, est une ville de 3144 habitants. Située sur le penchant d'une colline au pied de laquelle coule la Midouse, qui la divise en basse et haute ville, elle est généralement bien bâtie; d'agrables promenades l'entourent. Avant la conquête romaine, elle était habitée par la peuplade des Tarasates, qui lui donna son nom; plus tard elle devint le siège d'une vicomté. Au xv^e siècle elle fut une des places les plus fortes de la Gascogne. Le capitai de Buch et le sénéchal de Bordeaux l'assiégèrent en 1440 sans pouvoir s'en rendre maîtres; le siège dura jusqu'en 1441. On convint alors que si, avant le 24 juin suivant, la ville n'était pas secourue, elle serait remise aux Anglais. Mais Charles VII arriva devant la place précisément le 24 juin, avec une armée composée de 160 barons, de 400 lances et de 8000 arbalétriers, et Tartas fut remise aux Français.

En 1494, Jean d'Albret, vicomte de Tartas, monta sur le trône de Navarre. Au siècle suivant, Tartas eut la prétention de devenir la capitale de la province des Landes; mais Dax, sa rivale, l'emporta, puis, l'affaire ayant été portée devant le conseil du roi, ce tribunal se prononça pour Saint-Sever. En 1642, par suite de l'échange de l'Albret contre la seigneurie de Bouillon, la vicomté de Tartas fut réunie à la couronne de France. Quelques années plus tard, la ville, qui possédait un château fort, ayant donné asile aux protestants, Louis XIII fit démolir ses fortifications; on ne laissa debout que deux tours qui ont été abattues en 1830. En 1814, les Français, battant en retraite devant les Anglais, coupèrent le pont de pierre qui a été reconstruit depuis.

Au delà de Rion, on distingue plus nettement la chaîne des Pyrénées que l'on aperçoit quelquefois, quand le temps est clair, entre Morcenx et Rion. A 3 kilomètres en deçà de Laluge, on traverse le ruisseau de Laluge sur un pont de 8 mètres d'ouverture. Le paysage est toujours le même : des landes et des pignadas; mais les cultures sont un peu plus rapprochées.

16^e STATION. — LALUQUE.

11 kil. de Rion. — 134 kil. de Bordeaux. — 64 kil. de Bayonne.

Laluque est un village de 808 habitants environ, qui dépend du canton de Tartas. C'est tout ce que nous pouvons en dire. La lande qui l'entoure est couverte de marécages; heureusement la chaîne des Pyrénées attire et retient les regards à l'horizon; on sent que l'on touche à l'extrême du désert. Bientôt apparaît sur la gauche un véritable village — depuis trop longtemps on n'a vu que des maisons isolées — avec des champs, des jardins, une église, une grande église. Ce village, c'est Buglose. Un peu plus loin, on remarque du même côté, près d'un vieux chêne, une chapelle inachevée. Cette chapelle, c'est celle de Saint-Vincent-de-Paul.

17^e STATION. — BUGLOSE.

7 kil. de Laluque. — 141 kil. de Bordeaux. — 57 kil. de Bayonne.

Buglose, village dépendant de la commune de Saint-Vincent-de-Paul, qui s'appelait autrefois Pouy, mérite doublement d'attirer l'attention des voyageurs. Il a vu naître saint Vincent de Paul, et il possède une image miraculeuse de la Vierge qui y attire chaque année de nombreux pèlerins. Résumons d'abord la légende.

Un bouvier landais avait remarqué que l'une de ses vaches allait, avec un empressement extraordinaire, boire à une petite mare où elle retournait sans cesse, malgré tous les moyens employés pour l'en éloigner. Il pénétra lui-même dans cette mare, la sonda de tous côtés et y sentit enfin un corps dur qu'il amena au bord et qu'il dégagéa du limon qui le couvrait. C'était une statue de la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus, habilement modelée et parfaitement conservée. On transporta religieusement cette statue sur une éminence voisine; mais le lendemain elle avait disparu et la vache recommença ses visites autour de la mare. Évidemment la Vierge tenait à rester où elle était; on le comprit, et, pour lui plaire, on se mit à dessécher la mare, puis on éleva sur l'emplacement même une chapelle devenue un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Chaque année un grand nombre de paysans landais viennent implorer la Notre-Dame

de Buglose. La chapelle primitive s'est successivement agrandie; mais l'église, qui s'élève actuellement près du couvent des prêtres missionnaires chargés de la desservir, ne paraît pas avoir été achevée.

Rarement les fidèles, à leur retour de leur pèlerinage à l'église de Buglose, passent, sans s'y arrêter pour faire une prière, devant le chêne de saint Vincent de Paul. C'est au pied de cet arbre que, tout enfant, s'abritait, en gardant son troupeau, celui qui a laissé le plus beau nom dont l'humanité s'honore. Le bouvier arrête de préférence ses bœufs sous son ombrage quand il leur sert leur pâture. Ses fruits sont avidement recherchés, et ses branches, transformées en croix rustiques, viennent jusqu'à Paris orner le plus humble grenier du pauvre comme les plus splendides oratoires de l'aristocratie.

La chapelle voisine s'élève sur l'emplacement qu'occupait la maison où est né saint Vincent de Paul. Commencée en 1852, elle a été achevée en 1864. Le 24 avril de cette année a eu lieu l'inauguration solennelle. Un grand nombre de pèlerins s'y étaient rendus des divers points de la France.

C'est un édifice assez simple, qui a la forme d'une croix latine, avec dôme et coupole. Le dôme est surmonté d'un beffroi. La statue du saint domine la porte principale. Sur le fronton des bas-reliefs représentent la Foi, l'Espérance et la Charité. Dans le tympan de la porte saint Vincent est représenté, faisant l'aumône à un pauvre. A l'intérieur, les vitraux reproduisent en médaillons les principaux faits de la vie du saint. L'autel est placé sous la coupole, dans laquelle une peinture à fresque symbolise la glorification de Vincent.

Derrière cette chapelle s'élève un *hospice*, du style Henri IV, qui n'a rien de remarquable. Au rez-de-chaussée sont les appartements de l'évêque, des dignitaires de l'ordre des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, les classes, la lingerie, la bibliothèque, le parloir et les cuisines. Le premier étage est divisé en cellules pour les vieillards; le second étage en dortoirs pour les orphelins. Un pavillon à droite est réservé aux prêtres; un pavillon à gauche aux sœurs.

Saint Vincent de Paul naquit, en 1576, de parents pauvres, et

dans son enfance il garda les troupeaux. A douze ans, il entra chez les Cordeliers de Dax, où il commença ses études. De 1596 à 1600 il les continua à Toulouse en donnant des leçons pour vivre. En 1600, il fut ordonné prêtre. En 1605, un modique héritage l'appela à Marseille. En revenant par mer à Narbonne, il fut fait prisonnier par un brigantin turc, et vendu comme esclave dans la ville de Tunis. Il eut successivement plusieurs maîtres, et se fit montrer par l'un d'eux, qui était un habile médecin, l'art de guérir la gravelle, afin de soulager les malades, si jamais il en rencontrait. Un renégat finit par l'acheter, se convertit, lui accorda la liberté et alla avec lui en France. « Nou nous sauvâmes, dit le saint prêtre, avec un petit esquif, et nous nous rendimes, le 28 juin 1607, à Aigues-Mortes, et tôt après en Avignon, où M. le vice-légat reçut publiquement le renégat avec la larme à l'œil et le sanglot au cœur, dans l'église de Saint-Pierre, à l'honneur de Dieu et édification des assistants. »

Peu de temps après, les ambassadeurs de France chargèrent saint Vincent de Paul d'une mission importante auprès du roi. Il eut plusieurs conférences avec Henri IV. Dans ses moments de liberté il allait à l'hôpital de la Charité pour soigner et encourager les malades. Il fut ensuite aumônier de Marguerite de Valois (1610), puis curé de Clichy, puis précepteur chez Emmanuel de Gondy, comte de Joigny, général des galères. Enfin en 1617 il commença les missions, qui l'ont rendu si célèbre. Nommé curé de Châtillon-les-Dombes, il y institua une *Confrérie de charité*, qui devint le modèle de toutes celles qu'on établit en France. Ses règlements sont d'une sagesse et d'une humanité admirables. « Il voulait qu'on en usât à l'égard des malades comme une mère pleine de tendresse à l'égard de son fils unique, et qu'on tâchât de les égayer et de les réjouir s'ils paraissaient trop frappés de leur mal. » Dans les intervalles de ses missions, il visita les prisons où étaient renfermés les galériens avant leur départ pour Marseille. « Il vit, dit un de ses disciples, des malheureux entassés dans d'obscures et profondes cavernes, mangés de vermine, atténus de langueur et de pauvreté, et entièrement négligés pour le corps et pour l'âme. » Il s'adressa au comte de Joigny, qui lui donna tout pouvoir d'agir comme il

l'entendrait. Il commença par louer dans le faubourg Saint-Honoré une maison assez vaste pour rassembler les galériens de toutes les prisons de Paris; alors, ayant fait un touchant appel à la charité de son ami, il s'employa tout entier à adoucir les souffrances des malheureux prisonniers et à corriger leurs vices. En 1619, Louis XIII le nomma aumônier général des galères. On raconte qu'en 1622, étant allé à Marseille pour s'assurer de l'état des forçats, il prit la place de l'un d'eux, père de famille, qui était désespéré de laisser sa femme et ses enfants dans la misère. En 1623, il établit à Mâcon deux confréries de charité, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes; après quoi il entreprit une mission dans les bagnes de Bordeaux. En 1624, il fonda la congrégation de la mission, « destinée à instruire les peuples de la campagne et à former au saint ministère ceux à qui le salut de ces mêmes peuples devait un jour être confié. » En 1628, il dirigea la retraite que faisaient les prêtres au moment d'être ordonnés et leur expliqua les devoirs de leur état dans des discours pleins de simplicité et d'éloquence. En 1629, il confia aux religieuses de la Visitation, et soutint de ses soins et de son crédit l'établissement de la Madeleine, fondé douze ans auparavant en faveur des filles « auxquelles il n'était ni possible de rester dans le monde sans s'y perdre, ni de se sanctifier dans la retraite, si elles continuaient à n'y être pas bien conduites. » Vers 1632, il obtint du cardinal de Richelieu la construction d'un hôpital général pour les galériens. En 1633, il institua les célèbres conférences du mardi, destinées à remédier « à l'ignorance et à la corruption des prêtres. » En 1634, il institua l'établissement des filles de la charité, « lesquelles, dit-il, n'ont pour monastère que les maisons des malades, pour cellule qu'une chambre de louage, pour cloître que les rues de la ville et les salles des hôpitaux. » En même temps il établissait une compagnie de dames, chargées de prendre un soin particulier des malades de l'Hôtel-Dieu.

A cette époque, la Lorraine fut dévastée par la guerre, la peste et la famine. Vincent de Paul fit distribuer des aliments, des remèdes, des vêtements, de l'argent (deux millions) à Toul, à Verdun, à Metz, à Nancy, à Bar, etc. Il pourvut aux besoins

d'une multitude d'habitants des deux duchés qu'il avait attirés à Paris ou qui y étaient venus d'eux-mêmes pour ne pas mourir de faim. Comme la guerre continuait et augmentait tous les jours la misère, il prit le parti d'aller trouver le cardinal de Richelieu, lui exposa ses raisons, puis tout d'un coup se jeta à ses genoux, et lui dit en sanglotant : « Monseigneur, ayez pitié de nous, donnez-nous la paix ; ayez pitié de la France. » Il fut si touchant que l'impérieux ministre ne se trouva point offensé, et lui promit de travailler à la paix de tout son pouvoir.

Nous passons sous silence une multitude d'actions utiles et d'actes de piété pour arriver à sa grande œuvre. Ce fut en 1648 qu'il fixa pour toujours le sort des enfants trouvés. Il convoqua une assemblée générale de dames qui concourraient à ses bonnes œuvres, et, après leur avoir exposé la situation des enfants et les raisons alléguées par ceux qui voulaient les délaisser et par ceux qui voulaient continuer à les secourir, il s'écria tout d'un coup : « Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants ; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges ; leur vie et leur mort sont entre vos mains ; je m'en vais prendre les voix et les suffrages : il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin. Au contraire, ils mourront et périront infailliblement, si vous les abandonnez ; l'expérience ne permet pas d'en douter. » Comment résister à de telles paroles ? On décida qu'au prix de tous les sacrifices l'œuvre serait continuée, et elle dure encore.

Pendant les guerres de la Fronde, saint Vincent de Paul fit passer pour plus d'un million de secours aux provinces ravagées. En 1651, il établit en Pologne les prêtres de la mission et les filles de la charité. En 1653, il fonda l'hospice du nom de Jésus pour quatre-vingts vieillards. En 1657, il dirigea la fondation de la Salpêtrière, où l'on réunit 5000 mendiants. Il travailla tant qu'il put à l'abolition des duels, et, en 1656, il écrivit au pape

pour obtenir un décret à ce sujet. Enfin il mourut en 1660, à quatre-vingt-cinq ans, tout occupé encore d'actions charitables. Pour servir cette charité, il fallut une activité et un travail immenses. Collet nous apprend que de son temps il subsistait encore sept mille lettres écrites de la main de saint Vincent de Paul. Benoît XIII le mit au nombre des bienheureux, le 13 août 1729, et Clément XII le canonisa le 16 juin 1737.

La station de Buglose a été placée à 2 kil. de l'église qui renferme la Notre-Dame miraculeuse, mais à peu de distance de la chapelle de saint Vincent de Paul, vis-à-vis d'un établissement métallurgique. Quand on l'a dépassée, on descend dans la vallée de l'Adour, et, peu de temps après avoir croisé la route de Bordeaux à Bayonne, on aperçoit successivement à g. l'Adour et le nouveau pont de pierre qui relie la ville de Dax à son faubourg de Sablar, situé sur la rive g. du fleuve.

18^e STATION. — DAX.

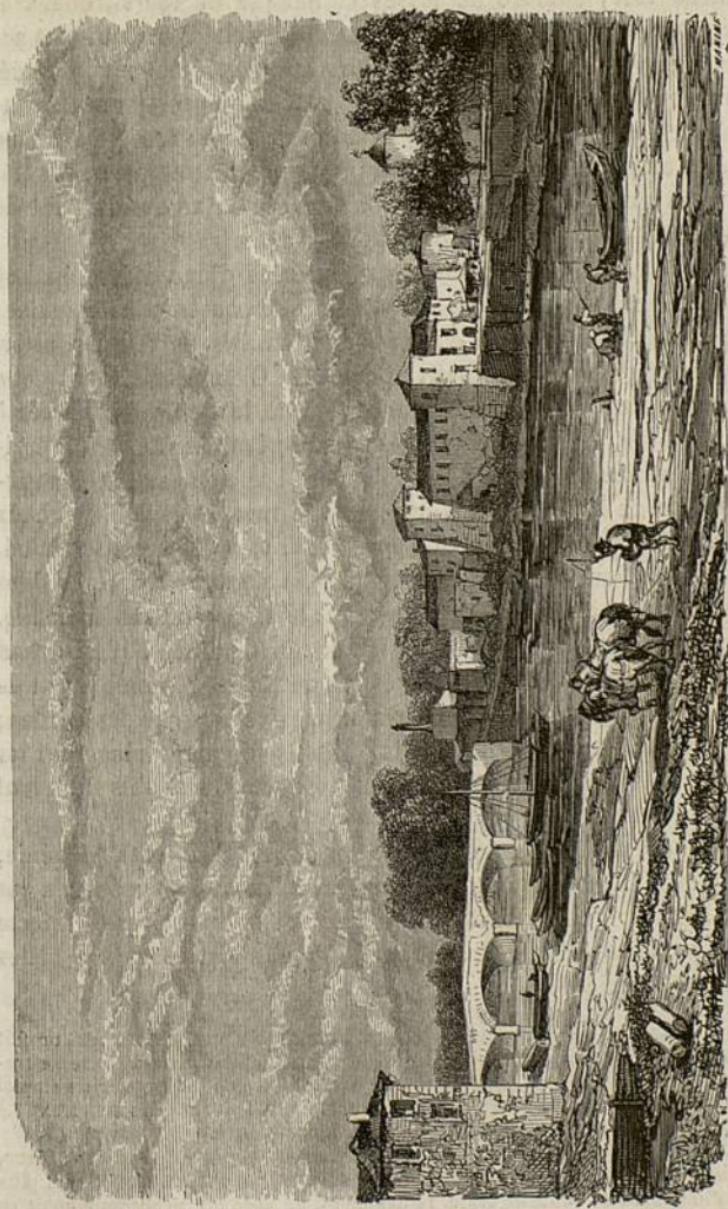
7 kil. de Buglose. — 148 kil. de Bordeaux. — 50 kil. de Bayonne.

Des omnibus, correspondant avec tous les trains, transportent les voyageurs de la station dans la ville pour 25 cent.

Dax (hôt. *Figaro*, dans la ville ; hôt. *de l'Europe*, dans le faubourg de Sablar), ch.-l. d'arrond. du départ. des Landes, est une V. de 9469 hab., située sur la rive g. de l'Adour, à 12 mèt. environ au-dessus du niveau de la mer¹. La gare du chemin de fer, bâtie sur la rive dr., en est éloignée de plus de 1200 mèt. Il faut, quand on en sort, tourner à dr., puis prendre à g. la belle avenue d'arbres qui aboutit à la grande rue du faubourg de Sablar. A l'extrémité de cette rue est un beau pont en pierre de 5 arches. A peu de distance et au-dessous de ce pont existe encore le pont de bois qui avait remplacé au siècle dernier, si je ne me trompe, l'ancien pont détruit par une inondation. Les inondations sont très-fréquentes à Dax, et les faubourgs sont sans cesse ruinés et reconstruits.

Entre les deux ponts, sur la rive g. du fleuve, s'élève l'ancien

^{1.} De Solferino à Dax, le chemin de fer a descendu de 71 mèt. La station de Morcenx est à 76 mèt., celle de Rion à 71 celle de Laluque à 65, celle de Buglose à 38.



Dax, vue prise de Sablar.

château fort, entouré de fossés et flanqué de tours rondes et carrées. Un pont-levis donne accès dans l'intérieur, qui sert actuellement de caserne. Ce château, qui a été souvent remanié, paraît avoir été reconstruit au XIV^e s. Bien que ses murailles extérieures soient évidemment romaines, il n'offre plus aucun intérêt au point de vue architectural; mais les remparts, plantés d'arbres qui s'étendent autour de la ville en amont du pont de pierre, méritent la visite des archéologues.

En effet, les murailles de Dax, formées d'une masse épaisse de moellons, noyés dans la chaux, sont de construction romaine; le parement se compose d'assises horizontales de briques, alternant avec des cubes de petit appareil. « C'est précisément cette doublure extérieure et monumentale que le génie fait piquer à grands frais, depuis quelques années, écrivait, en 1849, un écrivain dacquois, pour remplacer l'appareil ancien par la pierre irrégulière de Bidache, puis on crêpit le tout, et le lait de chaux fait disparaître complètement l'*opus quadratum*. La reconstruction, ou, pour mieux dire, la dégradation, va grand train, et dans quelques campagnes l'enceinte sera bien et dûment blanchie. Alors la ville de Dax aura l'air, pendant la nuit, d'un grand spectre accroupi en chemise; et ses remparts ressembleront de loin à une lessive de draps gigantesques tendus sur des cordes; les courtines seront des linceuls et les bastions remplaceront les piquets. Assurément les ennemis seront bien sots s'ils ne fuient pas à cette vue. »

« Heureusement (je cite maintenant M. de Caumont), le génie, qui faisait faire chaque année une partie de ce badigeon, n'a pas terminé son ignoble travail; la moitié des murs est restée intacte avec sa teinte chaude, son magnifique appareil et ses belles chaînes de briques¹.

1. « Ce travail d'*engluelement* à la chaux des murs de Dax m'a rappelé un fait de badigeonnage qui montre combien les administrations peuvent faire de travaux déplorables quand elles ont à leur disposition des fonds pour un emploi déterminé, et que les hommes chargés de l'emploi le font sans discernement. Le fait est trop curieux, selon moi, pour n'être pas rapporté.

« Je voyais, il y a dix ans, une église horriblement empâtée de badigeon blanc, et que l'on badigeonnait encore, quoique déjà les chapiteaux n'offrissoient plus que l'image d'une boule de craie. Je demandai au curé qui m'accompagnait ce qu'on voulait faire de son église. « Ah! me répondit-il, l'adjudication passée

Mais si on a cessé de blanchir et d'*engluer* ainsi à la chaux les murailles romaines de Dax, on a commencé à les démolir. La ville ayant été déclassée, c'est-à-dire ne se trouvant plus dans la catégorie des places fortes, le conseil municipal, à la tête duquel se trouvait cependant un membre du comité des arts et monuments, a voté leur destruction sous le prétexte d'embellissement; les a déjà jetés bas aux extrémités des rues principales; et les portes qui, du reste, avaient été rebâties, mais qui existaient encore en 1856, sont tombées sous le marteau des démolisseurs. Ces actes incroyables de vandalisme ont soulevé d'énergiques protestations, surtout de la part de la Société française d'archéologie. Toutefois il est à craindre qu'en cette circonstance, comme en tant d'autres, la sottise ne l'emporte sur la raison. « Certains habitants de Dax se sont persuadé, a dit M. de Caumont, que ce qui fait l'unique intérêt de leur ville, les murs romains, est ce qui empêche le commerce de se développer. « Pour-
« quoi n'avons-nous pas d'industrie? disent-ils gravement;
« parce que nous avons des murs romains. » Un autre me tint ce langage : « Il faut que tout change en ce monde; nous ne
« voulons pas être gannalisés !!! »

Quoi qu'on ait pu dire, M. de Caumont a soutenu dans le *Bulletin monumental* (n° 7 du tome XXII, 1857) que l'enceinte de Dax, la plus complète qui existe encore en France, était de construction romaine, à l'exception de quelques parties insignifiantes. Les chaînes de briques horizontales sont d'une régularité si parfaite dans leurs espacements, que l'on peut suivre le même cordon au même niveau, tout autour de la ville, sur les tours

« devant M. le sous-préfet de l'arrondissement porte qu'il y aura 300 fr. d'emplois à blanchir l'église. Avec 45 fr. on aurait pu, vu le bon marché de la craie, faire toute la besogne en ne mettant qu'une couche; mais l'architecte communal se croit obligé de dépenser les 300 fr. portés sur son devis; il est à la cinquième couche, et il ira jusqu'à la dixième, si cela est nécessaire, pour absorber les 300 fr. Monsieur le curé, me disait-il, les fonds sont faits, et mon devis porte 300 fr. pour le blanchiment de votre église, il faut bien que je vous « les dépense. »

« Évidemment le génie militaire de Dax s'est trouvé dans le même embarras que cet architecte-voyer. On lui allouait des fonds pour l'entretien des murs; ces murs étaient tellement solides qu'il n'y avait rien à faire. Alors l'idée est venue de les plaquer et de les enduire de plâtre.... »

« M. DE GAUMONT. »

comme sur les courtines. Trois rangs de briques forment en général chaque cordon. Dans un grand nombre d'intervalles, les rangs de pierre de petit appareil sont au nombre de cinq ; dans d'autres, ils sont au nombre de sept. Un talus existe de la base à la partie moyenne des murs ; il se fait au moyen de retraits ménagés dans la brique de chaque cordon.

« Les tours sont très-belles, ajoute le savant archéologue, surtout les tours d'angles. Je n'affirmerais pas qu'elles fussent toutes creuses et qu'elles continssent une chambre ; mais j'ai acquis la preuve qu'il en était ainsi pour quelques-unes, probablement pour celles qui ont le plus grand diamètre ; peut-être étaient-elles éclairées par la voûte. Je suis certain que plusieurs renfermaient un appartement communiquant avec la courtine.

« Les portes romaines qui donnaient accès aux principales rues n'existent plus, à l'exception d'une seule qui avait été bouchée il y a longtemps, et qui doit sa conservation à cette circonstance ; elle est construite en grand appareil. Les autres portes qui existent encore devaient correspondre à de simples passages. La plus curieuse, sans contredit, est celle qui s'ouvre dans le mur méridional de l'enceinte, près de l'église. Les montants en sont formés d'énormes pierres de toutes dimensions, et l'archivolte de pierres cunéiformes et de briques selon le système habituel. Elle rappelle celle que j'ai figurée du Castellum de Jublains, et il en existe une pareille dans les murs de Carcasonne, dessinée et figurée par M. Viollet-le-Duc. »

Dès qu'on a traversé le pont de pierre, on voit s'élever à quelques pas devant soi une haute colonne de vapeur : c'est la fontaine chaude qui jaillit, au milieu de la ville, dans un bassin de 40 à 50 mètres de surface et de 82 centimètres de profondeur. Ce bassin est entouré d'un portique d'ordre toscan, fermé par des grilles. Il se vide sans interruption au moyen de gros robinets ouverts entre les piédestaux, car il se remplit incessamment. Cette fontaine débite, dans les vingt-quatre heures, un million huit cent mille litres d'eau. Quand la vapeur n'est pas trop abondante à la surface, on distingue l'ouverture par laquelle l'eau thermale sort de terre, à la température de 56° Réaumur. Cette eau est limpide ; sans avoir de saveur marquée, elle n'est pas agréable à boire ; son

odeur faible se perd à mesure que sa température s'abaisse.
MM. Thore et Meyrac en ont fait l'analyse.

Elle a donné par litre :

	gr. mil.
Carbonate de magnésie.....	0,027
Sulfate de soude.....	0,151
Sulfate de chaux.....	0,170
Chlorure de sodium.....	0,032
Chlorure de magnésium.....	0,095
	<hr/>
	0,475

L'eau de la *fontaine chaude* n'est employée maintenant qu'à des usages domestiques. Quelques maisons de bains se sont cependant fondées à l'entour. Les *sources adourriennes* et celles des *fossés* ne sont pas non plus utilisées pour le traitement des malades. Le seul établissement thermal de Dax est celui des *Baignots*, situé à 400 pas de la ville, à l'extrémité d'une belle allée d'ormes. Le corps de logis destiné aux malades renferme trente appartements commodes, mais simples. Une galerie couverte règne sur toute la longueur du bâtiment, et fait face à l'Adour souvent couvert de bateaux. La source minérale jaillit dans un joli potager, où l'on trouve des bains, des douches, et des boues thermales, depuis 25 jusqu'à 49° Réaumur.

En ce moment, un établissement thermal s'élève, qui sera digne enfin de la renommée très-méritée des eaux de Dax. Il sera complété par un vaste hôtel qui communiquera avec les bains par une galerie souterraine.

Les eaux de Dax¹ s'emploient surtout en bains, en douches et en boues. On les prend toute l'année, mais principalement au printemps. Elles sont recommandées et efficaces pour la guérison des rhumatismes chroniques, des paralysies, des vieilles plaies, des contractions de muscles, etc.

Dax est bien percée et assez bien bâtie ; mais à part sa fon-

^{1.} M. Meyrac a publié, dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences*, du 23 avril 1850, une note sur l'existence des iodures et des bromures alcalins dans les plantes de la famille des *oscillariées*, qui vivent dans les eaux thermales de Dax. Ces eaux dégagent, de plus, une grande quantité d'azote.

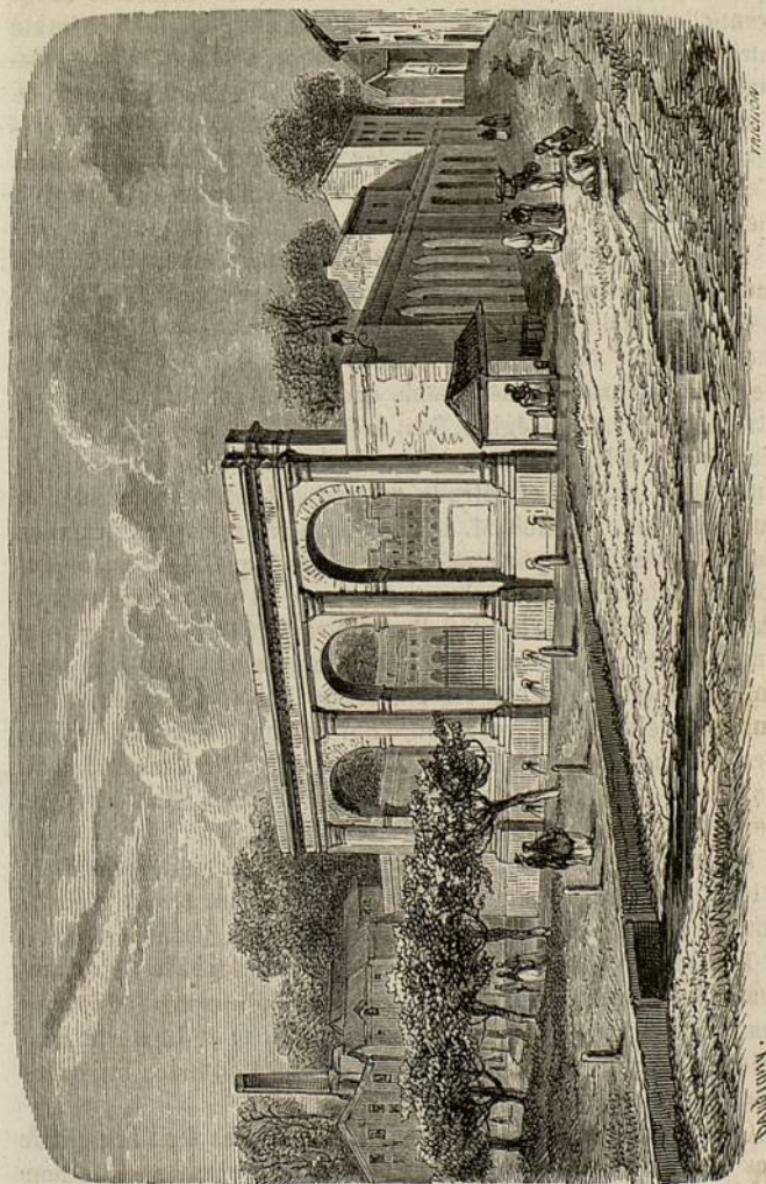
taine chaude, ses murailles romaines et son ancienne cathédrale, les étrangers n'ont rien à y voir.

Au mois de janvier 1646, l'église cathédrale de Dax, consacrée à Notre-Dame et bâtie au XIII^e siècle dans le style gothique, s'écroula entièrement. En 1656 seulement, on en commença, dans le style ionique, la reconstruction, qui dura soixante-treize ans. On a prétendu que Vauban en traça le plan, tout en travaillant aux fortifications de Bayonne ; rien n'est moins vraisemblable, car ce plan dut être arrêté vers 1647, un an après la chute, et, à cette époque, Vauban, né en 1633, n'avait que quatorze ans. Les travaux, souvent interrompus, furent terminés en 1719, mais la consécration n'eut lieu que le 17 janvier 1755. De l'église écroulée au XVII^e s., il reste encore, a dit M. Pédeger, le portail de l'ouest, le porche et la sacristie. Le *portail de l'ouest*, enfoncé sous un porche ténébreux, et masqué, à sa partie supérieure, par une lourde arcade moderne jetée en travers, a dû peut-être à cette position obscure l'état de conservation remarquable où il se trouve encore aujourd'hui. Il offre une baie de 4^m, 15 divisée en deux, selon l'usage, par un pilier ou trumeau qui supporte une statue (Jésus-Christ) ; les statues des apôtres, hautes de 1^m, 90, mais mutilées et badigonnées, sont rangées de chaque côté ; les sculptures de la partie supérieure représentent la Résurrection, le Jugement dernier, l'Enfer et le Paradis². Le *porche*, condamné depuis le siècle dernier, s'ouvrait par une arcade ogivale, bouchée aujourd'hui. La voûte que soutenaient ces arcades est défoncée par le haut. A côté du porche, le dernier *contre-fort* a conservé quelques traces de sculptures au sommet : ce sont des clochetons ou pinacles dont les arêtes sont à moitié effacées. Enfin, la *sacristie*, placée au sud, du côté du chevet, est formée de deux travées ogivales ; la seconde de ces travées reste seule entière. Pourquoi, se demande M. Pédeger dans la troisième partie de son travail, l'église de Dax n'est-elle pas achevée ? Pourquoi l'a-t-on si tristement coiffée d'un mauvais pigeonnier appendu, on ne sait comment, à un vieux mur découronné ? Pour-

1. Notice historique et archéologique de Notre-Dame de Dax, 1849.

2. M. Léo Drouyn a publié une description détaillée de ces sculptures dans le *Bulletin monumental* de M. de Caumont, tome XXII, pages 214 et suivantes.

La fontaine de Dax.



quoi de hideuses maisons encombrent-elles ses abords et changent-elles l'avenue principale, l'entrée antique, le vénérable atrium, en un infect cul-de-sac ? Beaucoup de Dacquois se le demandent depuis longtemps, et, pleins de zèle pour l'honneur de leur cité, ils ont fait de généreux efforts, soit pour relever Notre-Dame, soit pour attirer sur elle les regards de l'administration. Ces efforts, jusqu'à ce jour, n'ont malheureusement abouti à rien.

Le faubourg Saint-Vincent de Sentes, au sud-ouest de la ville murée, renferme une église qui a été la première de Dax et qui a eu pendant longtemps le titre de cathédrale : on l'a horriblement empâtée de chaux, il y a peu d'années, et il est fort difficile de retrouver, sous ce déplorable enduit, les parties qui peuvent être anciennes. Cette église, dont la fondation remontait au III^e s., c'est-à-dire à l'établissement du christianisme dans ces contrées, fut rebâtie au X^e s. et détruite au XVI^e s. L'édifice actuel n'offre aucun intérêt. Toutefois M. de Caumont a cru retrouver au niveau du sol, près de la porte méridionale par laquelle on entre aujourd'hui dans la nef, quelques débris de la première basilique chrétienne de Dax : « la base d'un contre-fort formé de briques et une base attique en marbre qui paraît en place. » La statue tombale de saint Vincent a été longtemps l'objet de la vénération publique ; elle se trouve aujourd'hui reléguée sous le clocher. Cette statue, qui paraît être de la fin du XI^e s., a 1 mèt. 45 cent. de hauteur. Le tombeau isolé de saint Vincent était placé au devant de l'abside, reposant sur chantiers.

Il y a à Dax des fabriques de liqueurs fines et de faïences. Il s'y fait un assez grand commerce de vins, liqueurs, grains, oignons rouges de conserve, jambons dits de Bayonne (ils se préparent à Dax et à Tartas), bois de construction, planches de sapins, matières résineuses, cire, miel. On voit qu'elle rassemble tous les produits de l'heureuse vallée de l'Adour et de la stérile contrée des Landes. Elle sert en outre de dépôt pour les marchandises qu'on expédie de France en Espagne.

Quand les Romains conquirent la Gaule, Dax était la capitale des Tarbelli. César, qui s'en empara, la désigne sous le nom d'*Aqua* (les eaux), dont on a fait plus tard *Acq* ou *Dacq*, puis

enfin *Dax*. Sous Auguste, on l'appela quelquefois *Augusta* ou *Civitas Aequantium*. Telle était alors son importance, qu'elle mérita d'être placée au second rang parmi les villes de la Novempopulanie. Une voie militaire la reliait à Toulouse, et une enceinte fortifiée la défendait.

Saint Vincent, regardé comme le premier évêque de Dax, avait converti les habitants de cette ville au christianisme, lorsque l'empire romain s'écroula. L'ancienne capitale des Tarbelli fut tour à tour ravagée par les Visigoths, délivrée par Clovis, occupée par les Vascons, reconquise par Charlemagne, entièrement détruite par les Normands et par les Sarrasins. Elle ne commença à pouvoir effacer les traces de tous ces désastres que sous la domination anglaise. Les rois d'Angleterre substituèrent des sénechaux à ses anciens comtes, et lui accordèrent d'importants priviléges, reconnus et confirmés, en 1295, par Philippe le Bel, qui la posséda pendant quelques années, maintenus et étendus, en 1312, par Édouard II, qui n'avait pas tardé à en reprendre possession. Si grandes étaient ses immunités, que le sénéchal recevait ses appointements sur les revenus du roi.

Déjà, pendant la guerre d'Édouard III contre Philippe VI, Dax avait été prise par le comte de Foix, puis rendue immédiatement aux Anglais. En 1441, un autre comte de Foix s'en empara après six semaines de siège. Elle fut encore prise et reprise plusieurs fois avant d'être définitivement réunie à la couronne de France. Charles VII, Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François I^{er}, confirmèrent successivement tous. « les priviléges, franchises, libertés, statuts, lois, coutumes, établissements, ressorts, stils, observances et usances. »

Sous le règne de François I^{er}, les Espagnols essayèrent de s'emparer de Dax. Elle fit de tels préparatifs de défense, qu'ils battirent bientôt en retraite. En 1571, les protestants tentèrent vainement de la surprendre. Depuis cette époque, son histoire se confond avec l'histoire générale du pays dont elle fait partie. La Révolution y établit le siège d'une sous-préfecture. Son évêché supprimé a été, en 1801, attaché à celui d'Aire¹.

1. Un décret du gouvernement français, publié en 1857, a autorisé l'évêque

Dax a vu naître la célèbre danseuse Guimard, le mathématicien Borda, Roger Ducos, qui fut membre du Directoire, puis troisième consul, et Thore, le botaniste des Landes.

Saint-Paul-lez-Dax, bourg de 2861 habitants, situé à 2 kilomètres de Dax, sur la route de terre, possède une église du xve s., dont l'abside, du style roman (xii^e s.), mérite la visite des archéologues. Si l'entablement ne manquait pas, ce serait un morceau achevé, a dit M. Pédegert. A l'intérieur, tout le fond, orné de onze arcades creuses formant le *consessus* antique, est couvert de peintures du xve s. qui, disposées sur trois zones, représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

M. Léo Drouyn a publié dans le *Bulletin monumental* (XXII^e volume, pages 219 et suiv.) une description détaillée de cette abside, plus remarquable peut-être à l'extérieur qu'à l'intérieur. Il signale surtout à l'attention des amateurs les bas-reliefs en marbre qui décorent le premier étage. « Il est impossible, dit-il, de voir des animaux fantastiques plus extraordinairement composés que ceux du premier bas-relief du côté sud; les rêves les plus bizarres d'une imagination en délire ne produisent rien de pareil; tout cela cependant est plus effrayant que grotesque: c'est de la sculpture vigoureuse, bien dessinée et qui est bien loin d'être vulgaire.... Tous ces bas-reliefs, ajoute-t-il, sont extrêmement intéressants et d'un dessin très-vigoureux. Je les crois, comme tout le reste de l'édifice, de la fin du XIII^e s. » Les arcades qui ornent le soubassement de l'hémicycle s'appuient sur des chapiteaux aussi fort remarquables.

Les environs de Dax abondent en sources thermales. Il suffit de creuser le sol de 4 à 10 mètres de profondeur pour en faire

d'Aire et ses successeurs à joindre à leur titre celui de l'évêché supprimé de Dax. Ce décret était ainsi conçu :

« Article premier. Le décret Pontifical, donné à Rome le 9 décembre 1856, par lequel le pape Pie IX, sur notre proposition, autorise l'évêque d'Aire et ses successeurs à joindre à leur titre le titre purement honorifique de l'évêché supprimé de Dax, est reçu et sera publié dans l'Empire en la forme ordinaire.

« Art. 2. L'edit décret pontifical est reçu sans approbation des clauses, formules ou expressions qu'il renferme, et qui sont ou pourraient être contraires à la Constitution, aux lois de l'Empire, aux franchises, libertés et maximes de l'Église gallicane. »

aillir des jets d'eau chaude. Parmi les sources qui sourdent naturellement, et qui sont employées au traitement de certaines maladies, nous citerons celles de Tercis et de Pouillon.

Tercis, est un v. de 700 hab., situé à 17 kil. de Dax, dans un joli vallon arrosé par le Luy. Il possède un établissement thermal assez bien distribué et meublé, très-fréquenté pendant la belle saison. Les eaux minérales sont conduites dans un pavillon partagé en cellules ou cabinets, qui contiennent les baignoires. Elles sont tellement abondantes, que dix-huit minutes suffisent pour remplir les deux bassins destinés à les contenir.

L'eau de Tercis est limpide, douce, onctueuse au toucher; elle offre à sa surface une substance blanche, floconneuse, qui, séchée, répand en brûlant une odeur de soufre; sa saveur est légèrement salée et piquante; son odeur est un peu hépatique; sa température est constamment de 41°,2.

Analysée par MM. Thore et Mayrac, l'eau de Tercis a fourni par litre :

	gr. mil.
Carbonate de magnésie.....	0,085
— de chaux.....	0,042
Sulfate de chaux.....	0,021
Soufre.....	0,011
Chlorure de sodium.....	2,124
— de magnésium.....	0,223
Matière terreuse insoluble.....	<u>0,032</u>
	2,538

L'eau de Tercis se prend en bains et en douches. Elle a été aussi utilisée pour des bains de boue.

Pouillon est un ch.-l. de c. de 3524 hab., arrond. de Dax, situé à 12 kil. de Dax, sur la route d'Orthez, dans un territoire fertile en châtaignes et en vins rouges. A 400 mètres de la métairie de Sallenave, sur le bord du ruisseau, on trouve une source minérale, qui jaillit dans un bassin et qui dépose dans son trajet un limon ocreux. L'eau est abondante, claire, inodore, petillante, d'une saveur salée et amère. Exposée à l'air, elle ne se trouble pas; sa température, qui ne varie point, est de 20°.

L'analyse en a été faite anciennement par Venel, Mitouard et

Costel, et en dernier lieu par M. Mayrac, qui a obtenu les résultats suivants pour 1 litre d'eau :

	gr. mil.
Carbonate de chaux.....	0,057
Sulfate de chaux.....	0,492
Chlorure de sodium.....	1,359
Chlorure de magnésium.....	0,043
	<hr/>
	1,951

L'eau de Pouillon se prend à la dose de deux à trois verres dans la matinée; prise en plus grande quantité, elle devient laxative. Elle est recommandée dans les maladies chroniques de l'estomac, la jaunisse, les fièvres intermittentes, les rhumatismes chroniques, etc.

A peine a-t-on dépassé la ville de Dax, que l'on aperçoit à g., sur la rive g. de l'Adour, une petite colline boisée. Au-dessus des arbres de cette colline se dresse une sorte de tour surmontée d'une croix. C'est l'ancien belvédère d'une maison de campagne, acquise récemment par une corporation religieuse. Une chapelle, que l'on ne voit pas, a été construite à sa base.

Le chemin de fer continue à descendre la vallée de l'Adour. Il longe à peu de distance, tantôt sur des remblais, tantôt dans des tranchées, la rive dr. du fleuve, qui se laisse rarement apercevoir. Quelques petits coteaux rocheux et boisés s'élèvent sur la rive g. Les paysages, plus qu'ordinaires, qui se succèdent des deux côtés de la voie de fer, paraissent charmants, quand on les compare aux landes désolées et monotones qu'on vient de traverser.

19^e STATION. — RIVIÈRE.

10 kil. de Dax. — 158 kil. de Bordeaux. — 40 kil. de Bayonne.

Rivière-Saas, v. de 983 hab., dépend du c. de Dax. Un pont suspendu le met en communication avec la rive g. de l'Adour. On remarque sur la dr. quelques petits vignobles, mais bientôt la lande recommence. Sur la g., entre le chemin de fer et l'Adour, s'étendent de vastes prairies ou landes marécageuses, souvent inondées, dans lesquelles des troupeaux de chevaux

paisseut en liberté. La traversée de ces marais a nécessité de longs et coûteux travaux.

20^e STATION. — SAUBUSE.

5 kil. de Rivière. — 163 kil. de Bordeaux. — 35 kil. de Bayonne.

Saubuse est un joli v. de 1076 hab., situé en amphithéâtre sur la rive dr. de l'Adour. De la terrasse de son château on découvre une belle vue sur l'Adour et sur la chaîne des Pyrénées.

Les eaux et les boues de Saubuse, connues sous le nom de *bains de Joannin*, sont situées à 2 kil. de l'Adour, sur la rive dr. et au milieu d'une lande marécageuse, à quelques centaines de mètres d'un moulin appelé Joannin. Bien qu'il n'existe aucun établissement en cet endroit solitaire, les bains sont néanmoins fréquentés par les habitants des pays voisins. La source où l'on se baigne est un bourbier d'un mèt. environ de profondeur; le reste est une vase très-onctueuse. L'eau n'a ni mauvais goût, ni odeur désagréable.

L'analyse de l'eau de Saubuse, faite par MM. Thore et Meyrac, a donné les résultats suivants pour 1 litre d'eau :

	gr. mil.
Sulfate de chaux.....	0,048
Chlorure de sodium.....	0,080
— de calcium.....	0,095
— de magnésium.....	0,047
Matière gélatineuse.....	0,010
	<hr/>
	0,280

On ne fait usage de ces eaux qu'à l'extérieur, dans les rhumatismes chroniques, les douleurs vagues, les engorgements articulaires.

Après avoir quitté la station de Saubuse, le chemin de fer s'éloigne de l'Adour pour se rapprocher du golfe de Gascogne, à travers une plaine cultivée.

21^e STATION. — SAINT-GÉOURS.

4 kil. de Saubuse. — 167 kil. de Bordeaux. — 31 kil. de Bayonne.

Saint-Géours, village industriel et commerçant de 1657 hab., dépendant du canton de Soustons, et situé à la dr. du chemin de fer

sur la route de terre, est l'entrepôt des produits résineux et métallurgiques de *Marenzin*; c'est ainsi qu'on nomme la partie des landes qui avoisine le golfe de Gascogne (*maris sinus*). De la station, on aperçoit à 2 kil. environ la tour carrée de son église.

Plus le chemin de fer s'éloigne de l'Adour, moins la contrée qu'il traverse est fertile et cultivée. Nous rentrons bientôt dans la lande. Mais elle est depuis longtemps couverte de pins, dont l'exploitation fait vivre les habitants.

Un grand nombre de manuscrits, relatifs aux usages et coutumes des Landes, constatent qu'aux siècles passés, on promenait sur un âne les hommes et les femmes coupables de certains délits. Ce châtiment est tombé en désuétude, et, s'il existe encore dans le Marenzin, il s'y restreint à un seul cas, celui où un mari a eu le tort impardonnable de se laisser battre par sa femme. Cette étrange cérémonie s'appelle *l'asouade* (fête de l'âne), *ase*, dans le patois landais, signifiant âne. Elle a lieu ordinairement à l'entrée de la nuit. « Chacun arrive au rendez-vous, dit M. Castaing, muni d'un instrument bien résonnant, et le plus souvent emprunté à la batterie de cuisine, où il ne rentre guère, hélas ! sans porter les marques des exploits accomplis. C'est donc au bruit infernal des chaudrons, des casseroles, des poêlons et des cornes de bœuf évidées, que le cortège se met en marche. En tête, un personnage grave conduit par le licou un âne sur lequel est monté un homme revêtu d'habits de femme, filant une quenouille et faisant à haute voix la confession de sa faute, car il représente le malheureux battu. Quand on peut s'emparer du mari, c'est lui que l'on hisse sur l'âne, et comme, d'après un usage immémorial, il est assis à rebours sur sa monture, dont il tient la queue en guise de bride, il montre sa face piteuse au cortège, qui le poursuit de ses huées et excite contre lui un personnage déguisé en femme qui joue le rôle de furieuse et reproduit la scène, prétexte de l'asouade. Le cortège ne s'arrête que devant la maison de la victime. Là, quelqu'un de la troupe prononce un superbe discours sur l'institution du mariage et les droits respectifs des époux. Il se dit, en pareille circonstance, une foule de choses admirables, que paraissent avoir mises totalement en oubli les rédacteurs de ces fameux articles du

code, devenus le fléau des maris mal-appris et des femmes sujettes à recourir à l'ingénieux système des compensations. Le tout est orné d'une éloquence entièrement neuve et entrelardé de citations d'un latin baroque, qui sont débitées avec conscience et conviction. Un concert de cornes, accompagné d'un roulement continu de chaudrons, célèbre la gloire de l'orateur. Des couplets, composés *ad hoc* par un poète du cru, sont chantés en chœur et à tue-tête, avec bourdon, fausset et accompagnement obligé de poêlons.... Après ces préliminaires, le fantôme du mari fait amende honorable et jure de se mieux conduire à l'avenir. Sur quoi, on lui donne l'absolution, et tout est dit. »

22^e STATION. — SAINT-VINCENT.

6 kil. de Saint-Géours. — 173 kil. de Bordeaux. — 25 kil. de Bayonne.

Saint-Vincent de Tyrosse, chef-lieu de canton de 1192 hab. (arrondissement de Dax), se trouve situé à la jonction des deux routes de Bordeaux à Bayonne, désignées sous les noms de routes des grandes et des petites Landes. Douze communes en dépendent : la plus remarquable (pour aller la visiter, il faut quitter le chemin de fer à la station suivante) est **Cap-Breton**, bourg de 1180 habitants, dont l'histoire offre d'étranges périéties.

A diverses reprises, l'embouchure de l'Adour a changé de place. Les habitants du pays assurent qu'il se jetait autrefois dans la mer entre Biarritz et Bidart, au sud de l'embouchure actuelle ; mais l'examen des lieux ne confirme guère cette tradition, a dit un juge très-compétent, M. A. de Quatrefages. En revanche, il est positif qu'à diverses époques le fleuve a fait irruption vers le nord. En 1369¹, entre autres, la même tempête qui, sur les côtes de Normandie, détruisit la flotte d'Édouard III, combla le lit de l'Adour. Bayonne et les campagnes voisines furent inondées ; moissons, bestiaux, marchandises, les eaux détruisirent tout ; enfin elles trouvèrent une issue du côté de Cap-Breton, et le fleuve, se creusant un nouveau lit, alla se jeter

1. Cette date est contestée. Certains écrivains lui préfèrent celles de 1437 et même de 1500.

dans la mer au Vieux-Boucaut, à 36 kil. environ du côté du nord. Pendant deux siècles, il suivit cette direction.

Le **Vieux-Boucaut** n'était alors qu'un hameau, « la réunion de quelques cabanes placées à l'embouchure de l'étang de Soustons, pour la commodité des pêcheurs qui n'avaient pas là leur demeure habituelle, mais seulement un lieu de refuge en cas de mauvais temps, en attendant qu'ils pussent regagner Soustons, ou tout au moins le quartier de Pinsole. » On l'appelait *plech* (plage), ou simplement *bucoo* ou *boucau* (bouche ou embouchure). Les dunes qui sont à l'ouest du Junca, quoique hautes de 60 mèt., n'existaient pas; la mer venait chaque jour créer ou détruire un banc de sable sur l'emplacement qu'elles occupent. Mais à peine l'Adour y eut-il formé un port, que le nombre des habitants augmenta. Des maisons s'élevèrent tout à l'entour, des navires se construisirent. Bientôt la pêche ne suffit plus à la population croissante. On sema des pins, on planta dans le sable même des vignes qui donnèrent des produits estimés¹. Dès lors le port du Vieux-Boucaut prit une telle importance que, dans les dernières années de ses beaux jours, il s'y faisait une levée de 200 matelots de la marine royale. En 1630, il pouvait encore recevoir des vaisseaux de ligne. On voit, par une supplique adressée à Louis XIII, que, lors du fameux siège de la Rochelle, les habitants du Vieux-Boucaut fournirent à l'armée vingt pinasses et autant de chaloupes. Mais, à cette époque, il avait déjà reçu un coup terrible dont il ne devait pas se relever. Un accident l'avait créé; un ingénieur aidé par la nature le détruisit.

Le long détour que les eaux de l'Adour étaient obligées de faire pour se rendre de Bayonne à la mer avait rendu la navigation de ce fleuve d'abord difficile, puis presque impossible. Des barques de 25 à 30 tonneaux pouvaient seules arriver dans le port de cette ville importante, qui, avant que l'Adour eût changé d'embouchure, recevait des navires de 400 à 500 tonneaux. En outre, les eaux coulant très-lentement par leur nouveau lit, dès

1. On trouvera dans la *Promenade sur les côtes du golfe de Gascogne*, par Thore, de curieux détails sur cette culture. Pour amender le sol, on se contente d'y transporter de 108 à 155 millimètres de nouveau sable pris à une dune voisine.

qu'il arrivait une crue extraordinaire, elles inondaient toutes les campagnes voisines à une grande distance, détruisaient les récoltes et causaient des maladies pestilentielles quand elles se retiraient. Sous Henri II et sous ses successeurs, les plaintes trop légitimes des Bayonnais devinrent telles, que de grands et coûteux travaux durent être entrepris pour remédier à un état de choses si déplorable. Mais ils n'eurent aucun résultat. Enfin Henri III chargea, vers 1578, Louis de Foix de corriger le cours tortueux de l'Adour, et de rendre ce fleuve à son ancien lit, précisément à l'époque de son retour d'Espagne, où Philippe II l'avait appelé pour élever le palais et le monastère de l'Escurial.

De Thou, qui ne sait pas apprécier suffisamment le mérite du célèbre ingénieur-architecte, raconte en ces termes ce grand événement :

« De Foix boucha le canal oblique par une double rangée de gros pieux, dont il remplit l'intervalle de pierres et de sables, qu'il affermit le mieux qu'il put, comptant que les eaux, étant forcées de couler tout droit, entraîneraient avec elles les sables qui bouchaient le canal de ce port. Mais les deux premières tentatives qu'il fit ne produisirent pas l'effet qu'il en attendait, parce que la violence des eaux, qui avaient leur pente du côté de leur ancien canal, y entraîna toujours son pilotage. Il en avait fait une troisième, lorsqu'il tomba tout d'un coup des Pyrénées qui sont dans le voisinage une si affreuse quantité d'eau, que la ville pensa d'être submergée ; et cette eau, en s'écoulant vers la mer avec beaucoup de violence, jeta les sables à droite et à gauche, ouvrit le port et boucha le canal sur la droite, qui depuis ce temps-là s'est rempli de sable. Cette chute d'eau arriva le 28 octobre 1579, et tous les ans on fait ce jour une procession solennelle à Bayonne pour un événement si heureux, qui a donné à la ville un port très-commode. »

Depuis cette époque, l'Adour s'est jeté dans le golfe de Gascogne à l'endroit où il s'y était jeté pendant des siècles, et où il s'y jette encore aujourd'hui, grâce aux nombreux travaux (nous en parlerons quand nous visiterons son embouchure) qui ont été faits pour l'y maintenir. Bayonne, dont le commerce était pour ainsi dire anéanti, retrouva son ancienne prospérité;

mais le Vieux-Boucaut fut entièrement ruiné. C'est aujourd'hui un hameau de quelques maisons.

A 1 kil. au N. du Vieux-Boucaut, on voit un étang de 1000 mèt. de longueur environ sur 400 mèt. de largeur et 8 mèt. de profondeur. Les eaux du ruisseau du moulin de Messanges l'alimentent, et il se décharge dans le bassin du Boucaut par une très-petite rigole. Il faisait autrefois partie de la rade du Boucaut, avant la formation des dunes qui le séparent de la mer. Les vaisseaux allaient y jeter l'ancre et s'y mettre à l'abri des vents ou réparer leurs avaries. On l'appelle l'*étang de Moisan*. D'après Thore, un capitaine de navire nommé Moisan, averti par les armateurs de Bayonne que l'Adour avait repris son lit, n'en voulut rien croire, s'obstina à laisser son navire à l'ancre, et demeura échoué sur le lieu qui a gardé son nom.

En reprenant son ancien lit, l'Adour n'avait pas ruiné seulement le Vieux-Boucaut au profit de Bayonne : Cap-Breton perdit presque autant à ce changement. C'était une ancienne ville située sur la rive dr. d'un ruisseau alimenté en grande partie par les eaux de l'étang d'Orx. La marée refoule ce ruisseau à une hauteur suffisante pour permettre aux petites embarcations de le remonter à plus d'un kil. de son embouchure. Cap-Breton ne prit une certaine importance que lorsque l'Adour, changeant d'embouchure, alla, après avoir passé sous ses murs, se jeter dans la mer au Vieux-Boucaut. Elle devint alors, en effet, un entrepôt général, car tous les gros vaisseaux ne pouvaient pas remonter au delà. Louis XI, Charles IX, Henri IV, confirmèrent et étendirent les priviléges qu'Édouard I^r d'Angleterre lui avait accordés en 1302. Les Templiers y possédaient un monastère que le pape Jean XXII céda aux chevaliers de Malte, qui le laissèrent tomber en ruine.

En 1508, malgré la perte de dix navires chargés que les protestants venaient de leur enlever au moment où ils arrivaient de Terre-Neuve, ses habitants envoyèrent à leurs frais une flottille sous les ordres de Montluc pour garder la rivière de Bordeaux ; ils firent partir en même temps un détachement de troupes et deux galions pour Bayonne. A une certaine époque, on compta à Cap-Breton jusqu'à cent capitaines de vaisseaux. Grande fut sa

décadence quand l'Adour eut repris son ancien lit. Il ne lui resta plus que la pêche, la culture de la vigne et des pins. C'est aujourd'hui un bourg de 1131 hab. environ, situé à 1000 mèt. en ligne droite (2000 en suivant les détours du Boudigau) de la mer, dont il est séparé par des dunes, de formation récente, pour la plupart plantées de vignes.

De Saint-Vincent de Tyrosse à Labenne, le chemin de fer côtoie presque toujours la route de terre, en se rapprochant de plus en plus du golfe de Gascogne. Sur la lande se montrent des chênes-lièges dont les troncs noirâtres, entièrement dépouillés de leur écorce, sont encore plus tristes à voir que les carres des pins. On laisse à dr. le village de *Benesse*, puis on croise la route de terre, près de la station de Labenne.

23^e STATION. — LABENNE.

12 kil. de Saint-Vincent. — 185 kil. de Bordeaux. — 13 kil. de Bayonne.

Labenne, v. de 657 hab., dépend du canton de Saint-Vincent de Tyrosse. Sur la g. se trouvait, avant 1864, l'*étang d'Orx*, qui a été desséché. Cet étang a 12 kil. de longueur du N. au S., sur 2 kil. environ de largeur. Sa profondeur était de 5 à 6 mèt. vers le centre. Les travaux de desséchement, commencés en 1843, durent être interrompus, malgré le courage de M. Francfort, ingénieur, à qui l'étang avait été concédé. « Un grand dignitaire, dit M. Élisée Reclus (*Revue des Deux-Mondes*, t. LIII), qui disposait des capitaux nécessaires à l'achèvement de l'entreprise, étant devenu l'acquéreur des marais d'Orx, les travaux de desséchement furent repris en 1860 sous la direction de l'ingénieur Réolle et poursuivis sans relâche pendant l'espace de quatre années; ils ont été conduits à bonne fin dans les premiers mois de 1864. Un canal de ceinture, qui reçoit les trois ruisseaux de Burette, d'Orx et de Saint-André, entoure complètement le bassin de l'ancien étang; d'autres canaux, tracés dans la direction de la pente générale, coupent le domaine dans tous les sens et viennent former à l'endroit le plus bas un grand bassin où s'amassent toutes les eaux de pluie et d'infiltration. Trois puissantes turbines, ayant chacune 40 chevaux de force et pouvant soulever à la fois 1 mètre cube d'eau par seconde, desservent la masse li-

quide dans le canal de ceinture, et maintiennent ainsi les terres basses de la propriété dans un état parfait d'assainissement.... Les terres de l'ancien étang ne sont pas seulement desséchées à la surface, elles sont également assainies dans leur profondeur; aussi le niveau du sol tourbeux a-t-il baissé de 40 centimètres dans l'espace de quatre mois. »

Un peu au delà de la station, on entre dans la forêt domaniale des dunes du Sud¹, arrosée par plusieurs ruisseaux et percée de belles routes. Le chemin de fer n'est plus qu'à 2 kil. de la mer. Les arbres empêchent de voir les dunes et l'ancien lit de l'Adour. Au sortir de cette forêt on aperçoit tout à coup, sur la dr., la mer, l'Adour et son embouchure, les jetées en charpente qui contiennent les sablets, la tour des signaux et les belles jetées en pierre qui enserrent le fleuve, depuis le Boucaut, sur un parcours de 2 kil. Sur la rive g. se montrent les bâtiments inhabités du lazaret, et s'élèvent des dunes plantées de pins, dont la principale, surmontée d'une vigie, et nommée le Blanc-Pignon, fait face au Boucaut.

24^e STATION. — LE BOUCAUT.

10 kil. de Labenne. — 195 kil. de Bordeaux. — 3 kil. de Bayonne.

Le **Boucaut**, village dépendant autrefois de la commune de Tarnos, et réuni ainsi que Romatet au départ. des Basses-Pyrénées par la loi du 9 mai 1857, est situé sur la rive dr. de l'Adour, à 3 kil. environ de l'embouchure de ce fleuve dans le golfe de Gascogne. La majeure partie de ses habitants sont des pilotes ou des lamaneurs chargés de la difficile et périlleuse mission de faire entrer en rivière ou de conduire hors de la barre les bâtiments qui fréquentent le port de Bayonne. L'Adour, devant le Boucaut, forme une rade où les navires qui ont complété leur chargement à Bayonne viennent attendre que l'état de la mer et de la barre leur permette de prendre le large. Le petit havre du Boucaut, qui reçoit les chaloupes du pilotage, quelques bateaux de pêche et un remorqueur à vapeur, a été entièrement reconstruit par la compagnie du chemin de fer et paraît appelé à un meilleur avenir. Le chemin de fer passe sur le port même, traverse de jolis jardins, et longe, en vue des *Allées marines* qui

bordent la rive g., la route de terre qui conduit à Saint-Esprit. Il prend une partie des terrains de l'ancien arsenal de marine, et, se glissant entre le fleuve et la citadelle dont il coupe les derniers talus, il s'arrête enfin en face des *chais* de la manutention militaire, et sur l'emplacement de l'ancien hôpital de Sainte-Ursule, où s'élève la gare de Saint-Esprit (Bayonne).

25^e STATION. — BAYONNE.

kil. du Boucaut. — 198 kil. de Bordeaux.

Des omnibus, correspondant avec tous les trains, conduisent de la gare dans la ville (25 c. par chaque voyageur et 25 c. par chaque colis).

Voitures publiques. — Pour *Pampelune*, par la vallée de Baztan, bureau, rue d'Espagne, tous les deux jours, trajet en 14 h., prix : 80 réaux, ou 21 fr. 4 c. — Voitures de poste à 3 chevaux, prix : 350 à 400 fr. en été ; 300 fr. en hiver. On peut encore aller de Bayonne à Pampelune en chemin de fer (156 kil.) par Alsasua, ou bien en prenant à Irun la route de terre, dont la longueur est de 87 kil. — Pour *Cambo*, tous les jours, pendant la saison des bains. — Pour *Biarritz*, toute l'année et à toute heure du jour, omnibus, rue du Gouvernement, et chemin de fer.

Bateaux à vapeur. — Pour *Saint-Sébastien* (3 h., 7 fr. 90 c.). *Bilbao* (8 h., 21 fr. 05 c.). *Santander* (12 h., 36 fr. 85 c.). Entreprise de l'Union, deux départs par semaine.

Pour *Saint-Sébastien* (3 h., 9 fr. 50.; 6 fr. 30 c.). — *Bilbao* (8 h., 21 fr. 05 c.; 15 fr. 80 c.). — *Santander* (13 h., 42 fr. 10 c.; 31 fr. 60 c.). — *Gijon* (3 jours, 89 fr. 50 c.; 63 fr. 20 c.). — *La Corogne* (4 jours, 131 fr. 60 c.; 100 fr.). — *Carril* (152 fr. 65 c.; 121 fr.). — *Vigo* (6 jours, 163 fr. 15 c.; 131 fr.). — *Cadix* (8 jours, 210 fr. 55 c.; 171 fr. 05 c.). — *Malaga*, *Valence*, *Barcelone*. Compagnie internationale; 2 départs par semaine pour *Saint-Sébastien*, *Bilbao* et *Santander*; 2 départs par mois pour les autres ports. Directeur, M. Poydenot, place d'Armes, 3.

Renseignements généraux.

HÔTELS : — *hôtel du Commerce*, tenu par Teinturier, rue du Gouvernement, bon et recommandé (1 fr. 50 c. et au-dessus une chambre à un

lit, 2 fr. le déjeuner, 3 fr. le dîner avec vin); *hôtel Saint-Étienne*, même rue du côté opposé, également bon et recommandé; *hôtel des Ambassadeurs*, même rue; *hôtel de la Bilbaina*; *hôtel de la Providence*.

CAFÉS. — Les plus fréquentés se trouvent groupés sur la place Grammont, et aux environs de cette place; nous citerons le *café du Théâtre*, le *café de Bordeaux*, le *café Moka*, le *café Farnier*, le *café du Port*, le *café du Grand-Balcon*.

BAINS PUBLICS. — *Coussau*, rue Lagréou; du *Pont-Mayou*, *Cazaubon*, à la porte d'Espagne.

POSTE AUX LETTRES. — A l'extrémité de la rue du Gouvernement, presque vis-à-vis du vieux château.

CHANGE DE MONNAIE. — Rue du Gouvernement et aux stations d'Hendaye et d'Irun, à la frontière.

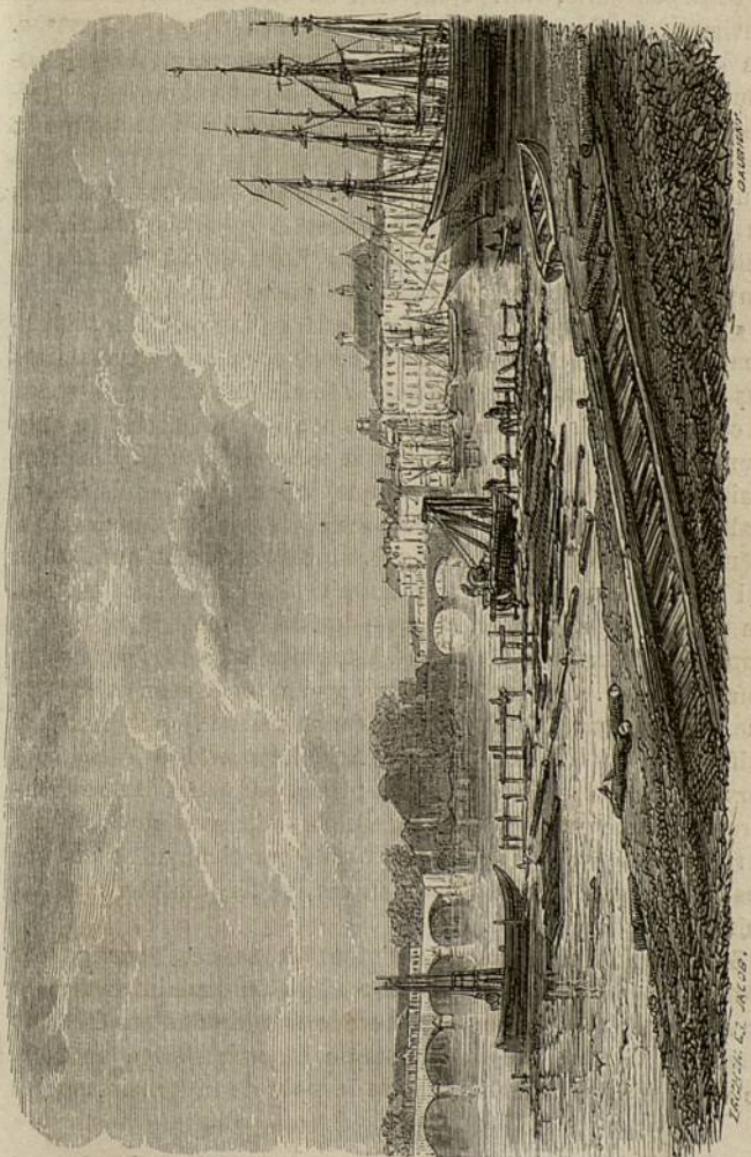
BANQUIERS. — MM. Ch. Détroyat, Lahirigoyen, C. Léon, Latrilhe, Gomès, Miramon, Roth, Rodrigues.

LIBRAIRES. — *Larroulet*, rue Bernède, près du théâtre (Guides, itinérants et nouveautés).

Bayonne, chef-lieu d'arrondissement du département des Basses-Pyrénées, V. de 26 333 hab., d'après le recensement de 1866, y compris la garnison, est située sur la Nive et sur l'Adour, à la jonction de ces deux rivières et à 6 kil. environ du golfe de Gascogne.

Le chemin de fer de Bordeaux a, comme nous l'avons dit précédemment, établi sa gare provisoire au-dessous de la citadelle, près de la rive dr. de l'Adour, à 8 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans le *faubourg Saint-Esprit*; pour se rendre dans la ville proprement dite, il faut donc traverser l'Adour et la Nive.

Saint-Esprit, que la loi du 9 mai 1857 a réuni à la ville de Bayonne dont il dépendra désormais, a longtemps appartenu au département des Landes. Sa population dépasse 7000 h. On y compte un grand nombre de Juifs. Cette colonie israélite est d'origine espagnole. Quand Ferdinand et Isabelle eurent, en 1495, expulsé les Juifs d'Espagne, les proscrits se réfugièrent en Portugal, d'où les chassèrent bientôt de nouvelles persécutions. Un certain nombre cependant obtinrent la permission de s'établir à Lisbonne. Mais, une peste ayant éclaté, le peuple les égorgea et les brûla par centaines, pour apaiser, disait-il, la colère divine. La plupart de ceux qui avaient échappé



BORDEAUX A BAYONNE.

à cette boucherie, vinrent chercher un asile en France dans les environs de Bayonne. C'était au commencement du XVI^e s. Ils se fixèrent à Biarritz, à Saint-Jean-de-Luz, au Vieux-Boucaut, à Peyrehorade; mais ce fut Saint-Esprit qui devint le chef-lieu de leur colonie. Henri II et Henri III les protégèrent; Henri IV les persécuta; Louis XV leur accorda, en 1723, la libre jouissance et la libre disposition de leurs biens; Louis XVI, en 1776, exigea « qu'ils fussent traités et regardés comme ses autres sujets nés en son royaume. » Enfin un décret, daté de janvier 1790, prononça leur complète émancipation.

« Les édits royaux, dit M. Germond de Lavigne¹, ont longtemps tenu les Juifs écartés de Bayonne et ne leur permettaient pas d'y paraître après le coucher du soleil. Comme l'avait voulu le concile d'Arles, ils ont longtemps aussi porté la roue de drap jaune sur leur habit de dessus et la corne au bonnet. Il ne leur était pas permis d'établir des comptoirs dans la ville; ils étaient maltraités et pourchassés à coups de pierres; on leur imposa même une distinction puérile qui subsiste encore aujourd'hui et qui prouve la puissance et la ténacité des riens en ce monde. On ne voulut pas — voici le fait — qu'un honnête homme, cela signifiait un chrétien, fût exposé à tourner la tête à l'appel d'un enfant d'Israël. Or, comme pour appeler un Bayonnais dans la rue, on employait ce sifflement si connu : *sssst!* on imposa aux Juifs un signal différent, ce fut le *hep!* Le *sssst!* et le *hep!* ont survécu à la fusion des deux races; ils se partagent encore l'empire de la voie publique; et, lorsque les siècles auront fait disparaître tous les caractères physiques qui distinguent les uns des autres, peut-être ces deux signes, seuls, diront-ils qui fut Juif et qui fut Bayonnais. »

Saint-Esprit offre un aspect riant et animé. Pour gagner l'Adour quand on sort de l'embarcadère du chemin de fer, on traverse une vaste rue ou place, bordée de maisons d'une élégante propreté, à l'une des extrémités de laquelle s'élève un hôtel de ville construit récemment dans le style de la Renaissance et

^{1.} Autour de Biarritz, promenades à Bayonne, à la frontière et dans les pays basques.

devenu inutile depuis la réunion de Saint-Esprit à Bayonne. Cette rue ou place aboutit au pont de l'Adour. Le pont, composé de sept arches et d'un pont-levis, est en pierres de taille. Commencé en 1845, il a été livré à la circulation en 1851. Sa longueur est de 200 mètres. On y découvre de charmants points de vue sur les deux rives de l'Adour, bordées de navires et de maisons et dominées par des coteaux pittoresquement boisés.

L'Adour, *l'Atur*, *Aturis* ou *Aturus* des Romains, prend sa source dans les Hautes-Pyrénées, près du col du Tourmalet, et descend au golfe de Gascogne par la vallée de Campan, Bagnères-de-Bigorre, Tarbes, Aire, Saint-Sever, Dax et Bayonne. La longueur totale de son cours est de 280 kil. Ses principaux affluents sont : sur la rive droite, l'Arros et la Midouze ; sur la rive gauche, le Leez, le Gabas, le Louts, le Luy, le Gave de Pau, la Bidouze et la Nive. Il est flottable en trains sur 39 390 mètres., depuis Aire jusqu'à Saint-Sever, et navigable entre Saint-Sever et son embouchure. Toutefois, de Saint-Sever à Mugron (18 200 mètres.), la navigation n'a lieu qu'à la descente, et pour une très-faible quantité de transports, et, si à Mugron elle devient possible à la remonte comme à la descente, elle n'acquiert d'importance qu'au confluent de la Midouze et surtout en aval de Dax, où viennent successivement se jeter le Gave de Pau réuni au Gave d'Oloron, la Bidouze, l'Arros, l'Ardanabia et la Nive, également navigables. La pente de l'Adour est très-variable ; elle est par kilomètre :

De Saint-Sever à Mugron, de.....	18 ^m ,476 soit 1 ^m ,015
De Mugron à la Midouze, de.....	6 ^m ,830 — 0 ^m ,050
De la Midouze aux Gaves, de.....	9 ^m ,139 — 0 ^m ,129

Le tirant d'eau varie également. Sur le haut Adour, la profondeur atteint à l'étiage 4^m, 05 dans quelques parties, dans plusieurs autres 2 et 3 mètres., et sur un grand nombre 1 mètre. et 1^m,50 ; mais, sur certains points où le lit est fort large ou partagé en plusieurs bras, elle se réduit à 0^m,35, 0^m, 25 et même 0^m,15. Sur le bas Adour, en amont des Gaves, partout où des travaux d'amélioration ont été exécutés, le tirant d'eau atteint à peu près 1 mètre. ; dans les autres parties il s'abaisse à

0^m,40 ; au-delà de l'embouchure des Gaves, il est, à basse mer, de 1^m,60 au minimum. La marée se fait sentir jusqu'à Vimport, au-dessus de Saubuse. Des bateaux à vapeur, destinés au transport des voyageurs et au remorquage des bateaux de marchandises, remontent jusqu'à Dax.

Sur la rive gauche de l'Adour, à l'extrémité du pont, s'élève le *réduit* qui défend le confluent de l'Adour et de la Nive. A peine l'a-t-on traversé, que l'on franchit la Nive sur un pont en pierre de 3 arches, achevé en 1857 ; c'est le *pont Mayou*. A gauche, entre l'Adour et la Nive, s'étend le *petit Bayonne*, le quartier le plus populeux et le moins élégant : il contient l'hôpital militaire, le château neuf et l'arsenal. Les *allées de Boufflers*, promenade abandonnée, conduisent, le long de la rive gauche de l'Adour, aux *chais de Mousserolles*, vastes magasins où s'entrepose une partie des produits vinicoles du Midi ; par la *porte de Mousserolles*, la seule issue de la ville sur ce point, passe la route qui conduit à Saint-Jean-Pied-de-Port, à Mauléon, à Saint-Palais. Les deux quais de la Nive sont bordés de galeries couvertes ou d'arceaux appelés à droite les arceaux *du pont traversant*, à gauche les arceaux *de la Galuperie*. Ces derniers doivent leur nom aux *galupes*, grands bateaux plats qui portent à l'arrière un aviron long de plusieurs mètres et qui font le service du roulage par eau, de Mont-de-Marsan à Bayonne. Deux ponts traversent la Nive au-dessus du pont Mayou. Le premier est un pont suspendu pour les piétons, d'une seule arche, sur lequel la circulation était interdite au mois de mai 1857. A l'entrée on lisait cette inscription : « Il est défendu d'y courir et d'y passer par groupes de trois personnes. » Le second est un pont de pierre, le *pont Panecau*.

La Nive prend sa source sur les frontières de la France et du pays basque ; la longueur de son cours est d'environ 65 kil. Flottable en trains à partir du confluent du torrent de Laurribare, à 2500 mètres en aval de Saint-Jean-Pied-de-Port, jusqu'à Cambo, c'est-à-dire sur une longueur de 37 kil., elle est navigable de Cambo à son embouchure, c'est-à-dire sur une longueur de 22 kil. Mais, dans cette dernière partie de son cours, des biefs assez profonds, les atterrissements à peine recouverts et les bar-

ragés des moulins rendent la navigation fort difficile, surtout à la remonte. La pente de 0^m,60 par kil. est rachetée en partie par ces barrages. Le dernier est en descendant celui d'Haïze, au-dessus duquel la marée cesse de se faire sentir. La Nive est imposée au droit de navigation au profit du Trésor. Les produits de ce droit, qui s'étaient élevés à 1720 fr. 48 c. en 1838, ont constamment baissé depuis ; en 1853, ils étaient tombés à 856 fr. 27 c. En 1842, le tonnage a été de 1638 tonneaux à la descente et de 530 tonneaux à la remonte : total, 2168.

A la droite du pont Mayou, au confluent de la Nive et de l'Adour, s'étend le *port de Bayonne*. De nombreux navires de divers tonnages y sont constamment amarrés. Leur longue file se développe, au delà du quai de la Douane et de la place d'Armes, jusqu'aux Allées marines.

La rue qui continue le pont Mayou, la rue la plus commerçante de Bayonne, traverse les *cinq cantons*. On a donné ce nom, les cinq cantons, à un carrefour formé par cinq rues, la rue du Pont-Mayou, la rue Orbe à droite, la rue du Port-de-Castets à gauche, la rue Salie en face, la rue Argenterie qui conduit à la cathédrale, et à la porte d'Espagne.

Si l'on tourne à droite, c'est-à-dire du côté du port, quand on a franchi le pont Mayou, on se trouve sur une place, la *place Grammont*. A gauche s'ouvre la *rue du Port-Neuf*, qui monte à la cathédrale. Au fond s'élève un vaste édifice carré récemment bâti, entouré d'arcades comme les maisons de la rue de Rivoli, et renfermant la mairie, l'hôtel des douanes et le théâtre. De l'autre côté de ce bâtiment s'étend la place d'Armes, à l'extrémité inférieure de laquelle s'ouvre la *porte Marine*, qui conduit aux Allées marines ; enfin, à gauche de la place d'Armes, la *rue du Gouvernement*, rue plantée d'arbres comme les boulevards de Paris, monte au vieux château et à la poste. C'est là que sont les principaux hôtels, les bureaux des omnibus et des diligences, et la plupart des consulats.

L'une des rues qui relie la rue du Pont-Mayou à la rue du Gouvernement se nomme *rue Lormand*. M. Lormand, habitant de Bayonne, qui a légué à sa ville natale une partie de ses biens, est né dans la maison n° 8 : on voit, au-dessous d'une fenêtre

du premier étage, une plaque de marbre noir, sur laquelle on lit l'inscription suivante :

J. T. LORMAND
BIENFAITEUR DE BAYONNE
NÉ DANS CETTE MAISON LE 4 SEPTEMBRE 1762
Y EST MORT LE 24 JANVIER 1847.

Bayonne est une place forte de première classe : on n'y entre et on n'en sort que par les quatre portes que nous venons d'indiquer : porte de France ou du Réduit ; porte de Mousserolles, entre l'Adour et la Nive ; porte d'Espagne, à l'extrémité méridionale de la ville, et porte Marine, sur la rive gauche de l'Adour, en aval. Une grande et importante citadelle la domine ; une enceinte fortifiée l'enserre de tous côtés, et cependant on y respire à l'aise, on ne s'y sent pas enfermé, étouffé, comprimé, comme dans presque toutes nos places fortes du Nord ; une fois qu'on y est entré, on y voit rarement en effet les murs de sa prison. Ce n'est pas au génie qu'il faut en savoir gré, c'est à la nature, qui, en réunissant l'Adour et la Nive au pied de la petite colline sur laquelle Bayonne s'étage en amphithéâtre, assure pour toujours à cette charmante ville la vue des agréables paysages dont elle est entourée. MM. les constructeurs de bastions, de ravelins et de courtines, n'essayeront même jamais de boucher ces vastes ouvertures que le Tout-Puissant a réservées aux victimes de leur art pour admirer ses œuvres à discrétion ; ils n'y parviendraient pas. D'ailleurs, Bayonne pût-elle être un jour complètement enveloppée, comme Lille ou Saint-Omer, d'affreux terrassements qui ne permettent plus aux regards de dépasser l'extrémité de ses dernières rues, elle plairait encore aux étrangers. Ses maisons sont toutes avenantes, ses rues propres, animées ; sa population offre une grande variété de physionomies, de costumes, de langages ; des marins de tous les pays, des soldats de toutes armes, des Basques, des Gascons, des Landais, des Espagnols, se croisent incessamment sur ses places, sur ses ponts ou dans ses rues ; les femmes, surtout les femmes du peuple, les *grisettes*, dont la coiffure, un simple madras noué au sommet de la tête, ferait paraître jolies les plus laides, y captivent les

juges les plus difficiles en fait de beauté par la vivacité de leurs regards, l'élégance de leur taille, la petitesse de leurs pieds, l'éclat de leur teint, la légèreté de leur démarche, la grâce piquante de leur physionomie. J'ignore si elles ont dégénéré ; mais un historien qui devait bien les connaître, en traçait, il y a deux siècles, le portrait suivant : *Uxores maritos, puellæ amatores suos sincerissime colunt.*

Histoire.

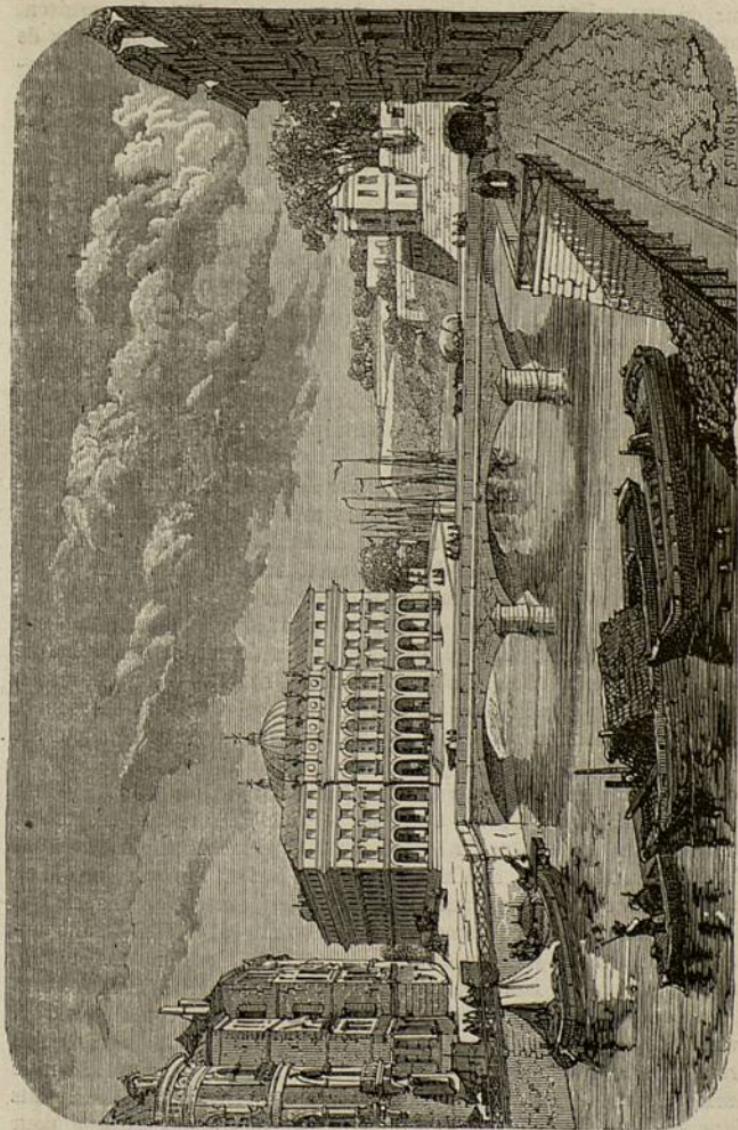
Bayonne existait probablement avant l'ère chrétienne, car les Romains, s'en étant emparés, y construisirent une forte citadelle et y entretinrent une escadrille de galères. Mais son origine est inconnue. Elle s'appelait alors *Lapurdum* (en basque, comme en celte, *lapur-dun* veut dire désert profond). On lit dans la notice d'Antonin, écrite vers la fin du III^e s. : « Le tribun de la cohorte de la Novempopulanie réside à I-apurdum, dans le pays des Tarbelliens. » A quelle époque Lapurdum acquit-elle le titre et les droits de cité ? On l'ignore. Quoi qu'il en soit, c'était une ville importante lorsque l'empire romain s'écroula. Les Alains, les Visigoths, les Basques, les Normands, la ravagèrent et l'occupèrent tour à tour ; puis elle perdit jusqu'à son nom, qu'elle laissa au pays environnant (le Labourd). Quand elle reparut dans l'histoire, elle était gouvernée par des vicomtes, elle s'appelait *Bayonne* (probablement *la bonne baie*). Dès lors elle ne fut plus resserrée sur la rive g. de la Nive, elle s'étendit sur ses deux rives. « La pêche de la baleine, le tannage des cuirs, la navigation et le trafic sur les côtes d'Espagne, le commerce des vins et des matières résineuses, la fabrication de ses arbalètes et de ses armes¹, dont la trempe était renommée, ses relations avec l'intérieur, le passage continual des pèlerins allant, les uns, implorer la protection de saint Jacques de Compostelle, les autres, s'enrôler dans les rangs de l'armée chrétienne pour combattre les Maures, telles furent, a dit un historien, les causes de cette précoce et brillante prospérité. »

1. De là, suivant Moreri, le nom de baonniers, donné anciennement aux arbalétriers de France. L'arme appelée *baonnette*, qui passe à tort pour avoir été inventée, vers 1674, à Bayonne, a peut-être dû son nom à ces baonniers. D'abord la date est fausse, et rien ne prouve que les premières baonnettes aient été fabriquées à Bayonne. A en croire un linguiste distingué, le mot *baonnette* vient du mot roman *bayneta* (petite gaine, petit fourreau), et, dans tous les idiomes de l'Espagne, *bayna* veut dire gaine, *desbainar*, dégainer, et *envainar*, mettre l'épée dans le fourreau. Le contenu aurait donc donné son nom au contenu. Plusieurs faits semblent confirmer cette opinion. Les premiers fourreaux de baonnettes sont d'un travail recherché ; le cuir est orné de reliefs d'un dessin remarquable. Les règlements relatifs au costume militaire s'occupent sans cesse de la position du fourreau.

Le mariage d'Éléonore de Guienne avec Henri Plantagenêt avait fait passer Bayonne sous la domination anglaise. Elle se montra dévouée en toute circonstance à ses nouveaux maitres, qui, du reste, confirmèrent et même étendirent ses priviléges. Dans les dernières années du XII^e s., elle avait eu le bonheur de voir mourir sans postérité Guillaume Raymond du Sault, le fondateur du château vieux et son dernier vicomte. Plus libre désormais, elle profita, en 1215, des embarras du roi Jean pour se faire octroyer une charte par laquelle il accordait et confirmait « aux maire, conseil, prud'hommes et habitants de la cité, ainsi qu'à leurs hoirs, la même licence et permission qu'aux bourgeois de la Rochelle, réservées toutefois la prévôté, les coutumes et franchises qu'il avait dans ladite ville de Bayonne, comme à la Rochelle, le tout à perpétuité. »

En 1254, Gaston de Moncade, vicomte de Béarn, essaya de s'emparer de Bayonne, mais il échoua dans sa tentative.

En 1292 ou 1293, un pilote normand ayant été tué par des Anglais dans une rixe sur le port de Bayonne, cet événement amena une guerre sanglante entre les marins des deux pays, puis entre les gouvernements. D'abord d'affreuses représailles eurent lieu de part et d'autre. Les Anglais et les Hollandais se joignent aux Gasccons; les Picards, les Flamands, les Génois, soutiennent les Normands; alors les rois de France et d'Angleterre descendant à leur tour dans l'arène. Philippe le Bel fait citer Édouard I^{er} « devant lui pour répondre de tous les forfaits commis par les Anglais. » Édouard I^{er} n'obéit pas, mais il délègue à sa place son frère Edmond, comte de Lancastre, avec plein pouvoir « de redresser et amender les torts faits au roi de France et aux siens. » Il demande la main de Marguerite, sœur de Philippe, et promet d'assurer le duché d'Aquitaine aux enfants qui naîtraient de ce mariage; bien plus, pour témoigner sa confiance et son bon vouloir à Philippe, il enjoint à son sénéchal et à ses autres officiers « de rendre au roi de France toute la terre de Gascogne à sa volonté » (5 février 1294). Cependant Philippe, prenant possession de Bordeaux, d'Agen, de Bayonne et d'autres villes ou châteaux, déclare Édouard contumace pour ne pas s'être présenté au jour assigné et réitère la sommation au plus bref délai. A cette nouvelle, Édouard, furieux d'avoir été joué ainsi, en appelle aux armes. Il ne nous appartient pas de raconter ici cette longue guerre : constatons seulement que, le 1^{er} janvier 1295, Édouard I^{er} fit occuper Bayonne par une armée à laquelle les habitants s'empressèrent d'ouvrir leurs portes. De nouveaux priviléges récompensèrent la fidélité de cette ville et accrurent sa reconnaissance qui ne se démentit jamais. Aussi repoussa-t-elle, en 1374, une attaque sérieuse du roi de Castille, allié de la France, et, lorsqu'elle fut attaquée, en 1451, par les troupes de Charles VII, sous les ordres de Dunois et du comte de Foix, se défendit-elle



Sous-préfecture et théâtre de Bayonne.

avec une rare énergie; mais force lui fut de capituler. Dunois, pour la punir de son opiniâtreté, exigea que le commandant de la garnison, Jean de Beaumont, demeurât prisonnier du roi avec tous les gens de guerre, et que les bourgeois lui payassent quarante mille écus de contribution. A ces conditions, Bayonne redevint française. C'était la dernière place, à la réserve de Calais, que les Anglais eussent encore dans le royaume.

« Le 20 août, jour où devait avoir lieu la remise de la place, et le temps étant beau et clair, une espèce de météore, figurant la croix blanche de France, se montra pendant une demi-heure dans les airs. Dans la disposition où se trouvaient les affaires, les Bayonnais virent là une approbation miraculeuse de leur soumission à la France; et lors ceux de la ville qui s'étaient le jour d'avant rendus, et avaient leur composition faite, ôtèrent leurs bannières et pennons aux croix rouges, disant qu'il plaisait à Dieu qu'ils fussent Français et qu'ils portassent tous la croix blanche, et alors furent porées les bannières du roi au hault de la tour du château d'icelle ville par les hérauts, dont chacun eut grande joie.

« Le samedi 23, entrèrent les comtes de Foix et de Dunois dans la cité de Bayonne et bon nombre de seigneurs avec eux. Il y avait mille archiers, et les hérauts du roi avec leurs cottes d'armes; et après messire Bertrand d'Espagne, sénéchal de Foix, armé tout en blanc, qui portait la bannière du roi, et il chevauchait un coursier couvert de velours cramoisi. Après venait le comte de Foix, armé aussi en blanc, monté sur un coursier richement habillé, et était auprès de lui son sénéchal de Béarn, aussi bien monté et richement habillé, et avait à son cheval un chanfrein d'acier, garni d'or et de pierres précieuses, prisé à quinze mille écus, et grand nombre de gens après lui, et sans intervalle venaient six cents lances à pied.

« De l'autre part entra le comte de Dunois, ayant devant lui douze cents archiers; auprès d'eux y avait des hérauts du roi et autres, portant diverses armes, et derrière six cents lances. Ainsi tantôt se rencontrèrent près de la grande église, et à la porte d'icelle étaient l'évêque, revêtu en pontifical, les chanoines et autres gens d'Eglise, revêtus en chapes, qui les attendaient avec les reliques. Et là descendirent à pied lesdits seigneurs, baisèrent les reliques et allèrent faire leur dévotion dans l'église. Puis s'en allèrent en leur logis, et envoya le comte de Foix la couverture de son coursier qui était de drap d'or, prisée à quatre cents écus d'or, devant Notre-Dame de Bayonne, pour faire des chapes, et, après qu'ils eurent pris le serment de ceux de la ville, commis maître Jean le Boursier, et messire Martin Gracien capitaine, le lundi prochain, lesdits seigneurs, avec leurs gens, s'en allèrent au pays à eux assigné pour vivre. » (Chronique de Bayonne.)

Les rois de France Charles VII, Louis XI, Charles VIII, se montrèrent favorables à Bayonne; mais, tout en lui accordant des immunités et des franchises, ils s'efforcèrent constamment de restreindre ses libertés municipales. Charles VII s'était réservé la nomination du maire: Charles VIII décréta que le nombre des électeurs pour les charges d'échevins et de jurats serait réduit à vingt, choisis au sort, et à dix pour les charges des conseillers magistrats. Sous Louis XII, le duc de Longueville fit commencer les fortifications, qui, continuées et agrandies sous François I^{er}, permirent à Lautrec, gouverneur de la Guyenne, de repousser, en 1523, plusieurs assauts d'une armée espagnole. Les femmes, les enfants, les jeunes filles, aidèrent courageusement les hommes à la défense de la ville. Louise de Savoie écrivit aux Bayonnais une lettre qu'ils conservent dans leurs archives, pour les remercier de leur belle conduite en cette circonstance difficile. Trois ans après, François I^{er} arrivait à Bayonne, où l'attendaient sa mère et la cour. Après une année de captivité, le traité de Madrid lui avait rendu sa liberté. On sait ce qu'était ce traité. Il renonçait à l'Italie, donnait la Bourgogne, épousait la sœur de Charles-Quint, rétablissait Bourbon, abandonnait ses alliés, livrait ses deux fils en otage, et, si le traité n'était exécuté, rentrait en prison. Mais François I^{er} ne ressemblait guère au bon roi Jean par sa bonne foi. Le matin du 14 janvier, où il devait signer et jurer, il protesta secrètement, par-devant notaire, établit par acte authentique qu'il allait faire un faux serment. L'échange eut lieu sur la Bidassoa, dans une barque. Lannoi y amena le roi, et reçut des mains de Lautrec les petits princes François et Henri. François I^{er} bénit ses enfants les larmes aux yeux, et, tandis qu'on les emmenait sur la rive espagnole, il gagna la rive française avec Lautrec. « Me voici roi de rechef, » s'écria-t-il en mettant le pied sur la terre de France et en s'élançant sur un fougueux cheval turc qui l'emporta jusqu'à Bayonne. A peine arrivé dans cette ville, un messager de Lannoi le somma de ratifier le traité, comme il s'était engagé de le faire dans la première ville de France où il s'arrêterait. Il les paya « en monnaie de singe, » d'une farce, d'un sourire, disant en substance : « Vous avez vos Cortès, moi mes États, je dois les consulter. » « Un homme de la fin du siècle des temps sérieux et fanatiques, Tavannes, ajoute M. Michelet, a supposé que lui-même jugea son acte infâme, se méprisa, se condamna et passa outre. Il le qualifie un *désespéré*. C'est lui attribuer, plus qu'il n'eut, la conscience, le remords, et l'obstination contre le remords; le Titien en sait davantage. Dans sa peinture profonde, puissamment lumineuse, et qui éclaire le fond du fond, la créature légère est si naturellement menteuse, qu'en elle le mensonge est moins un acte que l'efflorescence instinctive d'un caractère tout à fait faux. C'est la menterie vivante, comédie, farce, conte et fable. »

En 1565, Bayonne donna son nom à une entrevue qui y eut lieu entre le roi Charles IX et la reine Catherine de Médicis d'une part, la reine d'Espagne et le duc d'Albe d'autre part. Près de trois semaines se passèrent en bals, en joutes et en festins.

« Le samedi 15 juin, Leurs Majestés firent un festin aux seigneurs et dames d'Espagne, dans une île distante de Bayonne d'environ une lieue, tellement que toute la compagnie y fut conduite en barques et bateaux, somptueusement et magnifiquement accoutrés; et en passant eut le plaisir de voir nager et combattre sur mer baleines, tortues, chevaux, loups, tritons, et autres semblables animaux et monstres marins fort bien représentés au naturel. Le festin fut bien l'un des plus braves et des plus somptueux qui eussent été faits de mémoire d'homme. Car, outre la rareté et délicat apprêt des viandes, tout le service y fut fait par gentilshommes et demoiselles, déguisés en bergers et bergères, fort richement et mignardement habillés¹. »

L'*entrevue de Bayonne* ne cacha peut-être pas tous les mystères tragiques que l'on y a cherchés. Les dépêches du duc d'Albe, qui ont été publiées, nous apprennent qu'un grand nombre de questions politiques y furent discutées, mais qu'aucune décision n'y fut prise. « Sans doute, fait remarquer avec raison M. Henri Martin, le duc d'Albe, sur le point de quitter Bayonne, n'a pas écrit ses dernières conférences avec la reine mère, se réservant de les reporter de vive voix à Philippe II. Dans le cours de son récit, il donne peu de détails sur les moyens d'action qu'il propose à Catherine contre les huguenots. Le rôle que joue Élisabeth dans le débat étonne au premier abord et déroute les idées accréditées sur le caractère et la position de cette jeune reine. Faut-il voir, dans son ardeur à se faire l'instrument de Philippe, le zèle d'un fanatisme partagé, ou l'énergie fébrile de la terreur que lui inspire son dur et soupçonneux époux? Quant au propos que les historiens attribuent au duc d'Albe, proposant à Catherine le meurtre des chefs protestants : « Mieux vaut une tête de saumon que dix mille têtes de grenouilles! » les correspondances n'y font point allusion; toutefois le propos est vraisemblable. Albe écrivit quelque temps auparavant à Philippe II, à propos des chefs des mécontents aux Pays-Bas : « Il faut dissimuler, puis leur couper la tête » (Granvelle, t. VII, p. 223.) Le mot de la tête de saumon fut, dit-on, entendu par le petit prince de Béarn, Henri de Bourbon, enfant de douze ans, que Catherine aimait à garder auprès d'elle et qui l'amusait par sa gentillesse, ses saillies spirituelles et sa brusquerie montagnarde, le Béarnais était déjà fin et avisé; les paroles de l'Espagnol le frappèrent, et il les rapporta à sa mère, Jeanne d'Albret. »

1. Les intermèdes et divertissements furent inventés et réglés par Ronsard, que la cour déclarait le plus grand poète qui eût paru depuis le siècle d'Auguste.

Qu'elle ait été ou non complotée à Bayonne, la Saint-Barthélemy ne devait pas y faire de victimes. « A Bayonne, dit d'Aubigné, arriva le courrier qui venait de faire mettre en pièces les hommes, les femmes et les enfants de Dax qui avaient cherché leur sûreté dans la prison. Mais le vicomte d'Orthe, gouverneur de la ville, répondit au roi en ces termes : « Sire, j'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidèles habitants et gens de guerre de la garnison, et je n'y ai trouvé que bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau. C'est pourquoi eux et moi supplions très-humblement Votre dite Majesté vouloir emploier en choses possibles, quelque hasardeuses qu'elles soient, nos bras et nos vies, comme étant, autant qu'elles dureront, sire, vos, etc¹. »

Pendant la Ligue, le repos de Bayonne ne fut pas troublé. Seulement, en 1594, un traître, nommé Château-Martin, ourdit un complot qui avait pour but de livrer la ville aux Espagnols. Il fut découvert, arrêté et roué avec ses complices. En 1636, les Espagnols essayèrent de s'emparer par la force de cette place qu'ils n'avaient pas cessé de convoiter. La résistance du duc d'Épernon et du duc de la Valette fit échouer leur tentative. En 1561, une nouvelle conspiration se termina comme la première par l'exécution du coupable principal, qui, cette fois, était un Espagnol.

Tout le temps que dura la Fronde, Bayonne resta fidèle au roi. Le 17 juillet 1659, Mazarin la traversa pour aller conclure, avec don Louis de Haro, ministre d'Espagne, la paix des Pyrénées. Le roi et la reine mère y firent un long séjour, et les habitants, qui leur donnèrent des fêtes magnifiques, célébrèrent leur retour avec une nouvelle magnificence, quand Louis XIV ramena de Saint-Jean-de-Luz l'infante Marie-Thérèse qu'il venait d'épouser. Les chroniques de la ville ont conservé les détails des cérémonies et de l'entrée du roi. Il n'y a rien dans l'histoire de plus curieux ni de plus vivant que ces particularités. Ce sont les meilleures peintures de mœurs. « Le roi arriva avec son frère et Madame dans le carrosse de la reine sa mère. Il fut complimenté par le duc d'Épernon, qui lui présenta le sieur d'Olive, premier échevin, lequel, à genoux et assisté de tout son corps, fit son compliment au nom de la ville. Le pont Saint-Esprit, un des plus beaux de l'Europe, était bordé de quatre à cinq cents mousquetaires. Pendant que sept joueurs de haut-bois, qu'on avait fait venir de Toulouse, faisaient entendre sur la rivière la plus douce harmonie, qu'interrompait par intervalles l'artillerie de la

1. L'authenticité de cette lettre est aujourd'hui contestée, nous devons le reconnaître, par des historiens sérieux, qui s'appuient principalement sur le silence des contemporains. D'ailleurs une lettre du vicomte d'Orthe à Charles IX, qui a été trouvée à la Bibliothèque impériale, et qui pourrait être celle dont parle d'Aubigné, ne renferme pas le passage mentionné.

place, des forts et des vaisseaux, vingt chaloupes, montées chacune de douze matelots vigoureux, en bonnets rouges et en vestes blanches, exécutaient sous les yeux du roi des évolutions dont on admira la précision et la variété. Le roi logea à la maison des sieurs Sorhaindo frères, rue Orbe, et la reine à l'évêché. Il fut offert à leurs Majestés plusieurs présents, entre autres cent piques dont les fers étaient dorés, des jambons et des confitures. Le roi séjourna huit jours dans la ville, et en parcourut tous les environs, qu'il trouva *dans le plus bel ordre*. Il partit pour Saint-Jean-de-Luz le samedi matin 8 mai, et il y épousa, le 9 juin, l'infante Marie-Thérèse. Messire Jean d'Ola, évêque de Bayonne, fit la cérémonie de la bénédiction nuptiale. A son retour, le 15 juin, le roi entra avec la reine par la porte Saint-Léon, richement décorée d'arcs triomphaux, d'emblèmes et devises. Les habitants, au nombre de deux mille, étaient sous les armes. Un dais magnifique, qui précédait le carrosse du roi et de la reine, était porté par les sieurs d'Olive, premier échevin, d'Etcheverry, clerc assesseur, Sorhaindo et Duhalde, échevins. De superbes tapisseries ornaient toutes les rues. Le roi et la reine, en descendant à l'évêché où ils logèrent, furent reçus sous un grand pavillon cramoisi, enrichi des armes de France, et rehaussé en broderies d'or et d'argent. Leurs Majestés partirent le 16, à neuf heures du matin, après la messe. Vingt-quatre chaloupes et plusieurs grands bateaux, ornés de peintures d'or et d'azur, transportèrent à Dax une partie de la cour. Ces fêtes coûtèrent à la ville plus de 100 000 fr. Elle fit en outre un don de 20 000 fr., pour aider aux frais de la conclusion de la paix et du mariage du roi. » L'enthousiasme a toujours coûté cher.

A dater de cette époque jusqu'aux guerres de l'Empire, l'histoire locale de Bayonne ne se compose plus pour ainsi dire que de passages de princes et de princesses. C'est d'abord Philippe V qui, escorté des ducs de Bourgogne et de Berry, va prendre possession de son nouveau royaume d'Espagne (1701); viennent ensuite Marie-Anne de Bavière Neubourg, reine douairière d'Espagne, qui devait passer à Bayonne trente-deux années d'exil (1706); le duc d'Orléans (1707); les ducs de Vendôme et de Noailles (1710); la princesse des Ursins (1712); Mlle de Montpensier, fiancée au prince des Asturies (1722); l'infante d'Espagne, promise à Louis XV, dont elle ne devait pas devenir la femme (1722); Mlle de Beaujolais, accordée à l'infant don Carlos, qu'elle n'épousa pas non plus (1722); Marie-Louise-Elisabeth de France, mariée par procuration à l'infant don Philippe, depuis duc de Parme (1739); l'infante Marie-Thérèse se rendant à Versailles pour épouser le dauphin (1745), etc., etc.

En 1718, Bayonne comptait 16 000 habitants. Jamais elle n'avait été plus prospère. Dans la seconde moitié du XVIII^e s., sa population était réduite de plus d'un tiers. Son commerce, de 27 millions, était tombé

de 9 à 10 millions; ses marins acceptaient du service à l'étranger. Cette décadence était le résultat du système prohibitif. La liberté du commerce ayant été proclamée, en 1784, grâce à M. de Vergennes et à M. de la Fayette, Bayonne recouvrira bientôt la prospérité que de mauvaises mesures administratives lui avaient fait perdre.

Sous l'Empire, Bayonne devint le théâtre d'événements si importants, que leur récit remplit presque tout un chapitre du tome VIII de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers. Ce fut en effet dans cette ville, et dans le château voisin de Marrac, que Napoléon détrôna les Bourbons d'Espagne, pour mettre à leur place son frère Joseph, et qu'il donna à l'Espagne une constitution nouvelle. Nous ne citerons ici qu'un des épisodes de cette révolution, qui devait avoir de si fatales conséquences pour la France et pour une partie de l'Europe.

La nouvelle de l'insurrection de Madrid arriva à Bayonne le 5 mai, à quatre heures de l'après-midi. En la recevant, Napoléon, dit M. Thiers, y vit sur-le-champ le moyen de produire la secousse dont il avait besoin pour terminer cette espèce de négociation entamée avec les princes d'Espagne. Il se rendit auprès de Charles IV, la dépêche de Murat à la main, et montra plus d'irritation qu'il n'en éprouvait de ces vêpres siciliennes dont on avait voulu faire l'essai à Madrid. Il aimait fort ses soldats; mais, quand il en sacrifiait 10 ou 20 000 dans une journée, il n'était pas homme à en regretter une centaine pour un aussi grand intérêt que la conquête du trône d'Espagne. Néanmoins il simula l'irritation devant ces vieux souverains, qui furent fort effrayés de voir en colère celui dont ils dépendaient. On fit appeler les infants, et à leur tête Ferdinand VII. Aussitôt entrés dans l'appartement de leurs parents, ils furent apostrophés par le père et par la mère avec une extrême violence. « Voilà donc ton ouvrage! dit Charles IV à Ferdinand VII.... Le sang de mes sujets a coulé, celui des soldats de mon allié, de mon ami, le grand Napoléon, a coulé aussi. A quels ravages n'aurais-tu pas exposé l'Espagne, si nous avions affaire à un vainqueur moins généreux! Voilà les conséquences de ce que toi et les tiens avez fait pour jouir quelques jours plus tôt d'une couronne que j'étais aussi pressé que toi de placer sur ta tête. Tu as déchaîné le peuple, et personne n'en est plus maître aujourd'hui. Rends, rends cette couronne trop pesante pour toi, et donne-la à celui qui seul est capable de la porter. » En proférant ces paroles, le vieux roi, condamné à une si affligeante comédie, agitait une canne à pomme d'or, sur laquelle il s'appuyait ordinairement à cause de ses infirmités, et il sembla aux yeux de tous les assistants qu'il en menaçait son fils. Le père avait à peine achevé que la vieille reine, celle-ci avec une colère qui n'était pas jouée, se précipita sur Ferdinand, l'accabla d'injures, lui reprocha d'être un mauvais fils, d'avoir voulu détrôner son père, d'avoir désiré le meurtre de sa mère, d'être faux,

perfide, lâche, sans entrailles.... En essayant toutes ces apostrophes, Ferdinand VII, immobile, les yeux fixés à terre, avec une sorte d'insensibilité stupide, ne répondait rien, ne témoignait rien et souffrait tout. Plusieurs fois, sa mère, l'interpellant, s'approchant de lui, le menaçant de la main, lui dit : « Te voilà bien, tel que tu as toujours été ! lorsque ton père et moi nous voulions t'adresser quelques exhortations dans ton intérêt même, tu te taisais, en ne répondant à nos conseils que par le silence et la haine.... Mais réponds donc à ton père, à ta mère, à notre ami, à notre protecteur, le grand Napoléon. » Et le prince, toujours insensible, se taisait, affirmant seulement qu'il n'était pour rien dans les désordres du 2 mai. Napoléon, embarrassé, presque confus d'une scène pareille, quoiqu'elle amenât la solution désirée, dit à Ferdinand d'un ton froid, mais impérieux, que, si le soir même il n'avait pas résigné la couronne à son père, on le traiterait en fils rebelle, auteur ou complice d'une conspiration qui, dans les journées des 17, 18 et 19 mars, avait abouti à priver de la couronne le souverain légitime. Il se retira ensuite pour attendre à Marrac le prince de la Paix, afin de conclure avec lui un arrangement définitif, sous l'impression des événements de Madrid.

« Quelle mère ! quel fils ! s'écria-t-il en rentrant à Marrac et en s'adressant à ceux qui l'entouraient ; le prince de la Paix est certainement très-médiocre ; eh bien ! il était pourtant encore le personnage le moins incapable de cette cour dégénérée. Il leur avait proposé la seule idée raisonnable, idée qui aurait pu amener de grands résultats, si elle avait été exécutée avec courage et résolution : c'était d'aller fonder un empire espagnol en Amérique, d'allier y sauver et la dynastie et la plus belle partie du patrimoine de Charles-Quint. Mais ils ne pouvaient rien faire de noble ou d'élevé. Les vieux parents par inertie, le fils par trahison, ont ruiné ce dessein, et les voilà se dénonçant les uns les autres à la puissance de laquelle ils dépendent. » Puis Napoléon parla longtemps, grandement, avec une rare éloquence, sur ce vaste sujet de l'Amérique, de l'Espagne, de la translation des Bourbons dans l'empire des Indes. Après avoir jugé les autres, il se jugea lui-même, car il ajouta ces paroles : « Ce que je fais ici, d'un certain point de vue n'est pas bien, je le sais ; mais la politique veut que je ne laisse pas sur mes derrières, si près de Paris, une dynastie ennemie de la mienne.... »

Le soir, le prince de la Paix vint à Marrac, et les résultats que Napoléon poursuivait par des moyens si regrettables furent consignés dans le traité suivant, signé du prince de la Paix lui-même et du grand maréchal Duroc. Charles IV, reconnaissant l'impossibilité où il était, lui et sa famille, d'assurer le repos de l'Espagne, cédaît la couronne, dont il se déclarait seul possesseur légitime, à Napoléon, pour en disposer comme il conviendrait à celui-ci. Cette cession était faite aux conditions suivantes :

1^o Intégralité du sol de l'Espagne et de ses colonies, dont il ne serait distrait aucune partie ;

2^o Conservation de la religion catholique comme culte dominant, à l'exclusion de tout autre ;

3^o Abandon à Charles IV du château et de la forêt de Compiègne pour sa vie, et du château de Chambord à perpétuité, plus une liste civile de 30 millions de réaux (7 500 000 fr.), payés par le trésor de la France ;

4^o Traitement proportionné à tous les princes de la famille royale.

Ferdinand VII, comprenant enfin que Napoléon voulait le détrôner, signa à son tour un traité qui lui assurait le château de Navarre en toute propriété, un million de revenu, plus 400 000 fr. pour chacun des infants, moyennant leur renonciation commune à la couronne d'Espagne.

« Ainsi, ajoute M. Thiers, deux châteaux et 10 millions par an étaient le prix auquel devait être payée, tant au père qu'aux enfants, la magnifique couronne d'Espagne ; prix bien modique, bien vulgaire, mais auquel il fallait ajouter un terrible complément, alors inaperçu : six ans d'une guerre abominable, la mort de plusieurs centaines de mille soldats¹, la division funeste des forces de l'Empire, et une tache à la gloire du conquérant.... Ce fut ainsi que Napoléon parvint à détrôner les Bourbons régnant en Espagne. Comme il ne pouvait, à cause de leur faiblesse, y employer la force, car il eût été ridicule de déclarer la guerre à Charles IV, il voulut y employer la ruse, et les faire fuir en leur faisant peur. L'indignation des Espagnols ayant arrêté dans leur fuite ces malheureux Bourbons, il profita de leurs divisions de famille pour les attirer à Bayonne, par l'espérance d'une justice qu'il leur rendit comme le juge de la fable, qui donnait l'écailler de l'huître aux plaigneurs. Il fut entraîné ainsi de la ruse à la fourberie, et ajouta à son nom la seconde des deux taches qui ternissent sa gloire. Il lui restait pour l'absoudre le bien à faire à l'Espagne, et par l'Espagne à la France. La Providence ne lui réservait pas même ce moyen de se laver d'une perfidie indigne de son caractère.... Les événements qui se succédèrent ne tardèrent pas à le punir, car le génie n'est pas plus dispensé que la médiocrité elle-même de loyauté et de bon sens². »

Le 7 juin 1808, Joseph avait été proclamé à Bayonne roi d'Espagne ;

1. De 1807 à 1810, 508 696 hommes sont entrés en Espagne par Bayonne. Combien en sont revenus ?

2. Voici comment on écrivait l'histoire contemporaine sous l'Empire. Les phrases suivantes sont extraites de la *Promenade sur les côtes du golfe de Gascogne*, par J. Thore, médecin en chef de l'hôpital militaire de Dax. « Cependant les Anglais, qui ne cesseront de troubler le monde que lorsque le dernier d'entre eux aura été englouti dans l'élément sur lequel ils prétendent commander en despotes, sème la division parmi les Espagnols, qui ont la faiblesse et la mauvaise polit'que de se laisser aller à leurs suggestions.... L'Empereur entre dans Madrid, moins en vainqueur qu'en triomphateur, et les paisibles habitants

au mois de février 1814, le général anglais Hope, ayant passé l'Adour près de son embouchure, attaquait cette ville, qui lui opposait une vive résistance.

Le 14 avril eut lieu une sortie célèbre, qu'il est intéressant de suivre sur les lieux, lorsqu'on visite la citadelle.

A trois heures et demie du matin, 3800 hommes partent de la citadelle au pas de course. Ils arrivent aux premiers postes de l'ennemi, qu'ils enlèvent en passant à la baïonnette. Là ils se divisent en trois colonnes. « La première, dit un rapport de cette époque, emporte rapidement l'église Saint-Étienne, et pousse l'ennemi devant elle. Elle a ordre de suivre le chemin creux en face de l'église, pour se porter sur le camp des Anglais aux Theys. Malgré la perte de son commandant, le chef de bataillon Lasalle, elle s'engage dans ce chemin, lorsque le jour naissant lui fait découvrir un corps de Portugais, qui vient la prendre en flanc par la route de Toulouse. Elle se replie sur la lunette de Saint-Esprit.

« Cette retraite prompte et lointaine compromet la colonne du centre, la plus nombreuse des trois, qui déjà, après avoir enlevé les retranchements de l'ennemi au carrefour des routes et à la maison l'Esperou, se trouve devant le camp des Anglais et en a formé l'attaque. Elle est mise en déroute, et fuit vers le cimetière des Juifs. Là le général Maucombe, avec deux compagnies de sapeurs, l'arrête et rétablit le combat jusqu'à l'arrivée de la colonne de gauche.

« Celle-ci a chassé l'ennemi du plateau de Montégut, et occupe la maison de ce nom ainsi que celle de Monnet. Elle a dépassé ce mamelon à droite, au delà de Montégut, sur lequel elle devait s'arrêter, lorsque douze ou quinze hommes du 82^e régiment entendent un bruit de chevaux du côté de Boucaut. L'officier ordonne de croiser la baïonnette et de tirer à bout portant. La décharge fait tomber les trois chevaux et avec eux les trois cavaliers, grièvement blessés. L'un d'eux était le général Hope, commandant en chef des troupes anglo-espagnoles qui formaient le blocus. »

Les colonnes françaises, s'étant rejoindes, rentrèrent à la citadelle à six heures et demie du matin. Elles avaient perdu 800 hommes et les ennemis environ 830¹.

Le général Hope apprit à la garnison de Bayonne la capitulation de Paris ; mais ce fut seulement le 21, après la nouvelle de la bataille de Toulouse et de l'armistice conclu entre les généraux des deux armées, que Bayonne arbora le drapeau blanc et laissa les Anglais pénétrer dans

ne cessent de bénir le moment qui l'a ramené au milieu d'eux, pour les *délivrer des féroces brigands auxquels ils étaient en proie, et dont ils étaient les victimes.* » (Pages 258, 259.)

1. Ce chiffre est extrait des dépêches anglaises. Les rapports français estimèrent à 3000 hommes, tant tués que blessés, la perte des Anglais.

ses murs. Elle méritait encore de porter fièrement sa devise, *nunquam polluta*, toujours vierge. En 1815, les Espagnols, sachant qu'elle ne renfermait pas un soldat, s'en approchèrent d'assez près pour voir les gardes nationaux et les marins, qui se disposaient à les bien recevoir. A cet aspect, ils jugèrent plus prudent de se retirer, et quelques jours après ils avaient repassé la Bidassoa.

De nos jours, Bayonne a souvent servi d'asile et de retraite aux personnages les plus considérables des partis qui ont agité l'Espagne.

Bayonne a vu naître le chimiste Pelletier, le comte Garat, les marins Bergeret, Roquebert, Dubourdieu, Bruix, le comte Cabarrus, le banquier Jacques Laffitte, la directrice de théâtre la Montansier, le chanteur Baroilhet, le peintre Bonat, le violoniste Alard et Duvergier de Hauranne, l'abbé de Saint-Cyran, qui, en 1606, y fit nommer son ami Jansénius principal du collège.

Bayonne, aujourd'hui un des chef-lieux d'arrondissement du département des Basses-Pyrénées, possède des tribunaux de première instance et de commerce, une chambre et une bourse de commerce, une direction des douanes, une école d'hydrographie de troisième classe, etc. C'est une ville industrielle et commerçante; elle est l'entre-pôt principal des productions diverses des départements des Landes et des Basses-Pyrénées : vins de Chalosse, eaux-de-vie, matières résineuses, planches, bois de construction, kaolin de Louhossoa, sel de Briscous, etc. Elle fabrique un chocolat renommé auquel elle a donné son nom, mais ses *jambons* (*de Bayonne*) viennent des contrées voisines. Ses eaux-de-vie d'Hendaye sont estimées. Elle exporte des laines d'Espagne. Si elle a perdu son arsenal de marine, elle construit un grand nombre de navires pour son port et pour ceux de Bordeaux, de Marseille et du Havre; enfin elle arme pour la pêche de la baleine, de la morue, etc.

Depuis quelques années, il s'est fait de grands efforts pour transformer Bayonne en chef-lieu de département. Une lutte s'est établie à ce sujet entre Bayonne et Pau : celle-ci faisant appel à ses souvenirs; celle-là à son importance plus considérable. Une transaction a été proposée. Pau et Bayonne deviendraient chefs-lieux des départements des Basses-Pyrénées et des Landes. Ce dernier département serait partagé en deux parties. Ce projet, qui supprimerait la préfecture de Mont-de-Marsan, aurait l'inconvénient de réunir sous une seule administration des pays essentiellement divers, et beaucoup mieux séparés aujourd'hui. Rien n'est encore décidé jusqu'à présent.

Monuments et Établissements publics.

Bayonne n'a qu'un monument digne d'une visite : c'est sa cathédrale, dont la fondation remonte à l'année 1140. Cette

église primitive ayant été incendiée, l'édifice actuel fut commencé vers 1213. On construisit alors le chœur, son abside et ses chapelles, ainsi que la partie inférieure des deux transsepts avec leurs porches. Une partie du clocher, la nef, les bas côtés, les transsepts et le chœur, à partir de la galerie qui règne au-dessus de l'arcature principale, datent du XIV^e s.: la dernière partie de la haute voûte de la nef n'a même été terminée que dans les premières années du siècle suivant. Le clocher, commencé en 1500, fut continué en 1515 et en 1544; le pavillon qui le couvre est de 1605. Le cloître, commencé en 1213, mais achevé longtemps après, est formé de quatre côtés inégaux, dont le plus long (44 mètres) a été adossé au bas côté sud de la cathédrale. C'était le cimetière du chapitre. Le côté qui touchait à la cathédrale, bâti travée par travée, mal construit, remanié et mutilé à différentes époques, ne présentant plus d'intérêt au point de vue de l'art, a dû être démolî en 1860. Sur l'emplacement qu'il occupait, on a construit une grande chapelle avec une sacristie. La chapelle occupe toute la longueur de la nef jusqu'au transsept. Elle communique avec la basse nef par de grandes arcades ouvertes dans le mur et prenant toute la largeur comprise entre les contre-forts. La sacristie a son entrée par une porte du XIII^e s., qui donne accès dans le transsept récemment reconstruit.

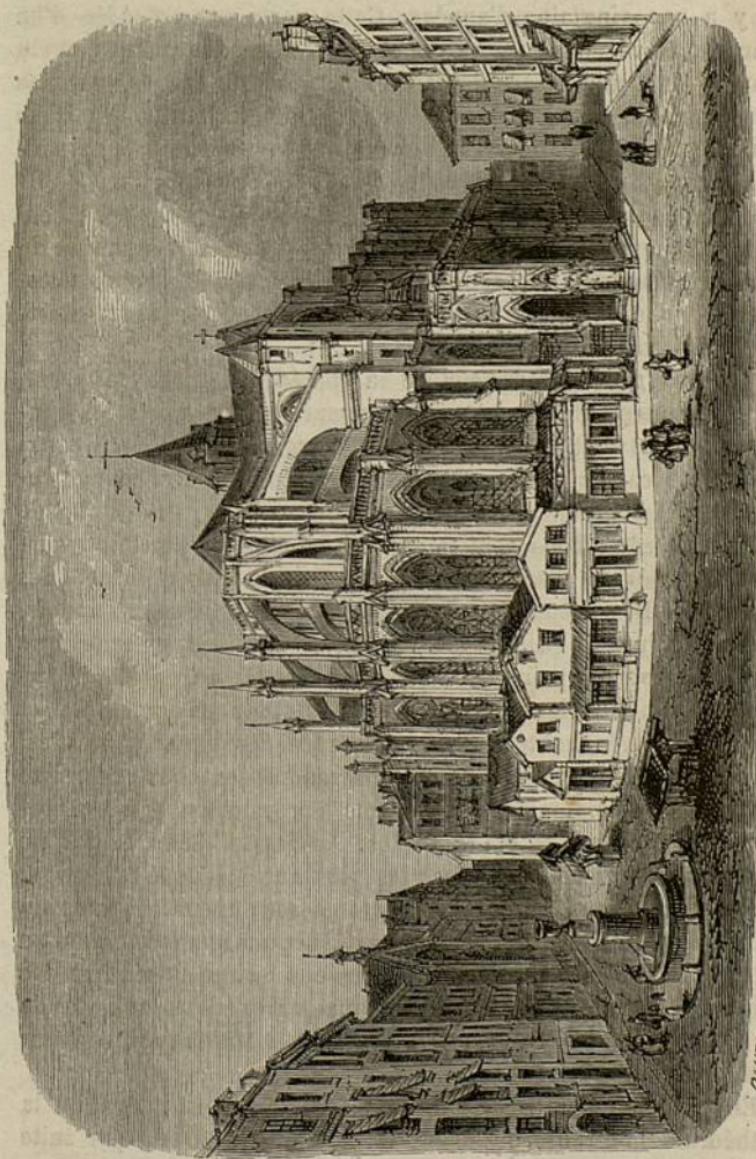
La porte du transsept sud est la seule partie de la cathédrale dont les sculptures aient été conservées. Un trumeau la divise en deux parties, et des statues d'apôtres en décorent les deux côtés. Dans le tympan, on remarque : à gauche, la Vierge assise sur son trône et tenant le Christ, entourée d'anges qui jouent de divers instruments; à droite, le Christ montrant ses plaies et entouré d'anges qui portent les instruments de la Passion; au sommet et à la base, l'aigle, l'ange, le lion et le taureau, symboles des Évangélistes. Les arcatures du tympan de gauche représentent la Résurrection.

La porte du transsept nord (sur la place du Marché) était plus importante et plus richement sculptée que celle du transsept sud. Malheureusement elle a été mutilée en 1793. On a brisé les statues et enlevé à coups de marteau les bas-reliefs, dont les

Cathédrale de Bayonne.

TRACÉ par

D. V. G. H.



fonds étaient coloriés ; leurs derniers débris ont été défigurés il y a une vingtaine d'années. Cette porte est précédée d'un narthex élevé de plusieurs degrés pour atteindre au niveau du parvis. C'est une espèce de dais ou de pavillon, soutenu par des arcs ogivaux, qui ont pour base des pilastres chargés de niches d'une exécution délicate. Le chevet, autrefois entouré de maisons, commence à être dégagé. Quant à la façade (du côté de l'évêché), elle n'a pas été terminée. Elle aurait eu probablement deux clochers placés sur la même ligne, à droite et à gauche du portail principal ; une seule tour a été élevée et encore reste-t-elle inachevée. De la galerie qui la couronne, on découvre un beau panorama.

La plus grande longueur de la cathédrale de Bayonne est, intérieurement, de 78 mètres ; sa largeur, non compris les chapelles, de 28 mètres ; elle est divisée en trois nefs par deux rangs de piliers carrés, dont six (deux à l'entrée et quatre au maître-autel) se distinguent par leurs fortes proportions ; ils ont plus de 2 mètres de côté. Tous sont taillés en colonnettes sur leur pourtour et ornés de chapiteaux, à la hauteur du plan d'imposte des chapelles. Des arêtes ogivales, partant de chacun de ces appuis, s'élancent jusqu'à la clef des voûtes, à une hauteur telle, que l'on y distingue à peine les médaillons ciselés aux armes d'Angleterre portant les trois léopards. Autour de cette nef et du chœur, à la hauteur de la naissance des grandes arcades, marquée par les chapiteaux qui couronnent les pilastres, règne une belle galerie, percée elle-même d'arceaux en ogive et décorée de colonnettes et de trèfles. Au-dessus de cette galerie sont des vitraux coloriés, dont les plus anciens datent du XV^e siècle.

Un assez grand nombre de fenêtres sont encore garnies de verrières peintes de diverses époques, depuis le XV^e siècle jusqu'au XVII^e. Malheureusement ces verrières ont beaucoup souffert des injures du temps et des hommes. On remarque surtout celles de la chapelle Saint-Jérôme, qui viennent d'être restaurées par MM. Steinheil et Coffetier.

En 1847, un habitant de Bayonne, M. Lormand, légua à la cathédrale une rente de 40 000 francs (réduite à 35 000 par suite de la conversion de la rente), qui, selon les termes de son testa-

ment, « devait être employée à la restauration de l'intérieur et aux autres besoins de la fabrique, ainsi qu'à la construction des chapelles ou de la chapelle du côté sud et d'une sacristie. » Les travaux de consolidation et de restauration restent donc à la charge de l'État. Un architecte de Paris, aussi distingué par ses connaissances que par son goût, M. Bœswillwald, a été chargé de tous ces travaux, qui dépendent les uns des autres. Depuis 1854, un maître-autel magnifique, en marbre blanc d'Italie, aux panneaux de vermeil repoussés, s'élève au centre de l'abside, de onze marches au-dessus du sol de la nef. Il est surmonté d'un tabernacle flanqué de gradins formant retable, et d'un édicule pour l'exposition du Saint-Sacrement. Cet autel est abrité sous la voûte d'un ciborium surmonté d'une flèche et portant aux angles 4 anges tenant les instruments de la passion. Ce ciborium est entièrement peint et doré. Mais ce qui mérite surtout d'attirer l'attention dans le sanctuaire, c'est le dallage, terminé il y a quelques années, car il est unique en France. Il se compose de belles dalles de marbre bleu d'Italie; les dessins habilement variés qui les ornent se détachent sur des fonds de couleur incrustés dans le marbre. On croirait voir un tapis turc¹. A gauche de l'autel et adossé au pilier du transept, s'élève le trône épiscopal, en face duquel sera placée la châsse de saint Léon, patron de la cathédrale. Malheureusement ce beau sanctuaire, dont la décoration fait le plus grand honneur à M. Bœswillwald, renferme encore des stalles vulgaires, qui choquent tous les gens de goût, et que l'évêque de Bayonne a, assure-t-on, l'intention de remplacer dès qu'il le pourra, c'est-à-dire dès que les ressources disponibles le permettront.

« Le trésor de la cathédrale se ressent, dit M. Cénac-Moncaut, de la pauvreté des autres détails artistiques. Un seul objet présente, malgré sa simplicité, un caractère historique qui le rend digne d'obtenir quelques mots de description : c'est la crosse de saint François de Sales, évêque de Genève. Hâtons-nous de dire, cependant, que cet objet d'orfévrerie est trop simple pour avoir

¹. Les étrangers devront s'adresser au sacristain pour voir ce beau dallage, qui restera souvent recouvert d'un tapis pendant les restaurations de l'église.

été confectionné au XVII^e s., sous l'épiscopat de ce prélat vénérable. Sa tige octogone de fer se termine par un enroulement double, renfermant au centre une tête de cheval. Elle rappelle d'ailleurs, avec la plus grande exactitude, celle qu'on a recueillie dans l'hôtel de Cluny et qui fut trouvée dans un tombeau de la même cathédrale découvert en 1853. »

L'évêché de Bayonne, fondé, dit-on, au IV^e s. (en 381, Itcasicus est désigné comme évêque de la ville de l'Adour et de la Nive), dépend de l'archevêché d'Auch. Au X^e s., le diocèse de Bayonne comprenait déjà non-seulement le Labourd et une partie de la basse Navarre, mais encore Hernani et une portion de Guipuzcoa jusqu'à Santa-Maria-de-Arost. Selon certains historiens, le premier évêque de Bayonne fut saint Léon, qui, au IX^e s., convertit ses habitants au christianisme. Après les avoir baptisés, il s'était rendu sur les côtes de l'Océan, pour y détruire aussi le culte des faux dieux. A son retour à Lapurdum, il voulut censurer la conduite des pirates, un jour qu'il prêchait sur les bords de la Nive; mais les barbares irrités lui tranchèrent la tête. « Son corps ainsi tronqué se tint debout pendant une heure, dit la légende; il releva même sa tête tombée à terre et la porta à une distance de plus de quatre-vingt pas. »

« Il a existé autrefois, au lieu où l'on prétend que saint Léon a été décapité, ajoute M. Baylac, l'auteur de la *Nouvelle chronique de Bayonne*, une église paroissiale; elle fut démolie en 1577, et transférée à Anglet. Près de la Nive est une fontaine que le saint, dit-on, fit jaillir en terminant sa marche miraculeuse. Les eaux de cette fontaine ont passé longtemps pour avoir de grandes vertus, entre autres celle de guérir les maladies des femmes grosses et le mal d'yeux. Un nommé Pédebaigt en fit, il y a environ quatre-vingt-dix ans, un objet de commerce dans les îles d'Amérique, et il y gagna des sommes considérables.

« Le jour de la Pentecôte de chaque année, le syndic du corps de ville, un cierge à la main, se rendait seul à la chapelle de Saint-Léon, dont il est parlé au reste dans les actes du XII^e s., et de là à la dernière maison de ville, pour s'informer avec soin, disait-on, si tout ce qu'on rapportait de saint Léon était conforme à la vérité. A son retour, et sur les bonnes nouvelles qu'il ne

manquait pas de donner, le corps de ville, le gouverneur et les principaux habitants se mettaient processionnellement en marche vers la chapelle. »

M. Durand a construit, dans un des faubourgs de Bayonne, une grande église (style du XIII^e s.), consacrée à saint André. La façade est décorée de deux flèches élégantes, les transsepts sont ornés de rosaces, le vaisseau s'appuie extérieurement sur des contre-forts puissants.

L'église de Saint-Esprit date de la fin du XV^e s. Elle n'offre pas d'intérêt aux archéologues, mais elle est complètement pavée de grandes pierres tombales de 2 mètres de longueur.

Bayonne possède encore quelques débris des murailles gallo-romaines qui l'entouraient au VI^e s. Dans beaucoup d'endroits ces murailles ont été blanchies extérieurement au lait de chaux, et on ne distingue plus ni l'appareil ni les chaines de briques, à moins de les examiner de très-près. Elles sont, comme celles de Dax, construites en petit appareil avec chaines de briques et flanquées de tours cylindriques. On peut en suivre tout un côté, au milieu des maisons bordant les rues qui ont remplacé les anciens fossés.

Nous avons déjà parlé (page 69) du grand bâtiment moderne, construit entre la place Grammont et la place d'Armes, et dans lequel on a eu la malheureuse idée de réunir le théâtre, l'hôtel des douanes et l'hôtel de ville. Ce bâtiment ne mérite qu'une simple mention ; il n'a aucun caractère architectural.

Le *château vieux*, qui se trouve situé à l'extrémité supérieure de la rue du Gouvernement, a été, dit-on, construit au XII^e s. par Guillaume Raymond de Sault, le dernier vicomte de Bayonne. Ses quatre tours rondes doivent dater du XV^e s. Ses fossés et sa plate-forme ont été détruits quand on a élargi la rue du Gouvernement. Il sert aujourd'hui de caserne.

Le *château neuf*, situé entre l'Adour et la Nive, n'a été terminé qu'en 1489, sous Charles VIII. En démolissant, il y a peu d'années, les fondations d'une petite fortification qui reliait ses deux grosses tours, on trouva une médaille sur une des faces de laquelle étaient, avec la date de 1480, les armes et la devise de la ville, *nunquam polluta*.

L'arsenal, qui n'a aucune importance, renferme une salle d'armes pouvant contenir 50 000 fusils et 20 000 sabres.

Le nouvel *hôpital militaire*, terminé en 1841, a été construit sur l'emplacement qu'occupaient les couvents des Jacobins et des Capucins. Il peut loger 800 malades.

En 1674, une flotte hollandaise, dont les mouvements se combinaient avec ceux d'une flotte espagnole, avait menacé Bayonne. Pour prévenir le retour d'un semblable danger, Louis XIV fit construire par Vauban la citadelle de Saint-Esprit et les nombreux ouvrages qui forment actuellement l'enceinte de la ville. Ces ouvrages ne méritent pas la visite des étrangers. La citadelle elle-même, située sur la rive dr. de l'Adour, n'a d'intérêt que pour les militaires; mais les amateurs de belles vues ne devront pas manquer d'y monter, car du haut de ses bastions ils jouiront d'un admirable panorama. On découvre en effet Bayonne, l'Adour et la mer, Biarritz, le fort du Socoa qui défend le port de Saint-Jean-de-Luz, la pointe du Figuier, promontoire voisin de Fontarabie, la Rhune, la Haya, une partie de la chaîne des Pyrénées, et le pays basque, arrosé par la Nive. « Les fortifications de Bayonne, a dit M. V. de Chausenque, ancien capitaine du génie, dans son intéressant ouvrage qui a pour titre *les Pyrénées*, sont loin d'être complètes; mais la situation de la ville, à cheval sur deux rivières et les marais qui l'avoisinent, et où pénètre le flot, en feront toujours à peu de frais une place très-respectable et un excellent point d'appui pour la défensive. »

Au pied de la citadelle s'ouvre un petit vallon planté de fougères, de genêts épineux, de cerisiers, qui débouche vers le Boucaut par une étroite issue. Là furent refoulés dans la sortie de 1814 trois régiments anglais, et parmi eux le deuxième de la garde, qui, exposé au feu des batteries françaises sur un espace restreint, perdit un grand nombre de soldats et d'officiers. En 1830, le consul anglais de Bayonne, M. Harvey, acheta, avec le produit d'une souscription, le terrain dans lequel avaient été inhumés les officiers, l'entoura d'un mur, y planta des arbres et y éleva un monument commémoratif. C'est ce qu'on appelle le *cimetière anglais*.

On lit les noms suivants sur les tombes de ce cimetière :

G. Callier et H. Sullivan, baronnet et membre du parlement, lieutenants-colonels de Coldstream, 2^e de la garde; W. G. Grofton et W. Burroughs, capitaines dans le même régiment; F. Vachell et W. Pitt, enseignes dans le même régiment; W. Vane, enseigne dans le 1^{er} régiment de la garde; C. L. White et J. B. Shifner, capitaines, et F. Halbourne, lieutenant dans le 3^e régiment de la garde; J. Hamilton, lieutenant dans le 60^e de ligne.

Promenades.

Une belle avenue d'arbres conduit de la porte Marine à la porte d'Espagne; mais la promenade la plus fréquentée de Bayonne sont les **Allées marines**. Elles commencent au delà de la porte Marine, qui s'ouvre sur la place d'Armes, et s'étendent, le long de la rive g. de l'Adour, à plus d'un kil. de la ville. Elles furent plantées pour la première fois en 1727, coupées ou saccagées en 1814. A l'ombre de leurs beaux arbres on respire un air excellent et on découvre de charmants paysages. A leur extrémité, au delà du ruisseau l'Aritzague, du canal d'Atchimèche et du moulin, s'élève le *Blanc Pignon*; plus loin s'étendent des pignadas, le jardin d'hiver de Bayonne; enfin, en continuant à descendre la rive g. de l'Adour, on trouve le Lazaret, établi lors de la peste qui ravagea l'Espagne en 1812, la tour des signaux et l'embouchure du fleuve (à 6 kil. de la ville).

« La barre de l'Adour, a dit M. Quatrefages dans ses *Souvenirs d'un naturaliste*, présente sans cesse l'aspect d'une mer en tourmente. Là l'Océan ne connaît point de repos. Je l'ai visitée par un de ces beaux jours d'automne où la nature entière semble se reposer de l'activité des saisons passées et se préparer au sommeil de l'hiver. A peine un souffle d'air, venant de l'E., soulevait-il les banderoles des navires amarrés de loin en loin aux bords du fleuve, et pourtant, dès les Allées marines, j'entendais ce tonnerre lointain qui annonce une mer agitée. Sous les rayons d'un soleil à demi voilé qui dorait Bayonne et son cadre de collines, je suivis l'étroite jetée de la rive g., barrière bien faible en apparence, mais suffisante jusqu'à ce jour pour protéger les rives sablonneuses contre toute érosion. En face du Boucaut, le bruit

du ressac redoubla ; à la pointe du Lazaret, il devint formidable. J'atteignis enfin la tour des signaux, et du haut de la plate-forme j'embrassai d'un coup d'œil l'embouchure et ses abords.

« Des deux côtés la plage unie et basse s'élevait insensiblement et se hérissait de dunes de sables dont quelques-unes montraient leur cône aride au-dessus des plantations de pins destinées à les fixer. A mes pieds commençaient les digues basses de MM. de Prony et Sganzin, tracées de manière à rétrécir progressivement le lit du fleuve et à agir comme une *écluse de chasse* sur les sables et les graviers. En face s'étendait l'Océan, dont pas une ride ne creusait la surface aplatie par le vent d'E. Et pourtant un demi-cercle de vagues et d'écume séparait la mer et le fleuve ; c'était la barre de l'Adour. Là grondait l'orage que j'entendais depuis une heure.

« La marée montait ; des lames insensibles, venues du large, se relevaient au contact des bas-fonds et se dressaient en longues ondulations, semblables à des murailles d'une demi-lieue. Sapées à la base par le fond de plus en plus haut, elles se courbaient en volutes et s'éboulaient en laissant échapper une blanche poussière. Bientôt relevées, moins hautes, mais plus pressées, elles formaient, en face de l'Adour, comme une quadruple barrière sans cesse détruite et sans cesse renaissante, atteignaient enfin le rivage, se brisaient avec furie, et lançaient, jusqu'au haut du talus incliné qui les arrêtait, leurs longues et rapides fusées. A l'embouchure même, elles se précipitaient dans l'étroit canal, se recourbaient à dr. et à g. contre les jetées, comme pour faire à l'Océan un plus large passage, et roulaient avec elles des morceaux d'une écume jaunâtre qui semblaient un amas de roches flottantes. »

Depuis que l'ingénieur Louis de Foix a fait rentrer l'Adour dans son ancien lit (voir pages 59 et suivantes), d'importants travaux ont été exécutés pour l'y maintenir. En 1694, comme il se jetait du côté de Biarritz, M. de Ferri construisit au S. une digue qui porte son nom et qui rejeta le fleuve du côté opposé. Mais l'état des finances n'ayant pas permis d'adopter les autres projets présentés par cet ingénieur, ni même d'entretenir les ouvrages existants, l'embouchure se déplaça de nouveau (cette fois

ce fut vers Biarritz que le fleuve se dirigea), et un banc de sable de 3 à 4 mèt. ferma la passe. En 1727 seulement on s'occupa sérieusement de porter un remède au mal. M. de Touros fit exécuter, au moyen d'un impôt extraordinaire, les plans de M. de Ferri. Le résultat fut des plus satisfaisants. Mais il ne suffisait pas de construire des digues, il fallait encore les entretenir et même les perfectionner. Malheureusement les travaux commencés durent souvent être abandonnés faute d'argent. Le 20 juillet 1808, Napoléon rendit un décret en vertu duquel le lit de l'Adour, dont la largeur à son embouchure était de 290 mèt., devait être réduit à 152 sur 80 mèt., d'après les plans de MM. Prony et Sganzin, inspecteurs généraux des ponts et chaussées. Les résultats de ces travaux furent déplorables et ajoutèrent un obstacle artificiel aux obstacles naturels qui rendent si dangereuse l'entrée de l'Adour. « En effet, l'embouchure, dit M. Puyol, n'étant pas évasée vers la mer, se présente comme un entonnoir dont le col est tourné du côté du large. Cette disposition produit au moment du flot un dénivellation; c'est-à-dire que l'eau de mer, ne pouvant s'introduire par cet étroit goulet en assez grande quantité pour remplir le bassin du fleuve, conserve pendant toute la durée du flot un niveau plus élevé en dehors qu'en dedans. Ce dénivellation, qui se continue quelque temps après la pleine mer, prolonge de plus d'une heure la durée du flot et contribue à rendre la mer continuellement furieuse sur la barre de l'Adour. » En outre, la force du jusant n'est plus assez grande pour nettoyer les galets de la barre avec l'aide des eaux du fleuve.

En 1838, le système des jetées hautes ayant si mal réussi, on imagina de construire des jetées basses, inférieures au niveau des marées. La barre ne fut ni supprimée ni améliorée; elle avança seulement de quelques mèt., à l'O., et la passe reprit sa direction habituelle vers le S. Enfin, dans ces dernières années, on a adopté un troisième système, celui des jetées en claire-voie. Les travaux dirigées par l'ingénieur Daguenet semblent avoir produit d'assez bons résultats. Le chenal prend, dit-on, une direction fixe vers l'O. et ne s'épanouit plus au S.; la passe, qui offrait aux navires de 4 mèt. à 4 mèt. 50 cent. à l'époque des hautes marées, offre maintenant de 5 mèt. 50 cent. à 6 mèt. de profondeur. Cependant le problème est encore

loin d'être résolu, et la barre de l'Adour reste un passage presque toujours difficile, souvent impossible, malgré la présence d'un bateau à vapeur uniquement destiné à la remorque des navires.

Un feu fixe blanc, d'une portée de 6 milles, est allumé toutes les nuits sur la jetée méridionale de l'embouchure.

Le château de **Marrac**, situé à 1 kil. de Bayonne, au S., fut construit vers 1707 pour la reine douairière d'Espagne, Marie-Anne de Bavière Neubourg, veuve de Charles II, qui avait été exilée de Madrid et qui passa trente-deux ans à Bayonne. Mais quand il fut achevé, elle refusa de l'habiter, parce qu'une dame de sa suite y avait occupé un appartement avant son arrivée. Au mois d'avril 1808, Napoléon vint le visiter, car il cherchait une habitation qui lui permit de séjourner quelques mois dans cette ville. A peine l'eut-il vu, qu'il voulut le posséder sur-le-champ. « Il ne fallait heureusement pour satisfaire un tel désir, a dit M. Thiers, ni les ruses, ni les violences que coûtait en ce moment la couronne d'Espagne. On fut charmé de le lui vendre pour une centaine de mille francs. On le décora fort à la hâte avec les ressources qu'offrait le pays. » Ce château, qui devait être peu de temps après le théâtre de si importants événements (voir pages 80 et suivantes), a été incendié en 1825.

DE BAYONNE A BIARRITZ ET A SAINT-SÉBASTIEN.

En quittant la gare, le train pénètre dans un tunnel de 178 mètres, pratiqué au-dessous d'une partie de la ville de Saint-Esprit, et débouchant dans la direction des magasins et des chantiers qui bordent la rive dr. de l'Adour. On traverse ce fleuve sur un pont de 268 mèt., en treillis de fer, laissant à dr. Bayonne, les vastes bâtiments de l'hôpital militaire, les allées de Boufflers, la porte de France, le beau pont de pierres qui relie la ville à son faubourg de Saint-Esprit, la citadelle, et plus loin, le riant panorama de la rade du Boucaut et de l'embouchure de l'Adour. Au delà du pont, la voie ferrée passe dans un nouveau tunnel de 218 mèt., sous le faubourg de Mousserolles, contourne les fossés de la place, franchit la Nive sur un pont en fer de 134 mèt., et

plus loin la route d'Ustaritz, qui conduit aussi en Espagne par la vallée de Biztan. On laisse à g. les ruines du château de Marrac, et au delà les riches coteaux de Bassussary et d'Arcangues, couverts de jolies habitations. A dr. se développe, à 800 mèt., la route de Bayonne à la frontière. On longe, du même côté, le petit lac de Brindos, avant d'arriver au hameau de la Négresse, où se trouve la station de Biarritz.

26^e STATION. — BIARRITZ.

10 kil. de Bayonne. — 208 kil. de Bordeaux.

Renseignements généraux.

HÔTELS. — *Hôtels des Ambassadeurs, des Princes, Dupui, d'Angleterre, de France, de l'Europe, Lapaudri, d'Espagne, Dalbarade, etc.* Les prix de ces hôtels varient suivant l'époque de la saison et l'affluence des baigneurs. En général, on paye la chambre 3 fr. et au-dessus, 3 fr. le déjeuner et 4 fr. le dîner (vin compris).

Les restaurants et les cafés sont aussi nombreux que les *maisons garnies* à louer. Chaque baigneur, chaque famille choisira, en consultant ses goûts et sa bourse, l'habitation qui lui conviendra le mieux et qui sera libre, car, pendant la saison, c'est-à-dire du 1^{er} juillet au 15 septembre, il est souvent difficile de trouver un logement, quelque prix qu'on soit résolu à en offrir.

Les prix de location des *chevaux* et des *ânes* sont sujets à de telles variations que nous ne pouvons pas les indiquer. Ils se règlent de gré à gré, toujours suivant l'offre et la demande.

Un *cercle* et un *casino* ont été établis depuis plusieurs années à Biarritz.
Librairie : Balmade.

Le médecin inspecteur des bains de mer est M. le docteur Affre; le sous-inspecteur, M. le docteur Adéma.

Les *bains* se prennent sur la côte du Moulin, au Port-Vieux et sur la côte des Basques (*V. ci-dessous*). On paye 50 c. pour la baraque, 50 c. pour le baigneur (si on en prend un), et 25 c. pour le costume quand on n'a pas le sien. On trouvera, près des principaux hôtels, plusieurs marchands de costumes. Des établissements de *bains chauds* existent à la côte du Moulin et au Port-Vieux. On peut y prendre des bains d'eau de mer et d'eau douce.

Situation. — Aspect général. — Les bains de mer.

Biarritz, village de l'arrondissement et du canton de Bayonne actuellement peuplé de 3652 hab., est situé sur le bord du golfe de

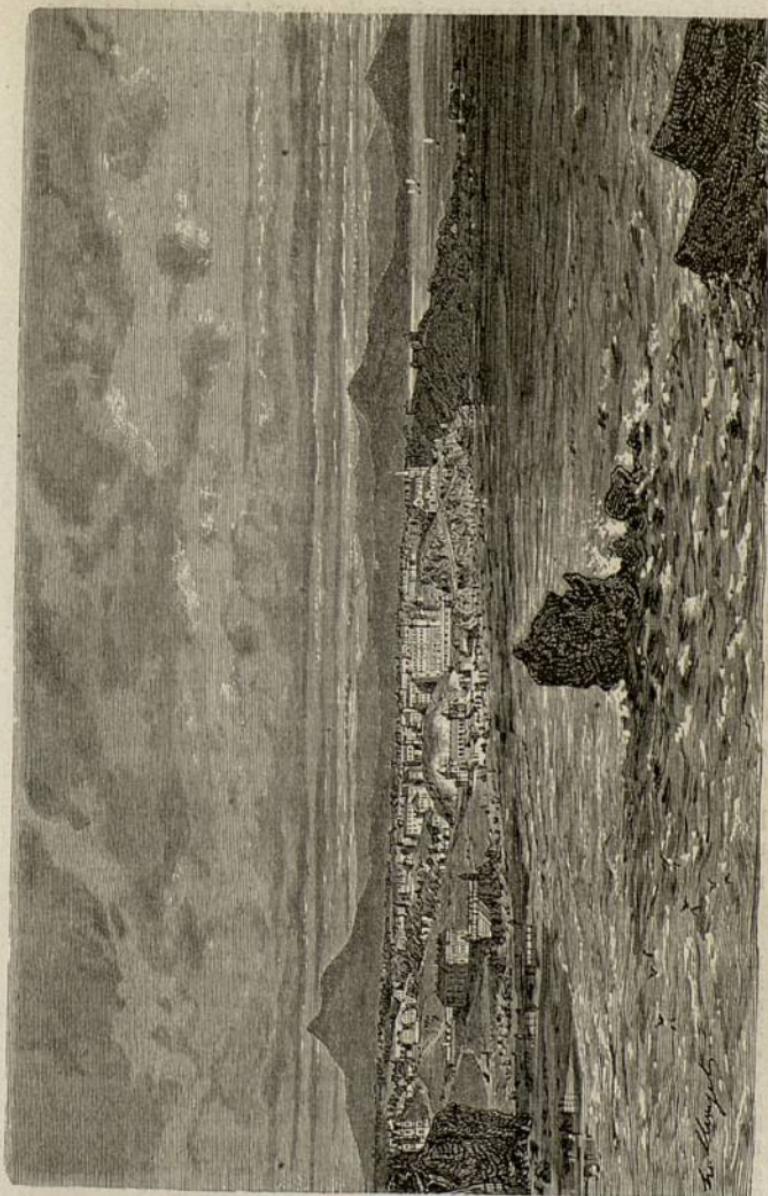
Gascogne, au-dessus d'une falaise escarpée et rocheuse, qui, en certains endroits, domine la mer de plus de 40 mètres. Il est éloigné de 9 kilomètres sur la droite de la station; une jolie route y conduit, desservie par des omnibus à tous les trains. Amas désordonné de maisons de plaisance et d'hôtels, il n'offre par lui-même rien d'intéressant. Sa nouvelle église est une simple chapelle du style roman; vue de loin, la résidence impériale, la villa Eugénie, construite en 1855-56, et depuis cette époque rebâtie ou restaurée quatre fois, ressemble plus à un collège ou à une caserne qu'à un château. Mais la mer se montre à Biarritz tout à la fois plus admirable, plus puissante, plus fougueuse et plus soumise que sur aucune des côtes de la France.

Une très-belle route relie directement Biarritz à Bayonne. — « Il y a trente ans, a dit M. A. Germond de Lavigne, dans son ouvrage intitulé *Autour de Biarritz*, cette route n'était qu'un sentier à peine frayé dans les sables. Nulle voiture ne s'y serait hasardée, et le bros à bœufs des grandes landes ne serait pas arrivé au terme de sa course avant la fin de la journée. On ne croyait pas alors aux mérites des flots; mais il y avait à Biarritz une roche percée, d'une forme curieuse; il y avait des cavités dans lesquelles la lame faisait grand bruit; il y avait, près de ce but modeste de la curiosité bayonnaise, une baraque en bois et un brave homme qui vendait de la bière. C'était là le Biarritz d'autrefois, et, avant qu'une route solide se fût ouverte depuis Bayonne, le *cacolet*, aujourd'hui chassé de son empire par tant d'appareils roulants, conduisait seul à la mer les curieux et les rares baigneurs.

« Un cheval hors d'âge, d'une naissance inconnue, ferré peu ou point, les genoux couronnés, bronchant souvent, s'abattant quelquefois; sur son échine un bât mal attaché, tournant au gré de la charge; aux deux côtés de ce bât deux objets innommés, cages à poulets, paniers de bois, deux sièges, puisqu'il faut tout avouer, bourrés de paille, drapés d'une toile à carreaux : c'était là le *cacolet*.

« A côté de cette bête si pauvrement équipée courait une femme. Elle était autrefois jeune, fraîche et agaçante; elle avait un joli nom : Gracieuse, ou Marianotte, ou Saubade; elle est

Vue générale de Biarritz, prise au pied du phare (1867).



BORDEAUX A BAYONNE.

vieille aujourd'hui et son nom jure; le cacolet se meurt et la calotière ne se renouvelle pas! Elle portait d'une main un fouet pour réveiller les ardeurs endormies de sa bête, de l'autre main une branche garnie de feuilles pour défendre Brillant ou Glorieux (c'était son nom jadis) des piqûres des taons.

« Ainsi dressé, monté, conduit, le cacolet servait, il y a des années, à tous les transports dans la montagne et sur les sables.

« A la porte d'Espagne, Gracieuse, appuyée sur la croupe sèche de son cheval, vous criait : *U cacoulet, moussu!* Vous acceptiez de la tête; l'animal était conduit entre deux bornes; vous vous hissiez sur un panier, Gracieuse s'élançait sur le second, prenait avec elle un pavé ou deux pour compléter son poids inférieur au vôtre. Puis : *Anem, partim, Brillant, per ana proumenat aou cousta de le mal!* et Brillant s'en allait pas à pas, balançant sur son dos cette étrange machine; portant, les jambes pendantes, le dos sans appui, le promeneur et la jolie fille d'Anglet¹.

« Pendant la moitié du trajet on suit la grande route : le chemin est fréquenté, les uns vont, les autres viennent, le paysan labourdin salue d'un *agour*, en souriant. Le promeneur, fort préoccupé de l'instabilité du véhicule et de la monture, ne questionne pas, répond à mots rompus aux rires et aux caquets de Gracieuse, songe à peine à regarder ce fin minois, cette jolie taille, ce sourire agaçant, cette tête si bien posée, et surtout si élégamment entourée du madras aux vives couleurs. Mais peu à peu ses reins s'assouplissent, ses jambes balancent sans chercher un appui. Brillant a pris à droite ; il suit, dans les sables, un chemin bien doux où son pied pénètre et ne choppe plus. Notre voya-

1. « Gracieuse est pure Basquaise, de Guettary, à trois lieues de Bayonne, une lieue et demie de Saint-Jean-de-Luz, et, d'après ses habitudes, elle ne doit avoir rien contracté de la corruption de la cité. Elle parle assez bien le français, elle a une conversation intarissable et enjouée qui fait passer le temps et abrège la route. Elle vous raconte ses voyages, car elle ne se borne pas toujours à faire de petites journées aux environs de Bayonne. Il est arrivé que des voyageurs l'ont engagée pour aller en Galice ou en Navarre, elle et son Glorieux. Elle les a bravement conduits partout, et vous jugez ce que ces excursions lointaines lui ont donné d'expérience et d'intrépidité. Elle vous parcourt les Pyrénées de jour et de nuit, aussi tranquillement que nous revenons de Neuilly ou de Vincennes. Elle n'est pas plus effrayée des coups de feu des contrebandiers que nous ne le sommes des coups de pistolet du tir de Lepage ou de Renette. »

(M. Prosper DE LAGARDE, *Voyage à Biarritz.*)

geur lève plus aisément la tête : il regarde, il écoute, il admire, il s'anime, il s'agit même et il provoque. De grandes haies de mûres sauvages bordent la route solitaire ; Gracieuse rit si bien et ses dents sont si blanches ! Si près de l'étape d'ailleurs, faut-il laisser fuir cette séduisante occasion ? Malheureux ! tout cela est un piège ; et vienne un propos trop hardi, une tentative audacieuse, Marianotte ou Saubade glisse doucement en bas de son siège, laissant tourner l'édifice sans contre-poids, et rouler dans la poussière l'entrepreneur voyageur. »

A mesure que l'on s'avance vers la mer, la végétation devient plus maigre, les arbres diminuent de nombre et de grosseur. On gravit une pente douce du haut de laquelle on aperçoit, sur la dr., le phare de Biarritz, sur la g., les derniers contre-forts des Pyrénées. A peine a-t-on commencé à descendre, que l'on découvre la mer ; la route se bifurque : l'ancienne mène directement à Biarritz, la nouvelle va passer devant les communs de la villa Eugénie : bientôt on entre dans la rue principale de Biarritz, où sont les grands hôtels et les bureaux des omnibus. *Voitures et cavaliers au pas*, telle est l'inscription qui se lit sur un poteau.

La mode, qui commet parfois de monstrueuses bêtises, a eu raison de prendre Biarritz sous sa protection et d'y réunir chaque année une société nombreuse et mélangée. Artistes, malades, fashionables, tous ceux qui aiment à contempler de grands et beaux paysages, qui ont des souffrances physiques à guérir ou à soulager, qui éprouvent le besoin de montrer à d'autres badauds, à défaut de leur esprit, leur habit ou leur figure,

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admirer.

sont sûrs, en venant à Biarritz, de ne pas être déçus dans leurs espérances. Les toilettes y sont aussi ridicules qu'à Paris, à Bade ou à Vichy ; d'agréables brises de mer y rafraîchissent presque constamment la température méridionale ; la lame y possède des vertus curatives qu'elle n'a point ailleurs, et nulle part peut-être vagues plus magnifiques ne se sont brisées, avec un fracas plus assourdissant, en une écume aussi blanche, sur des rochers aussi pittoresques.

Étudions d'abord, en nous dirigeant du N. au S., la topographie de cette côte aux aspects si variés et si intéressants.

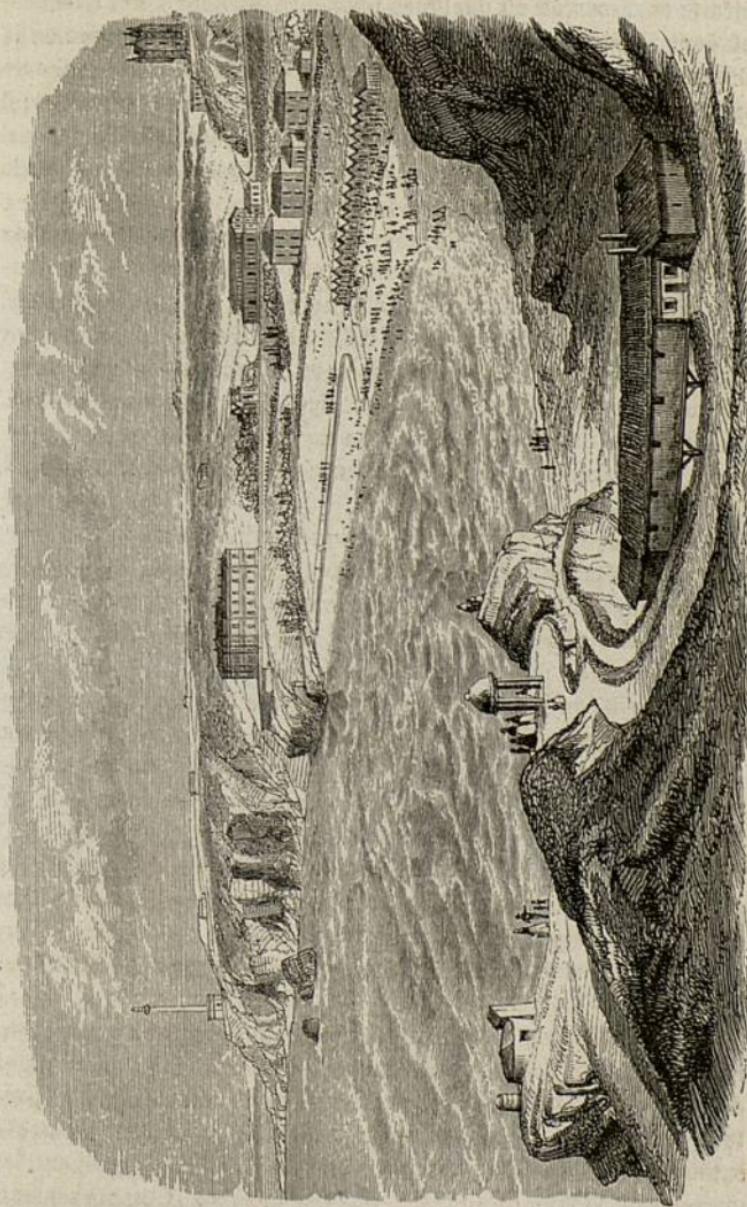
Le phare de Biarritz s'élève presque au-dessus de la chambre d'Amour et à l'extrémité du *cap Saint-Martin*. La falaise rocheuse qui va se terminer au cap Saint-Martin se nomme la *côte du Cout*. A l'endroit même où s'élève la villa Eugénie, commence la *côte du Moulin*, dominée par l'église neuve. De l'autre côté des rochers qui terminent la côte du Moulin s'ouvre le *petit port des Pêcheurs*, au delà duquel s'avance dans le golfe le promontoire de l'*Atalaye*, protégé par une ceinture de rochers épars. Entre l'*Atalaye* et la pointe que couronnait l'ancien phare, s'enfonce le *Port-Vieux*. Enfin au delà du *vieux phare* s'étend en fer à cheval la *côte des Basques*, aux falaises escarpées. Des chemins habilement tracés, garnis de bancs et suffisamment entretenus, serpentent, montent et descendent le long de toutes les plages, à la base ou sur la crête de tous les rochers.

Retournons maintenant, pour nous y arrêter plus longtemps, à chacun des points principaux que nous venons de signaler.

La *côte du Moulin* est une plage découverte, dominée par des pentes gazonnées qui décrivent une belle courbe. Un bel établissement en charpente de style mauresque s'y élève, hors de la portée de la plus haute mer. C'est dans cet établissement que baigneurs et baigneuses échangent leur toilette de ville contre leur toilette de bain : de longs vêtements de laine qui ne laissent voir que les extrémités des bras et des jambes. On se baigne en commun. Le sable est fin et uni, la lame généralement forte ; mais, bien que la côte du Moulin ait été nommée quelquefois la *côte des Fous*, on n'y court aucun danger, si l'on n'y commet pas d'imprudence ; d'ailleurs une société de sauvetage est établie à Biarritz, et ses membres sont toujours prêts à se dévouer pour sauver les nageurs fatigués qui se trouveraient en danger de périr.

A l'extrémité méridionale de la côte du Moulin, au pied de la falaise, s'abrite contre le rocher un établissement de bains chauds d'eau de mer et d'eau douce.

Quand la mer est basse, on peut passer sous les rochers que surmonte un petit kiosque pour gagner le *port des Pêcheurs*, anse



Biarritz : La plage, la villa Eugénie et le phare en 1856.

étroite et resserrée où quelques pêcheurs abritent leurs barques, et dont la plage s'appelle la Chinaougue. Sur les rochers de la Chinaougue s'élève le *casino*, splendide édifice possédant salle de spectacle, salle de concert et de bal, restaurant, café, terrasses; il a été bâti par un Espagnol, M. de Montfort, fondateur du journal scientifique *le Cosmos*. L'église neuve est située plus au S., sur la même terrasse de rochers que le casino.

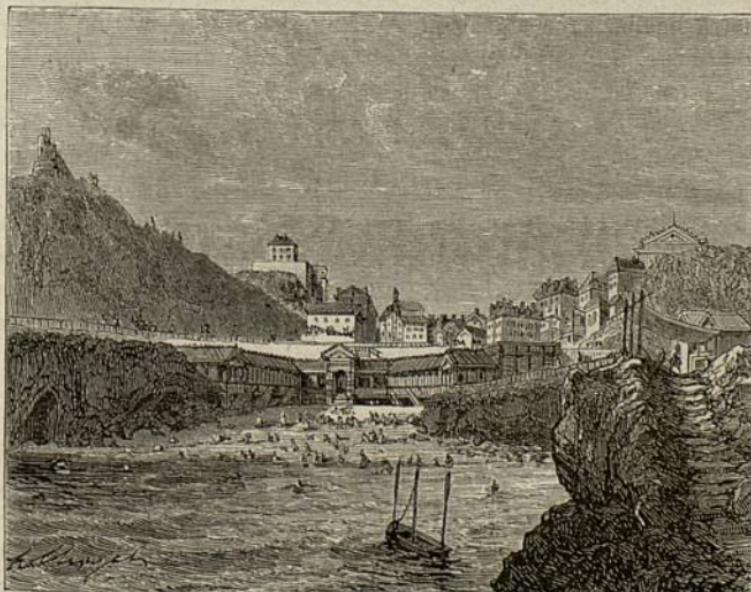
Des sentiers pittoresques montent du port des Pêcheurs au sommet de l'*Atalaye*, promontoire couronné des ruines d'un ancien château, et « semant tout autour de lui ses roches percées, ses écueils isolés, tous plus ou moins bizarrement façonnés par les vagues qui les rongent rapidement. » *Atalaya* est un mot espagnol, d'origine celtique, signifiant lieu élevé, lieu d'observation. De ce point, en effet, on découvre au loin l'Océan et ses côtes, au N., jusqu'au delà de l'embouchure de l'Adour, au S., jusqu'à l'Espagne.

De l'*Atalaye* on descend en quelques minutes au *Port-Vieux*, autre anse étroite encaissée entre des rochers à pic et dominée au fond par un amphithéâtre de maisons pittoresques. Le *Port-Vieux* est la plage préférée par la majorité des baigneurs, et conséquemment par la majorité des spectateurs.

Un grand établissement de bains, nouvellement construit, développe ses trois corps de bâtiment au fond de l'anse; il renferme 100 cabines pour les baigneurs. On y descend du côté de la ville par un large escalier monumental, coupé par des paliers de repos. Le palier inférieur, qui communique aux galeries de l'établissement, se trouve à 1 mèt. 60 c. au-dessus de la partie la plus élevée de la plage, afin de laisser le champ libre aux flots des hautes marées. Les baigneurs descendent des galeries vers la mer par des escaliers en bois, qu'on peut redresser dans les gros temps.

« Le *Port-Vieux*, a dit l'auteur des *Souvenirs d'un naturaliste*, ressemble à un bassin taillé de main d'homme pour la sécurité des baigneurs. A dr. et à g., les deux pointes du cap brisent partout l'effort des vagues et neutralisent les courants. La grève sablonneuse s'élève doucement vers la rive, que dominent les maisons du village et quelques-uns des principaux établissements

destinés aux voyageurs. De petits sentiers en zigzag courent tout autour du port, et, à l'heure du bain, se couvrent de promeneurs qui désertent pour ce spectacle les rochers de l'Atalaye ou la falaise des Basques. Grâce aux traditions patriarcales de Biarritz, rien ici ne sépare les baigneurs et les baigneuses. Couvert d'un costume qui ne laisse rien à désirer à la plus scrupuleuse décence, mais qui varie au gré de chacun, on ne se quitte pas plus au bain qu'à la promenade. Aussi que de plaisir! que de jeux! que



Biarritz : Le Port-Vieux en 1867.

de défis lancés et acceptés au milieu des cris de joie et des éclats de rire! tout le monde se pique d'émulation, et la dame la plus timide veut au moins aller une fois se reposer à la corde qui barre à fleur d'eau l'entrée du port. Pour atteindre ce but, la plupart d'entre elles ont recours à l'aide d'un cavalier, ou *font la planche*, soutenues par une paire de grosses gourdes; mais j'ai vu aussi quelques intrépides nageuses, presque toutes Basquaises ou Espagnoles, qui, sans sourciller le moins du monde, allaient

chercher une poignée de gravier à 10 pieds de profondeur, ou piquaient une tête avec l'aisance d'un habitué des bains Petit. »

Du haut du promontoire qui forme au S. le Port-Vieux, on découvre au S. la côte des Basques, que domine sa belle ligne de falaises abruptes et blanchâtres, et, au delà de Saint-Jean-de-Luz, la côte escarpée de la Biscaye. Parallèlement aux falaises rocheuses de Biarritz s'étend une rangée d'ilots escarpés. Près de la côte du Cout, ce sont la *Frégate* et la *Roche-Ronde*; vis-à-vis du port des Pêcheurs, c'est tout un archipel d'écueils; le promontoire de l'Atalaye se rattache par une barre sous-marine à l'île de *Cucurlong*; enfin, en face du Port-Vieux se dresse le *Boucalot*, où se rendent en nageant les plus hardis baigneurs.

La côte des Basques, avec laquelle le Port-Vieux communique aujourd'hui par une belle route carrossable hardiment construite, est, comme son nom l'indique, réservée aux Basques seuls, « qui, dit M. Germond de Lavigne, dédaignent la placidité du Port-Vieux, et qui ne trouvent à la côte du Moulin ni assez de plaisirs ni assez de dangers. Ici c'est la grosse lame du large que rien n'amortit, et qui rencontre, au contraire, dans les basses roches semées sur la grève, des obstacles qui l'irritent et la rendent furieuse, même en temps de calme.

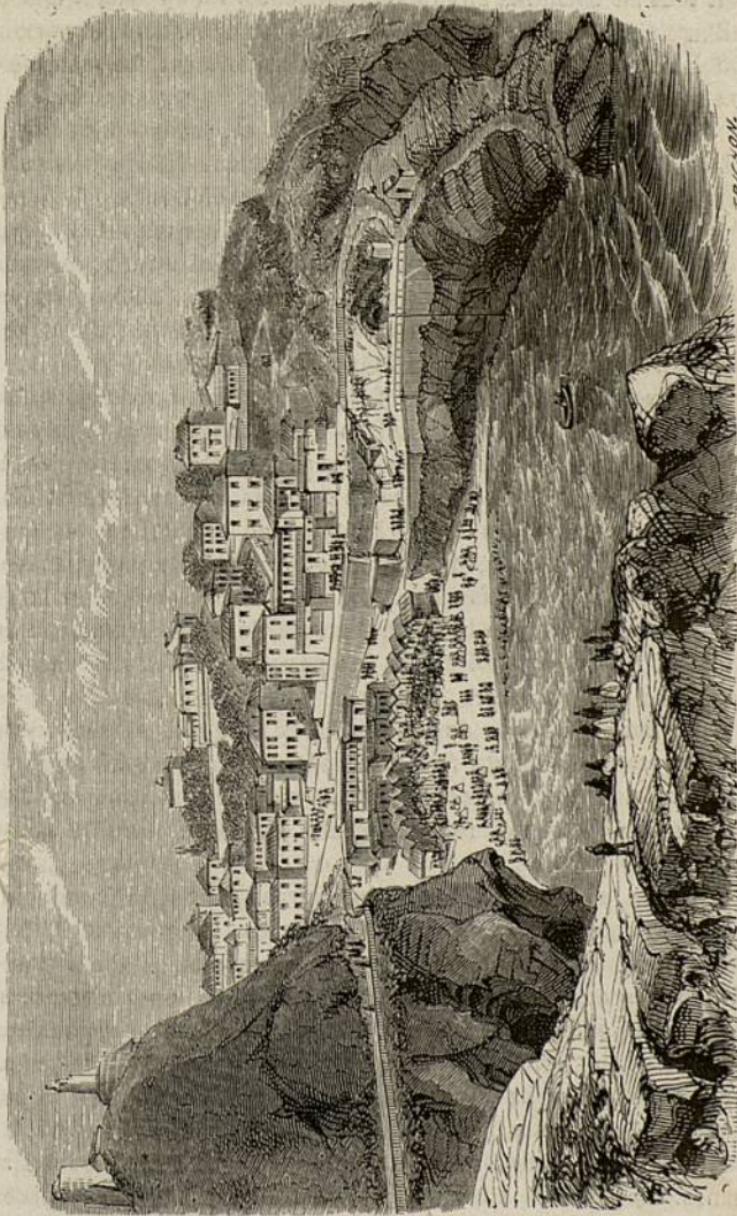
« Les Basques n'y viennent, du reste, qu'une fois l'an, au mois d'août, le dimanche qui suit l'Assomption, et descendant par bandes, de tous leurs villages du Labourd, de la Soule et même de la basse Navarre. Ils portent presque tous un costume de circonstance : un pantalon blanc, une veste blanche, et, en place du béret, une coiffure étrange composée de fleurs et d'une profusion de rubans.

« Chaque bande est précédée des instruments nationaux, un fifre aigu un tambourin et un instrument inconnu ayant quelque ressemblance, quant à la forme, avec la lyre ancienne, et garni de trois cordes sur lesquelles frappe l'exécutant.

« De la montagne à la mer le chemin se fait lentement, bien que jamais on ne s'arrête; mais dès que la troupe voyageuse rencontre un terrain favorable, elle se met en danse.

« Enfin, de tous les points de Biarritz on entend le bruit des instruments, des chants, des cris sauvages; les Basques arrivent

Biarritz : Le Port-Vieux en 1850.



par tous les chemins; l'irruption commence. En un instant tout le village est envahi; sur les places, dans les carrefours, et partout où les rues s'élargissent, les groupes se forment. Le *mouchico*, ou saut basque, commence.

« Les femmes occupent le centre, et, sans quitter leur place, chantent sur le rythme monotone des instruments, en pirouettant sur leurs talons. Autour d'elles les hommes dansent en décrivant un cercle et en improvisant les pas les plus étranges. Par intervalles ils bondissent en poussant leurs cris étourdissants et en brandissant leurs bâtons, qui se croisent et se heurtent; puis, à un signal donné, ils se retournent et recommencent dans le sens opposé.

« Lorsqu'ils sont, non pas fatigués (ils danseraient jusqu'au surlendemain), mais satisfaits, ils s'acheminent vers la falaise, descendant sur la grève à la file, se déshabillent, se placent sur une seule ligne, hommes et femmes, et, se tenant par la main, ils s'avancent en chantant, en criant, en hurlant, au milieu des roches, des galets et des plantes marines dont est semée leur côte favorite. Un énorme flot arrive du large en grossissant; toute la ligne l'attend de pied ferme, courbe la tête, tend les épaules; le flot passe et s'abat aux cris de triomphe des baigneurs, dont pas un n'a bronché.

« Le bain n'est pas de longue durée, mais il se renouvelle à tout instant. Chaque fois qu'ils ont soutenu le choc de quelques vagues, nos baigneurs courent s'étendre sur la grève, se séchent au soleil et recommencent tant que dure la haute mer. »

Biarritz a longtemps joui d'une grande prospérité commerciale. Au moyen âge, ses hardis marins harponnaient la baleine dans les mers voisines, et les produits de leurs expéditions les enrichissaient. Mais les baleines, lasses d'être trop vivement poursuivies, allèrent chercher un peu de repos dans les mers du Nord. La pêche devint plus pénible et moins productive. Biarritz vit diminuer peu à peu le nombre de ses habitants et de ses maisons. Au commencement de ce siècle, ce n'était qu'un misérable hameau composé de quelques cabanes. La mode en a fait un des bains de mer les plus célèbres

et les plus fréquentés des côtes de France. Aujourd'hui ses habitants exercent presque tous les professions de baigneurs, cochers, aubergistes, cafetiers, épiciers, etc. Biarritz est une vaste auberge qui s'agrandit chaque année, mais elle commence depuis quelque temps à rechercher l'élegance et le confort pour justifier la faveur extraordinaire dont elle jouit sur tout le continent. Les rues viennent d'être macadamisées. Le service de l'éclairage est assuré, et une fontaine presque monumentale s'élève sur la place de la Chapelle. La ville possède même une source minérale, dont la découverte est récente. Ce qui manque principalement à Biarritz, ce sont des promenades, c'est de l'ombrage. Quelques châteaux particuliers possèdent des jardins qualifiés du nom de parc. Le plus beau est celui du *château Grammont*, situé sur la colline du haut Biarritz, près de l'ancienne église. A 1 kil. au S. de la ville, près du lac de Chabiague, a été dessiné un petit bois qui promet de devenir charmant.

Les abords du pays ont été rendus faciles ; des communications nouvelles, dont le seul objet a été l'agrément de la colonie de Biarritz, ont été ouvertes sur des points où régnait le chaos. Rochers, falaises ont été profondément entaillés, afin qu'une voie aisée permet d'atteindre le côté le plus souriant de cette position sans rivale. Sur le flanc inabordable de la côte des Basques, un parapet, dont la mer vient battre furieusement la base, sert de balcon pour ce magnifique spectacle du fond du golfe, où apparaissent les môles blancs de Saint-Jean-de-Luz, le vieux fort Socoa, où se développent, dans un immense espace, les côtes espagnoles, de Fontarabie à Santander.

La mine a joué au milieu des roches du Port-Vieux, pour faire de cette jolie crique le plus vaste bassin de natation des côtes de France.

Biarritz, grâce à la douceur de son climat, songe déjà à devenir une résidence d'hiver. Son *casino* est désormais ouvert en toute saison ; et il est question de construire une autre ville au sommet des falaises, entre la station et le bois.

De plus, on travaille avec activité à y créer un port de refuge. Pourquoi faut-il que toutes ces splendeurs et tout ce confortable

fassent perdre chaque jour au pays son aspect pittoresque ? C'est ainsi que la voie carrossable, qui doit mener de la place du Port-Vieux au futur port de refuge, a déjà fait disparaître un des plus beaux aspects de l'Atalaye. Au lieu de dix mille mètres de roche, il y aura là mille mètres de maçonnerie.

La villa Eugénie.

La résidence impériale, désignée sous le nom de *villa Eugénie*, s'élève sur le rocher nu qui domine et ferme au nord la côte du Moulin. Elle a été construite, en 1855-1856, par M. Durand, architecte, et refaite en partie au printemps de 1857. L'intérieur en a été, dit-on, complètement modifié. C'est un bâtiment fort simple en briques rouges avec chaînes en pierre blanche, dans le style du vieux château de Versailles ; il offre du côté de la mer un développement de 40 mètres., et il domine la plage de 12 à 14 mètres., à une distance de 30 mètres environ. Du côté de Bayonne, deux corps de bâtiment en retour forment une cour ouverte. Il se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage.

Quand on contemple du phare ou de l'Atalaye cette construction, exposée de tous côtés, non-seulement à tous les vents, mais à tous les regards indiscrets, on se plait à rêver sur cet aride rocher, d'où l'on découvre une si belle vue, une jolie maison mauresque ; une cour intérieure entièrement fermée, ombragée de quelques arbres au milieu, avec de profondes galeries sous lesquelles on puisse trouver, à toute heure du jour, de l'ombre et de la fraîcheur ; une terrasse qui permette de respirer sans témoins les brises du matin ou du soir, et de jouir, pendant les belles nuits des plus chaudes journées de l'été, du spectacle sublime de la mer et du ciel.

Un vaste terrain, traversé par un ruisseau, a été clos, d'un côté, de planches, de l'autre, de fossés et d'un treillage en fils de fer. C'est le jardin du château. Mais ce jardin, agréablement accidenté et bien dessiné, ne se compose encore que d'allées sablées et d'espaces vides plus ou moins gazonnés. Le voisinage de la mer ne permet d'y cultiver ni fleurs ni arbres ; à peine peut-on y entretenir de la verdure pendant la saison chaude. Toutefois

on y a semé ou transplanté des pins qui, protégés contre les vents de la mer par des claires en paille, paraissent devoir changer en peu d'années cette triste solitude en une sorte de parc anglais.

La villa Eugénie ne se recommande donc quant à présent que par l'admirable vue dont on jouit du haut de sa terrasse et par sa proximité de la mer. Il suffit à ses hôtes de descendre quelques degrés pour se trouver sur cette large plage de la côte du Moulin, où le sable est si fin et la lame si belle.

Le Phare et la chambre d'Amour.

A la côte du Moulin succède, comme nous l'avons déjà dit, la *côte du Cout*, qui se termine au *cap Saint-Martin*, à l'extrémité duquel se dresse le **phare**. Pour aller de Biarritz au phare, il faut contourner l'enceinte de la villa Eugénie. 30 min. sont nécessaires à un piéton. La distance n'est pas longue, mais la route monte, et on marche péniblement dans les sables du chemin qui n'a pas encore été macadamisé. Le cap Saint-Martin domine le niveau ordinaire de la mer de plus de 20 mètres. Le phare a 47 mètres de hauteur; il est du premier ordre; son feu tournant, qui s'éclipse de demi-minute en demi-minute, a une portée de 27 kil. On peut le visiter en s'adressant au gardien. On inscrit son nom sur le livre des voyageurs, dans une salle ornée de deux bustes : Augustin Fresnel, 1788-1827, et Beaupré, 1766-1854; puis on gravit un escalier de 256 marches, remarquablement propre, pour s'élever jusqu'à la lanterne, d'où l'on découvre un admirable panorama : au nord, sur Anglet, l'embouchure de l'Adour, Bayonne et les côtes du golfe de Gascogne; au sud, sur Biarritz, Bidart, Guettary, Saint-Jean-de-Luz, les côtes d'Espagne et la chaîne des Pyrénées. La Rhune et le pic de Raya attirent surtout les regards.

Du phare, on peut aller à pied à Bayonne en passant par l'embouchure de l'Adour et les Allées marines. C'est une promenade de 3 h., mais 15 min. suffisent pour descendre à la **Chambre d'Amour**, assez vilaine grotte à demi fermée par les sables, et située dans une anse profonde, au pied d'une falaise escarpée. Selon la tradition, elle doit son nom à deux

amants qui, s'y étant donné un rendez-vous, y furent surpris par la marée montante et ne purent pas en sortir. Le lendemain on y retrouva leurs cadavres entrelacés. Cette légende a été racontée souvent en vers et en prose avec de nombreuses variantes. Sous l'Empire, un poète dramatique, qui ne manquait pas cependant d'une certaine originalité, Népomucène Lemercier, en a fait une médiocre élégie publiée dans le *Mercure de France* de 1808.

Muse, pleure avec moi, pleure en touchant ta lyre
 Le malheur que Pyrène en pleurant m'a conté.
 Du sort de deux amants ma tristesse soupire,
 Et j'en veux émouvoir l'avenir attristé.

A la rose des champs Psycale était pareille,
 Le jeune Amour fit naître et croître cette fleur.
 Angèle était brillant comme l'aube vermeille.
 Ils s'aimaient, et du lis l'éclat cérait au leur.

Muse, plains avec moi l'injustice cruelle
 De l'œil qui poursuivait leurs innocents amours,
 Et les força de fuir dans un lieu qui recèle
 La sauvage union des hydres et des ours.

Seul, et non loin des murs de l'antique Bayonne,
 Angèle, promenant sa rêveuse langueur,
 Au pied d'un rocher nu voit la mer qui bouillonne,
 Et comme sur les flots le trouble est dans son cœur

Muse, dis avec moi quel fut l'avis perfide
 Qu'à cet amant donna la nymphe de ces bords,
 Qui, jalouse de lui, leva sa tête humide
 Sur le mouvant cristal où nageait son beau corps :

« Vois s'avancer ces rocs sur la vague brisée,
 Ce seul rivage mène en leurs enfouissements.
 Une haute grotte en leurs flancs est creusée,
 Temple ignoré qui s'ouvre à l'hymen des amants. »

Muse, plains à ces mots l'allégresse fatale
 Du jeune homme ravi, palpitant, hors de soi,
 Dont le cœur, appelant la timide Psycale,
 La devance au refuge où l'attire sa foi.

Tous deux vont sous la grotte, enivrés d'être ensemble ;
 Un lit d'algue et de mousse est dans l'antre discret.

L'amant s'élanç aux bras de l'amante qui tremble;
Le mystère les couvre, et je tais leur secret.

Muse, entends avec moi l'écho de leur demeure
Répondre à l'Océan qui menace à l'entour.
Eux, n'écoutant plus rien, oubliaient jusqu'à l'heure
Où Phébé le ramène envahir ce séjour.

Aveuglés de leur joie, et perdus en eux-mêmes,
Quand le jour en fuyant laissait entrer le deuil,
Ils se disaient encor : « Je t'adore, tu m'aimes,
Jamaïs de cet abri n'abandonne le seuil. »

Muse, pleure sur eux! que ta lyre frémisse,
Pleure ces deux époux! Ils n'ont point vu marcher
Les eaux où la nuit veut que leur lit s'engloutisse.
Un flot que suit la mort a franchi le rocher.

O terreur!... leurs regards se tournent vers les ondes,
Qui, se gonflant de rage, ont clos l'antre écumeux;
Et, telle que Scylla, dans les roches profondes,
La mer de toute part heurte contre tous deux.

Muse, redis quels cris mille flots repoussèrent!
Peins-toi de ces amants la soudaine pâleur;
Dis avec quel effroi leurs beaux corps s'embrassèrent;
Dis en quel long naufrage expira leur douleur.

La mer, d'horreur remplie et bientôt fugitive,
Rendit aux mêmes lieux, à leurs tyrans punis,
Les objets de son crime étalés sur la rive,
Ces amants que la mort n'avait pas désunis.

Muse, pleure avec moi par le chant le plus tendre,
Dans un hymne plaintif et qui dure toujours,
Cette Héro nouvelle et ce nouveau Léandre,
Dont la jalouse mer éteignit les amours.

Pareille catastrophe n'est plus à craindre. Depuis quelques années, sous le choc répété des vagues, une portion de la falaise s'est écroulée, des sables venus du large ont recouvert ces débris et obstrué l'entrée de la grotte. Aujourd'hui le voyageur surpris par la marée et enfermé dans l'anse de la Chambre d'Amour en serait quitte pour être pendant quelques heures emprisonné en plein air; tout au plus, si la mer était grosse, se-

rait-il forcé de chercher un refuge au sommet du monticule qui recouvre le tombeau des deux amants. La mer ne monte même plus, quand elle n'est pas furieuse, jusqu' l'entrée de la grotte, protégée par les sables qui l'obstruent en partie.

« Pour le naturaliste, plus encore que pour le poète, un intérêt très-vif s'attache  la Chambre d'Amour, a dit M. A. de Quatrefages dans ses intéressants *Souvenirs d'un naturaliste*. L'ondu-lation du terrain qui l'entoure marque l'extrême frontière de la chaine des Pyrénées. A quelques pas de cette petite baie, les falaises s'abaissent pour ne plus se relever; leurs dernières roches plongent sous la mer de sable qui s'étend jusqu' la Gironde et transporte au milieu de nos plus riches provinces la réalisation en petit d'un désert africain. Biarritz et son terri-toire, ainsi placés sur la limite d'une de ces grandes formations qui donnent  notre globe son relief actuel, présentent de curieux problèmes dont la solution partage encore les géologues.

« On sait, ajoute M. de Quatrefages, que notre globe n'est arrivé que par degrés  sa configuration actuelle. Avant de présenter les reliefs et les dépressions que retracent nos cartes de géographie, sa surface a subi de nombreuses convulsions, séparées l'une de l'autre par de longs intervalles de repos. Pendant les périodes de calme, des terrains s'amoncelaient, des couches se superposaient au fond des vastes mers de ces âges géologiques; puis, lorsque l'heure d'un nouveau cataclysme était venue, les forces momentanément endormies au centre du globe se réveillaient, poussaient, au travers des dépôts récents, les roches sous-jacentes, et faisaient surgir un continent jusque-là sub-merg , une nouvelle chaine de montagnes. De vastes dislocations, des plissements, des ruptures, des redressements de couches, accompagnaient chacun de ces *soulèvements*, et c'est dans ces masses bouleversées, dans les rapports qui les unissent, que la science moderne a su retrouver, souvent avec une incroyable certitude, l'histoire de ces révolutions.

« A l'époque où prenaient naissance les terres qui entourent la baie de Biscaye, l'Europe en général, la France en parti-culier, ne ressemblaient guère  ce qu'elles sont de nos jours. Déjà douze soulèvements avaient eu lieu. L'Auvergne, la

montagne Noire, les Cévennes formaient une sorte de continent qui s'étendait jusqu'aux Ardennes et aux ballons des Vosges; la Bretagne, une portion de la Normandie, le Maine et la Vendée s'allongeaient en presqu'île irrégulière et se rattachaient par le Poitou à ce plateau central; la Flandre, la Picardie, la Champagne, le bassin de Paris, la haute Normandie, la Touraine, le midi de la France et le nord de l'Espagne n'étaient qu'une vaste mer où s'élevaient çà et là quelques îles. Au fond de cette mer se déposaient les derniers terrains secondaires, les terrains crétacés qui, par leur épaisseur et leur variété, attestent que cette période eut une très-longue durée.

« Cet état de repos fut troublé une première fois par le treizième soulèvement, celui du mont Viso, qui donna naissance aux Alpes françaises. Puis, après une nouvelle période de tranquillité, survint le quatorzième soulèvement. Celui-ci fut un des plus considérables dont la terre ait gardé la trace : il s'étendit depuis l'extrême occidentale de l'Europe jusque dans l'Amérique septentrionale à travers toute l'Asie, et c'est à lui surtout que les Pyrénées durent leur relief actuel. L'éruption des roches primitives qui forment l'arête centrale de ces montagnes releva les terrains crétacés dont nous parlions tout à l'heure. Des deux côtés de la chaîne on retrouve leurs couches inclinées parallèlement à cet axe, et ce sont elles qui constituent toutes les falaises du pays basque.

« Si les phénomènes géologiques accomplis autour de la baie de Biscaye s'étaient arrêtés à cette époque, leur explication n'offrirait que des difficultés légères; mais il n'en fut pas ainsi. Relevés et refoulés au midi par l'apparition des Pyrénées, retenus au nord par les formations anciennes auxquelles ils s'appuyaient, les terrains crétacés avaient fléchi dans le milieu et creusé une vaste dépression aussitôt envahie par les flots. Les Pyrénées se trouvèrent ainsi séparées de la France par un large bras de mer qui s'étendait à l'ouest depuis Biarritz jusqu'à la Gironde, et à l'est depuis Carcassonne jusqu'à l'embouchure du Rhône. Des terrains tertiaires se déposèrent successivement dans ce bassin, et c'est à eux que plusieurs

géologues d'un grand mérite, guidés principalement par l'étude des fossiles, ont rattaché les environs de Biarritz depuis la Chambre d'Amour jusqu'au moulin de Sopite. D'après cette manière de voir, les Pyrénées n'auraient été soulevées que postérieurement à la formation de ces terrains, et seraient par conséquent moins *âgées* qu'on ne l'avait cru d'abord.

« Une circonstance particulière est venue compliquer la question et en rendre la solution plus difficile. Bien longtemps après l'apparition des Pyrénées, après le dépôt des terrains tertiaires, un nouveau cataclysme est venu ébranler toute la contrée, changer l'inclinaison primitive des couches et parfois modifier leurs rapports. Les *ophites*, espèces de roche porphyrique, ont fait éruption à travers toutes les formations précédentes, et créé, sur plusieurs points, des *centres de soulèvements partiels*. Déjà M. Dufrénoy avait signalé ce fait remarquable et figuré entre autres une des masses ophitiques entourées de gypse qui ont agi sur les falaises entre Biarritz et Bidart.

« Je ne manquai pas de visiter cette localité curieuse, ajoute le savant et spirituel naturaliste; mais près de vingt ans s'étaient écoulés depuis que M. Dufrénoy avait fait le dessin qui accompagne son mémoire, et l'aspect des lieux avait étrangement changé. Sous le choc incessant des vagues, le gypse avait presque entièrement disparu; la falaise avait reculé d'au moins 150 pieds vers l'intérieur des terres. Seule, l'ophite avait résisté, grâce à sa dureté extrême. Et maintenant elle s'élevait au milieu de la plage comme un témoin de la puissance destructive des flots. M. de Collegno, qui, bien avant moi, avait fait cette remarque, estime à dix pieds environ l'empîtement annuel de la mer.

« Ce fait, qui se reproduit avec plus ou moins d'intensité tout le long de la côte, tient à la nature même et à la structure des roches. Ce sont généralement des calcaires marneux ou sablonneux, qui se délitent sous l'action seule des agents atmosphériques. De plus, elles sont presque partout divisées en lames minces, parfois séparées par des couches de terre glaise. Celles-ci, entraînées par les eaux, abandonnent à l'ac-

tion des vagues, non plus une masse solide, mais une sorte de pâte feuilletée qui cède au moindre choc. Aussi, de la Chambre d'Amour jusqu'à la baie de Saint-Jean-de-Luz, le rivage offre-t-il à chaque pas des preuves de la destruction progressive. Partout des crevasses profondes, des terres éboulées, des roches récemment fracturées frappent les regards. La science profite d'un état de choses si menaçant pour l'avenir de ces contrées. Les flancs déchirés des falaises laissent à nu d'innombrables fossiles, débris des races animales ou végétales qui peuplaient ces antiques mers, et chaque orage, chaque tempête prépare au naturaliste une nouvelle moisson. »

Les étrangers pourront aller visiter, à 1 et 2 kil. de la Chambre d'Amour, l'établissement de *filles repenties* fondé et dirigé par M. l'abbé Cestac, et la chartreuse des Bernardines,

L'abbé Cestac avait fondé à Bayonne une maison d'orphelines dont il avait confié la direction à de saintes filles (les servantes de Marie). Non satisfait de cette bonne œuvre, il appela à lui les filles repenties, qu'il plaça d'abord dans les établissements spéciaux de Bordeaux et de Toulouse. Après les avoir logées ensuite provisoirement dans les combles de sa maison d'orphelines, il acheta, entre Anglet et Biarritz, un petit domaine sur lequel il les réunit. C'était en 1839. Ce domaine se composait d'une maison, d'un vaste jardin clos de murs et de quarante hectares dont un quart seulement était cultivé. Secondé par les servantes de Marie et par sa propre sœur, leur supérieure, qui portait en religion le nom de sœur Madeleine, l'abbé Cestac a défriché ce sol aride et obtenu des résultats merveilleux. « Dirigé par une connaissance approfondie de la chimie agricole, il poursuit avec des succès incroyables, dit M. Cénac Moncaut, une grande révolution, celle de la fertilisation des sables. En parcourant ces déjections de l'Océan, considérées jusqu'à ces jours comme radicalement stériles ; en voyant les maïs de 5 mètres s'élancer d'un jet vigoureux sur ces plages abandonnées ; en voyant toutes les graines confiées à ce sol sans valeur donner des produits qui tiennent du prodige, on se surprend à penser que ces bryères, si étendues, de l'ouest de la France, ce département des Landes

tout entier, notamment, ont trouvé leur fécondateur. » Le refuge d'Anglet renferme cent cinquante repenties vêtues d'un uniforme bleu, sous la direction d'un certain nombre de servantes de Marie, reconnaissables à leur cornette blanche surmontée de la capuche noire. Tout récemment, l'abbé Cestac a fait construire, entre le refuge et la chartreuse des Bernardines, un bâtiment assez vaste, qui sera le siège du noviciat des servantes de Marie.

En 1842, sœur Madeleine demanda à son frère la permission de se retirer dans une cabane voisine du refuge et habitée jadis par deux vieillards qui venaient de mourir. Quelques servantes de Marie et plusieurs converties la suivirent au fond de ce désert de sable. Isolement complet, silence absolu, travail agricole, prières à toute heure du jour, méditations continues, telles furent les bases du nouvel ordre de Bernardines, approuvé par le saint-siège en 1851. « Quoique peu éloignée de la maison d'Anglet, et placée entre la mer, l'Adour et les Pyrénées, cette nouvelle et triste thébaïde n'a vue ni sur le village, ni sur l'Océan, ni sur le fleuve, ni sur les montagnes ; le ciel et les étoiles sont les seuls objets visibles ; le murmure des vagues est le seul bruit qui arrive jusque-là pour y parler de Dieu. » Sœur Madeleine (elle est morte en 1850) et ses compagnes se mirent aussitôt à l'œuvre. Elles se bâtirent des cabanes de paille, une chapelle aussi simple ; puis elles se mirent à cultiver des asperges, des choux, du maïs, de la vigne. Elles marchent pieds nus ; un capuchon rond, adapté à une grande robe de grosse laine blanche, cache à moitié leur visage ; une longue pointe de drap, retombant des épaules, porte une croix d'étoffe bleue. Elles sont aujourd'hui au nombre de cinquante, en y comprenant huit ou dix novices. En 1851, les ressources de l'établissement d'Anglet ont permis de construire une longue rangée de cellules en planches, protégées par un auvent à hauteur d'homme : le tout recouvert de tuiles à canal. « C'est là que depuis cinq ans, dit M. Cénac-Moncaut, les Bernardines sont admises à passer les nuits sur des lits de sangle ; mais toutes quittent cet asile au lever du soleil afin de passer la journée, quelque rigoureuse qu'elle soit, dans leur cabane de paille. Tel a été même l'ascétisme inébran-

lable de sept à huit d'entre elles, qu'elles ont imploré, comme une grâce, l'autorisation de finir leur vie dans les premières cabanes, sans jamais s'abriter dans le dortoir de bois. »

En quittant la station de Biarritz, on contourne le lac de *Mouiscot*, et l'on s'engage sous le tunnel de la Négresse (275 mèt.). A g. du tunnel à la sortie, sont les habitations éparses d'*Oyhare*, plus loin les coteaux boisés d'*Alhaitea*, à dr. les habitations de *Bidart*, qui descendent jusqu'à la mer. La voie ferrée croise avec la route d'Espagne, et vient côtoyer le rivage, à une hauteur moyenne de 20 mèt.

27^e STATION. — GUETHARY.

5 kil. de Biarritz. — 15 kil. de Bayonne. — 213 kil. de Bordeaux.

Guethary, v. de 682 hab., situé en grande partie à dr. de la voie, sur le bord de la mer, est le vrai type du village basque. — M. de Quatrefages le décrit ainsi dans ses *Souvenirs d'un naturaliste* : « Une église, autour de laquelle se groupent dix à douze maisons d'un blanc de lait, aux volets rouges ou verts, puis une cinquantaine d'habitations semblables, dispersées dans un espace d'environ une demi-lieue carrée, enfermant des collines basses et de petites vallées, semé de bouquets d'arbres, de champs de blé et de maïs, sillonné par d'étroits sentiers qu'ombragent l'aubépine et la prunelle : voilà ce qu'est Guethary. La falaise, rompue à la hauteur d'un des principaux groupes de maisons, s'abaisse en pente roide jusqu'à un petit havre sablonneux que protégent, comme des jetées naturelles, deux longues trainées de rochers. Grâce à cette circonstance, Guethary est aussi un rendez-vous de baigneurs. Le bon marché de la vie, le calme et l'isolement du village y attirent tous ceux qu'effraie le luxe de Biarritz et qui viennent demander à la mer le soulagement de souffrances réelles. Aussi retrouve-t-on ici le sans-façon des anciens jours. On se baigne, pour ainsi dire, en famille....

« A Guethary tous les hommes sont marins. La plupart s'engagent chaque année à bord des navires frétés pour Terre-Neuve, et reviennent après la campagne, rapportant une somme qui varie

de 800 à 1500 francs. Les autres se livrent à la pêche, surtout à celle du thon. Cette pêche se fait tout autrement ici que dans la Méditerranée. La baie de Biscaye, avec ses abîmes, ses roches et ses tempêtes, ne se prêterait pas à l'établissement des madragues; l'espèce même du poisson est différente. Pour atteindre le thon, les pêcheurs se servent de la ligne. C'est à 20 ou 30 lieues au large qu'ils vont jeter leurs hameçons garnis d'un appât de toile peinte imitant grossièrement une sardine. Il faut toute l'intrépidité proverbiale des marins basques pour se hasarder à de telles distances avec de simples chaloupes non pontées et sur une mer qu'entoure de toutes parts cette redoutable *côte de Fer*, où tout navire qui échoue est fatallement perdu corps et biens; mais aussi, quand la pêche est bonne, les profits sont considérables. J'ai vu une de ces chaloupes revenir à Guethary, chargée de plus de quatre-vingts thons pesant au moins 30 livres en moyenne. Dans sa campagne de deux jours, l'équipage, composé de cinq hommes et d'un mousse, avait gagné plus de 1000 francs.

« Les armements de Terre-Neuve et la pêche répandraient aisément sur toutes ces côtes le bien-être et même la richesse; mais l'incurie et la dissipation maintiennent leurs habitants dans la pauvreté, et, chose étrange, ce sont les femmes surtout qu'il faut accuser de ce triste résultat.... »

Une route parfaitemen droite relie Guethary à Saint-Jean-de Luz. La distance est de 4 kil., la différence de niveau de 16 mètres.

La voie ferrée continue de longer le rivage pendant 4 kil., passant au-dessus d'une série de petites baies arrondies, entourées de pentes gazonnées; puis elle s'en éloigne, pour croiser de nouveau la route d'Espagne.

28^e STATION. — SAINT-JEAN-DE-LUZ.

8 kil. de Guethary. — 23 kil. de Bayonne. — 221 kil. de Bordeaux.

HÔTELS ET RESTAURANTS : *hôtel de France, hôtel Saint-Étienne, hôtel de Madrid.*

CAFÉS : *Français, de la Mairie, National.*

Les étrangers trouveront à Saint-Jean-de-Luz un grand nombre

de maisons meublées à louer, un *casino* à l'établissement des bains, qui a été récemment agrandi, embelli, amélioré ; des chevaux et des voitures à louer, pour la promenade, chez la veuve Harispe, chez Etcheverria, et chez Pandèle ; des bains d'eau douce chez Harriet.

Saint-Jean-de-Luz, ch.-l. de c. de l'arrond. de Bayonne, V. de 2829 hab., est située à 500 mèt. à l'E. de la station, et à l'extrémité S. E. de la baie à laquelle elle donne son nom, sur une langue de sable que la Nivelle borne d'un côté, que l'Océan assiége de l'autre, en face de Ciboure, dont la sépare le fleuve qui l'arrose. « Elle déploie, a dit M. Léonce Goyetche, ses rues en longues lignes uniformes et parallèles à ses deux rivages ; mais, quand la marée pleine gagne la hauteur de ses quais, ses édifices, baignés de toutes parts, semblent autant de vaisseaux à l'ancre, et, à la voir portée sur les eaux et pour ainsi dire flottante, on ne s'étonne pas si son histoire fut maritime et son peuple navigateur par excellence.

« La rade de Saint-Jean-de-Luz, ajoute le même écrivain, dessine une courbe à ses pieds, terminée au N. par les hauts rochers de Sainte-Barbe, au S. par la tour ronde et les massives jetées de Socoa. Rien de plus noble et de plus imposant que cette enceinte correctement découpée, large de 1500 mèt., profonde de 1000 mèt. environ, montrant partout une nappe d'eau d'un sombre azur, ouvrant aux regards, du côté de l'O., l'infini de l'Atlantique. Dans la direction opposée et au delà du cours de la rivière, c'est la chaîne des Pyrénées qui se dresse, déroulant sur ses pentes rapprochées le plus charmant paysage. Des coteaux boisés ou plantés de vignes, des collines en amphithéâtre, portant à leur faîte la maison blanche et rouge du paysan basque, ou l'ancienne résidence d'été des riches armateurs Saint-Jean-de-Luziens, se succèdent et s'étagent jusqu'aux premiers contreforts de la Rhune, dont la masse granitique et le svelte piton planent sur leurs champêtres perspectives. A la dr., les Pyrénées espagnoles ferment l'horizon ; le pic de Haya ou des Trois-Couronnes lève son front dentelé, et une file de sommets bleus, au loin prolongés et décroissants, va se perdre insensiblement dans la mer.... »

L'origine de Saint-Jean-de-Luz est inconnue ; on ignore même la véritable étymologie de son nom. Luz vient-il du mot latin *lux*, lumière, ou du mot basque *lohitzun* (*lohits*, loys et *luz*), signifiant marais ? Qui le saura jamais ? Si l'on doit en croire M. Léonce Goyetche, sa fondation ne remonterait qu'aux dernières années du *vi^e* s. Quand le régime féodal s'établit dans l'ancien duché de Vasconie, elle dépendit, en qualité de baronnie (1059), de la vicomté de Bayonne. Plus tard, lorsque le Labourd, se séparant de Bayonne, se donna pour chef-lieu politique Ustarriz, le siège du *Balcaar* (ancien conseil), elle devint sa cité commerciale et son débouché sur l'Océan. Enfin le mariage d'Éléonore avec Henri Plantagenêt la livra à l'Angleterre, et dès lors son importance commença à s'accroître. Non contents de se signaler par leurs opérations commerciales qui les enrichissaient, — la pêche de la baleine, la pêche de la morue et la construction des navires, — ses habitants se distinguèrent dans toutes les expéditions militaires des *xiii^e* et *xiv^e* s. Une donation des vicomtes avait, en 1660, investi les chanoines de Bayonne du titre et des prérogatives de la baronnie. Les droits utiles afférents à la seigneurie furent d'abord exercés pour le compte du chapitre par les recteurs de l'église paroissiale ; puis les habitants les prirent *en afferme* et en eurent la gestion jusqu'au jour où l'affranchissement et le rachat en furent définitivement stipulés, c'est-à-dire jusqu'en 1570. Ils les payèrent 2000 livres.

Dès qu'il eut achevé la conquête de la Gascogne et expulsé les Anglais du sol de la France, Charles VII se hâta de confirmer tous les priviléges de Saint-Jean-de-Luz ; Louis XI, qui vint deux fois à Saint-Jean-de-Luz, Louis XII, et presque tous leurs successeurs, les étendirent, les confirmèrent à leur tour. Les dernières confirmations portent la date de 1784. Ces faveurs royales étaient bien méritées. En effet les Basques du Labourd furent les premiers marins de l'Europe et peut-être du monde entier qui osèrent attaquer les baleines (au moyen âge ces cé-tacés abondaient dans le golfe de Gascogne). Quand elles s'enfuirent au loin pour échapper aux coups meurtriers de leurs ennemis, ils ne craignirent pas de les poursuivre partout où

elles se retirèrent. Dès les premières années du xv^e s., ils avaient, à ce qu'il paraît, exploré les bancs de Terre-Neuve. En 1492, ils découvrirent, assurent quelques géographes, l'île de Cap-Breton, dont le nom primitif, *île des Bacalaos* (morues), est basque. Non-seulement ils enseignèrent aux autres peuples à pêcher la baleine, mais ils leur apprirent à en fondre la graisse sur mer. « Le capitaine Sopite, de Ciboure, homme sans instruction aucune, ne connaissant que le pilotage et ignorant le français, fut l'auteur de cette découverte, justement appréciée des baleiniers, raconte M. Aristide Guilbert (*Histoire des villes de France*). C'était un homme d'un courage intrépide que Sopite, le héros des pêcheurs. On sait que pour atteindre une baleine on lui lance un harpon, et que, affaiblie par le sang qu'elle perd, elle s'éloigne, plonge et replonge, entraînant la corde à laquelle le harpon est attaché, et dont on laisse filer plusieurs brasses. Sopite, lançant le harpon à une baleine, s'embarrasse le poignet dans les replis de la corde; il essaye en vain de se dégager, il est emporté par le monstre. Pendant trois quarts d'heure on les voit paraître et disparaître, luttant l'un contre l'autre; et ces marins basques, tous si braves, n'osent secourir leur chef, qu'ils croient perdu. Enfin la baleine, épuisée par la perte de son sang, expire, et l'on parvient à la hisser à bord avec son intrépide adversaire. Celui-ci revint à la vie; mais il resta frappé d'aliénation mentale et mourut cinq ans après. En 1806, un maire de Saint-Jean-de-Luz donna le nom de Sopite à la rue qu'il avait habitée. C'est le seul monument de la reconnaissance de ses compatriotes. Rotterdam lui a élevé une statue dans son hôtel de ville. »

Mais les Basques n'étaient pas seulement de hardis navigateurs, d'intrépides pêcheurs; c'étaient de braves corsaires, des patriotes éprouvés, de loyaux et fidèles sujets du roi. Ainsi, sous François I^r, ils se distinguèrent à l'assaut du château d'Irun et à la prise de Fontarabie; ils poursuivirent jusque dans la Méditerranée les Espagnols, qui appelaient Saint-Jean-de-Luz un nid redoutable de corsaires. « Attendu, disent les lettres patentes de 1539, que, continuant de plus en plus dans leur fidélité, ils ont, à leurs propres coûts et dépens, équipé en fait de guerre

douze galères, avec lesquelles ils ont, exposant leurs personnes vaillamment, résisté contre nosdits ennemis, iceux tenus en grande crainte et subjection, et jusques au royaume de Sicile poursuivis, etc. »

Mais la guerre a ses vicissitudes. Plus tard, les Espagnols se vengèrent de toutes leurs défaites passées. Franchissant la Bidassoa, ils s'étaient déjà avancés, en 1542, jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, où ils avaient commis de grands dégâts; en 1558, ils la surprisent sans défense, et, malgré la résistance désespérée de quelques habitants, ils l'incendièrent après l'avoir pillée. En 1636, ils s'en emparèrent de nouveau et l'occupèrent pendant une année. A cette époque, Ciboure fut presque entièrement détruite. A la rentrée des habitants, sur 660 maisons, 473 furent trouvées rasées ou brûlées.

Cependant l'industrie et le commerce devaient réparer promptement ces désastres. Dans la première moitié du XVII^e s., Saint-Jean-de-Luz et Ciboure comptaient en mer plus de quatre-vingts bâtiments pêcheurs. La population seule de Saint-Jean-de-Luz dépassait 12 000 hab. Telle était sa prospérité, que, en 1625, des lettres patentes de Louis XIII ordonnèrent au bayle (maire) de construire et d'équiper quatre vaisseaux pour la protection de leur commerce en Terre-Neuve et la sûreté des côtes. Quand l'île de Ré, bloquée par la flotte anglaise et assaillie par le corps de débarquement du duc de Buckingham, fut sur le point de se rendre, Saint-Jean-de-Luz, répondant à l'appel de Richelieu, arma quinze pinasses en guerre, chargea de vivres et de munitions vingt-six flûtes, et organisa une flottille imposante. Tous ces sacrifices eurent encore leur récompense. Sous Henri IV, on commença la construction du port et bassin du Socoa, qui devait contenir 40 ou 50 navires; Louis XIII lui avait fait don, en 1628, de 20 000 livres par an pendant vingt ans; en 1638, deux ans après le désastre dont nous avons parlé, un édit royal interdit à ses créanciers l'exercice de leurs droits pendant un certain laps de temps; en 1640, Richelieu fit commencer la construction du fort Socoa, destiné à protéger la rade et le port, et, bien qu'il s'efforçât incessamment de tout ramener dans l'État à cette unité, qui fut le but et la gloire de sa politique, il respecta toujours les

priviléges et immunités dont les Saint-Jean-de-Luziens avaient joui avant lui.

Le 28 juillet 1659, Mazarin arriva à Saint-Jean-de-Luz avec 150 gentilshommes et autant de gens de service et de suite, une garde de 100 chevaux et de 300 fantassins, 24 mulets couverts de riches housses brodées de soie, 7 carrosses pour sa personne et quantité de chevaux de main. Il venait négocier, à la frontière pyrénéenne, un traité de paix avec Louis de Haro, premier ministre de Philippe IV. Pour que les approvisionnements et les vivres ne montassent pas à un prix trop élevé, un tarif moyen fut fixé. Cette taxe officielle, « publiée par le prosne de l'église et affichée au devant la porte de l'hostel de monseigneur le cardinal, contenait les prix suivants : 4 sols la livre de bœuf, 14 sols la paire de poulets, 2 sols le pain blanc d'une livre quatre onces. » Les négociations qui illustrèrent l'île de *la Conférence*, ou *des Faisans*, durèrent quatre mois. Enfin le 7 novembre fut signé le traité des Pyrénées, qui répandit dans les deux royaumes la joie la plus sincère et la plus vive. En vertu de l'article 4 de ce traité, Louis XIV devait épouser l'infante Marie-Thérèse. Ce mariage fut célébré à Saint-Jean-de-Luz le 9 juin 1660. Le jeune roi était arrivé dans cette ville le 8 du mois précédent avec la reine Anne d'Autriche, la grande Mademoiselle et les princesses, son frère Philippe, le cardinal Mazarin et une suite nombreuse ; il s'était logé dans le château Lohobiague, dont les élégantes tourelles se dressent encore sur la place, et qui depuis s'est appelé la maison Louis XIV. Anne d'Autriche occupait le château de Joannot de Haranader, où l'infante descendit plus tard, et qui a conservé son nom.

On trouvera dans les *Mémoires* de Mme de Motteville et dans les *Lettres* de Montreuil de curieux détails sur la cérémonie du mariage, l'ordre et la marche du cortége, les toilettes et la tenue des époux, l'ornementation de l'église. Rappelons seulement que les magistrats de la ville ordonnèrent, après la conclusion de la cérémonie, que la porte, par laquelle les augustes fiancés avaient pénétré dans l'église, fût murée et condamnée, et ne servit plus à personne. A cette porte murée s'adosse aujourd'hui l'échoppe d'un menuisier. Outre les présents particuliers laissés à chacun

des hôtes des maisons Lohobiague et Joanoënia, et qu'on voyait encore dernièrement briller dans leur trésor de famille, Louis XIV fit don à l'église d'un assortiment complet de vases et ornements sacrés d'un beau travail, connus sous le nom de *chapelles*. Monsieur et Mademoiselle l'enrichirent à leur tour de divers tableaux de maîtres, dont un, seul, portant la signature de Restout, est parvenu jusqu'à nous. Il orne une des chapelles latérales.

Saint-Jean-de-Luz fut si fière et si heureuse d'avoir été le théâtre de ce grand événement qu'un de ses poëtes populaires, voulant exprimer le sentiment général, fit les vers suivants :

Sen Jan-dé-Lutz, pétit Paris.
 Bayoune l'escudérie ;
 Lou rey qué s'y maride ;
 L'abesque quès yé mourt ;
 L'intenden qué y ès démourat.

Saint-Jean-de-Luz, petit Paris.
 Bayonne l'écurie.
 Le roi s'y marie ;
 L'évêque y meurt ;
 L'intendant y demeure.

C'est, du reste, sous le règne de Louis XIV que Saint-Jean-de-Luz atteignit à l'apogée de sa prospérité. Sans compter les navires employés au grand et au petit cabotage, elle armait avec Ciboure quatre-vingts bâtiments de haut bord, montés par trois mille marins, pour la pêche de la baleine et celle de la morue. Mais l'heure de sa décadence approchait. D'abord l'édit de 1669, relatif à l'enrôlement général et à la levée régulière des matelots pour le service de la flotte, lui fut appliqué, malgré les franchises dont elle avait joui jusqu'alors. En vain elle tenta de résister, force lui fut de se soumettre et de subir la loi commune. La guerre ou plutôt les guerres finies, elle avait perdu la meilleure partie de sa population mâle. Au lieu de quatre-vingts navires, elle put à peine en armer quinze ou vingt. Puis la paix d'Utrecht, en dépouillant la France de Terre-Neuve, porta un coup non moins funeste à Saint-Jean-de-Luz et à Ciboure. La misère devint telle que l'émigration commença. Enfin une dernière cause de ruine, et la plus formidable de toutes, se manifesta tout à coup.

« La mer, dit M. Léonce Goyetche, contenue jusque-là dans ses bornes naturelles, franchit brusquement ses rivages et marcha à l'assaut de la ville. Ses progrès incessants sur la plage, phénomène géologique aussi étrange qu'inattendu, le bouleversement qu'elle amena dans les régions de la barre et du port, achevèrent l'œuvre de décadence commencée. »

La première attaque de la mer contre Saint-Jean-de-Luz datait de la seconde moitié du XVII^e s. Jadis la ville avait ses digues naturelles. L'entrée de la baie était plus étroite : un banc de roche faisait l'office de brise-lames, et l'embouchure de la Nivelle restait encaissée, comme l'a constaté M. A. de Quatrefages, entre la montagne de Bordagain et une grande dune. Mais les pointes du Socoa et de Sainte-Barbe céderent peu à peu, sous les coups répétés des vagues ; le plateau de l'Arta s'abaisse de plus en plus, et la mer, arrivant sans obstacle sérieux jusqu'à la plage, finit par l'entamer. En 1686, Vauban fut chargé de constater le mal et d'y apporter un remède. Il conçut et proposa de grands projets que les guerres ruineuses de la fin du règne de Louis XIV ne permirent pas de mettre à exécution. A quoi bon raconter ici toutes les tentatives inutiles qui furent faites pour sauver la ville menacée d'une ruine totale ? Les tempêtes de 1749, 1782, 1822 détruisirent tous les travaux entrepris, emportèrent des rues entières, et cependant la digue construite sous la Restauration par M. de Baudres avait 15 mètres de largeur à la base, 10 mètres de hauteur au-dessus du sol ; elle était munie d'enrochements et d'une triple rangée de pilotis profondément enfoncés. La tempête de 1822 dura huit jours. Quand elle s'apaisa, on ne trouva pas même un débris de cette digue sur une longueur de 140 mètres. Partout, sur ces ruines qu'il avait faites, l'Océan avait passé son niveau. De mémoire d'homme, a dit un ingénieur chargé de constater les dégâts, aucun spectacle de destruction n'avait été plus terrible.

M. A. de Quatrefages explique ainsi la cause particulière qui donne une si grande puissance à l'Océan le long de ces côtes, et surtout à Saint-Jean-de-Luz. « Prenez un entonnoir renversé, et plongez-le rapidement dans un vase rempli d'eau, en ayant soin de ne pas submerger l'ouverture ; à chaque mouvement, vous ver-

rez le liquide monter dans l'entonnoir, bien au-dessus du niveau extérieur, et s'élançer en gerbe par l'orifice. Si, l'entonnoir restant immobile, le vase s'élevait brusquement de bas en haut, il en serait exactement de même.

« Eh bien, la baie de Biscaye, créée par la réunion des côtes de France et d'Espagne qui se coupent presque à angle droit, forme une sorte d'entonnoir gigantesque dont la base s'ouvre au nord-ouest. En outre, dans presque toute leur étendue, ces côtes plongent dans la mer sous des pentes de plus en plus rapides à mesure qu'on avance vers le fond de la baie, et la profondeur des eaux, à peu de distance du rivage, s'accroît dans le même rapport. Aussi la houle, poussée par le vent du nord-ouest, traverse toute l'Atlantique, et arrive jusqu'à l'entrée de la baie de Biscaye sans rencontrer aucun obstacle. Resserrée par les côtes qui se rapprochent, elle agit en grand, comme l'eau de notre entonnoir, et se précipite vers le fond avec une rapidité croissante. C'est seulement à peu de distance du rivage que ses vagues profondes, heurtant les escarpements sous-marins, tendent à s'élançer en fusées, comme celles qu'on voit se produire à fleur d'eau le long de nos digues ; mais, arrêtés et déviés par les couches d'eau qui les couvrent, ces courants descendants se changent en *flots de fond* qui se meuvent avec une effrayante vitesse, et déferlent contre la plage avec une irrésistible puissance. Pendant la tempête de 1822, les vagues, parties des roches d'Arta, avaient jusqu'à 400 mèt. d'amplitude, et parcouraient 20 mèt. par seconde. Elles marchaient donc près de deux fois plus vite qu'une locomotive faisant dix lieues à l'heure. »

Les parages du golfe ne sont pas moins périlleux que la baie. Dans la haute mer, en face de Saint-Jean-de-Luz, s'étend un large plateau de rochers, où les tempêtes sont extrêmement redoutables. « Quoiqu'il n'y ait sur le plateau de Saint-Jean-de-Luz qu'un petit nombre de points sur lesquels un grand bâtiment puisse craindre de tomber, nous pouvons affirmer, dit M. Bon-temps-Beaupré, que toutes les parties de ce plateau sont dangereuses, même pour un vaisseau de ligne dans un fort coup de vent du large. La baie de Saint-Jean-de-Luz est inabordable quand la

mer brise avec violence sur les fonds de roches qu'il faut traverser pour y arriver. »

Au lieu des cent navires de haut bord qui animaient autrefois son bassin, on y trouve à peine une ou deux barques de pêche. Ciboure, sa voisine et souvent sa rivale, n'est pas moins ruinée ; sa population n'est plus que de 1966 âmes. Toutefois un avenir meilleur semble réservé à Saint-Jean-de-Luz. Ses bains de mer, fondés en 1850, sont de plus en plus fréquentés. L'établissement de Sainte-Barbe, qui, malgré son installation provisoire, avait reçu en 1853, 1854 et 1855, un grand nombre de baigneurs, s'est, à l'aide d'une souscription publique, agrandi en s'embellissant ; il a construit des cabanes commodes, fondé un buffet et un cabinet de lecture, créé des bains chauds, organisé un service d'omnibus, etc., etc.

L'église de Saint-Jean-de-Luz, dédiée à saint Jean-Baptiste, a été fondée au XIII^e s. ; mais, souvent remaniée depuis, elle n'a conservé de la construction primitive que quelques fenêtres ogivales, et ses deux portes du sud aux archivoltes gothiques. Elle n'offre aucun intérêt architectural. Le sol de l'église est tout entier réservé aux femmes ; comme dans toutes les autres églises du pays basque français, les hommes occupent des tribunes établies autour de la nef. Nous avons déjà parlé du tableau de Restout, qui décore une de ses chapelles. M. Léonce Goyetche y signale à la curiosité des étrangers un tableau à légendes du jugement dernier, et une Vierge demi-nature tenant son fils sur ses genoux, relégués sous le porche, et dont l'inscription gothique et le style rappellent le XIV^e s.

Les autres monuments publics ne sont pas plus intéressants que l'église. Mentionnons seulement l'hôtel de ville, construit en 1657, et l'hôpital civil (l'ancien hospice des pèlerins de Saint-Jacques). Parmi les maisons particulières, les plus curieuses pour leur architecture ou pour leurs souvenirs sont : la maison Esquerrena (rue Montante), une des rares maisons qui échappèrent à l'incendie de 1568 ; — le château Louis XIV, bâti sous Henri III ou Henri IV, flanqué de deux tourelles en encorbellement, au toit aigu et couvert en ardoises. Il n'a plus malheureusement que deux rangs d'arcades au lieu de trois ; — Joanoënia ou le château

de l'Infante, construction irrégulière des premières années du XVII^e s., et récemment restaurée. Sur une plaque de marbre placée au-dessus de la porte d'entrée, se lit cette inscription :

L'infante je reçus l'an mil six cent soixante,
On m'appelle depuis le château de l'Infante.

On peut visiter à l'intérieur deux tableaux de Gérôme, représentant le mariage de Louis XIV et la réunion politique des royaumes de France et d'Espagne, accomplie temporairement en 1701¹. Les anciennes fresques qui décoraient le plafond de la grande salle et des appartements voisins avaient été tellement dégradées par les pluies qu'on a dû les effacer; les fresques actuelles sont modernes. De la décoration générale de 1660 il ne reste que les armes de France, peintes au tympan supérieur de l'escalier, avec un entourage de fleurs de lis et de lettres L majuscules.

M. Léonce Goyetche cite encore : — la *maison Betbeder*, qui déploie sur le quai de belles lignes ; — la *maison Saint-Martin*, qui a conservé une tour au centre, des mansardes à écurosson et un balcon en fer ouvrage datant de 1713 ; — la *maison Leremboure*, couronnée d'une corniche à médaillon et de pinacles en boules, — la *maison des Pendebet*, du temps de Louis XIV ; — la *maison des Dasconagueire* (entre le château de l'Infante et la mer), où a logé le cardinal Mazarin ; — les *maisons Macaye* ou *Dop, Pagez, Ducos, Cazauran* ou *Dargaignaratz, Saint-Jean* ou *Rivière, Laxalde, Ducontenia, Sopite*; enfin, sur la place de l'Église, un vaste édifice en forme de chalet, vrai *fac-simile* du style indigène et prototype des constructions basques, à trois corps et trois étages surplombant, à la façade verticalement rayée de colombages peints en vert.

1. A ce propos il n'est peut-être pas sans intérêt de relever une erreur historique trop accréditée. Louis XIV n'a jamais dit : *Il n'y a plus de Pyrénées.* « L'ambassadeur d'Espagne dit fort à propos, raconte Dangeau dans son *Journal*, que le voyage d'Espagne devenait aisément et que présentement les Pyrénées étaient fondues. » Mme de Genlis signala la première l'erreur commise par Voltaire, et que M. Édouard Fournier, beaucoup trop injuste envers l'auteur de l'*Essai sur les mœurs et du règne de Louis XIV*, a signalé à son tour avec une regrettable acrimonie dans son intéressant ouvrage, intitulé : *l'Esprit dans l'Histoire.*

Au nord de Saint-Jean-de-Luz, au delà de l'établissement des bains, se dressent à 30 mèt. les hauteurs de Sainte-Barbe, couronnées des débris d'un fort ruiné ; on y découvre une belle vue sur la mer. A la *Croix d'Archiloa*, située 1 kil. plus au nord en remontant vers Guethary, la falaise atteint 50 mèt.

Quand on traverse la Nivelle, on voit à droite la douane, qui occupe l'ancien couvent des Récollets, et on entre dans *Ciboure*, dont la population mâle, adonnée exclusivement à la carrière maritime, est presque toujours absente, surtout pendant la saison d'été.... Un établissement de bains a été fondé à Cibourne il y a quelques années. Il est dominé par le coteau de Bordagain, qui, à son point le plus élevé, atteint 81 mèt., et d'où l'on découvre un charmant panorama. Si, au delà de Ciboure, on continue à longer la côte méridionale de la baie, on ne tarde pas à franchir une petite rivière, et bientôt on atteint le *Socoa*, petit port créé par Henri IV en face de Sainte-Barbe, à l'entrée de la baie, prospère à une certaine époque, ruiné aujourd'hui. O y voit, outre de belles falaises, un fort en miniature bâti sur un rocher isolé de la rive et que vient battre la lame, un phare de troisième ordre, visible à la distance de 16 kil., et une jetée reconstruite en 1829 par M. l'ingénieur Vionnois.

A la sortie de la station de Saint-Jean-de-Luz, on traverse la Nivelle, puis on contourne à gauche, et par une grande courbe de 3 kil. de développement, les collines qui portent les habitations du faubourg de Ciboure. Sur la gauche on aperçoit le vieux château d'*Urtubie*, ancien manoir où Louis XI s'est rencontré avec les rois de Castille et d'Aragon, en 1462. Urtubie est aujourd'hui un domaine entouré de métairies. Du même côté, se trouve le village d'*Urrugne*, dominé par les hauteurs boisées de la *Croix-des-Bouquets*. Au delà s'élèvent, à l'extrémité de la chaîne des Pyrénées, les deux montagnes de la *Rhune* et de la *Haya*¹. La voie s'engage ensuite dans un tunnel de 415 mèt., dit le tunnel des *Redoutes*. On aperçoit, en effet, à droite, les deux redoutes d'*Exail* et de *Fady*, à gauche, celle des *Sans-Culottes*, qui font

1. Pour l'ascension de la Rhune voir l'*Itinéraire des Pyrénées*, par Adolphe Joanne. Paris, Hachette et C^e.

partie de l'ancien système de défense des hauteurs, en avant de la frontière. Le tunnel est au point le plus élevé de la ligne, à 43 mèt. 1/2 d'altit. Au delà, la voie ferrée descendant par une pente de 1 pour 100, se rapproche de la mer, laisse à gauche la redoute *Senès*, et côtoie l'une des courbes de la *Bidassoa*, formant la baie d'Hendaye. Sur la droite, à 1500 mèt., et de l'autre côté de la baie, s'élève la vieille forteresse espagnole de *Fontarabie*, et plus loin s'étendent les falaises du *cap Figuier*, commencement des côtes de Cantabrie, à l'extrémité de l'embouchure de la Bidassoa. Béhobie et l'ancienne entrée de l'Espagne, dominés par la montagne de Louis XIV, sont à 2000 mèt. de distance sur la gauche:

29^e STATION. — HENDAYE.

13 kil. de Saint-Jean-de-Luz. — 36 kil. de Bayonne. — 234 kil. de Bordeaux.

Hendaye (hôt. *Imatz, Grand-Hôtel*, au bas de la Grande-Rue, sur le golfe) est un village de 456 hab., et la dernière station du chemin de fer français. (*Buffet avec arrêt de 30 min., pour les trains venant d'Espagne. Bureau de change des monnaies.*) Le train allant en Espagne ne s'y arrête que 5 min., et continue vers *Irun*, où se fait le transbordement des voyageurs et des bagages dans le train espagnol. Ce transbordement est nécessaire par les dimensions différentes de la voie espagnole, qui mesure entre rails 30 cent. de plus que les voies européennes. A l'inverse, les trains venant d'Espagne ne s'arrêtent pas à Irun, et le changement de voitures se fait à la gare d'Hendaye. La ligne comprend, par conséquent, entre ces deux stations, les deux voies française et espagnole placées côté à côté.

« Dans un jour de colère, le matin de l'affaire de la Croix-des-Bouquets, en 1793, Fontarabie, dit M. G. de Lavigne, se mit à faire pleuvoir sur Hendaye des boulets et des obus. Un fort protégeait le village; une redoute occupait cette élévation au nom pompeux, qu'on appelle la montagne de Louis XIV; tout cela fut enlevé, surpris, détruit par les Espagnols de don Caro.... » Depuis, Hendaye est restée une ville morte jusqu'à ces dernières années, où la construction du chemin de fer et l'établissement d'une importante gare y ont amené une nombreuse population. Hendaye renait tous les jours de ses ruines : il s'y construit des

maisons, des hôtels, de beaux magasins où viennent déjà s'approvisionner les villes espagnoles voisines. Hendaye était autrefois célèbre pour son excellente eau-de-vie (il s'y en fabrique maintenant très-peu), et donne encore son nom aux produits alcooliques expédiés par les négociants de Bayonne. Hendaye se divise en *haut* et *bas* Hendaye. Sur le point culminant du haut Hendaye s'élève une église à grosse tour carrée, au milieu de l'ancien cimetière, où se trouvent de nombreuses pierres tumulaires des XVII^e et XVIII^e s. D'Hendaye on peut traverser la Bidassoa en bateau pour aller à Fontarabie, située sur la rive opposée du fleuve, qui forme, à marée haute, un golfe séparant Hendaye de sa plage. Cette plage passe dans le pays pour une des plus belles de France; c'est peut-être beaucoup exagérer, mais elle est très-remarquable par son sable fin et sa faible pente, qui permet de s'avancer à plusieurs centaines de mètres en mer sans avoir de l'eau au-dessus des épaules. Elle est très-fréquentée par les baigneurs espagnols.

La Bidassoa débouche dans la mer à 2 kil. au N. d'Hendaye. A 3 kil. au N. le *cap Sainte-Anne* projette sur l'Océan ses belles falaises à pic de 50 mètres de haut (belle vue sur la mer, le golfe, le Jaizquibel et la Haya).

La voie française, en sortant de la gare d'Hendaye, parcourt encore 300 mèt. avant d'atteindre la rive de la Bidassoa et le beau pont international en pierre, long de 130 mèt., qui franchit le fleuve. Le milieu de ce pont et le milieu du chenal de la Bidassoa forment la limite entre les deux pays. A dr. du pont, le regard s'étend sur l'embouchure, et sur la colline que couronne Fontarabie; à g. s'élève, à 3 kil. au delà de Béhobie, la colline de *San Marcial*, surmontée par un ermitage et par un fort, premier ouvrage de défense du territoire espagnol. Cet ermitage a été élevé en l'honneur de la victoire remportée, en 1522, par Bertrand de la Cueva, sur les troupes françaises que commandait Bonnivet. En 1813, le maréchal Soult, faisant un dernier effort pour dégager Saint-Sébastien, donna l'ordre au général Reille de traverser la Bidassoa, et d'attaquer les troupes espagnoles postées sur la colline de Saint-Martial. Les Français, vaincus malgré leurs vaillants efforts, durent repasser en désordre la Bidassoa. Ce fut

la dernière bataille livrée sur le sol espagnol pendant la retraite du maréchal Soult. Les habitants des villes et des villages voisins se rendent chaque année en pèlerinage à la chapelle de Saint-Martial, où une inscription commémorative rappelle ce succès.

Plus loin se dresse la montagne de la Haya. L'île célèbre des *Faisans*, entourée de travaux qui défendent ce vieux souvenir historique des envahissements du fleuve et des atteintes de la marée, est également sur la g., cachée à la vue du voyageur. On parcourt, au delà du pont, sur 2400 mètres, une plaine bien cultivée.

30^e STATION. — IRUN.

2 kil. d'Hendaye. — 38 kil. de Bayonne. — 236 kil. de Bordeaux.

Irun (*buffet*) est la première station espagnole. On s'y arrête 25 min., pour la visite de la douane, et le changement de voitures. L'horloge d'Irun et celles de toute la ligne sont réglées d'après l'heure de Madrid, qui tarde de 25 min. sur l'heure de Paris et des trains français.

Irun (*Fonda del Norte*, café de *la Iberia*) est une ville de 5750 hab., située à 800 mètres à gauche de la station, sur une colline dominant la rive gauche de la Bidassoa, au pied des dernières ramifications de la Haya, à la lisière d'une vallée que domine le Jaizquibel au N. sur la rive g. de la Bidassoa, entre le mont Jaizquibel, au N., et les dernières ramifications de la Haya, au S. Son nom signifie *bon lieu* en langue basque.

La ville d'Irun paraît avoir été l'*Hanusa* des Romains; il y a été trouvé plusieurs débris de murailles et des médailles qui attestent son antiquité. Cependant son nom d'Irun apparaît pour la première fois dans un édit d'Alphonse VIII, en 1203. Comme toutes les autres villes de la frontière, elle a été souvent incendiée. En 1837, elle fut prise d'assaut et pillée par les troupes de la reine, sous les ordres du général Evans; 700 carlistes y furent massacrés.

La ville d'Irun porte les titres de *Muy noble y leal, benemerita y generosa*; ses armes ont pour exergue *Vigilante custos*.

Le faubourg d'Irun qui se trouve du côté de la frontière française se distingue par sa saleté, mais l'intérieur de la ville est très-propre. L'église, dédiée à *Nuestra Señora del Juncal* (des

Joncs), parce qu'elle était située au milieu de terrains marécageux, ne ressemble nullement aux églises romanes et gothiques : on peut la regarder comme un type de l'architecture religieuse du Guipuzcoa pendant la Renaissance. Son beau vaisseau a 28 mèt. de largeur et 43 de longueur. Du reste, l'ornementation y est à peu près nulle : l'autel et deux tombeaux assez bien sculptés méritent seuls d'être visités. Ces deux tombeaux ont été élevés à la mémoire de l'amiral don Pedro, de Zubiaur et du bachelier Astigarraga.

Sur la place d'Isabelle II, reine constitutionnelle, ou plaza de la Constitucion, s'élève la Casa consistorial (hôtel de ville), assez lourde construction du XVII^e s.

Irun possède une forge et une fabrique de savon. A peu de distance de la ville, et près de l'ermitage de Saint-Martial, jaillit une fontaine d'eau ferrugineuse. Dans les montagnes avoisinantes, sont exploitées des mines de zinc et de plomb argentifère.

Ce qu'il y a de plus curieux à voir à Irun, comme dans les autres villes du Guipuzcoa, c'est la danse et le jeu de paume.

Le dimanche soir, sur la plaza de la Constitucion, sous les arceaux de la Casa consistorial, trois hommes se promènent d'une extrémité à l'autre; deux jouent d'un long flageolet, qu'ils tiennent d'une main, tandis que de l'autre ils frappent d'une baguette la peau d'un petit tambourin; le troisième bat simplement du tambour. Au son de cet orchestre, la population exécute des figures chorégraphiques très-compliquées, que la tradition a conservées depuis les temps primitifs. Toutes les fenêtres de la place sont ornées de curieuses espagnoles, accoudées sur les balcons armoriés.

Le jeu de paume est la passion favorite des Basques, qui y déplient une grande vigueur et une remarquable agilité.

EXCURSION D'IRUN A FONTARABIE.

Au sortir d'Irun, on aperçoit les deux villes ennemis d'Hendaye et de Fontarabie, et l'embouchure de la Bidassoa, dominée par les pointes rocheuses de Sainte-Anne et du Figuier. On fait un grand détour à g. pour éviter les canaux marécageux remplis par les eaux de marée, et l'on traverse sur des levées une plaine allu-

viale couverte de magnifiques champs de maïs. Après avoir laissé à g. un ancien couvent de capucins, on atteint (1 h. env.) le pied de la petite colline que couronne

Fontarabie, en espagnol *Fuenterrabia*, en latin *Fons rapidus*, V. de 3200 hab. C'est la ville espagnole par excellence, avec ses toits qui se rejoignent presque au-dessus des rues, ses maisons noircies par le temps, ses portes chargées d'écussons gigantesques, ses balcons en fer ouvrage, ses fenêtres grillées, à travers lesquelles regardent les jeunes filles, et ses boutiques sombres. Ce qui lui donne surtout un aspect tout particulier, c'est l'état de ruine, de solitude, de désolation dans lequel elle se trouve. Ses fortifications et ses portes sont à demi écroulées. En certains endroits on ne voit que des décombres; les débris des murailles sont percés à jour par les boulets, et quelques gitanos habitent seuls ces ruines abandonnées. Rien de plus saisissant que l'aspect de la rue principale, qui monte à l'église, quand on l'aperçoit après avoir franchi le seuil de la dernière porte.

François I^r s'empara de Fontarabie en 1521; en 1638 le prince de Condé et l'archevêque de Bordeaux l'assiégèrent, mais une partie de leurs troupes se révolta, et la garnison, tombant à l'improviste sur les Français, n'en fit qu'une boucherie; pendant la déroute, plus de 2000 soldats français se noyèrent dans les eaux de la Bidassoa. En cette occasion, les Espagnols de la ville firent des prodiges de valeur. En 1794, défendue par 800 hommes et 50 bouches à feu, Fontarabie accueille par une décharge à mitraille 300 Français qui venaient, sous les ordres du capitaine Lamarque et du représentant Garreau, venger la destruction d'Hendaye; le détachement républicain répond par une fusillade nourrie, s'empare d'une position qui domine la place et la somme de se rendre. Deux capucins la défendaient. Lamarque leur déclare qu'ils seront, aussi bien que d'autres, passés au fil de l'épée, si la place n'est pas livrée dans un délai de six minutes, et les capucins, qui ne se soucient pas qu'on tienne parole, n'essayent plus de la défendre. En 1808, en 1813, en 1823 et en 1837, cette malheureuse ville fut encore prise ou reprise. Elle avait reçu d'ancienne date, et selon un vieil usage espagnol, les titres de *muy noble*, *muy leal*; Philippe IV lui concéda, en 1618, celui de *muy*

valorosa en souvenir de l'héroïque défense soutenue pendant 69 jours par les femmes de Fontarabie contre 25 000 assiégeants; enfin, Ferdinand VII, à son avénement, la nomma *siempre muy fiel*.

L'église est, à l'extérieur, du style de la Renaissance et, à l'intérieur, du style gothique; elle n'a de remarquable que les sculptures de l'autel. De la terrasse de la sacristie, on jouit d'un beau point de vue. Le château fut construit par le roi de Navarre, Sancho Abarca, qui régnait vers 907. Il renferme deux parties bien distinctes : la façade du couchant, située du côté de la place, et qui doit dater de la dernière partie du xvi^e s. tout au plus, et des constructions beaucoup plus anciennes qui dominent la Bidassoa. La première partie, attribuée à Charles-Quint, et connue sous le nom de Palais de Jeanne la Folle, est d'une architecture lourde et massive; maintenant elle tombe de vétusté. Du reste cette curieuse ville, si morte et si ruinée, possède encore un grand nombre de *palacios* qui témoignent de son ancienne splendeur. « Leurs façades offrent, sur des dessins assez peu variés, dit M. Cénac-Moncaut, le caractère de lourdeur pompeuse et de solidité grandiose qui forme le cachet de la Renaissance espagnole, dans les églises comme dans les constructions civiles. Celui du comte de Torrealta, entre autres, élève ces qualités et ces défauts à leur plus haute expression. »

A Fontarabie, chaque fenêtre a son balcon, et chaque balcon son rideau extérieur jaune, bleu, blanc, gris, défendant au soleil l'entrée des appartements. Derrière ces *toldos*, façons de voiles qui flottent au vent, se cachent des têtes de femmes, les rêveuses *senoritas* des romances. Mais le voyageur est littéralement assailli par des troupes d'enfants et de mendiants.

Au N. de Fontarabie se trouve le petit *port de la Madeleine*, habité par des marins qui s'occupent de la pêche, surtout de celle du saumon. Plus loin s'avance dans la mer le *cap ou pointe du Figuier*, qui porte un phare à feu fixe élevé de 100 mètres, au-dessus du niveau de la mer : on le voit à 7 milles de distance. Du phare on peut jouir, pendant les temps clairs, d'une superbe vue sur la côte de France et l'embouchure de l'Adour. Le coup d'œil est splendide; on a devant soi l'immensité de l'Océan, derrière soi,

les premières montagnes de la chaîne des Pyrénées. On entend le mugissement continual des vagues, et tout à côté, on voit couler paisiblement les flots limpides de la Bidassoa.

Le port de Fontarabie est sûr, mais dans les basses eaux il reste presque à sec ; il reçoit quelques goëlettes des Asturias chargées de minerai de fer et de houille pour les usines de la province de Guipuzcoa. On peut s'y procurer des bateaux pour traverser la Bidassoa, moyennant quelques pièces de menue monnaie : on va aborder à Hendaye, d'où l'on peut gagner, à travers des collines couvertes de landes, Saint-Jean-de-Luz, le long de la côte.

A peu de distance de la gare d'Irun, la voie pénètre au milieu d'une série de tranchées pratiquées à travers les collines, qui relient la base de la montagne de Haya, à g., au mont *Jaizquibel*, dont la longue crête sépare à dr. la campagne d'Irun du fond du golfe Cantabrique. Par instanis, entre ces tranchées, on aperçoit un joli pays, de riches cultures et des coteaux verdoyants. A 2 kil. de la gare, on rejouit et on croise la route de Madrid, qui suit constamment la voie de fer, soit à dr., soit à g., jusqu'à la traversée des montagnes. Le premier tunnel de la ligne, long de 466 mètres, est pratiqué sous le col de *Gainchusqueta*, l'un des contre-forts du Jaizquibel. On se trouve, à la sortie, au milieu d'une vallée boisée, sillonnée de cours d'eau.

31^e STATION. — RENTERIA.

10 kil. d'Irun. — 48 kil. de Bayonne. — 246 kil. de Bordeaux.

Renteria, bourg de 2800 hab., est bien déchu de son importance passée. Il s'y construisait autrefois des navires de 800 tonneaux. La première fonderie de l'Espagne y fut établie par le marquis de Iranda. Il s'y fait encore un assez grand commerce de clous et de quincaillerie. L'église est une espèce de forteresse crénelée. Sur le point le plus élevé du bourg, on remarque un vaste bâtiment carré, ancien palais particulier ou maison de ville, dont la construction remonte évidemment, dit M. Cénac-Moncaut, au xv^e s. ; du reste, on trouve à Renteria un grand nombre de vieilles maisons du xv^e s., percées de petites fenêtres géminées ogivales.

Au delà de Renteria, sur la rive g. de la rivière d'Oyarzun,

s'élève un coteau d'où l'on peut apercevoir, en se retournant, la Haya et les montagnes qu'elle domine; à dr., de l'autre côté de la rivière, on remarque une église de capucins entourée de quelques maisons en ruine. A dr., sur l'autre rive de l'Oyarzun, se voit le bourg de *Leso*, près duquel se trouvent d'importantes carrières. Autrefois de nombreux navires y apportaient les richesses des deux Indes. Son christ de bois y attire seul chaque année un grand nombre de pèlerins.

On traverse l'Oyarzun sur un beau pont de fer, et tout aussitôt on s'engage dans un tunnel de 200 mètres, à la sortie duquel on voit se développer, à dr., la baie des *Passages*, formant l'embouchure de l'Oyarzun, et des rochers immenses qui défendent l'entrée de cette baie vers la mer.

32^e STATION. — LES PASSAGES.

2 kil. de Renteria. — 50 kil. de Bayonne. — 248 kil. de Bordeaux.

Le port des *Passages* est le plus sûr des côtes de la Biscaye, mais les atterrissages de l'Oyarzun et d'autres petits ruisseaux le comblent graduellement, et sans doute peu d'années suffiront pour le rendre inutile. Il communique avec la mer par une étroite embouchure ouverte entre deux promontoires, et pourrait, s'il était nettoyé, devenir un port militaire de premier ordre. De ses chantiers sont sortis un grand nombre de navires pendant les XVI^e, XVII^e et XVIII^e s. Six vaisseaux, qui étaient sur le point d'y être achevés, y furent brûlés en 1719 par le duc de Berwick. C'est des *Passages* que la Fayette partit pour l'Amérique. C'est là que s'embarquent aujourd'hui pour l'Amérique la plupart des émigrants basques.

Sur le promontoire qui domine l'entrée du côté de l'E., s'élève une tour ronde adossée à un bâtiment carré et construit peut-être sous Isabelle la Catholique, pour la défense du port; elle porte le nom de Sainte-Isabelle. La ville, pittoresquement située au fond de la rade, se divise en deux parties autrefois séparées, *San Juan*, sur la rive dr., et *San Pedro*, sur la rive g., comprenant ensemble une population de 1250 âmes. Ses habitants sont tous pêcheurs. Les femmes sont renommées pour l'habileté avec laquelle elle manient l'aviron. Cette réputation date de loin: Philippe IV avait

admiré leur adresse en 1660, lorsqu'il amena l'infante Marie-Thérèse à Irun, pour épouser Louis XIV, et, aussitôt rentré à Madrid, il en demanda douze pour conduire les nacelles royales sur la pièce d'eau du Buen Retiro. Les voyageurs qu'elles se disputent pour leur faire traverser le bassin, et qui ne comprennent pas leur langage, pourraient se croire tombés en de fort mauvaises mains s'ils n'étaient assurés à l'avance de leurs bonnes intentions.

L'église de San Juan, la plus importante des églises des Passages, est une lourde construction sans intérêt; elle n'a pas de clocher. San Juan des Passages possède une fabrique de porcelaine importante; elle importe le kaolin de Limoges.

La voie longe le fond de la baie et le bassin de retenue qui y fait suite sur un viaduc en pierre long de 67 mètres., à 15 mètres. au-dessus du niveau moyen de la mer; la route est au-dessous de la voie, à g. On traverse un pays très-accidenté, dont la vue est malheureusement interceptée par un trop grand nombre de tranchées; à g. est le village d'*Alza*; à dr., sur les pentes du mont *Ulía*, on aperçoit de nombreuses habitations, qui précèdent Saint-Sébastien. Une courbe de la voie présente successivement aux regards les dunes de la *Zurriola*, le cours et l'embouchure de la rivière *Urrumea*, au delà de laquelle se développe la ville au pied du mont *Orgullo*; puis la baie, la *Concha*, dont l'entrée, barrée par l'île de *Santa-Clara*, est commandée par les masses imposantes des monts *Orgullo* et *Igueldo*, couronnés de forts.

Une magnifique plage de sable fin, descendant à la mer par une pente insensible, décrit un vaste demi-cercle tout autour de la baie; elle est chaque année le rendez-vous de nombreux baigneurs, qui viennent à Saint-Sébastien de presque tous les points de l'Espagne. Cette ville est le Dieppe ou le Brighton de Madrid.

La station, bâtie sur la rive dr. de l'*Urrumea*, laisse à dr. la ville et la baie, à 1 kil.

33^e STATION. — SAINT-SÉBASTIEN.

5 kil. des Passages.— 55 kil. de Bayonne. — 253 kil. de Bordeaux.

Hôtels : *Beraza*, *Martin Ezcurra*, *Parador réal*, *la Victoria*, *Verdejo* dans le faubourg.

Omnibus : 2 réaux 25 c. par place ; 2^e réaux 1/2 pour 30 kil. de bagages ; une valise, 2 réaux ; un sac de nuit, ou carton à chapeau, 6 cuartos.

Saint-Sébastien, ville maritime de 14 200 hab., était jadis la capitale du Guipuzcoa ; elle est aujourd’hui la résidence du capitaine général des provinces basques. Jusqu’à ces dernières années circonscrite dans une enceinte de murailles, dont une récente ordonnance royale vient d’autoriser la démolition, elle occupait un espace carré très-restréint, au pied du mont Orgullo ; elle est actuellement en mesure de prendre un développement considérable et de s’entourer de constructions nouvelles.

Saint-Sébastien est une ville entièrement neuve, dont toutes les rues, tirées au cordeau, se coupent à angle droit. Cependant c'est dans la nuit des temps qu'il faut chercher l'époque de sa fondation. Peu de villes en Espagne ont eu tant à souffrir de sièges, d'incendies et d'autres fléaux. Il est probable qu'elle fut détruite une première fois par les Normands. Dévastée par le feu en 1338, 1361, 1378, 1397, 1433, elle eut à se défendre contre les Français en 1513, en 1542 et en 1638. Le duc de Berwick s'en empara en 1719 ; elle dut capituler aussi en 1794 et en 1808 ; mais c'est en 1813 qu'elle eut à subir le désastre le plus complet.

« Depuis cinq ans, dit M. A. de Quatrefages, les Français étaient maîtres de Saint-Sébastien, quand le 28 juin 1813, les troupes du général Graham, et les trois bataillons de Guipuzcoa vinrent mettre le siège devant la place. Les Sébastianais accueillirent avec les démonstrations de la joie la plus vive cette armée soi-disant libératrice, et nombre d’entre eux s’échappèrent pour se ranger parmi les alliés. Du 23 au 29 juillet, les batteries anglo-portugaises détruisirent 63 maisons dans la ville ; mais les habitants de la ville n’en faisaient pas moins des vœux pour le triomphe des alliés, et quand le dernier assaut fut livré et la ville prise, ils s’empressèrent de courir au-devant des Anglais. Leur confiance devait être cruellement trompée.

« Pendant que les Français se retranchaient paisiblement dans la citadelle et aux abords du mont Orgullo, pendant qu'on négligeait à leur égard jusqu'aux plus simples précautions indiquées par l'art militaire, Saint-Sébastien était mis à sac par ses pré-

tendus libérateurs. Une soldatesque effrénée, et que pas un officier ne tenta d'arrêter, pillait les maisons, massacrait les habitants, outrageait l'épouse sous les yeux de son époux, la fille sous les yeux de sa mère. Ici le manifeste publié après le siège par les habitants de Saint-Sébastien signale des actes d'une barbarie atroce. Enfin l'incendie vint couronner dignement ces effroyables scènes. Dans la soirée, les soldats anglais et portugais mirent le feu à une maison de la Grande-Rue, puis sur d'autres points encore, et dansèrent à la lueur des flammes; ce fut en vain que quelques habitants demandèrent qu'il leur fût permis d'éteindre les flammes; ce fut en vain qu'un ordre dérisoire, arraché par les alcades, fut donné dans ce sens. Les charpentiers qui s'étaient offerts, bien loin de se voir escortés, furent maltraités, contraints d'indiquer les maisons où le pillage devait être le plus lucratif, et forcés de s'enfuir pour sauver leur vie. Ainsi, pendant que la cité brûlait d'un côté, le viol, le meurtre continuaient de l'autre. Le manifeste cite ici les noms de quelques-unes des victimes les plus remarquables, et parmi elles on voit figurer des magistrats et des prêtres.

« Pendant toute la nuit, les portes de Saint-Sébastien avaient été fermées. Enfin le jour parut, et, sur les vives instances des alcades, il fut permis aux habitants de quitter leur patrie en ruine. La plupart se hâtèrent de fuir. Une foule absolument sans ressources, des femmes entièrement nues, des vieillards couverts de blessures, s'échappèrent dans la campagne, où un grand nombre périrent. Quelques personnes restèrent, espérant que, la première soif de pillage apaisée, elles pourraient sauver des débris de fortune; mais l'incendie durait toujours, et, quand les alliés crurent n'avoir plus rien à prendre, ils trouvèrent que les flammes allaient trop lentement. Alors ils eurent recours à des cartouches incendiaires, qu'on leur vit préparer ouvertement dans la rue Narrica. Grâce à l'emploi de ces artifices destructeurs, le feu se propagea avec une effrayante activité. Saint-Sébastien tout entier fut détruit. Trente-six maisons demeurèrent seules debout, la plupart adossées aux rochers du Castillo qu'occupaient les Français, les autres attenantes aux deux églises, qui servaient d'hôpital et de caserne aux vainqueurs. Livres, registres publics et privés, ar-

chives civiles et ecclésiastiques, tout fut réduit en cendres, et l'on évalue à plus de 100 millions de réaux les pertes immédiates.

« Les troupes qui étaient montées à l'assaut ne prirent pas seules part au pillage. Les soldats venus sans armes du camp d'Astigarraga, distant d'environ une lieue, se joignirent à leurs compagnons. Les mulets qui suivaient l'armée servirent à enlever le butin, et les employés des brigades alliées aidèrent eux-mêmes à les charger. Les équipages de vaisseaux anglais mouillés au port de Passages eurent leur part, comme l'armée de terre. Vingt-quatre jours après l'assaut, Anglais et Portugais fouillaient encore les cendres de Saint-Sébastien pour y découvrir quelque objet de la plus mince valeur, et pendant ce long intervalle de temps, pas un effort ne fut tenté pour réprimer ces excès, pas un officier ne chercha à arrêter les soldats. Bien plus, les objets volés, quelle que fût leur nature, étaient étalés et mis publiquement en vente au quartier général de l'armée alliée. En présence de ces faits, attestés par une population entière, il est impossible de douter de la connivence des officiers; il est impossible de ne pas faire remonter jusqu'à eux, et surtout jusqu'au général Graham, la responsabilité de cette incroyable destruction.

« L'incendie et le sac de Saint-Sébastien laissaient plus de quinze cents familles sans asile, sans pain, presque sans vêtements. Quatre mois après, le tiers de cette population avait péri de misère et de faim. Les autorités civiles, retirées à Zubietta, après avoir fait constater les faits par une enquête solennelle, demandèrent des secours temporaires et une indemnité qui leur permit de relever leurs habitations; mais en vain s'adressèrent-elles à Wellington, à la régence d'Espagne, au congrès national: l'un et l'autre leur furent refusés. Alors elles publièrent le manifeste et les correspondances d'où nous avons tiré ces détails. Elles en appellèrent à l'Europe entière, et ouvrirent une souscription publique, dont le montant devait servir à rebâtir Saint-Sébastien. Ici encore le mécompte fut aussi complet que possible. Seul, un négociant allemand, établi à Bilbao, s'inscrivit pour une demi-once. Après quelques mois d'attente, l'ayuntamiento dut remercier son unique souscripteur dont l'offrande isolée devenait inutile; mais les registres de la ville constatent encore aujourd'hui que

Saint-Sébastien, brûlée par ses alliés, abandonnée par ses compatriotes, ne trouva de sympathies que chez un seul homme et chez un étranger....

« On ne peut en douter, le 31 août 1813, Saint-Sébastien a été détruit par ses propres alliés, et sa ruine était prémeditée. La responsabilité de cette destruction retombe évidemment tout entière sur les généraux anglais qui commandaient l'armée assiégeante et qui tenaient des événements une véritable omnipotence. Quelle raison pouvait motiver, de leur part, une conduite aussi étrange qu'odieuse ? Certes, ils n'obéissaient pas à un instinct de barbarie gratuite, qui n'est nullement dans le caractère de leur nation. Au moment même où les soldats pillairent et massacraient leurs alliés espagnols, on les voyait accueillir avec une générosité chevaleresque les Français pris les armes à la main. Ils n'avaient pas non plus à faire un exemple, à terroriser des populations hostiles ; comme toutes les provinces d'Espagne, le Guipuzcoa les accueillit en libérateurs. Mais Saint-Sébastien était le ch.-l, d'une des provinces basques où l'industrie et le commerce ont toujours tendu à se développer ; elle avait été le siège de riches compagnies qui exploitaient les colonies espagnoles ; le retour de la paix allait raviver les rapports actifs avec la France, que sa position géographique rend inévitables. Pour cela même peut-être, Saint-Sébastien devait périr. Tout en faisant la guerre à Napoléon, les Anglais profitaient de l'occasion pour assurer leur commerce, pour étouffer jusqu'aux moindres germes dont le développement aurait pu soustraire leurs alliés à ce vasselage industriel que subit encore le Portugal. En Catalogne et jusqu'aux portes de Madrid, les soldats de Wellington brûlaient les fabriques de draps, de cotonnades et de porcelaine ; en Andalousie, ils détruisaient les plantations de cannes à sucre. Le sac de Saint-Sébastien n'eut sans doute pas d'autre cause. C'était toujours cette politique impitoyable que l'on retrouve au fond de tous les actes de l'Angleterre, et qui lui ferait brûler la moitié du monde pour être seule à vendre des cotons à la moitié restante.

« L'âme s'attriste et frémît, a dit M. le comte de Toreno, dans son *Histoire d'Espagne*, au souvenir d'une scène aussi lamentable et aussi tragique, que n'avaient certes pas provoquée ces pacifi-

ques habitants, sortis joyeux au-devant de ceux qu'ils considéraient comme des libérateurs, et dont ils reçurent tout aussitôt des menaces, des injurés et de mauvais traitements. Quel déshonneur et quelle atrocité !.... Ruine et dévastation qu'on ne pourrait croire l'œuvre des soldats d'une nation alliée, européenne et civilisée, mais plutôt l'acte de folie et de furie des bandes ennemis et sauvages venues de l'Afrique. »

A la suite de ce récit, il est important pour nous de consigner ici le témoignage qu'un écrivain espagnol, don Pascual Madoz, accorde à la garnison française retirée dans le château, sur le mont Orgullo : « L'occupation de la ville par les alliés, la victoire même de San Marcial n'abattirent pas le courage du brave général Rey. Repoussant les propositions des assiégeants, sous le feu de 59 canons, obusiers et mortiers, il soutint la défense aussi longtemps que l'honneur militaire pouvait l'exiger, et, lorsqu'enfin il eut capitulé, il s'embarqua portant une carabine sur l'épaule, et avec une fière attitude que rendait bien légitime l'héroïque défense qu'il avait dirigée. »

En 1836, Saint-Sébastien fut assiégée par les carlistes, qui ne purent pas s'en emparer, grâce à la résistance que leur opposa la légion anglaise, commandée par le colonel Arbuthnot, et à la tenace courageuse de la population et de la milice. « Si les combinaisons arrêtées par Votre Excellence, écrivait à cette occasion la municipalité de Saint-Sébastien, au général qui commandait dans la province l'armée d'opérations, si le service de la reine et le triomphe de la sainte cause exigent que cette ville soit de nouveau détruite, nous ferons ce sacrifice avec joie, renonçant dès à présent au moindre secours, décidés à nous ensevelir sous les ruines avant de laisser arborer sur nos murailles une autre bannière que celle d'Isabelle II. »

En 1848, Espartero reçut à Saint-Sébastien un accueil enthousiaste à son retour d'Angleterre.

La ville de Saint-Sébastien porte les titres de *Muy noble y muy leal*, très-noble et très-fidèle.

M. de Quatrefages décrit ainsi l'aspect de Saint-Sébastien, vu du sommet du mont Orgullo ou *del Castillo*, haut de 130 mètres :

« Un amphithéâtre de collines, assez élevées pour mériter le nom

de montagnes, se courbe devant vous en demi-cercle et projette dans la mer, à g. la pointe et les falaises du mont Ulia; à dr, le phare et les rochers de l'Igueldo. Une langue de terre étroite et basse se détache du continent, partage en deux parties à peu près égales ce bassin de trois quarts de lieue de large sur un quart de lieue de profondeur, et s'élargit un peu en atteignant le mont Orgullo. C'est là qu'est bâti Saint-Sébastien. A l'E., au pied des remparts de la ville, vous voyez l'embouchure de l'Urrumea, dont l'œil suit le cours tortueux jusqu'à ce qu'il disparaisse à un redan de la vallée. La rade proprement dite est de l'autre côté. Protégée par les roches avancées du mont Orgullo, par l'ilot de Santa Clara et la chaîne d'écueils qui rattachent ce dernier au mont Igueldo, cette rade ne présente à la mer qu'un étroit goulet. Une magnifique plage l'entouré d'un demi-cercle de sable fin, interrompue seulement par la pointe rocheuse où s'élevait avant les dernières guerres la chapelle de la Antigua. Cette plage, plongeant dans la mer sous une pente à peine sensible, est chaque été le rendez-vous de nombreux baigneurs, qui de tous les points de l'Espagne, viennent chercher ici le plaisir et la santé. Le port lui-même est placé immédiatement au pied du mont Orgullo, complètement abrité de toutes parts et couvert même du côté de la rade par quatre jetées qui se protègent mutuellement.

« Des fortifications à la Vauban, un rempart élevé dont les fossés se remplissent à marée haute, occupent toute la largeur de l'isthme qui joint Saint-Sébastien au continent, et le protègent du côté de la terre. Tapie au pied du mont Orgullo, comme si elle aussi cherchait un abri du côté du N., arrêtée par ses murailles que la mer bat des deux côtés, la capitale du Guipuzcoa forme un carré irrégulier dont la surface est moindre que celle de l'entrepôt des vins à Paris; mais cet espace étroit a été mis à profit autant que possible. Deux églises paroissiales, un couvent, un arsenal, une caserne, tels sont les principaux édifices publics, presque tous rejétés sur les dernières pentes du mont Orgullo. Au centre de la ville l'*hôtel de l'ayuntamiento* occupe tout un côté d'une place à arcades, espèce de Palais-Royal au petit pied. Le reste des terrains est entièrement occupé par de hautes maisons bordant des rues presque toutes en ligne droite, et dont la largeur

semble avoir été strictement calculée d'après les nécessités de la circulation. Ici point de jardins ; à peine quelques cours intérieures. Grâce à cette économie du sol, plus de 10 000 âmes ont trouvé à se loger.

« Malgré cette accumulation d'habitants, malgré les professions assez sales de plusieurs d'entre eux, on voit réigner partout une propreté bien rare dans nos grandes villes. Ce fait s'explique surtout par le mode de répartition de la population. Saint-Sébastien n'a pas de ces rues, de ces quartiers, ramassis de masures et de bouges, qui défigurent nos plus riches cités et où s'entassent les classes peu aisées. Partout les maisons sont à peu près semblables, et comptent des locataires de toute sorte. Le commerçant, le propriétaire occupent le rez-de-chaussée et les premiers étages ; le manœuvre du port, le pêcheur, l'artisan se logent dans les greniers et dans les combles. »

Ce que Saint-Sébastien offre de plus curieux à un étranger, à part sa situation, c'est sa population : pour la bien voir sous ses aspects les plus saisissants, les plus opposés, il faut aller sur la *place Neuve*, le matin, à l'heure du marché, le soir, à l'heure de la promenade.

Saint-Sébastien est la première ville d'Espagne où l'on rencontre le *sereno*, sorte de guetteur de nuit, qui tient une pique à la main, une lanterne sur sa poitrine et qui crie l'heure dans toutes les rues. Les joueurs de guitare, les chanteurs et les sérénades abondent le soir, et ne sont jamais traqués par la police.

Parmi les édifices publics, l'*église de Santa Maria Fabricata* mérite seule une visite. M. Génac-Moncaut l'appelle un chef-d'œuvre de majesté : c'est, dit-il, l'édifice le plus irréprochable dans son ensemble et dans ses détails que la Renaissance ait élevé dans les provinces basques ; elle a 52 mèt. de long sur 35 de large. Les nefs sont très-larges et très-elevées ; le chœur, auquel les Espagnols donnent tant d'importance dans l'ornementation de leurs églises, se fait remarquer par son élégance ; malgré la lourdeur des autels, on ne peut se dispenser d'en admirer la majesté et la richesse.

L'*église de San Vincente*, édifice à trois nefs, du xi^e s., est beaucoup moins belle que celle de Santa Maria.

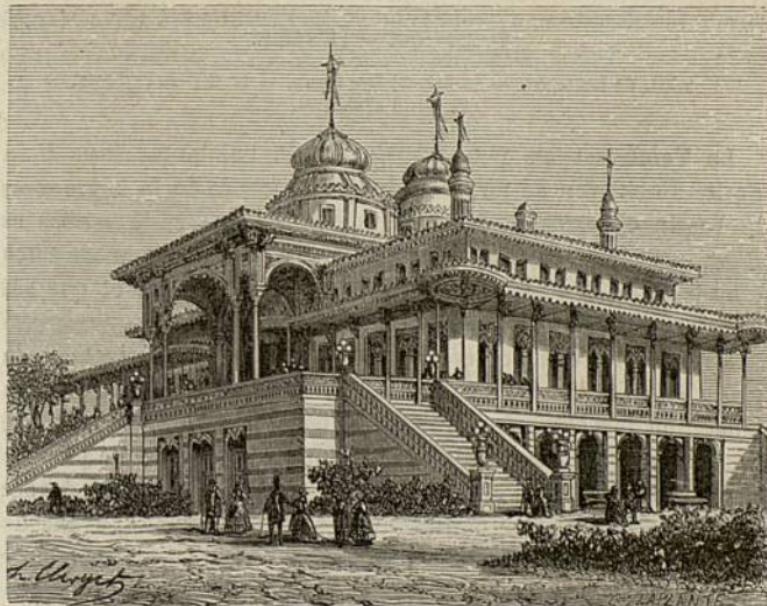
Le *théâtre* n'a rien de remarquable ; on y compte 700 places. — En dehors de la ville se trouvent les *Arènes*, destinées aux courses de taureaux ; elles peuvent contenir 10 000 personnes.

L'importance commerciale de Saint-Sébastien est encore assez considérable : il entre dans son port environ 700 ou 800 navires par an. L'été, surtout pendant la saison des bains de mer, la ville prend une animation extraordinaire.

Les étrangers devront s'empresser de gravir le mont Orgullo, du sommet duquel on découvre les points de vue si bien décrits par M. de Quatrefages. 45 min. suffisent pour atteindre la forteresse qui couronne le point culminant. Rien de plus charmant, de plus varié que cette promenade. A mi-côte on remarque, parmi les rochers, les tombeaux des officiers anglais qui périrent en 1836, en défendant Saint-Sébastien contre les carlistes.

On jouit aussi d'une vue magnifique au sommet de l'*Igueldo* (240 mètres), où se dresse un *phare* à feu fixe avec éclats de 2 min. en 2 min. La portée de ce phare est de 15 milles. Il est élevé de plus de 150 mètres au-dessus du niveau de la mer.

De Saint-Sébastien à Burgos, Santander, Bilbao, Madrid, Saragosse, Pampelune, etc., voir l'*Itinéraire de l'Espagne et du Portugal*, par A. GERMOND DE LAVIGNE, 2^e édit. 1 fort. vol. in-18 jésus, contenant une grande carte des deux royaumes et 35 autres cartes et plans. Paris, Hachette et Cie.



Casino d'Arcachon.

DEUXIÈME SECTION.

DE BORDEAUX A LA TESTE ET A ARCACHON¹.

De Bordeaux à Lamothe le chemin de fer a été décrit dans la première section de ce volume, de la page 1 à la page 29.

Au delà de la station de Lamothe, le chemin de fer décrit une courbe très-prononcée sur la dr. et se dirige vers le N. E. On laisse à g. une de ces fontaines de Saint-Jean si nombreuses dans les landes et si renommées pour la guérison des maladies des yeux. Du même côté, se trouve le hameau de *Chicoy*, situé à une distance de 1500 mèt.

1. Voir à la fin du volume le tableau des distances et du prix des places.

9^e STATION. — LE TEICH.

3 kil. de Lamothe. — 43 kil. de Bordeaux. — 10 kil. de la Teste.
13 kil. d'Arcachon.

Le Teich est un petit bourg de 956 habitants, situé à la droite du chemin de fer, près de l'embouchure de la Leyre dans le bassin d'Arcachon. Derrière l'église se montre le *château de Ruat*, que M. de Ruat acheta, en 1713, avec le captalat de Buch d'un frère de Candale, héritier des anciens captaux, et que ses héritiers ont vendu en 1846 à M. Adrien Festugière.

Au delà du Teich, on croise la route de terre qui reste à la g. du chemin jusqu'à la Teste. Des cultures alternent avec la lande ; on aperçoit même quelques vignes. Sur la dr. commence à se montrer le bassin d'Arcachon, qui se découvre de plus en plus à mesure que l'on approche de la Teste. On passe devant l'ancienne station du *Cantaranne* (chante grenouille) avant de s'arrêter à Mestras.

10^e STATION. — MESTRAS.

4 kil. du Teich. — 47 kil. de Bordeaux. — 8 kil. de la Teste.
9 kil. d'Arcachon.

Mestras, village plus considérable que le bourg de Gujan dont il dépend, se trouve à la g., du chemin de fer. Sur la dr., la compagnie des pêches du bassin d'Arcachon a fait élever un grand bâtiment en bois. Un peu plus loin du même côté, une espèce de baraque en bois, près de laquelle on voit quelques guérites, porte cette inscription : *Hôtel des Baigneurs*; c'est l'établissement des bains de mer de Gujan, dont on aperçoit l'église à g. Les voyageurs qui traversent cet horrible désert ne peuvent s'empêcher de frémir en songeant au sort des malheureux étrangers qui, victimes de leur crédulité, se décideraient à venir prendre des bains de mer à Gujan. Leur sort y serait d'autant plus digne de pitié que le bassin se met à sec deux fois par jour et découvre, dit M. Ernst, non du sable, mais des vases marécageuses avec quelques herbes que dévorent, au temps de l'assèche, de pauvres bestiaux affamés et dont les jambes entrent profondément dans la boue. C'est ce qu'on est convenu d'appeler des prés

salés. Le mot marécages serait plus juste, car ce sont des boues vaseuses dont les émanations ne peuvent qu'ajouter à l'insalubrité de la lande.

11^e STATION. — GUJAN.

1 kil. de Mestras. — 48 kil. de Bordeaux. — 5 kil. de la Teste.
8 kil. d'Arcachon.

Gujan, commune de 2833 hab., comprend, outre le bourg, trois villages et cinq hameaux. Elle cultive des vignes que le chemin de fer traverse avant d'atteindre la Hume.

12^e STATION. — LA HUME.

2 kil. de Gujan. — 50 kil. de Bordeaux. — 3 kil. de la Teste.
6 kil. d'Arcachon.

Que dire de la **Hume**, si ce n'est que le canal de Cazau y passe et y mène une certaine quantité de bois ou d'autres produits? A dr. est la maison construite par l'administration de la Compagnie des landes et du canal.

La station de la Hume dépassée, on franchit le canal, dont on aperçoit les écluses; on traverse un petit bois de pins, et bientôt on découvre devant soi le clocher de la Teste dominant les beaux arbres et les maisons qui l'entourent, à peu de distance des dunes, entièrement couvertes d'arbres, qui bornent l'horizon.

13^e STATION. — LA TESTE.

3 kil. de la Hume. — 53 kil. de Bordeaux. — 3 kil. d'Arcachon.

Quand le chemin de fer s'arrêtait à la Teste, des omnibus, tels qu'on n'en avait jamais vu, tels qu'on n'en verra jamais dans aucun autre pays, conduisaient de la gare à Arcachon pour 50 centimes, par une belle route qui traverse la forêt et la dune. Avant l'établissement du chemin de fer, on n'allait de la Teste à Arcachon que par eau ou à cheval.

La Teste de Buch (*hôtel du Chemin de fer*), ch.-l. de c. de l'arrond. de Bordeaux (Gironde), est située sur la rive méridionale du bassin d'Arcachon, presque au pied des dunes. Ses maisons, composées pour la plupart d'un rez-de-chaussée, sont construites en pierres, assez propres, et séparées par des jardins, des prés

ou des vignes. Aussi la ville proprement dite couvre-t-elle une grande superficie de terrain. Les étrangers n'ont absolument rien à y voir. L'église elle-même ne mérite pas une visite, et il ne reste aucun débris de l'ancien château des captaux de Buch. La tour carrée que l'on remarquait derrière l'église a été démolie depuis 1820. La plaine voisine est trop sablonneuse pour être fertile, si elle n'était pas amendée par de nombreux engrais. Ce qu'on a de mieux à faire quand on s'est arrêté à la Teste, c'est d'en partir le plus tôt possible pour la forêt qui porte son nom ou pour ses bains de mer, qui ont pris celui d'Arcachon. Toutefois, son histoire mérite un souvenir. Avant de la résumer, nous transcrirons ici, comme trait de mœurs locales, un écrit auquel, en 1857, était apparu devant plusieurs maisons :

Sangsues à vendre.	20 c.
Sangsues à louer.	05

« La Teste, dit M. Henry Maret, dans son livre intitulé *Arcachon ; promenade à travers bois*, est un village très-laid, et horriblement sale. Au premier abord, on s'imagine que ce village a été spécialement construit pour les vaches, et que les hommes, en minorité d'ailleurs, ne sont que les humbles serviteurs de ces dernières. Toute la journée, les vaches se promènent dans les rues, mettent le nez aux fenêtres, et paraissent si bien jouir du droit de propriété, que je faillis m'adresser à l'une d'elles, pour connaître mon chemin. »

La population de la Teste se monte à 4259 hab.

Si l'on doit en croire certains historiens, la Teste serait bâtie sur l'emplacement qu'occupèrent tour à tour la station romaine du *Boios* et la *Testa-Boiorum*, la capitale des Boïens, mais rien n'est moins prouvé. Il paraît plus probable, au contraire, que ces trois villes se succédèrent sur trois points différents. Quoi qu'il en soit, la Teste fut, au moyen âge, la résidence et la capitale des captaux de Buch, qui ont joué un rôle important dans l'histoire du Bordelais et même dans l'histoire de France.

Le plus célèbre de ces captaux fut Jean de Grailly, l'un des principaux seigneurs (*capitalis*) de l'Aquitaine : il se distingua surtout au service de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Frois-

sart a publié un intéressant récit de la bataille qu'il livra en 1364, à Duguesclin et qui est connue sous le nom de Cocherel. Jean de Grailly fut vaincu, malgré sa valeur, et fait prisonnier. Charles V à la veille de son sacre, salua sa défaite comme *joyeuse èt renn de sa noble royaute*. Rendu à la liberté, il fut comblé d'honneurs par le roi d'Angleterre, qui estimait son habileté et son courage. Mis par le Prince-Noir en possession du comté de Bigorre en 1369, il fut nommé deux ans après un des gouverneurs de la Guyenne, titre dont il ne jouit pas longtemps. Vaincu de nouveau à Soubie en 1372, il mourut captif au Temple, à Paris, en 1377, aimant mieux rester l'ennemi de la France qu'é de quitter sa prison.

Plus les captaux de Buch méprisèrent le danger et la mort, moins ils se montrèrent charitables, humains, tendres pour leurs semblables et surtout pour leurs vassaux. Les pauvres pêcheurs de la Teste, leurs serfs, furent soumis pendant des siècles au régime suivant, résumé par un acte du 11 mars 1422. « Les dix-huit particuliers, les dénommés habitants des paroisses de la Teste et de Cazau, reconnaissent en faveur du noble et puissant seigneur Gaston de Foix, capitai de Buch et comte de Longueville, ètre ses hommes propres et lui appartenir en toute propriété; ils reconnaissent ètre ses questaux, et assujettis envers lui à la taille, dépendre de lui tant pour leurs corps que pour leurs biens, et ètre tenus en tout temps de faire sa volonté, ètre assujettis à la taille et quête, tant à raison de leurs corps que de leurs biens, toutes et quantes fois et à toute heure qu'il plaira au seigneur, à ses hoirs et successeurs; dépendre de lui de façon qu'il puisse se saisir de leurs personnes et de leurs biens en tout lieu, soit dans une ville, soit dans un château, soit dans une cité ou bourg ou bastide, et par tous autres lieux considérables ou non; que pour l'acquit de ces tailles, les seigneurs ou ses hoirs peuvent prendre leur bétail, leur argent, leur blé, leurs vins et tous autres effets, en quelque manière qu'ils existent; enfin que le seigneur peut se procurer en payement en toutes les manières susdites, sans qu'aucun autre seigneur ou juge y soit appellé, et qu'il peut faire encore sans requérir ni attendre la présence des hommes questaux. » En outre toutes les barques des serfs de la Teste devaient un tribut au seigneur, qui, imposant des droits d'entrée,

de balise et d'ancre aux navires étrangers, ruinait le commerce en même temps que l'industrie.

Dans de telles conditions, la population de la Teste ne pouvait pas, on le conçoit sans peine, s'accroître et prospérer. En vain la Guyenne, enlevée aux Anglais, fut réunie à la France ; en vain le capitlat de Buch passa des Grailly à la maison de Foix et des Nogaret aux d'Épernon : cet abominable régime, regretté de nos jours par un petit nombre d'admirateurs du bon vieux temps, ne subit, jusqu'au milieu du XVIII^e s., aucune modification. Enfin une ordonnance de Louis XV, en 1742, rendit la pêche plus libre, et la révolution de 1789 vint abolir l'acte de 1422. Depuis soixante ans, l'agriculture, le commerce et l'industrie ont pris à la Teste des développements presque inespérés, et sa population, qui, en 1782, n'était que de 1500 hab., s'élève aujourd'hui à 4259.

Cette prospérité, la Teste la doit aussi à d'autres causes, d'abord à la fixation des dunes, puis aux compagnies des Landes et d'Arcachon, enfin au chemin de fer, qui a facilité l'écoulement de ses produits et créé sur la plage voisine d'Arcachon un des établissements de bains de mer les plus fréquentés de nos côtes occidentales.

Les **Dunes**, formées par les sables quartzeux et de la plus grande ténuité, que l'Océan rejette incessamment sur les bords du golfe de Gascogne, de l'embouchure de la Gironde à celle de l'Adour, ressemblent, quand on les voit de loin, à une longue ligne de nuages éclairés par le soleil; de près, ce sont, dit Jouannet, à qui j'emprunte les détails qui vont suivre, des rampes sans verdure, d'un blanc légèrement jaunâtre, nues et arides. C'est surtout quand on pénètre au milieu des dunes, et qu'on les contemple de leurs plus hauts sommets, qu'elles se montrent dans toute leur horreur. Alors, selon les expressions de l'homme qui les a le mieux observées¹, cette immense surface, comparable à celle d'une mer en fureur, dont les flots élevés seraient subitement fixés dans le fort d'une tempête, n'offre aux yeux qu'une blancheur qui les blesse, une perspective monotone, un terrain montueux et nu, enfin un effrayant désert.

1. M. Brémontier. Voyez son *Mémoire sur les dunes*, imprimé en 1799.

La hauteur des dunes varie; mais généralement les plus élevées sont celles du centre; elles atteignent une élévation de 60 à 70 mètres; leur pente n'excède pas 25 degrés du côté exposé aux vents régnants; elle est de 50 à 60 degrés du côté opposé. Les sables qui les forment, presque entièrement composés de petits sphéroïdes, de quartz hyalin, d'une excessive mobilité, trop légers pour résister aux vents, mais pas assez pour être dissipés comme la poussière, roulent, avec une remarquable vitesse, d'abord sur la grève, jusqu'au pied des premières dunes, éloignées d'environ 200 mètres de la ligne des hautes marées; là, continuant d'obéir aux vents qui les soulèvent à 8 ou 10 cent. au-dessus de la surface, ils sont portés de proche en proche jusqu'aux sommets, les franchissent et retombent de l'autre côté par leur propre poids, dès que la force qui les soutenait les abandonne. Quelquefois les ouragans, entamant leurs cimes, en emportent d'un seul coup de vent des masses considérables qui vont former au loin des monticules isolés qu'on appelle *piqueys*. Nous avons déjà parlé (voir page 20) des fondrières nommées blouses ou mouvants, dans lesquelles on court souvent le risque d'être englouti.

« Changeantes comme la cause qui les a produites, les dunes, tantôt solitaires, tantôt contiguës, tantôt jetées les unes sur les autres ou divisées en chaînes que séparent d'étroits vallons nommés *lettes* dans le pays, ne restent pas toujours dans le même état, a dit l'auteur de la *Statistique de la Gironde*. Leurs sommets s'élèvent ou s'abaissent; elles se groupent ou se séparent; les anciens vallons s'effacent, d'autres se forment; toute la scène varie au gré des vents. C'est surtout au moment d'une tempête que ce théâtre mobile offre d'effrayants tableaux. Lorsque la tourmente, qui, sur ces parages, vient presque toujours de l'ouest au sud-ouest, se déclare, un brouillard de sable couvre aussitôt la surface des dunes; elles cèdent à l'impétuosité des vents, s'avancent ensemble et menacent de tout envahir. Les cultures, les landes, les forêts disparaissent peu à peu; de vastes étangs, refoulés vers l'intérieur, fuient devant les sables, et les eaux dévorent le sol que les dunes n'atteignent pas encore. Alors aussi se découvrent les traces de désastres plus anciens.

Les sables, en gagnant dans les terres, laissent quelquefois derrière eux des restes d'édifices qu'ils avaient précédemment ensevelis, des murs encore debout, des arbres qui n'ont pas encore changé de position. On estime à 24 mèt. par an la marche progressive des dunes partout où, faute de moyens préservateurs, les causes naturelles conservent encore leur énergie. Cette marche est contrariée quelquefois par les vents d'E. Sa vitesse est d'ailleurs en raison inverse du volume.¹

Plus quaucune autre bourgade de la baie de Gascogne, la Teste se trouvait menacée par la marche progressive des dunes qui la dominaient. On regardait déjà comme très-prochaine l'époque où elle disparaîtrait sous les sables, lorsque, vers la fin du siècle dernier, un homme de génie, M. Bremontier, inspecteur général des ponts et chaussées conçut le projet de fixer ces dunes mobiles et menaçantes en les couvrant de forêts. Ce n'était pas là une idée entièrement nouvelle, et cependant on s'en moqua tout autant que si des faits évidents n'en avaient depuis longtemps déjà démontré la possibilité, et prouvé la facilité de sa mise à exécution. Il fallut à Bremontier douze années de travaux et de démarches pour obtenir la permission de faire des essais en grand. Quand il eut réussi au delà de toute espérance, les sots, qui avaient ri d'abord, s'efforcèrent de lui disputer la gloire de son utile découverte. Tel est et tel sera longtemps encore le sort de tous les inventeurs : on les raille lorsqu'ils commencent leurs expériences ; on les dénigre, on les insulte dès que leur constance a triomphé de tous les obstacles. Toutefois, dans les premières années de ce siècle, la Teste s'est montrée reconnaissante envers son libérateur. Un cippe a été, en 1818, érigé à la gloire de Brémontier, sur la dune la plus voisine de la ville. Ce cippe a été pris sur les marbres du Languedoc que le gouvernement avait fait transporter à Bordeaux, en 1733, pour l'embellissement de la ville. Sa hauteur est de 2^m,50 ; sa largeur, de

1. Montaigne, qui constata au milieu du xvi^e s. la marche des dunes, termine en ces termes sa description : « Les habitants disent que depuis quelque temps la mer se pousse si fort vers eux qu'ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont ses fourriers ; et voyons de grandes montaignes d'arène mouvante, qui marchent d'une demi-lieue devant elle, et gaignent pais. »

0^m,90 ; la base a 0^m,97 de largeur, et 0^m,50 d'épaisseur. Il porte l'inscription suivante :

L'AN M DCC LXXXVI
 SOUS
 LES AUSPICES DE LOUIS XVI
 N^{me} BRÉMONTIER
 INSPECTEUR GÉNÉRAL DES PONTS ET CHAUSSÉES
 FIXA LE PREMIER LES DUNES
 ET LES COUVRIT DE FORÊTS.
 EN MÉMOIRE DU BIENFAIT,
 LOUIS XVIII
 CONTINUANT LES TRAVAUX DE SON FRÈRE
 ÉLEVA CE MONUMENT.
 ANT. LAINÉ,
 MINISTRE DE L'INTÉRIEUR,
 CAM^{le} COMTE DE TOURNON,
 PRÉFET DE LA GIRONDE.
 M DCCC XVIII

La surface des dunes et lettes dans le département de la Gironde est évaluée à 51 636 hectares, sur lesquels plus de 40 000 sont déjà ensemencés. Un crédit de 200 000 francs est accordé chaque année, d'après un décret du 11 octobre 1854, sur le budget des ponts et chaussées, pour achever cet important travail.

La **Compagnie des Landes** a été fondée en 1834. Elle se proposait de réunir au bassin d'Arcachon les étangs navigables de Cazau, de Biscarrosse, et d'Aureilhan. Aux termes du cahier des charges, ce canal devait avoir son point de partage dans ces étangs et se composer de deux branches aboutissant : l'une au bassin d'Arcachon, près de la Hume ; et l'autre à l'étang d'Aureilhan ou Mimizan, en suivant le courant de Sainte-Eulalie. La concession en avait été faite pour 99 ans au sieur Boyer Fonfrède qui l'avait rétrocédée à la Compagnie ; son but était d'ouvrir un débouché aux productions des pays voisins de ces étangs, et d'y développer l'agriculture en facilitant le desséchement, l'assainissement et l'irrigation. En 1842, la Compagnie, qui avait déjà dépensé 1 581 850 francs, fut obligée de suspendre ses travaux. Ses ressources suffisent à peine à

l'entretien de la partie du canal qu'elle a terminée et qui a 39 840 mèt. de longueur (il devait en avoir 49 849). Cette longueur se divise ainsi :

Chenal de la Hume depuis le bassin d'Arcachon jusqu'à l'origine du canal artificiel, près et en amont du pont du chemin de fer.	1800
De l'origine du canal à son embouchure dans l'étang de Cazau.....	13879
Traversée de l'étang de Cazau.....	10000
Canal de jonction des étangs de Cazau, de Biscarrosse et de Parentis.....	5161
Traversée de l'étang de Parentis.....	9000
	<hr/>
	39840

Le versant d'Arcachon présente un développement de 15 679 mèt., et, sur le reste de son étendue, le canal est de niveau. De l'étang de Cazau au chenal de la Hume, on compte 23 mèt. 37 de pente à l'étiage de vive eau. Cette pente devait être rachetée par huit écluses ; mais sept seulement, larges de 6 mèt. et longues de 30 mèt., ont été construites. Le tirant d'eau normal est de 1 mèt. 65 ; la charge moyenne des bateaux, de 18 tonneaux ; la charge maximum, rarement atteinte, de 24 tonneaux. Sur le canal proprement dit, la traction se fait à bras d'homme ; quand le vent est favorable on emploie la voile ; sur les étangs, on navigue tantôt avec la rame, tantôt avec la voile ; souvent même on se sert en même temps de ces deux moyens de traction. Les produits bruts du péage ne s'élèvent pas, année moyenne, au delà de 20 000 francs. En 1853, 5302 tonneaux avaient été transportés à la descente et 1789 à la remonte : total, 7091.

La Compagnie des Landes n'avait pas seulement commencé ce canal, qui devait, d'après certains projets, réunir la Garonne à l'Adour ; elle s'était empressée d'acquérir de vastes terrains incultes pour les cultiver. La plupart de ses exploitations n'ont pas donné les résultats qu'on en attendait. Les landes, comme nous l'avons déjà dit (voir page 8), ne sont propres qu'à la culture de certaines essences d'arbres. C'est vouloir se ruiner que d'essayer de leur faire produire des céréales.

Cette vérité, trop longtemps méconnue, la **Compagnie agri-**

cole et industrielle d'Arcachon, fondée en 1837, l'a constatée aussi à ses dépens. Sans doute elle a obtenu quelques brillants résultats, mais les pertes ont constamment dépassé les profits. C'est sur la plaine de Cazau qu'elle a fait ses principales expériences. Elle y cultive surtout avec succès le riz, le topinambour et le tabac. Nous irons visiter ses défrichements quand nous ferons le tour de l'étang de Cazau.

Malgré les pertes qu'elles ont subies, les Compagnies des Landes et d'Arcachon continuent d'exister, et même parviendront-elles peut-être un jour à rétablir l'équilibre dans leur budget. D'ailleurs, si elles se sont ruinées, elles ont non-seulement procuré du travail aux habitants de la Teste et de Cazau, mais elles leur ont donné quelques leçons agricoles et industrielles qui, il faut l'espérer, ne seront pas perdues. Déjà la plaine au milieu de laquelle s'élève la ville de la Teste est mieux cultivée. Toutefois ce sont encore l'exploitation des pins et la pêche qui procurent leurs moyens d'existence à la majorité des habitants. Nous avons déjà parlé de la récolte de la résine (voir pages 16 et suivantes), nous n'y reviendrons pas ici : nous donnerons quelques renseignements sur la pêche, lorsque nous aurons décrit le bassin d'Arcachon. Hâtons-nous donc de nous rendre à Arcachon, soit par la route de terre qui longe le bassin, soit par le chemin de fer dont l'embarcadère a été établi à Eyrac, vis-à-vis du château Deganne, c'est-à-dire au milieu même de cette longue avenue d'arbres et de maisons qui porte le nom d'Arcachon.

14^e STATION. — ARCACHON.

3 kil. de la Teste. — 56 kil. de Bordeaux.

Renseignements généraux.

HÔTELS ET VILLAS.— Arcachon, comme nous le verrons tout à l'heure, renferme une ville d'hiver et une ville d'été : la ville d'été avoisine la plage : la ville d'hiver s'abrite sous la forêt.

Les principaux hôtels d'été sont : *l'hôtel Legallais*. Cet hôtel, fondé en 1823, et constamment agrandi depuis, contient 97 chambres, dont 40 avec lits pour deux personnes, et 21 à feu. Il est situé entre la rue et la mer, à peu de distance de l'embarcadère ; — *l'hôtel de France* ; —

l'hôtel de l'Europe; — *l'hôtel-restaurant Jampy*. — *Le Grand-Hôtel*, bâti à l'imitation de l'hôtel du Louvre, a été récemment achevé et ouvert.

On trouve, dans la ville d'hiver, des villas meublées à louer en entier pour un prix qui varie de 50 à 700 fr. par mois. Le linge et l'argenterie sont fournis aux locataires moyennant des prix variant entre 75, 50, 40 et 30 fr. par mois.

D'autres villas, nommées *Maisons de famille*, se louent en partie. Ce sont de véritables hôtels, avec cette différence que le nombre des chambres est plus limité, que la table est servie pour les seuls locataires, et que les voyageurs s'y trouvent tout à fait chez eux. Ces maisons sont au nombre de six : les villas Victoria, Napoléon, Isabelle, Riquet, Bacon et du bon Lafontaine. On y déjeûne à onze heures, on y dîne à six. Les repas sont fixés à 3 fr.

Le principal restaurant d'Arcachon est le grand buffet chinois, à gauche de la gare. Les prix sont à peu près les mêmes que ceux des maisons de famille.

CASINO. — Au casino, se donnent des concerts, des bals et des soirées dansantes. Des acteurs de Bordeaux y jouent quelquefois sur le théâtre. Le salon de lecture, qui reçoit les principaux journaux de la France et de l'étranger, possède 6000 volumes. Il y a aussi, comme partout, un salon de conversation. Dans le parc, se trouvent des jeux de toutes sortes, tirs, théâtres de marionnettes. Le prix d'entrée est de 50 cent. La grande salle du casino est ouverte tous les jours de 2 à 5 h. de l'après-midi. Les familles peuvent prendre des abonnements.

OMNIBUS ET VOITURES POUR LA PROMENADE. — Voir les tarifs.

CHEVAUX A LOUER. — 1 fr. l'heure.

Usine de la forêt : buvette de la Caudreyre. — Les malades, qui ne vont pas seulement à Arcachon pour y prendre des bains de mer, mais qui désirent s'y soigner, en buvant la séve de pin maritime frache, trouvent à cette buvette des bouteilles de cette séve à 35 c., et des verres à 10 c. On peut se le faire porter à domicile.

Situation. — Aspect général.

Arcachon est une création tout à fait moderne. A l'endroit qu'elle occupe, il n'y avait en 1830 qu'une chapelle, quelques maisons de pêcheurs, et l'établissement Legallais, fondé en 1823. Des groupes d'habitations formaient deux hameaux distincts, appelés, le premier Moëng, le second, Eyrac. On ne pouvait y venir qu'en bateau, à pied ou à cheval. En 1845 seulement, le gouvernement fit construire la chaussée empierrée qui conduit de la Teste à l'extrémité O. d'Arcachon, et qui se continuera cer-

tainement plus loin, à mesure que les constructions s'étendront. Au mois de juillet 1857, le chemin de fer ne dépassait pas encore la Teste. Il a maintenant établi son point d'arrêt au centre même de l'Arcachon actuel. Dans quelques années, il sera probablement obligé de suivre la foule vis-à-vis du cap Ferret. En effet, Arcachon — la ville fondée le long de cette côte s'est donné le nom du bassin — a pris des développements tellement extraordinaires, qu'on ne sait pas où elle s'arrêtera.

Arcachon renferme actuellement deux villes, la ville du bain ou la ville d'été; la ville de la forêt, ou la ville d'hiver.

C'est du haut de l'observatoire Sainte-Cécile que l'on peut le mieux contempler ces deux villes et les paysages pittoresques qui les entourent.

« L'observatoire Sainte-Cécile, d'une légèreté et d'une hardiesse prodigieuses, dit un des historiens d'Arcachon, est situé près de la villa Montretout, sur l'une des dunes les plus élevées. Une passerelle, suspendue sur un abîme, devenu une route, le relie au Casino. On croirait voir le grand mât d'un navire. On y grimpe par un escalier en spirale; mais une deuxième galerie s'escalade au moyen d'une véritable échelle.

« Là, on domine un immense panorama. Comme ligne d'horizon, on a, pour les deux tiers, les feuillages sans limites des forêts de pins, feuillages, tantôt profonds, tantôt sublimes, selon qu'ils abritent le mont ou la vallée, et qui, eux aussi, ressemblent à une mer. Le dernier tiers est occupé par le bassin, où circulent de blanches voiles, et que ferment, d'un côté, l'île des Oiseaux, de l'autre, la pointe du cap Ferret. Parfois, quand le temps est beau, on distingue au delà les lames de l'Océan.

« Plus près, si l'on ramène les yeux dans un coude formé par le bassin, on découvre la Teste. Des marais entourent le village.... Une route agricole se dessine, droite et impitoyable.... des radeaux, des barques, des filets reposent dans la boue.... des bœufs paissent. C'était là jadis le fort qui défendait tout le pays, et, comme l'indique son nom, la Tête de la contrée.... Dans nos guerres du moyen âge, quand les Anglais tenaient la Teste, ils croyaient posséder la France.

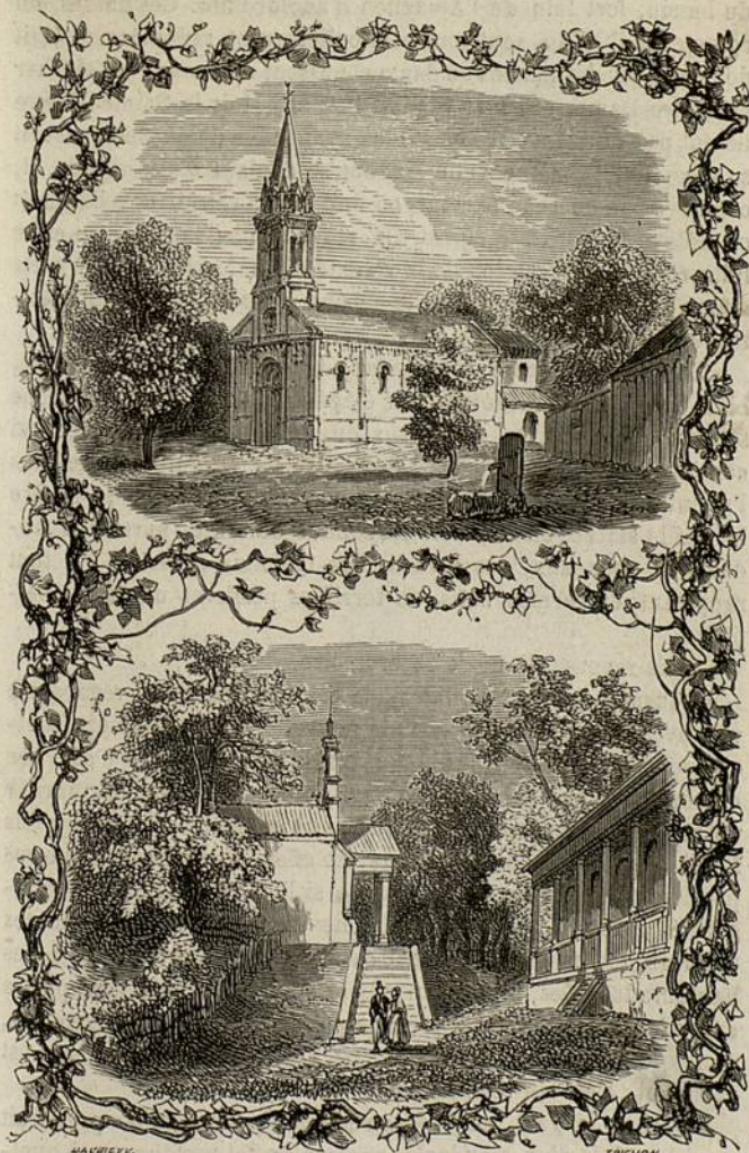
« A vos pieds sont les deux villes. Une grande rue forme la pre-

mière. Cette rue suit directement la plage. Les maisons, qui la bordent des deux côtés, la font ressembler à une décoration d'opéra. Toutes sont basses; toutes ont des terrasses, portées sur des colonnettes, et l'on s'attend, à chaque instant, à y entendre chanter Sainte-Foy. D'ailleurs point d'uniformité; chacun a construit à sa façon, selon son goût ou son caprice du moment, sans cette tyrannie d'édilité, qui change nos grandes villes en tables de Pythagore. Façade sur la rue, façade sur les jardins, grille, porte cochère, vitres de marchand, tout s'y trouve. Des escaliers conduisent au bassin. Quelques constructions, s'élevant au-dessus des autres, frappent davantage les regards.... c'est la gare, qui occupe un assez vaste emplacement, et menace de s'agrandir; le château *Deganne*, qui ressemble à une caserne, est si fantastiquement construit, qu'on a oublié le jardin; celui-là ne peut jamais s'agrandir, car la mer le bat d'un côté, et la route le frôle de l'autre.... deux églises, qui, toutes les deux, terminent à une extrémité la vieille ville, *Saint-Ferdinand* et *Notre-Dame*. *Saint-Ferdinand* est une coquette chapelle, toute neuve et assez jolie; *Notre-Dame* est la vieille chapelle d'*Arcachon*, chapelle qui précédéa la ville, et à laquelle se rattachent bien des légendes. »

Au commencement du XVI^e s., un franciscain, nommé Thomas Illyricus, après avoir prêché avec succès à Bordeaux, chercha une solitude, pour y finir ses jours en paix. La Thébaïde était loin, mais les dunes étaient près. Le moine n'était pas difficile; il se creusa une demeure telle quelle au bord de la mer, et y attendit la mort en priant et en méditant. Une nuit, comme une tempête effroyable agitait les eaux, il distingua deux navires, que le vent poussait vers la côte, et qui allaient infailliblement se perdre. Aussitôt le solitaire se jeta à genoux, et offrit ses vœux pour les pauvres marins. A peine avait il terminé son invocation, que sa tête s'illumina, et servit de phare aux vaisseaux en danger. Le phare leur ayant fait reconnaître le péril, ils purent s'éloigner, et disparurent.

Le lendemain, Thomas trouva sur la plage une petite statue de la Vierge en albâtre. Il bâtit un oratoire en bois pour la recevoir, et, après la mort de Thomas, ce lieu devint un but de pèlerinage.

La chapelle primitive se trouvait devant les passes, à l'entrée



Ancienne et nouvelle chapelles d'Arcachon.

du bassin, fort loin de l'Arcachon d'aujourd'hui. Ces passes, où commence l'Océan, sont tout particulièrement redoutées. Il était donc bon que les marins en danger pussent apercevoir ce clocher de Notre-Dame, qui leur rendait l'espoir. Mais la Sainte-Vierge ne fut pas de cet avis. Les sables ayant plus d'une fois enseveli sa chapelle, la statue de la Madone se déplaça d'elle-même, et, comme on la chercha partout, on finit par la retrouver à l'endroit où s'élève la nouvelle église. On regarda non sans raison cette fuite comme l'expression de la volonté divine, et l'on bâtit à cette même place une sorte de petite cabane, dont l'intérieur fut bien-tôt rempli d'ex-voto et de souvenirs.

« Aujourd'hui encore, bien qu'on ait construit un temple à côté, bien qu'on l'ait surmonté d'un élégant clocher, dont la flèche s'élève à 66 mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui contient un carillon de trente-deux cloches, ce qui attire le plus l'attention du voyageur, c'est le pauvre sanctuaire où se révère la vieille statue, où l'on voit suspendus de toutes parts des modèles de tonneaux, des cordes, des tableaux grossiers, le tout rappelant, en termes naïfs, de terribles périls et un salut inespéré.

« Mais revenons à notre observatoire.

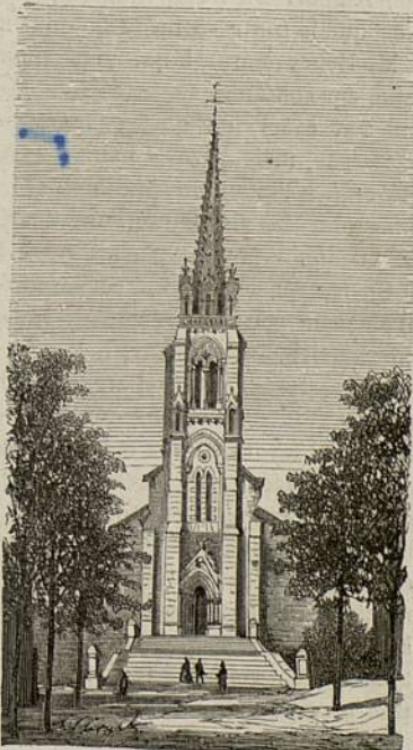
« Tournez-vous, et, négligeant la ceinture des forêts, regardez à vos pieds. Là vous verrez la ville nouvelle, la ville d'hiver. Quelques-uns ont dit, en raillant : maisons de bois.... c'est une erreur.... les chalets sont en pierre, et ceux qui ont cru tourner en ridicule l'Arcachon d'aujourd'hui ne se sont pas doutés qu'ils faisaient son éloge en trois mots. En effet, ces maisons de pierre paraissent en bois, en carton même si l'on veut, grâce à leur légèreté, grâce à leur élégance. Une trentaine de villas, toutes diverses, toutes jolies, percent ça et là le feuillage, toutes à des hauteurs inégales, toutes séparées, de façon que l'habitant puisse croire à sa solitude, assez proches pourtant et assez confortables, pour que l'ennui n'y pénètre jamais. L'aspect de ces fantaisies est ravissant ; c'est un rêve réalisé.

« Près de la gare, cette construction chinoise qu'on prendrait pour le palais d'un mandarin, c'est un buffet restaurant ; à quelques pas, cette petite maison italienne, qu'on croirait arrachée au

bord du golfe de Sorrente, c'est la villa *Napoléon*.... Là-bas, derrière la chapelle, cet immense chalet suisse qui domine la mer, et qu'enserre un parc riche en arbres exotiques, c'est la villa *Pereire*; non loin, *Riquet* fait jaillir ses murs rouges et ses balcons odorants; *Bremontier* a pris l'air d'une ferme fortifiée.... *Faust* n'a rien qui ressemble à l'habitation de cet ami de Méphistophélès; bien plutôt serait-ce la demeure d'une bergère de *Florian*, et l'on se penche curieux, dans l'espoir d'en voir sortir une jeune fille à rubans bleus, conduisant un troupeau orné de rubans lilas.... *Le Moulin-Rouge*, un moulin.... tout à fait sous votre main, *Montretout*, un château, celui-là que, dans votre enfance, vous auriez voulu construire sur le guéridon du salon, pour le donner à quelque héroïne de votre imagination; enfin, à l'autre bout du pont, le Casino et ses jardins. »

Placé au sommet de la dune, qui domine la plage, le Casino a été imité de l'*Alhambra*, de l'*Alcazar* et de la mosquée de Cordoue. C'est incontestablement un des plus beaux qui existent. Le salon de conversation et le salon de lecture méritent vraiment la visite de tous les étrangers. La salle de spectacle est une merveille. Deux coupoles couronnent l'édifice. Quatre minarets sont placés aux angles.

Au centre des jardins est un kiosque, où se donnent des concerts; cette chaumière au fond, c'est un théâtre de marionnettes.



Église d'Arcachon.

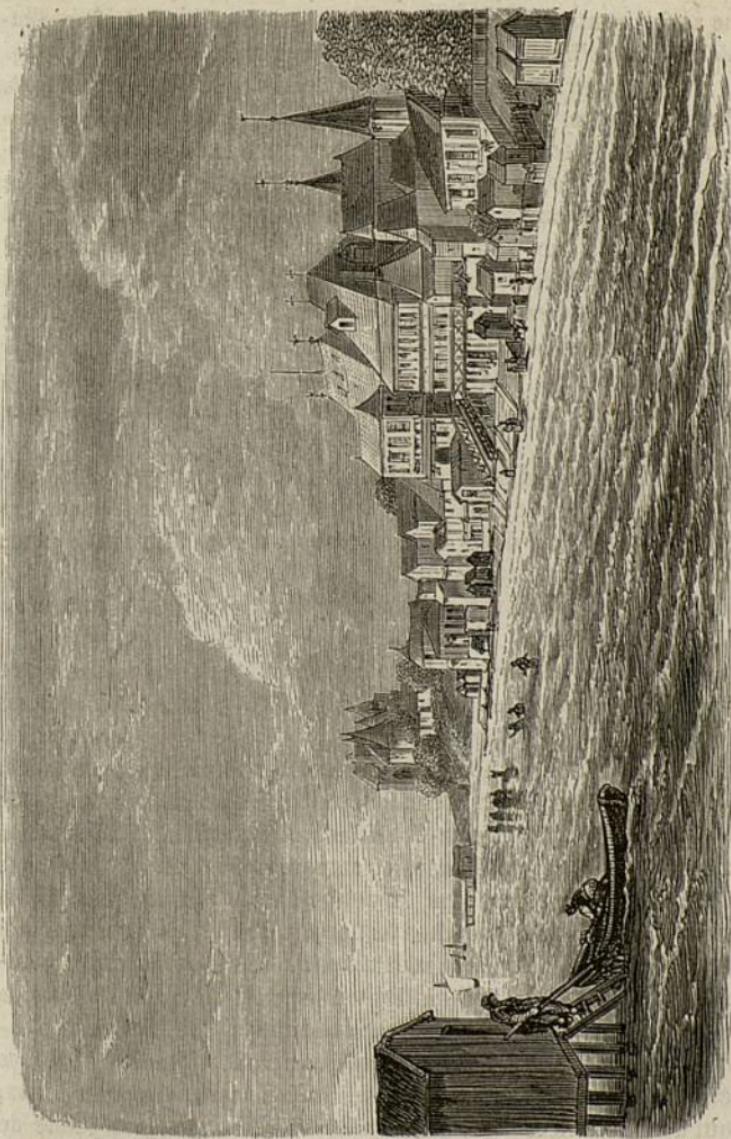
La plage d'Arcachon est partout commode et sûre ; on y marche sur un sable parfaitement uni. La pente est si douce que les enfants eux-mêmes peuvent, à marée haute, s'y baigner sans crainte. Mais, plus on s'avance vers l'entrée du bassin, plus la mer est forte, plus les bains sont salutaires. Au delà de la chapelle, il y aurait du danger à se baigner à marée basse si l'on n'était pas bon nageur. Du reste, à part les jours de tempête, le flot, qui n'est que le contre-coup du flot marin, est toujours doux et bénin.

M. Henry Maret, à qui nous empruntons presque tous ces détails, car son livre sur Arcachon, bien que fantaisiste, est le seul qui soit exact, dit quelque part que dans cette station on ne passe pas, mais qu'on y habite. Arcachon semble en effet avoir été créé à l'intention des familles ; les plaisirs n'y sont qu'une annexe à la vie d'intérieur. C'est véritablement à ce point de vue qu'il faut se placer, pour bien saisir sa physionomie.

On n'y rencontre point cet essaim nomade d'étrangers, qui se promènent pour se promener ; la raison en est qu'Arcachon ne mène à rien. Pour y aller, il faut le vouloir, et ceux qui le veulent y restent. Quand on arrive, on loue généralement une villa, où l'on s'installe ; dès lors on est chez soi. Ce climat est particulièrement favorable aux enfants, que fortifient les bains de mer, et l'air résineux. Or, partout où il y a beaucoup d'enfants, il règne toujours une certaine intimité, qui ne saurait aller jusqu'à l'abandon. Point de femmes équivoques ; mais un grand nombre de mères, et l'on ne s'y ennue pas plus pour cela. On jugera aisément que les toilettes fastueuses n'y sont point de rigueur ; c'est à peine si, durant quelques jours de l'été, quand les Bordelais y affluent, on voit se pavanner deci delà d'ébouriffants costumes, plus passagers que la mode qui les amena.

« Les plaisirs auxquels on semble se livrer de préférence, ce sont les plus doux, les promenades : on monte à cheval ou l'on prend un bateau, deux poésies qui valent bien un bal, et dont le lustre est un beau soleil.... Au détour d'un chemin, deux cavalcades se rencontrent, et, dans cette forêt, on croit assister à une scène d'Ivanhoé ; sur le golfe, le soir, des barques glissent, chargées d'une compagnie joyeuse ; des chants se font entendre et c'est un tableau de l'école vénitienne. »

Plage d'Arcachon.



Arcachon n'est cependant pas un paradis, où jamais le froid ne se fait sentir, où le firmament est perpétuellement bleu. Plusieurs mois d'hiver sont pluvieux, aucun n'est très-rigoureux.

« Je me souviendrai toujours avec plaisir, dit M. Henry Maret, d'une excursion que je fis à l'anse du Pilat. A cet endroit, le bassin décrit une courbe entre les dunes immenses. C'était en janvier; de ma vie, je n'assistai à une aussi splendide journée. Je demeurai longtemps assis sur le sable auprès de pêcheurs à demi nus. Ce fut là que je me demandai pour la première fois pourquoi Notre-Dame d'Arcachon n'avait pas plutôt transporté sa statue de ce côté, qui me parut être le plus abrité, et le mieux exposé aux moindres rayons du ciel d'hiver.

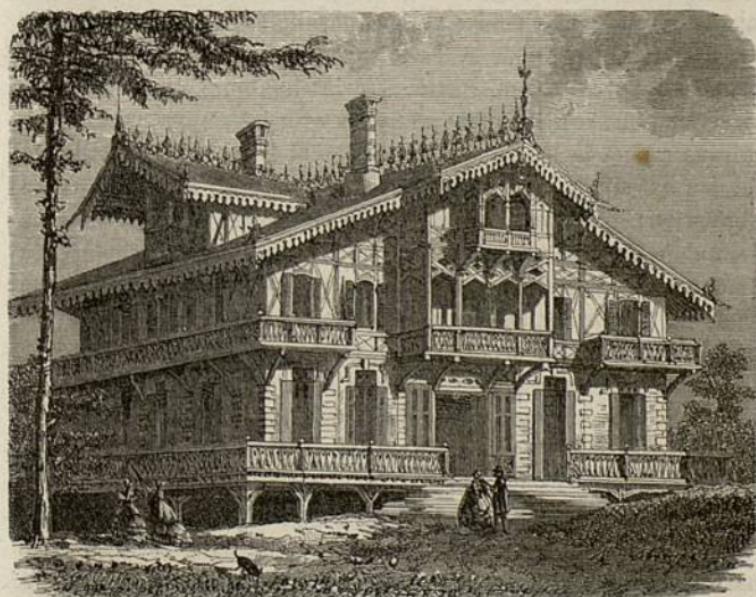
« Arcachon est protégé par les dunes contre les vents froids, tandis que la mer lui envoie ses brises chargées de principes échauffants.

« Dans les maladies de poitrine, tout consiste à arrêter la douleur et les progrès du mal; c'est à cela que sont aptes les senteurs résineuses et l'air de l'Océan. Il est inutile de nommer ici tous les médecins qui l'affirment. »

Citons, pourachever cette description, les pages suivantes de M. Élisée Reclus :

« Arcachon ressemble d'une manière étonnante à ces villes américaines qui s'installent en pleine forêt vierge et projettent leurs rues dans la solitude, sans se préoccuper des obstacles. En se promenant sur le bord de la petite mer intérieure des landes, ceux qui connaissent la Louisiane pourraient se croire transportés à Madisonville, à la Passe-Christian, à Pascagoula : ce sont les mêmes constructions éparses et entourées d'arbustes, les mêmes collines couvertes de pins, le même bassin aux longues plages basses. Cependant Arcachon est aujourd'hui plus prospère que ces villes de planteurs, abandonnées ou détruites depuis le commencement de la rébellion. De tous les côtés, on voit s'élever de nouvelles constructions, des chalets suisses, des manoirs gothiques, des pavillons moresques et jusqu'à des pagodes hindoues et des temples chinois. Au sommet de l'une des principales dunes, qui dominent Arcachon, surgit une espèce de mosquée peinte de couleurs éclatantes; plus haut encore se dresse une gracieuse

tourelle à jour; au delà, des maisonnettes éparses se nichent dans chaque repli des collines. La ville grandissante transforme graduellement la forêt en un parc de plaisance, au moyen des allées sinueuses qu'elle projette au loin dans toutes les directions. La construction des maisons, la mise en culture des jardins, le percement des routes et tous les embellissements de la ville exigent un si grand nombre d'ouvriers, que de proche en proche le taux des salaires augmente dans les localités environnantes et jusqu'à



Chalet de M. Pereire.

Bordeaux. En même temps la valeur des terrains s'accroît dans une proportion rapide, et des propriétaires qui retirent un bien maigre profit de leurs forêts, vendent maintenant le mètre carré de sable aussi cher que s'il était situé sur la grande rue d'une cité populeuse....

« Cette ville n'eût-elle pas le privilége d'être le point du littoral le plus rapproché de Bordeaux, qu'un avenir prospère ne lui serait pas moins assuré par les avantages exceptionnels qui

la distinguent. Sur toute la plage des Landes, de l'embouchure de la Gironde à celle de l'Adour, c'est le seul endroit où l'uniformité générale de la rive soit interrompue par un paysage riant. Une vaste baie d'eau salée, propre aux bains de mer, y déroule à perte de vue sa nappe verte, entre des rives d'aspect varié; de pittoresques monticules couronnés de pins s'élèvent dans l'enceinte même de la ville; les maisons brillent au milieu de la verdure; une forêt magnifique embrasse les groupes de maisons dans une ceinture de grands arbres, et s'étend au loin sur les longues croupes et dans les vallons parallèles des dunes. La forêt d'Arcachon, et celle de la Teste, qui la continue au S., offrent des sites d'un aspect saisissant. Sur les hauteurs, les pins à l'écorce moussue se distribuent en quinconces irréguliers, et laissent entrevoir là et là les vallées lointaines et la mer. Plus fertile, le sol des bas-fonds est presque entièrement caché par une épaisse végétation; dans les intervalles laissés entre les pins et sous l'ombrage de cette première forêt en croît une seconde, composée de chênes et d'arbousiers; des houx, des bruyères, des genêts hauts de 5 à 6 mètres, se mêlent à ces arbres et forment des fourrés souvent impénétrables. Ailleurs, principalement sur la lisière orientale des dunes, on voit s'ouvrir, de distance en distance, de vastes cirques, au fond desquels s'étendent des *braous* ou marécages, restes d'anciens lacs, dont les eaux ont été absorbées par les innombrables racines de la forêt. Le résinier lui-même n'aime pas à s'aventurer dans ces espaces au sol encore spongieux, où les arbres des diverses essences se groupent dans la pittore que harmonie que leur a donnée la nature; des pins énormes, les uns déjà rongés au cœur, les autres encore vivants, penchent au bord des *braous* leurs troncs âgés de plusieurs siècles, et projettent leurs longues branches dégarnies de feuilles au-dessus de la forêt vierge. En cheminant ainsi à travers les admirables solitudes des grands bois, on peut voyager pendant des lieues et gagner la cime du Truc de la Truque, ou celle des monts de Lascours, qui sont les dunes les plus élevées de l'Europe entière. De ces hauteurs on redescend soit vers l'étang de Cazau, dont la nappe d'eau transparente couvre des milliers d'hectares, soit vers le rivage de la mer, en face de l'entrée du bassin. En cet endroit, les brisants

de la passe, les îles et les îlots qui se forment et se reforment près de l'embouchure, les talus de sable affouillés à la base, composent un tableau changeant, que le géologue étudie et que l'artiste admire.

« Le climat d'Arcachon est supérieur à celui des contrées environnantes, et rappelle, sinon par la pureté du ciel, du moins par l'égalité de la température, le climat des stations d'hiver les plus fréquentées de la Provence et de la Ligurie. La hauteur moyenne du thermomètre est de 15 degrés sur les rives du bassin d'Arcachon, c'est-à-dire qu'elle est à peine inférieure à celle de Nice. En hiver, la température moyenne est de 8 degrés au bord de la plage, et de 10 degrés dans l'intérieur de la forêt; c'est le doux climat hivernal de Cannes ou de Menton. »

Le bassin d'Arcachon.

Le **bassin d'Arcachon** est une grande baie d'environ 80 à 85 kil. de tour, qui a la forme d'un triangle et dont l'entrée forme le sommet, tourné vers le S. O., tandis que la base est au N. E. et s'étend d'Arès à l'embouchure de la Leyre. Sa profondeur varie, mais en certains endroits des vaisseaux de ligne trouveraient un ancrage sûr par plus de trente brasses. Si de nombreuses études ont été faites depuis le commencement de ce siècle pour le transformer en un port militaire de premier rang, les plans proposés n'ont pas encore été exécutés. Les Arcachonais paraissent convaincus que le gouvernement actuel réalisera enfin leurs espérances trop longtemps déçues. Pour que cette transformation, qu'ils désirent si ardemment, devienne possible, il faut avant tout améliorer la barre, c'est-à-dire lui donner une plus grande profondeur, fixer les sables qui l'avoisinent, et qui, soulevés par les vents ou charriés par les flots, encombrent les passes, y forment des bancs plus ou moins élevés, et, obligeant les eaux à prendre une autre direction, en rendent parfois l'entrée et la sortie aussi difficiles que dangereuses.

« Le bassin d'Arcachon n'est pas deux jours, presque pas deux heures le même, écrivait, le 28 septembre 1856, M. Ernest Bersot : tantôt il est calme et bleu, comme le ciel qu'il reflète, les barques y font une image aussi nette qu'elles-mêmes ; tantôt sur cette

surface polie court une *risée* qui la ride légèrement ; tantôt tout se trouble, l'eau se noircit en des endroits, en d'autres se teint d'un vert glauque sinistre, et les vagues, contrariées par le vent, forment les *moutons* qui courent sur le bassin. Il faut avoir vu, par un beau temps, l'eau transparente prendre tous les tons des nuages qui passent au-dessus d'elle, l'azur, le feu, la feuille de pêcher, deux mers l'une au-dessus de l'autre, sans pouvoir quelquefois distinguer où l'une commence et où l'autre finit. Là le soleil se couche vraiment dans l'Océan, et la lune qui en sort y jette une longue trace de lumière, tandis que le sable du rivage, sous ses pâles rayons, s'étend en un champ de neige.

« On a un regret : ce bassin n'est pas l'Océan. Quand vient un gros temps et que l'abîme gronde, on écoute le bruit lointain qui vous attire. Mais les tempêtes sont rares, les jours calmes abondent dans la belle saison, et c'est un charme de voir cette mer animée, traversée par une multitude d'embarcations, par toutes sortes de voiles en nageoire de poisson, en aile d'oiseau. On suit involontairement de l'œil ces embarcations ; si plusieurs naviguent ensemble, on s'intéresse à l'une d'elles, on prend, je ne sais pourquoi, parti. Quand le vent est modéré, toutes les voiles sont dehors dans toute leur étendue ; quand le vent fraîchit, les unes sont pliées, les autres diminuées, et quelquefois la toile rase la barque qui fuit ; par le vent contraire, des barques volent sur les avirons, qu'on voit plonger dans l'eau et se relever ensemble avec un rythme secret.

« Tous les jours, quatre-vingts barques-légères vont à la pêche d'une petite sardine appelée *royan* : elles partent du fond du bassin avec le descendant, jettent l'ancre sur un banc, à l'entrée de la passe, souvent restent là la moitié de la nuit, pour être au descendant prochain, et, sur le signal d'un patron, qui juge du temps, s'élançent ensemble. Arrivé au large, on tend le filet, qui est tout droit, on jette au royan une pâture mêlée de sable pour la rendre visible ; il la sent et l'aperçoit au travers du filet, et, en voulant l'atteindre entre dans les mailles, qui le retiennent par les ouïes. On les emporte par milliers. De plus grandes barques, des chaloupes, font la grande pêche : elles passent d'ordinaire une nuit dehors, au besoin plusieurs, quand la rentrée

serait dangereuse. On pêche aussi dans l'intérieur du bassin avec le filet ordinaire, et c'est un coup d'œil charmant de voir l'équipage de la barque, aux chemises blanches, aux vareuses bleues et rouges, tirant le filet, dans l'eau jusqu'à mi-corps, poursuivant le poisson qui s'échappe. Une pêche curieuse est la pêche au flambeau. Le soir, une tillole glisse silencieusement le long du rivage, les rames entrent et sortent sans bruit; sur un gril à l'arrière, une torche de pin brûle avec un éclat rougeâtre; un homme armé d'une longue fourchette, les yeux fixés sur le fond de sable éclairé par le feu, surveille le poisson qui dort, et le pique. Lorsque la nuit est noire et que la mer est phosphorescente, que chaque coup de rame fait, en plongeant dans l'eau, une trouée de feu, et, en se relevant, laisse tomber une pluie d'étincelles, il y a dans ce silence, dans cette obscurité, dans cette lumière résineuse, dans ce feu inconnu de la mer, dans cette attitude et dans ce geste du marin qui tient la fourche, quelque chose de fantastique qui frappe vivement l'imagination. On a les promenades en bateau, le long des chalets, qu'il est intéressant de voir avec leurs formes diverses, et le long de la grande côte, qui semble un pays perdu au bout du monde. A mesure que la barque avance sur cette eau transparente, on voit passer les grandes méduses, aux bras de cristal, les anémones élégantes, les crabes qui se meuvent avec violence et se livrent des combats féroces, les seiches, avec leur tête armée de bras, jetant leur encre pour troubler l'eau et se cacher à leurs ennemis. Dans les mauvais temps, les marsouins arrivent par compagnies, pour se reposer dans des parages plus tranquilles : ils s'élèvent au-dessus de l'eau en soufflant bruyamment et plongent pour reparaitre à des distances prodigieuses; des plongeons, des canards, des oies sauvages nagent paisiblement; sur le rivage, les mouettes avancent et se retirent avec chaque vague, pour saisir la proie qu'elle apporte; au-dessus de la barque passent les courlis, aux ailes arquées, et les goëlands qui vagissent, s'abattant en troupes sur les vagues qui les bercent, ou sur la plus haute partie de quelque banc de sable parmi les brisants. Il y a les embarcations communes, longues, assez étroites, sans quilles, portatives, faites pour le lieu, et les embarcations, boots

ou canots de plaisance, qui sont bien une quinzaine. Elles ont des noms significatifs ; les unes prétendent à la rapidité : *Alcyon*, *Sylphe*, *Antilope* ; d'autres ont des noms coquets : *Blanche*, *Fée aux Roses* ; une autre, celle-là de mes amies, qui a un fier équipage, a pris bravement le nom indigène de *Marsouin*. Voilà naïvement Arcachon : un lieu de repos et de plaisir ; pour le bonheur, il faut, là comme partout, l'y apporter. »

L'île des Oiseaux.

Le bassin d'Arcachon a 12 500 hectares de superficie. A peu près au milieu est une île connue sous le nom d'**île de la Teste** ou **île des Oiseaux**. On l'aperçoit de la côte des bains, surtout à marée haute. Elle a 4 kil. environ de circonférence. Il n'y croît ni un arbre ni un arbuste ; nulle fleur ne peut y vivre. C'était autrefois un communal où les habitants des rives envoyoyaient pâltre leurs chevaux et nourrissaient quelques vaches à moitié sauvages. Un seul homme, chargé de la garde de ces troupeaux, y demeurait près d'une fontaine d'eau douce excellente, dans une cabane qui, pendant les gros temps, semblait perdue au milieu des vagues. En 1820, l'État en a revendiqué la propriété et en a pris possession ; il la loue à un fermier qui reçoit, pour le pacage, des bestiaux au mois, et loue lui-même des permissions de chasse. Outre la cabane du garde, on y trouve maintenant quelques huttes appartenant à des pêcheurs qui, pendant l'automne et l'hiver, font la chasse aux canards sauvages.

Une demi-heure suffit pour aller de la plage d'Arcachon à l'île des Oiseaux. Les pinasses (barques en bois de pin) qui y mènent les promeneurs sont ordinairement conduites par un homme et par une femme. On fera bien pour cette course, comme pour toutes celles qu'on désirerait entreprendre, de fixer le prix au départ. Du reste, quoi qu'en ait pu dire l'auteur d'un Guide publié à Arcachon, l'île des Oiseaux n'est nullement une île fortunée. Le seul plaisir qu'on puisse s'y procurer gratis, c'est de faire lever des lapins — leur nombre est en effet considérable — mais il en coûte cher pour les chasser : 50 centimes quand on les manque et 1 franc quand on les tue. Telles sont les étranges conditions imposées par le fermier. Du reste, la chasse aux oï-

seaux est libre toute l'année, et on trouve à Arcachon des fusils de chasse à louer au mois, à la semaine ou à la journée.

Thore décrit ainsi la chasse aux canards : « Les environs de l'île présentent dans plusieurs endroits des bas-fonds d'une plus ou moins grande étendue (on les nomme *crassats*) ; quelques-uns sont à sec, pendant les marées basses, et les autres, quoique couverts d'eau, ne laissent pas que d'être très-peu profonds. C'est dans ces lieux que l'on fiche, de loin en loin, des perches de 3 à 4 mèt. de hauteur, sur lesquelles on attache les filets destinés à prendre les canards. Ces filets ont très-communément de 7 à 800 mèt. de long, et souvent au delà ; d'autres fois moins, suivant la fortune du propriétaire. Ils sont disposés en zigzag ou font plusieurs circonvolutions. On choisit pour les tendre une de ces nuits sombres et froides de l'hiver, pendant lesquelles l'eau des étangs, des mares et des ruisseaux environnans, est glacée, parce qu'alors les canards se rassemblent par légions très-nOMBREUSES pour aller chercher leur pâture sur les endroits du bassin que la marée laisse à sec deux fois par jour ; ces oiseaux ne manquent jamais de s'y rendre. Le nombre en est d'autant plus grand que la terre est plus couverte de neige ou que les eaux sont glacées. Avant de se poser, ils tournent pendant quelques minutes, mais en s'approchant toujours plus ou moins de la surface de l'eau ou de la terre, si déjà il y a un commencement de dégel qui la laisse à découvert. Dans leurs divers tournolements, plusieurs d'entre eux s'embarrassent dans les filets, et, loin d'épouvanter la bande, ils servent au contraire d'appeaux. Lorsque les chasseurs s'aperçoivent que les canards sont abattus ou qu'ils ont fui, ils parcourrent rapidement leurs filets, tordent le col aux prisonniers, et les jettent dans le bateau ou dans un sac, suivant que les endroits qu'ils parcourrent sont à sec ou couverts d'eau. Ils mettent dans leurs opérations autant de promptitude que possible ; car ils savent bien que les fuyards ne tarderont pas à revenir. La chasse est quelquefois si lucrative que, lorsque les circonstances sont favorables, une seule nuit suffit pour être indemnisé des frais de la campagne. »

Des coquillages de toutes sortes, les huîtres de gravette, et

la chevrette dite *de santé*, se trouvent aux abords de l'île des Oiseaux à marée montante.

Excursion au cap Ferret.

Pour aller au cap Ferret, on prend aussi une pinasse. Généralement, on part quand le reflux commence à se faire sentir, et on revient à marée montante. Si le vent est bon, on ne met guère que 35 min. pour aller et autant pour le retour. On aborde sur la plage directement ou par une passerelle.

Le **cap Ferret** est l'extrémité de la dune de sable qui domine à l'O. l'entrée du bassin d'Arcachon. Les Romains l'appelaient le *Curianum promontorium*. Quelques cabanes de pêcheurs se sont groupées au fond d'une petite anse qui débouche dans le bassin. Un peu plus haut, un poste de douaniers et une maison de garde ont été bâties près d'un bon puits d'eau douce, et de la tour, haute de 51 mèt., qui supporte le phare, construit en 1839 par M. Deschamps fils. Un escalier de 150 mèt. conduit au sommet de cette tour, d'où l'on découvre une vue étendue, d'un côté, sur l'Océan, de l'autre, sur le bassin d'Arcachon et les forêts qui couronnent ses dunes. Du reste, rien de plus nu, de plus triste que cette côte, le long de laquelle on se distraint à chercher des coquillages ou à cueillir des immortelles de mer. Le feu fixe du phare (1^{er} ordre) s'aperçoit de nuit en temps ordinaire à une distance de 18 milles. Il se trouve, à 3000 mèt. au N. de l'entrée actuelle du bassin, par 45 degrés 7 min. 25 secondes de latitude et 3 degrés 15 secondes de longitude.

1 heure et 30 minutes suffisent pour faire le tour du cap Ferret et revenir par le phare à l'endroit où l'on a laissé son embarcation. Dans ce trajet, on remarque le banc de *Matoc*, qui sépare les deux passes, banc plat et large sur lequel la mer brise sans cesse, dernier vestige de la grande île de la Mate ou de l'île de la Pile, qui se trouvaient autrefois à l'entrée du bassin et qui n'existent plus aujourd'hui.

La côte nord-est du Bassin.

Quelques baigneurs d'Arcachon sont assez curieux pour aller explorer en bateau la côte N. E. du bassin. C'est une excursion

que nous indiquons sans la recommander. On la fait en général de la manière suivante. Laissant à g. l'île des Oiseaux, on va débarquer sur la plage du Piquey et l'on revient à la Teste en longeant la côte du N. E. au S. E. Le long de cette côte plus que monotone, on peut visiter successivement les localités dont les noms suivent :

Le Piquey, plage située derrière la pointe septentrionale de l'île des Oiseaux, et sur laquelle on trouve, outre la petite maison de la douane, celle du garde des semis de l'État, ombragée de quelques peupliers, la propriété de M. Delclou, et des marais à sanguines;

Arès (auberge près de la place de l'Église), village où l'on remarque d'assez jolies maisons en pierres et la belle propriété de M. Javal, qui comprend l'ancien château en partie détruit. Des moulins à vent le dominent. On a essayé d'y établir des bains. Plus loin, à l'extrémité septentrionale du bassin, se trouvent *Ignac* et *Lége*, très-rapprochés l'un de l'autre. Pour y aller, on passe (30 min. de marche) devant la *forge de Lége*, qui, fondée par M. Gignoux, appartient aujourd'hui à MM. Lousteau et Dussacq, de Bordeaux. Un sentier ombragé conduit ensuite en quelques minutes au village de Lége proprement dit (350 hab.), séparé des dunes par le ruisseau qui descend des étangs du Porge au bassin d'Arcachon. Deux fois déjà ce village a dû changer de place. Les dunes mouvantes avançant toujours, les habitants ont été forcés de fuir devant elles; en 1480 et 1660, ils ont rebâti leurs maisons et leur église, à 4 puis à 3 kil.¹;

Andernos, bourg de 1000 hab., situé au bord du bassin, entre deux petits ruisseaux, dont le plus important, le Cires, traverse la longue et étroite forêt appelée la montagne d'Andernos. Il n'a rien de remarquable;

Lanton, bourg de 492 hab., composé de 15 hameaux et d'un grand nombre de maisons isolées que séparent des cultures. Le château de *Certes*, bâti par M. de Civrac, avec les démolitions du

¹. Un bateau met 2 heures pour aller d'Arcachon à Arès; 2 heures suffisent pour visiter Arès et Lége, et pour y déjeuner. — On compte d'Arès à Audenge 3 heures en voiture, et 5 heures à pied, et 1 heure 30 minutes à pied d'Audenge à Facture, où l'on reprend le chemin de fer.

vieux fort de Castéra, mérite d'attirer un instant les regards. Un cours d'eau sépare Certes d'Audenge;

Audenge (auberges), ch.-l. de c. de 1225 hab., comprenant, outre Certes, les hameaux de Babulon, Hougueyra, Lubec, les Places et Gournalets. On y visitera peut-être avec intérêt les marais salants et les réservoirs à poisson;

Biganos (auberge), commune de 1083 hab., sur le territoire de laquelle se trouvent l'ancien prieuré de *Comprian*, célèbre par ses sépultures nobles, et la verrerie de M. Olivier. A peu de distance du village, sont les stations de Facture et de Lamothe, où l'on peut reprendre le chemin de fer (voir page 29).

M. Jean Lacou indique ainsi les distances d'Arcachon à Lége, en suivant le bord du bassin. Ces distances sont calculées à cheval.

D'Arcachon à Gujan.....	1 h.	"	De Biganos à Audenge.....	"	40 m.
De Gujan à Mestras.....	"	10 m.	D'Audenge à Lanton.....	"	40 m.
De Mestras au Teich.....	"	20 m.	De Lanton à Andernos....	1 h.	15 m.
Du Teich à Lamothe.....	"	15 m.	D'Andernos à Arès.....	"	40 m.
De Lamothe à Biganos...	"	20 m.	D'Arès à Lége.....	"	15 m.

PROMENADES A PIED OU A CHEVAL.

Les promenades à pied sont généralement pénibles dans les environs d'Arcachon : on marche presque toujours dans un sable brûlant où l'on s'enfonce à chaque pas de plusieurs centimètres, et l'on se fatigue vite sur un terrain qui manque de solidité; en outre, malgré leur verdure apparente, les pins ne donnent pas assez d'ombrage pour mettre les promeneurs à l'abri des rayons du soleil. Quand on voudra entreprendre une excursion un peu longue, on devra donc avoir la précaution de louer une voiture ou un cheval.

Les forêts d'Arcachon et de la Teste. — Les semis de l'État.

La forêt d'Arcachon, que les semis de l'État séparent de la forêt de la Teste, a 3600 hect. Elle s'étend des prés salés de la Teste à la pointe de Bernet, et de la route départementale aux semis de l'État. De nombreux sentiers la sillonnent dans tous les sens. Dans un rayon de 4 kil. environ, la compagnie du Midi a établi autour d'Arcachon de véritables routes. Il a fallu pour

cela y apporter de la terre. Aujourd'hui on y fait même circuler le gaz. Elle se compose principalement de pins, de chênes, de houx, d'arbousiers et d'aubépins. Les accidents du terrain, les dunes et les bas-fonds y offrent de curieux aspects qui ne tardent pas, du reste, à paraître monotones. On y remarque quelques cabanes de résiniers. L'une de ses dunes les plus hautes, le *Truc de Pey-Maou* (*truc* signifie dune abrupte et élevée), se trouve dans Arcachon même, à 500 mèt. de la route départementale. On y découvre de belles vues sur la forêt, les villas et le bassin. Un jalon peint en rouge indique aux promeneurs le Truc de Pey-Maou. Deux autres dunes voisines, mais moins élevées, sont signalées de la même manière à leur attention, car on y jouit de points de vue différents.

De nombreuses habitations se construisent dans la forêt d'Arcachon, près du rivage, et la ville tend à s'étendre vers le S. Il est même question de prolonger le chemin de fer et d'établir une gare près de la mer.

Les semis de l'État, situés entre la forêt d'Arcachon et celle de la Teste, datent surtout de la fin du siècle dernier. Les chemins qui les traversent se nomment *garde-feux*. Une route, tracée par la compagnie du Midi, y conduit d'Arcachon au Moullo (30 min.). — On peut aussi se rendre au Moullo, en suivant la plage. Le Moullo est un ancien parc d'artillerie, situé au bord du bassin, presque en face du phare du cap Ferret. Un couvent de dominicains y a été fondé, il y a quelques années ; la chapelle domine la mer, et de cette hauteur, on jouit d'une vue magnifique. Ce couvent est généralement occupé par des Pères malades ou convalescents. Tout un village commence à se grouper à l'entour.

« Ce qu'il y a de plus remarquable dans la situation du Moullo, dit M. Henry Maret, c'est que, de quelque côté qu'on dirige ses pas, on est sûr d'y arriver. Je suppose que vous habitez la villa Riquet, comme certainement vous le ferez un jour ou l'autre ; vous sortez de chez vous, et tournez à dr. ;... la route en forêt vous conduit directement au monastère, dont les deux ailes vous apparaissent au-dessus des pins, et vous font l'effet d'appartenir à l'une de ces maisons de bois colorées, qu'on donne pour jouets aux enfants sages.... Mais si, au lieu de prendre à dr., vous avez

pris à g., tout à fait à l'opposé,... vous traversez le parc Pereire, vous arrivez à la mer, vous suivez la plage, vous voilà au Moullo;... si vous préférez ne prendre ni à dr. ni à g., vous irez en avant ou en arrière.... En avant, c'est encore le bassin, et vous tournez, par conséquent le Moullo; en arrière, c'est de plus en plus le bassin, et vous tournez fatalement, donc le Moullo.... dans les premiers jours, le promeneur pédestre trouve ce Moullo véritablement fantastique; il s'explique ainsi comment il s'est rencontré des gens pour habiter là; c'est afin de pouvoir en sortir. »

La forêt de la Teste est bornée au N. par la plaine de la Teste, à l'O. par les semis de l'État qui s'étendent jusqu'au bord du bassin d'Arcachon, au S. par l'étang de Cazau, à l'E. par la lande sur laquelle la compagnie des Landes a creusé son canal. Elle a 3980 hect. Le sol et le produit de la résine appartiennent à divers propriétaires. Les pins et les chênes sont la propriété des usagers domiciliés à la Teste, Gujan, Mestras et Cazau. Au xvi^e s. (1543), Frédéric de Foix, capitaine de Buch, partagea cette forêt entre tous ses vassaux, moyennant une redevance qu'il prélevait chaque année sur les produits des pins, sous la condition que tous leurs enfants qui naîtraient après sa mort, et que tous les étrangers qui se fixeraient dans le pays, auraient, après une année de séjour, le droit de prendre du bois pour se chauffer ou pour construire. Ainsi les propriétaires n'ont aujourd'hui que l'usufruit des pins et des chênes, mais ils jouissent des mêmes droits que les simples usagers.

La Pointe du Sud.

La Pointe du Sud est une espèce de promontoire arrondi, qui s'avance dans le golfe de Gascogne, au S. de l'entrée du bassin d'Arcachon. On y jouit d'une belle vue sur l'Océan. Divers chemins y conduisent. Citons encore ici M. Henry Maret :

« Plus loin (c'est-à-dire au delà du Moullo).... mais irez-vous jamais jusque-là? des maisons disséminées laissent échapper au travers des arbres les spirales d'une fumée épaisse.... qu'est-ce?... Évidemment des habitations de naturels.... Vous pressez le pas; car, dans ces régions, le froid est inconnu, et vous ne seriez pas fâché de vous rafraîchir.... C'est d'abord une cabane de pêcheur,

dont la majeure partie est close.... Les pêcheurs de ce pays possèdent tous une maison, mais se gardent bien d'y demeurer; ils élèvent tout auprès une hutte difforme, et c'est sous cette hutte qu'ils prennent leurs repas, et probablement leur sommeil.... Ils sont là, trois ou quatre, hâves, décharnés, hideux, portant de longues barbes noires, semblables à des bandits; et vous vous reculez instinctivement.... Tout à coup, un bruit de clochettes se fait entendre : c'est un âne qui s'avance lentement.... sur son dos, entre deux paniers, une jeune et jolie femme est assise à *croupetons*, comme dirait Brantôme.... Elle s'inquiète peu du qu'en dira-t-on; elle se soucie moins encore du qu'en direz-vous? Elle passe et chante quelque vieille chanson gasconne.... Alors, rassuré, vous entamez un entretien avec l'un des brigands ci-dessus décrits, brave homme au demeurant, incapable de tuer autre être que poisson...; il vous apprend que vous êtes au Pilat, qu'il est propriétaire d'un bateau, mais qu'il n'a point à boire.

« Du Pilat à la Pointe du Sud, il y a quatre kilomètres, suivant les habitants du pays; mettez-en dix, et vous approcherez de la vérité. La pointe du Sud est une langue de terre, ou, pour mieux dire, de sable, qui s'avance dans l'Océan, et forme avec le cap Fenet, l'entrée du bassin d'Arcachon. Là, des bouées rouges et noires indiquent *les passes*, détroit terrible que les vaisseaux ne franchissent qu'avec toutes sortes de précautions, et dont l'horreur disparaîtra le jour où sera exécuté ce sublime travail qui fera du bassin d'Arcachon l'un de nos principaux ports de guerre. On sait d'ailleurs combien le golfe de Gascogne est fécond en naufrages. »

« La Pointe du Sud est caractérisée par un poste de douaniers, qui, tout le long de la journée s'amusent à battre du tambour. Je suis même convaincu que plusieurs d'entre eux se persuadent être payés par le gouvernement dans l'unique but d'apprendre à la mer la façon d'exécuter un roulement. D'Arcachon à la Pointe du Sud, on rencontre en effet trois postes de douanes, sans parler d'un brick qui fait la police du bassin.... Chacun de ces officiers publics visite un vaisseau tous les cinq ans, et, de mémoire

d'homme, on n'a vu la figure d'un contrebandier. Les brisants et les courants contraires suffisent largement à détourner la fraude.

« Quand un voyageur se dirige vers la Pointe du Sud, il nourrit l'intention de visiter le sémaphore, et le sémaphore se trouve à deux kil. plus loin. Il y a route de terre et route de mer. L'été, on peut choisir. L'hiver, il faut d'abord abandonner la mer; il faut de même abandonner le cheval.... nous ne sommes pas ici dans la Sénégambie.... aucun chemin propice aux voitures; reste le moyen de locomotion donné par la nature.

.....
« Au delà du Pilat, on côtoie une dune énorme, nommée à juste titre *la grande dune*. Durant une lieue, on a à dr. le flot, à g. une montagne impossible à gravir.

« A la Pointe du Sud, la plage s'élargit, et devient immense.

« Voici l'aspect des lieux :

« Les eaux de l'Océan à l'horizon. Elles se précipitent splendides vers les passes.... bouleversement majestueux.... les torrents d'écume semblent une fumée blanche; leur mugissement ressemble à la voix sourde et profonde d'une artillerie. On dirait que là-bas toute une armée rangée en bataille fait cracher sur vous ses mille bouches à feu. Toute cette furie vient expirer à quelque distance, le long d'une bande de sable que l'eau contourne, sans qu'on sache pourquoi cette force a pitié de cette faiblesse; pourquoi ce géant qui couvre les deux tiers du monde épargne ce grain de poussière. N'importe; il se replie, l'enveloppe, et, s'il est terrible au delà, devient en deçà si tendre et si candide, qu'on dirait un colosse qui embrasse un enfant. Le sémaphore (poste télégraphique qui transmet à la terre les signaux de mer) est de l'autre côté de cette presque île, isolé, perdu sur une hauteur; en avant, une pauvre cabane, un morceau de toile jeté sur deux bâtons, et le dernier poste de douaniers, qui battent du tambour. A g., des forêts, des forêts, des forêts; devant moi, des bœufs et des vaches sauvages, penchés sur des herbes marines, ont relevé leurs mufles, et me regardent en dessous.

« La salle qui forme l'intérieur du sémaphore se trouve disposée d'étrange façon. Toute une moitié forme un demi-cercle percé de cinq gigantesques fenêtres; chacune de ces fenêtres donne sur l'Océan; un mot tracé en grosses lettres indique le point qu'elles servent à observer : N., N. O., O., S. O., S. Au milieu s'élève l'appareil destiné aux signaux, appareil menaçant, machine exorbitante, terrible, informe, une masse imposante ayant l'air d'un maléfice. Figurez-vous une colonne de fer tournant sur elle-même, et entraînant avec elle son énorme piédestal, semblable à un immense polype dont les pattes seraient des roues. A la lumière du jour, cela est immobile, et la grille qui l'entoure vous invite à ne pas approcher; mais, le soir, cela doit prendre des apparences fantastiques, cela grince confusément, et l'ombre projette aux alentours des formes inconsistantes.

« Les employés du sémaphore ont acquis le droit d'envoyer, au moyen du fil télégraphique, les dépêches des particuliers. »

Il est assez difficile d'aller sans guide par la forêt de la Teste et les semis, de la Pointe du Sud à la Teste. Si l'on est seul, on fera bien de revenir le long de la côte jusqu'au Mouollo, et de prendre le garde-feu n° 3, qui conduit directement à la Teste.

EXCURSION A CAZAU.

Cazau (auberges) est un village dépendant de la commune de la Teste et situé à l'extrémité septentrionale du lac qui porte son nom : divers chemins y conduisent; M. Jean Lacou les indique ainsi (à cheval) :

1^o Par la Teste, les rizières, la forge et la féculerie, 1 h. 50 min. De la Teste aux rizières, la distance est de 45 min. Pour aller aux *rizières*, on suit le chemin vicinal de Couloun, jusqu'au canal que l'on traverse, car les rizières sont sur la rive dr. du canal. C'est en 1848 que M. Ferry a introduit dans les landes la culture du riz. Vers la fin de 1850, 70 hectares étaient déjà cultivés. Le conseil d'hygiène chargé de visiter ces cultures déclara que, vu leur éloignement de tout centre de population, la nature sablonneuse du sol, l'écoulement facile et rapide des eaux, elles ne pouvaient offrir aucune crainte sérieuse pour la

santé publique. Ces conclusions ont soulevé depuis d'assez vives protestations. On compte 15 min. des rizières à la *forge* et à la *feculerie* ou *moulin à riz*, et 50 min. du moulin à riz à Cazau. Cette excursion ne saurait présenter un bien vif intérêt.

2° Par le garde-feu n° 1, le Truc de la Truque et la forêt, 2 h. 50 min. Le *Truc de la Truque*, la plus haute dune boisée de l'ancien capitlat de Buch, se trouve à une distance à peu près égale d'Arcachon et de la Teste (1 h. 15 min. et 1 h. 20 min.). On s'y rend d'Arcachon par le garde-feu n° 1, de la Teste, soit par le chemin de la Seoube, soit par celui de la forêt et de la lande qui mène directement à Cazau. On peut monter à cheval jusqu'au sommet, d'où l'on découvre une vue étendue sur la forêt de la Teste, la plaine et une partie du lac de Cazau, et le bassin d'Arcachon. Du Truc de la Truque à Cazau 1 h. suffit à cheval, si l'on prend la lande ou le chemin du canal ; mais il faut 1 h. 30 min. si l'on passe par la forêt de la Teste, où l'on trouve successivement les cabanes de résiniers connues sous les noms de Natus, le Courneau et Balconde.

Cazau n'a absolument rien d'intéressant. Pour bien voir son lac, on doit monter sur la dune voisine, que couronnait autrefois une église entièrement détruite. Ce lac ou étang, appelé aussi étang de Sanguinet, a une superficie de 40 000 hectares, une profondeur de 50 mèt. environ ; son élévation au-dessus du niveau de la mer est de 25 mèt. ; ses eaux se partagent entre le départ. de la Gironde et celui des Landes. Au N., il se déverse dans le bassin d'Arcachon ; au S., il a son écoulement dans l'étang de Biscarrosse, qui communique avec la mer par les étangs de Parentis et d'Aureilhan. « On y a reconnu, dit Jouannet, les traces d'un ancien chenal très-profound qui aboutissait probablement à la mer ; on indique même l'endroit par où il arrivait à l'Océan, et l'on ne fait pas remonter à plus de cinq siècles l'époque où l'embouchure, située près de la pointe de Maubruc, finit par disparaître, entièrement ensevelie sous les sables. Une fois la communication interceptée, les eaux des Landes, continuant d'obéir à la pente du sol, s'accumulèrent et s'étendirent au pied des dunes, d'où elles se frayèrent en partie un chemin jusqu'au bassin d'Arcachon. Ce canal naturel, qui a plus d'un myriamètre,

porte le nom de *craste*, nom commun à tous les fossés d'écoulement pratiqués dans les Landes par l'art ou par la nature. Du reste, on prétend que des sources alimentent l'étang de Cazau. »

Voici comment M. Henry Maret décrit cet étang :

« J'ai entendu dire à un voyageur qu'il ne connaissait pas d'aspect plus ravissant que l'entrée du lac de Cazau. Il faut ici faire la part de l'exagération. Cazau n'en reste pas moins, sinon le plus beau, au moins un des plus beaux sites de la France.

« Comme une belle femme gagne au voisinage d'une vieille, comme les Pyrénées gagnent au voisinage des Landes, ainsi ce lac, entouré d'arbres et de bosquets, jeté là, au milieu du désert, doit enivrer l'œil qu'il surprend. Ce printemps dans cet hiver est d'un splendide effet.

« Il a sa plage comme une mer. Une grande étendue de sable sépare la végétation des Landes de sa végétation à lui. C'est toute une contrée, c'est tout un climat que vous franchissez en quelques pas. Cependant ses bords vous restent dérobés.... Tout à coup une échappée vous le découvre tout entier. Alors vous vous arrêtez presque ébloui. Cette vaste plaine d'eau perpétuellement argentée se déroule gracieusement sous vos regards. Point de bruit.... un remous presque silencieux.... des rides qui sont des sourires. Le lac de Cazau, bien que très-probablement laissé par l'Océan en des temps inconnus, a l'eau douce et pure des fontaines. On y éprouve ce que j'appellerai la fascination du bain. Rien ne tente comme de se glisser dans cette limpidité.... La pente est insensible.... On dirait d'un réservoir préparé par la main de Dieu pour le seul agrément de l'homme.

« Il serait imprudent de se fier à ce réservoir. Le centre cache d'immenses profondeurs et de terribles colères. Mais on n'y peut songer. Tout ce qui vous entoure est aimable.... une foule d'anfractuosités, de promontoires, de côtes sinuées, se plient et se replient, s'enfoncent, se cachent, paraissent, disparaissent, et les forêts qui les recouvrent semblent former une ronde de nymphes autour d'une déesse mythologique. Au fond, à l'horizon, s'ouvre le goulet, qui donne passage au flot de Biscarrosse; que l'on s'asseye et qu'on rêve, bientôt on sera la proie d'un véritable mirage.... Dans cette nappe veloutée, qui s'avance toujours sans

vous atteindrez jamais, vous retrouverez bientôt cette magnétique séduction qui donne naissance à l' enchantement des sirènes. »

Cazau est à 1 h. 30 min. de Sanguinet (*V. ci-dessous*).

C'est de l'ancien *port de Maubruc*, situé à 5 kil. environ au S. O. de Cazau (45 min. à cheval), que l'on jouit de la vue la plus étendue sur le lac de Cazau. Du reste, la forêt de la Teste est très-belle aux environs de Maubruc, et de Maubruc on peut revenir à Arcachon par les *Broustics*, les *Déserts* et le Pilat, ou par le garde-feu n° 1 (3 h. 30 min. à cheval).

3^e On peut encore se rendre à Cazau par le garde-feu n° 1 et les cabanes de résiniers appelées *Dulet*, *Bouygès*, *Guirantes*, *Grande Bouygès*, *Tailles*, *Villars* et *Betouret*, 2 h. 45 min.

4^e Par le Pilat et les cabanes *Lagrave*, *Hous*, *Peyran*, les *Déserts*, *Clautès*, *Esperbeous*, *le Dessous*, *Traffort* et *Cap-du-Mont*, 3 h. 15 min.

N. B. Ces deux dernières promenades ne doivent pas être entreprises sans une bonne carte ou sans un guide.

D'Arcachon à Mimizan par la côte de l'Océan et retour par les Landes¹.

Quand on a dépassé le poste de Cazau (*V. page 179*), on peut, au lieu de longer la côte, passer par la lède de Lons Lamas,

	Aller.	Retour.	
D'Arcachon au poste du Sud en passant par les bords du bassin..	2 h. »	De Mimizan à Aureilhan....	» 15 m.
Id. en passant par la Teste, la Seoube et Dulet.....	1 h. 30 m.	D'Aureilhan à Saint-Paul-en-Born.....	» 20 m.
Du poste du Sud au poste de Cazau ou de la Sally.....	» 40 m.	De Saint-Paul à Pontens (si l'on va jusqu'à la forge il faut compter 15 m. de plus pour l'aller et 15 m. pour le retour).....	» 45 m.
De Cazau au poste de Sanguinet.....	1 h. 15 m.	De Pontens à Sainte-Eulalie	1 h. »
De Sanguinet au poste de Biscarrosse.....	1 h. 15 m.	De Sainte-Eulalie à Gastes..	» 45 m.
De Biscarrosse au poste de Sainte-Eulalie.....	1 h. 30 m.	De Gastes à Parentis.....	» 40 m.
De Sainte-Eulalie au poste de Mimizan.....	1 h. 15 m.	De Parentis à Biscarrosse... 1 h. »	
Du poste de Mimizan à Mimizan.....	» 45 m.	De Biscarrosse à Sanguinet.. 1 h. 15 m.	
	<hr/> 10 h. 10 m.	<hr/> De Sanguinet à la Teste ou à Arcachon.....	2 h. »
			8 h. »

que l'on suit jusqu'à la cabane de jonction des postes de Sangui-
net et de Biscarrosse. Dans ce trajet, les dunes se présentent sous
leur aspect le plus désolé et le plus affreux. On ne rencontre au
milieu de ces sables arides que des troupeaux de chevaux sau-
vages, des bandes de renards, des aigles, des milans ou des cor-
beaux cherchant leur proie. Au delà de la cabane de jonction il
faut reprendre la côte, car on risquerait de tomber dans quelque
blouse (voir page 20). On la suit alors sans la quitter, en se te-
nant le plus près possible de la mer. Au poste de Biscarrosse, on
trouve une auberge (avec écurie pour les chevaux) où l'on peut
souper et passer la nuit. On gagne ainsi Mimizan; mais on est
obligé de remonter (près de 3 kil.) le Courant de Mimizan, parce
qu'il est trop profond à son embouchure pour qu'on puisse le tra-
verser. Cette espèce de craste a 20 mèt. de largeur. Les eaux y
parcourent 6 mèt. par minute. Les douaniers indiquent complai-
samment aux voyageurs l'endroit guéable¹.

Mimizan a été décrit à la page 32; ses auberges se font,
dit-on, remarquer par leur propreté et par leur cuisine.

De Mimizan à Aureilhan, la route est ombragée de grands
chênes; on traverse ensuite quelques champs avant d'aperce-
voir le lac ou l'étang d'Aureilhan, sur les bords duquel on re-
marque l'ancienne propriété de la famille Darricau. Les débris
d'un vieux château couronnent un mamelon connu sous le nom
de *Truc du Hond*. Ce mamelon était éloigné de l'étang dans les
dernières années du XVIII^e s.; les eaux l'entourent aujourd'hui de
toutes parts, et il forme un îlot de 90 à 100 pas de tour, qui s'é-
lève de 4 à 5 mèt. au-dessus du niveau des plus hautes eaux.
Après avoir ainsi franchi deux cours d'eau, on atteint *Saint-Paul-en-Born*, où la compagnie des Landes possède une vaste étendue
de terrain. *Pontens*, qui se trouve à 45 min. de Saint-Paul, est
entouré de prairies, de jardins potagers, de bois de pins et de
chênes, arrosé par de nombreux cours d'eau. Les auberges y
passent pour aussi recommandables que celles de Mimizan et de

1. Cette excursion, qui n'intéressera qu'un petit nombre de touristes, et qui
ne doit pas être entreprise en été, est indiquée dans le *Guide du voyageur aux
bains de mer d'Arcachon*. Je ne l'ai pas faite; les renseignements que je donne
ici sont empruntés, ainsi que les distances, au livre de M. Jean Lacou.

Parentis. La *forge* et le château sont à 15 min. Une bonne route y conduit. Le minerai employé à la forge vient de Mimizan et de Pissois.

De Pontens à *Sainte-Eulalie*, de *Sainte-Eulalie* à *Gastes*, et de *Gastes* à Parentis, on traverse de vastes pignadas. Entre *Sainte-Eulalie* et *Gastes* est l'*embarcadère du Lanot*, un des plus importants des étangs. On aperçoit quelquefois à travers une éclaircie l'*étang de Parentis*, qui a 35 600 hect. de superficie.

Parentis-en-Born a été décrit à la page 31.

Au delà de Parentis, les landes remplacent les pignadas. Des moulins à vent ont été construits sur de petites éminences qui dominent leur surface monotonie. *Biscarrosse* possède un vieux château qui ne mérite pas une visite. L'étang canalisé auquel il donne son nom a 7600 hect. de superficie : c'est tout ce qu'on peut en dire. Entre *Biscarrosse* et *Sanguinet*, la lande est tout à fait plate, nue, triste. On ne revoit des arbres qu'en arrivant à *Sanguinet*, v. situé à l'extrémité orientale du lac de Cazau : son église a été récemment construite. Pour aller jusqu'au lac, il faut franchir la *Gourgue*, grand ruisseau qui prend sa source à 8 kil. environ. Cazau et son lac ont été décrits à la page 182.

TROISIÈME SECTION.

DE BORDEAUX A PAU.

1^o PAR DAX.

231 kil. — Chemin de fer. — Trajet en 5 h. 50 min. par trains express; en 7 h. 30 min. par trains omnibus. — 1^{re} cl. 25 fr. 90 c.; 2^e cl. 19 fr. 40 c.; 3^e cl. 14 fr. 20 c.

De Bordeaux à Dax, le chemin de fer a été décrit dans la première section (*V. p. 1 à 54*).

Au sortir de Dax, la voie se détache de la ligne de Bordeaux par une courbe à grand rayon, franchit l'Adour sur un pont de 147 mètres, formé de 6 arches en pierre, de 21 mètres 65 centimètres d'ouverture; puis, laissant la route d'Orthez à gauche, traverse le Luy.

19^e STATION. — MIMBASTE.

13 kil. de Dax. — 161 kil. de Bordeaux.

Mimbaste est un village de 1215 hab. au delà duquel la voie remonte la vallée de l'Arrieugrand, et laisse à droite le village de Misson.

20^e STATION. — HABAS.

8 kil. de Mimbaste. — 21 kil. de Dax. — 169 kil. de Bordeaux.

Habas compte 2038 hab. On y jouit d'une belle vue sur la vallée du Gave de Pau, et, à l'horizon, sur les montagnes du pays Basque. — On passe ensuite à la base d'une chaîne de collines rougeâtres, offrant ça et là sur ses pentes des bouquets de châtaigniers, puis on franchit la ligne de ferme dans un souterrain de 343 mètres de longueur, pour descendre par un ravin latéral dans la vallée du Gave de Pau, où l'on rejoint la voie ferrée de Bayonne à Pau.

21^e STATION. — PUYOO.

10 kil. de Nabas. — 31 kil. de Dax. — 179 kil. de Bordeaux.

A Puyoo (649 hab.) se réunissent les chemins de fer de Bayonne et de Dax. On est dans le département des Basses-Pyrénées. En face, sur la rive g. du Gave, on voit *Bellocq*, v. de 1007 hab., où se trouvent, sur un rocher escarpé, à la base rongée par les eaux rapides du torrent, les ruines d'un ancien château, dont il reste encore six tours rondes et une enceinte de murailles. Le vin de Bellocq jouit d'une grande réputation dans le pays. La vallée du Gave de Pau est riche, variée, accidentée.

Laissant *Ramous* à dr., on suit les bords du Gave profondément encaissé et dominé au S. par le cône boisé de *Montgiscard*, célèbre dans les légendes du pays (149 mètres d'alt.).

22^e STATION. — BAIGTS.

6 kil. de Puyoo. — 37 kil. de Dax. — 185 kil. de Bordeaux.

Baigts a une population de 1001 hab. C'est tout ce qu'on peut en dire.

La voie ferrée continue de longer le Gave. On aperçoit sur la rive g. les rochers à pic de *Baure*, au pied desquels se trouve un petit hameau, et un établissement de bains, jadis très-fréquenté. L'eau qui jaillit en abondance de la base du rocher est d'une rare limpidité. En arrivant à Orthez, on traverse le Grec sur un viaduc de 8 arches, de 6 mètres 50 d'ouverture. Baigts doit toute son importance au pont de *Berenx*, jeté à 1 kil. en aval, sur un gouffre du Gave, et sur lequel passe une route menant à Salies et au pays basque.

23^e STATION. — ORTHEZ.

9 kil. de Baigts. — 46 kil. de Dax. — 194 kil. de Bordeaux.

HÔTELS : à la *Belle Hôtesse*; — *Senez*.

LIBRAIRES : *Dattas*, *Goude-Dumesnil*, v^e *Sorenz*.

Orthez, ch.-l. d'arrond. du département des Basses-Pyrénées, est une ville de 6627 hab., située sur la pente et à la base d'une colline de la rive dr. du Gave de Pau, à la jonction des routes de

Dax, de Bayonne, de Pau, d'Oloron, de Mauléon et de Mont-de-Marsan. Malgré sa position, son industrie, son commerce qui est assez considérable, elle manque d'animation ; mais on y visitera avec intérêt le pont et la tour de Moncade.

Avant d'être la capitale du Béarn, Orthez, dont l'origine est inconnue, appartint aux vicomtes d'Acqs (Dax). Ce fut Gaston VI, dit le Bon, qui, s'en étant emparé, la réunit à ses domaines, et Gaston VII, y ayant fait construire le château de Moncade, y fixa sa résidence. Pendant tout le temps que régna la dynastie de Foix, la ville d'Orthez brilla du plus vif éclat ; mais elle commença à décliner dès que le château de Pau devint le séjour favori des seigneurs d'Albret. Elle ne fut plus qu'une des cinq sénéchaussées du Béarn. Malheureusement pour elle, elle recouvra pendant les guerres de religion une partie de son ancienne influence. Le protestantisme, qui y avait été introduit en 1561, y avait fait, en moins de deux années, de tels progrès, que Jeanne d'Albret y fonda une université calviniste, où professa Théodore de Bèze. Quand Terride, envoyé par le roi de France pour y rétablir le culte catholique, se fut acquitté de sa mission, il se vit bientôt obligé de s'y renfermer ; mais Montgommery, le général protestant, emporta la place d'assaut le jour même de son arrivée et déshonora sa victoire par un horrible carnage. Plus de 3000 catholiques périrent égorgés ; le Gave roula des flots de sang ; les tombeaux des morts furent violés, et des soldats jouèrent aux quilles avec le crâne de Gaston Phœbus. La peste, qui ne tarda pas à éclater, enleva le petit nombre d'habitants échappés à cette boucherie. Repeuplée de protestants, Orthez s'opposa longtemps au rétablissement du catholicisme et à la réunion de la Navarre à la France. Enfin, Louis XIII supprima son université, et à dater de cette époque, la résistance alla s'affaiblissant. Toutefois, les protestants sont encore plus nombreux (1300 environ) à Orthez que dans toute autre ville du Béarn.

Le 27 février 1814, le maréchal Soult, qui n'avait que 20 000 hommes sous ses ordres, fut battu sur les collines nues qui dominent Orthez au N. et au N. O., par l'armée anglo-hispano-portugaise, que commandait Wellington et qui était forte de 50 000 hommes. Les vainqueurs perdirent plus de 10 000 hommes dans

cette journée, et Soult se retira avec ses blessés et ses canons sur Saint-Sever. Les écrivains anglais soutiennent que Soult avait 40000 hommes y compris 9000 conscrits, et Wellington 37000 seulement. Les Français, disent-ils, perdirent 4000 hommes, et les alliés 2300. Une blessure que reçut Wellington sauva, si l'on doit les en croire, l'armée française menacée d'une destruction presque complète dans sa retraite.

Le nouveau pont d'Orthez n'a qu'une arche. Le vieux *pont* construit sur les rochers qui encaissent le Gave se compose de quatre arches ogivales, fort inégales en hauteur et en largeur, et, comme presque tous les ponts du moyen âge, il forme le dos d'âne. Sa largeur est de 3 mèt. 50 cent. Au milieu s'élève une *tour* assez bien conservée qui servait à sa défense, et dont la voûte ogivale ne porte aucune trace de herse. L'étage supérieur, auquel on montait par une porte quadrilatérale ouvrant sur le pont, n'était percé que de deux meurtrières à arbalète, l'une en regard de la ville, l'autre en regard de l'ennemi. L'ouverture ménagée à l'angle S. O. du même étage s'appelle *frinesto douz caperans* (la fenêtre des prêtres). Lors de la prise d'Orthez, les calvinistes forcèrent un certain nombre de prêtres à se précipiter par cette ouverture dans les eaux du Gave.

La *tour de Moncade*, le seul débris qui reste du château d'Orthez, bâti au XIII^e s. par Gaston VII, s'élève sur un plateau entouré de trois côtés de ravins profonds, et accessible seulement du côté de l'E. Elle a trois étages. Sa couronne de mâchicoulis a été récemment rétablie. Les bâtiments d'habitation, qu'entourait une triple enceinte de murailles détruite par Richelieu, s'étendaient sur le plateau à l'O du donjon. De la terrasse de la tour, on jouit d'une vue très-belle sur la vallée du Gave et des Pyrénées.

Le château d'Orthez, appelé quelquefois le château noble, à cause de sa magnificence, a été, sous le règne de Gaston Phœbus, visité en 1388 par Froissart, qui nous en a laissé une curieuse description.

« Je fus envoyé querri en mon hôtel (de la Lune), car c'étoit où est, si il vit, le seigneur du monde qui le plus volontiers veoit étrangers pour ouïr nouvelles. Quand il me vit, il me fit bonne

chère et me retint de son hôtel, où je fus plus de douze semaines. Avant que je vinsse en sa cour, je avois été en moult de cours de rois, de ducs, de princes, de comtes et de hautes dames, mais je n'en fus onques en nulle qui mieux me plut ni qui fut sur le fait d'armes plus réjouie que celle du comte de Foix étoit. On veoit dans la salle, et ès chambres et en la cour, chevaliers et écuyers d'honneur aller et marcher, et d'armes et d'amour les oyoit-on parler....

« L'usage du comte de Foix est tel ou étoit alors, et l'avoit toujours tenu d'enfance, que il se couchoit et levoit à haute none et soupoit à mie nuit, et quand de sa chambre à mie nuit venoit pour souper en la salle, devant lui avoit douze torches allumées que douze varlets portoient, et icelles douze torches étoient tenues devant sa table qui donnoient grande clarté à la salle; laquelle salle étoit pleine de chevaliers et de écuyers, et toujours étoient à foison tables dressées pour souper qui vouloit souper.... »

Ce château, témoin de fêtes si brillantes, fut aussi le théâtre de crimes épouvantables. Gaston Phœbus y jeta dans un cul de basse-fosse, après l'avoir poignardé de sa propre main, Pierre de Béarn, gouverneur de Lourdes, qui refusait de lui rendre cette place; il y assassina son propre fils, qui s'y laissait mourir de faim parce qu'il était accusé injustement d'avoir voulu empoisonner son père. Blanche de Navarre y mourut empoisonnée par son beau-frère et par sa sœur.

L'église d'Orthez, dominée par une hideuse flèche en forme de pyramide et badigeonnée de rouge, a été construite aux XIV^e et XV^e s. Le chevet à pans coupés est formé de trois parties qui correspondaient aux trois nefs primitives. Il ne reste maintenant qu'une large nef divisée en quatre travées égales par des faisceaux de colonnes saillantes. Les anciens couvents d'Orthez, aujourd'hui transformés en granges, offrent peu d'intérêt, si ce n'est au point de vue historique. L'un d'eux avait été transformé par Jeanne d'Albret en université calviniste. Il sert aujourd'hui de séchoir pour les jambons.

Orthez possède deux fabriques importantes d'allumettes chimiques, et sur les bords du Gave, une papeterie, une minoterie,

une scierie, un moulin à huile, des batteuses, une fabrique de chocolat, mises en mouvement par le Gave, qui forme en cet endroit une chute artificielle extrêmement pittoresque. Ses tanneries et ses mégisseries sont les plus importantes du département. Le commerce d'exportation consiste surtout en jambons (de Bayonne) et en cuisses d'oie, etc.

A l'E. de la station d'Orthez, le chemin de fer passe sur un remblai jeté dans le lit même du Gave, puis entre dans une profonde tranchée. Au delà du village de *Castétis*, se trouve un autre remblai de plusieurs kilomètres, élevé dans l'ancien lit du Gave. De temps à autre on découvre de gracieux paysages. Quand le temps est clair, on voit très-bien le pic du Midi d'Ossau, au-dessus de la chaîne des Pyrénées.

24^e STATION. — ARGAGNON.

8 kil. d'Orthez. — 54 kil. de Dax. — 202 kil. de Bordeaux.

Argagnon-Marcerin, v. de 401 hab., possède un très-beau château appartenant à M. Larrabure, député. La station est établie un peu au delà de ce château.

25^e STATION. — LACQ.

6 kil. d'Argagnon. — 60 kil. de Dax. — 208 kil. de Bordeaux.

Lacq, v. de 614 hab., est situé sur une colline, que contourne la voie, et où se trouve un château entouré de grands arbres. Au pied de cette colline, le pont suspendu d'Abidos traverse la rivière. Vis-à-vis, on aperçoit, au sommet d'une colline escarpée dominant de 100 mèt. la rive g. du Gave, *Lagor*, ch.-l. de c., v. de 1200 hab., formant une rue de plus d'un kil. de longueur, et situé sur une colline très-escarpée du côté du Gave; on y jouit d'une vue très-belle et très-étendue.

26^e STATION. — ARTIX.

5 kil. de Lacq. — 65 kil. de Dax. — 213 kil. de Bordeaux.

Artix est un v. de 710 hab. à l'E. duquel la voie ferrée croise la route de terre et longe la base des hauteurs. Deux haltes ont été établies à *Denguin*, 605 hab., et *Poey*, 418 hab., situé sur la rive dr. de l'*Ousse*, au pied d'une colline boisée.

27^e STATION. — LESCAR.

14 kil. d'Artix. — 79 kil. de Dax. — 227 kil. de Bordeaux.

Lescar est une ville de 1827 hab., ch.-l. de c. de l'arrond. de Pau, siège d'un évêché jusqu'en 1789, et probablement l'antique *Beneharnum*, qui a donné son nom au Béarn. On l'appelait dans les vieilles chroniques la *ville septennaire*, parce qu'elle possédait, dit-on, 7 églises, 7 fontaines, 7 moulins, 7 bois, 7 vignes, 7 portes et 7 tours sur ses remparts. Elle n'offre par elle-même rien d'intéressant, mais son église romane, classée parmi les monuments historiques, mérite la visite de tous les archéologues. Cette belle basilique, d'une régularité à peu près parfaite, a une longueur de 61 mèt. sur 22 mèt. 50. c. de largeur; seulement on doit regretter que l'élévation de la grande nef ne soit pas proportionnée à sa largeur. On y remarque surtout des chapiteaux historiés, dont les curieuses sculptures représentent l'*Adoration des Mages*, *Daniel entouré de lions*, la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, *Adam et Ève*, des saints, des cavaliers, des anges et des animaux. Dans le chevet, on montre encore sous le plancher du chœur des fragments précieux de mosaïque (*une chèvre attaquée par deux lions*); « cette scène a du mouvement, dit M. Cénac-Moncaut; et la tête du lion dévorant est d'une énergie qui ne déparerait pas une composition romane ou byzantine. » Les stalles du chœur, placées dans le chevet absidal sont du XVII^e s. et peu remarquables. Quant aux pierres tombales, elles ne remontent pas au delà du XVII^e s., car les tombeaux antérieurs à cette époque furent détruits par les calvinistes. L'évêque Louis d'Albret n'essaya pas même d'arrêter alors la profanation de sa cathédrale; aussi, quand l'invasion française fit triompher la religion catholique dans le Béarn, fut-il impitoyablement massacré avec les membres du chapitre qui s'étaient le plus compromis par leur complaisance envers les protestants. Catherine de Navarre, Marguerite de Valois, Jeanne d'Albret et d'autres souverains du Béarn ont été ensevelis dans la cathédrale de Lescar.

M. Cénac-Moncaut, appuyant son opinion sur certains points de ressemblance qu'il énumère, donne à la cathédrale de Lescar la même date qu'à celle de Sainte-Croix d'Oloron (V. l'*Itinéraire*

général de la France, les Pyrénées, par Ad. JOANNE, Paris, Hachette et Cⁱ'), et en fixe la construction à la fin du XII^e s. Elle passe cependant pour avoir été fondée à la fin du X^e s. par le duc Sanche de Gascogne.

On voit encore à Lescar quelques restes des anciennes fortifications et un vieux château de briques, qui couronne l'escarpement de la colline ; la tour carrée de ce château, appelée le *fort de l'Esquirolette*, paraît remonter au XII^e ou au XIII^e s. A peu de distance s'élèvent quelques ormeaux, où des prêtres, qui avaient osé protester contre la dévastation de la cathédrale, furent pendus par les huguenots aux sons du fifre et du tambour.

Depuis le moyen âge, Lescar a perdu son importance : elle a eu beau descendre de sa colline et s'étendre dans la plaine, elle n'en reste pas moins déserte et solitaire ; tout le mouvement afflue vers Pau. L'édifice le plus remarquable de la ville moderne est l'ancienne école des Barnabites, devenue *école normale* ; elle s'élève au N. et à quelques centaines de mètres de la route de Bayonne. L'agriculture a fait de grands progrès dans cette partie du département. Le lin et le maïs de Lescar sont renommés. On remarque près de Lescar le château de M. Dariste.

Le chemin de fer passe de nouveau au S. de la route de terre, se rapproche du Gave, qu'il longe sur un remblai, puis côtoye la base de la colline du parc, et le château de Pau.

28^e STATION. — PAU.

4 kil. de Lescar. — 83 kil. de Dax. — 231 kil. de Bordeaux.

Renseignements généraux.

HÔTELS. — *De France*, place Royale ; — *d'Angleterre*, place Gramont ; — *Henri IV*, place de la Halle ; — *de la Poste*, place Gramont ; — *de la Daurade* (hôtel des voyageurs de commerce), rue de la Préfecture ; — *de l'Europe*, rue de la Préfecture ; — *Victoria*, rue Marca ; — *Grand-Hôtel*, rue Montpensier ; — *de la Croix-Blanche*, côte de la Fontaine, etc.

RESTAURANTS. — *Bernis* ; — *Saintges* ; — *Au Friand* ; — *Meillon* ; — *Champagne* ; — *des Pyrénées*.

CAFÉS. — *Du Théâtre*, place Royale ; — *de la Comédie*, place Gramont ; — *du Commerce*, rue de la Préfecture ; — *Sansarricq*, rue Notre-Dame ; — *Champagne*, place Royale, etc.

BAINS PUBLICS. — *Mme Barrau*, place Royale; — *Noguez*, rue des Bains; — *Poeyharré*, rue des Ponts; — *Henri IV*, à la Basse-Plante.

DILIGENCES. — *Omnibus du chemin de fer*. — *Manescau*, place Gramont. — *Hôtel de l'Europe*: Voitures pour Tarbes, Montréjeau, Oloron, Nay, Lourdes et les eaux thermales. — *Hôtel du Commerce*: Voitures pour Tarbes, Bagnères, Oloron et les eaux thermales.

VOITURES DE REMISE. — *Abbadie*, rue du Château; — *Camou*, place Bosquet; *Bazillac*, rue Serviez; — *Forlassies*, rue Bordeaux; — *Carrère*, rue Serviez, 12; — *Loureau*, rue Serviez; — *Cassinet*, rue d'Etigny; — *Boudrot*, rue du Lycée; — *Hourcade*, id.; — *Arcabouzet*, rue Duplaà; — *Ranguedat*, rue du Lycée; — *Barrans*, rue Bordeaux; — *Cabanné*, rue Espalungue et rue de la Préfecture; — *Laborde*, rue Gauchet; — *Darré*, rue Serviez; — *Delacour*, rue de la Préfecture; — *Croharé*, rue Montpensier; — *Gardères*, place Royale; — *Ribettes*, rue des Orphelines; — *Cauhapé*, rue Gassies; — *Parade*, rue des Orphelines; — *Forestier*, place Gramont; — *Lahitte*, place Bosquet; — *Labat*, rue Serviez; — *Crabé*, place Gramont; — *Carrère*, rue des Arts; — *Croharé fils*, rue Serviez; — *Laborde*, rue Nouvelle-Halle.

Les voitures à deux chevaux se payent à raison de 2 fr. l'heure ou 15 fr. la journée.

VOITURES DE PLACE : STATIONS. — Place Gramont; place de la Halle; place Royale.

LOUEURS DE CHEVAUX ET CABRIOLETS. — Le nombre de ces industriels est considérable, surtout pendant la saison. S'adresser aux hôtels ou mieux encore à l'Union syndicale. Les chevaux de selle se louent au mois ou à la journée.

POSTE AUX LETTRES. — Bureau central, place de la Nouvelle-Halle, à côté de la préfecture, ouvert de 7 h. du matin à 7 h. du soir, excepté les dimanches et les fêtes; ces jours-là il est ouvert de 7 h. à 11 h. du matin. Boîtes supplémentaires, place Gramont; rue Porte-Neuve; rue Montpensier; pont du Gave; rue des Cultivateurs, 27.

TÉLÉGRAPHE. — Bureaux, rue des Cordeliers, 17, ouverts tous les jours de 7 h. du matin à 9 du soir. — N. B. Le télégraphe électrique est établi de Pau à Bayonne, à Oloron, aux Eaux-Bonnes, à Tarbes et aux villes de bains des Hautes-Pyrénées.

DOCTEURS EN MÉDECINE. — *Bagnell*, *Boutilhe*, *Auzouy*, *Cassou*, *Cazenave*, *Daran*, *Drewy-Ottley*, *Duboué*, *Lacoste*, *Hounau*, *Iribarne-Aïtcin*, *Manes*, *Roussille*, *Lanacastets*, *Tarras*, *Taylor*.

LIBRAIRES. — *Lafon*, *Bassy*, *Chirou*, *Delrieu*, *Vignancour*, *Lauga*, *Laussat*, *Mouguillet*, *Pédentour*, *Pelanne*. La librairie de M. Lafon, rue Henri IV, est remarquablement assortie en livres français, anglais, italiens, espagnols, etc. (cabinet de lecture). L'établissement de M. Bassy, 2, rue Henri IV, ne se recommande pas seulement par son

riche assortiment de livres de voyages et de nouveautés ; on y trouve le magnifique *album* de M. Victor Petit, représentant *les vues et les costumes des Pyrénées*, de la papeterie, des bronzes, des objets en marbre des Pyrénées, des pianos, etc., etc.

CABINETS DE LECTURE. — *Lafon*, rue Henri IV ; — *Laussat*, rue des Cordeliers ; — *Dufourcq*, rue des Cordeliers ; — *Pédeutour*, place du Palais.

CERCLES. — *Cercle béarnais*, rue de la Préfecture ; — *Cercle Henri IV*, place Royale ; — *Cercle anglais*, rue Henri IV.

BANQUIERS. — *Merillon*, *Veuve Léon Francez*, *Bergerot*, *Fourcade*, *Church*, vice-consul d'Angleterre.

SALLES D'ARMES. — *Delcourt fils*, 8, rue Carrerot. — *Tir au pistolet*, chez *Labeille*, etc. — *Équipage de chasse*, entretenu par souscription et dirigé par M. Power, propriétaire à Bilhères.

APPARTEMENTS MEUBLÉS. On trouve dans la ville de Pau environ 400 appartements meublés dont le prix varie depuis 1200 jusqu'à 8000 fr. On peut louer aussi des maisons de campagne garnies dans les environs.

UNION SYNDICALE instituée par la ville de Pau, pour fournir gratuitement aux étrangers les renseignements qu'ils peuvent désirer, et pour régler à l'amiable tous les différends qui peuvent surgir entre les étrangers et les habitants. Agent, M. Langlumé, 14, rue Serviez.

Situation. — Aspect. — Panorama. — Climat.

Pau, l'ancienne capitale du Béarn, aujourd'hui le chef-lieu du département des Basses-Pyrénées et le siège d'une cour d'appel, s'étend de l'E. à l'O., partie au pied d'une colline, à 144 mèt. d'alt., partie sur un plateau de 200 mèt. environ, qui, du côté du N., se rattache aux landes du Pont-Long, et, du côté du S., domine la rive dr. du Gave de Pau et de l'Ousse. Un ruisseau profondément encaissé, le Hédas, la sépare en deux parties, que cinq ponts relient l'une à l'autre ; la plus grande et la plus ancienne est celle qui se trouve resserrée entre ce ravin, le Gave et l'Ousse ; deux rues principales, qui n'ont de remarquable que leur longueur, viennent aboutir à son extrémité occidentale, c'est-à-dire au promontoire escarpé que couronne le château. L'autre moitié plus moderne, et traversée dans toute sa longueur par une rue parallèle au Hédas, pourra du moins se développer à son aise, car l'espace ne lui manquera jamais ; mais la vieille ville aura toujours pour elle l'avantage de sa situation. C'est en effet de ses maisons, de ses terrasses, de ses jardins, que l'on découvre le magnifique panorama qui, selon certains artistes, rivalise avec

celui de la terrasse de Berne. Ce panorama, dont M. Victor Petit a publié une admirable lithographie, a inspiré à M. Taine le diptyque que l'on va lire :

« De là, on voit toute la vallée et au fond les montagnes. Le cœur se dilate dans cet espace immense ; l'air n'est qu'une fête, les yeux éblouis se ferment sous la clarté qui les inonde et qui ruisselle, renvoyée par le dôme ardent du ciel. Le courant de la rivière scintille comme une ceinture de pierreries ; les chaînes de collines s'allongent à plaisir sous les rayons pénétrants qui les échauffent, et montent d'étage en étage pour étaler leur robe verte au soleil. Dans le lointain, les Pyrénées bleuâtres semblent une trainée de nuages ; l'air qui les revêt en fait des êtres aériens, fantômes vaporeux, dont les derniers s'évanouissent dans l'horizon blanchâtre, contours indistincts, qu'on prendrait pour l'esquisse fugitive du plus léger crayon. Au milieu de la chaîne dentelée, le pic du Midi d'Ossau dresse son cône abrupt ; à cette distance les formes s'adoucissent, les Pyrénées ne sont que la bordure gracieuse d'un paysage riant et d'un ciel magnifique. Rien d'imposant ni de sévère ; l'idée qu'on emporte est celle d'une beauté sereine, et l'impression qu'on éprouve est celle d'un plaisir pur.

« Outre sa belle position, Pau a pour elle un climat délicieux, qui y attire pendant l'hiver un grand nombre d'étrangers, de malades, de convalescents. Les loyers y atteignent alors des prix fort élevés, et la vie y devient plus chère que dans les plus grandes capitales de l'Europe ; du reste les maisons y sont meublées avec luxe, et l'on peut s'y procurer tout le confortable possible ; enfin les fêtes les plus animées, les plus brillantes s'y succèdent presque sans interruption. Cette ville offre donc, de septembre à mai, un séjour des plus agréables à tous les heureux de ce monde qui jouissent d'une grande fortune et d'une bonne santé.

« De toutes les villes du continent où se rend le malade anglais, il n'en est peut-être pas une seule dont le séjour soit aussi salutaire dans certaines maladies que celui de Pau, a dit le docteur Taylor. En effet, la position naturelle de Pau met si bien cette ville à l'abri du vent, qu'il n'est pas une saison de l'année dans laquelle les fonctions d'un organe puissent être troublées, pourvu qu'on ait soin de se bien vêtir et d'éviter les rayons du soleil.

Quelque abondante que soit la pluie, quelque intense que soit le froid, il ne fait pas à Pau de ces vents perçants qui en Angleterre et même à Nice, à Montpellier, à Florence et à Rome, attaquent jusqu'aux *penetralia* des organisations affaiblies, et jamais l'atmosphère ne communique au corps une sensation d'humidité glacée.

« L'influence du climat de Pau est très-remarquable sur les étrangers. Pendant les quatre années qui ont précédé 1842, la mortalité ne s'est pas élevée chez les Anglais à plus de 1 sur 65, et parmi les poitrinaires, la proportion n'a été que de 1 sur 150. Pendant cet espace de temps il n'y eut pas un seul décès parmi les enfants anglais au-dessous de l'âge de 12 ans, et cependant plusieurs d'entre eux avaient à leur arrivée une santé très-délicate. »

Le docteur Cazenave explique en ces termes la salubrité du climat de Pau :

Situé par le 43^e de latitude N., Pau se trouve bâti à l'extrême d'un plateau qui domine une large vallée, dans le fond de laquelle le cours torrentiel du Gave dessine ses capricieux méandres. Au N. s'élève un amphithéâtre de coteaux superposés les uns aux autres. L'E. et l'O. sont complètement à découvert. Au S. se dresse, à quelques myriamètres, la chaîne des Pyrénées.

De cette disposition topographique résultent les conditions anémographiques suivantes : Les vents de N. viennent-ils à souffler ? les assises de collines qui s'élèvent de ce côté les arrêtent dans leur course. Sont-ce les vents du S. ? sur leur passage se dressent les Pyrénées, dont les pics élevés et les crêtes neigeuses brisent leur violence et rafraîchissent leur souffle brûlant. Aussi la *tramontana* et le *siroco* sont-ils inconnus à Pau.

Sans défense à l'O. et au N.O., la ville de Pau semblerait destinée à être soumise, ainsi qu'Hyères, Nice et Montpellier, à l'action périodique du vent du N. O., le *mistral*, cet impétueux et violent fléau du littoral de la Méditerranée. Or, l'expérience de tous les jours, aidée des observations météorologiques impartiales, prouve de la manière la plus péremptoire que Pau échappe à ce redoutable tribut. J'ajouterai même que c'est précisément à ce privilège exceptionnel, dont nous allons essayer d'expliquer la cause, que Pau doit ce calme atmosphérique qui frappe, de premier abord, le malade aussi bien que le climatologue.

Tous les auteurs qui se sont occupés du climat de Pau sont unanimes à reconnaître cette absence d'agitation de l'air, et ses effets sédatifs. Ainsi, sir James Clark s'exprime dans ces termes à cet égard : « Le

calme de l'atmosphère est un caractère frappant de ce climat, où les grands vents sont rares et de courte durée. » Plus loin, il ajoute, avec plus de détails : « Les vents d'O. sont peu fréquents et durent rarement plus de vingt-quatre heures. Pau paraît presque exempt des vents chauds du S. et des vents froids du N. O., qui sont généralement dominants dans cette partie de la France. »

Au témoignage de Clarck vient se joindre l'appréciation impartiale d'une de nos illustrations médicales, M. le docteur Louis, qu'une dououreuse circonstance avait amené à Pau l'hiver de 1855.

« Après la magnificence du paysage, dit ce profond observateur, on est surtout frappé, en arrivant à Pau, du calme de l'atmosphère, calme si complet du 25 octobre au 12 décembre, l'an dernier, que j'ai bien vu, pendant cet espace de temps, les feuilles des arbres osciller, mais jamais leurs branches; en sorte que, pendant les six premières semaines de mon séjour dans la capitale du Béarn, j'étais dans un étonnement perpétuel, n'ayant jamais rien vu ni lu de semblable. Si, depuis le milieu de décembre, l'atmosphère de Pau n'a pas été aussi parfaitement calme, le vent y a toujours été rare, et, si je ne puis affirmer, d'après mon expérience personnelle, qu'il en soit toujours ainsi pendant la mauvaise saison, il m'est impossible, après avoir consulté les tableaux météorologiques dressés à Pau, et recueilli les témoignages des personnes les plus dignes de foi, de croire que, sous le rapport du vent, l'hiver qui finit diffère beaucoup des autres hivers. » Ainsi donc, absence de mistral à Pau, tel est le fait reconnu, unanimement admis. Où en est la cause?

Si nous montons sur la tour du château d'Henri IV, et si nous jetons un coup d'œil sur la chaîne des Pyrénées, nous remarquons que la chaîne des Pyrénées prend une direction E. S. E. jusqu'au mont Vignemale et à Gavarnie. Là se détache de l'arête principale un château qui, fuyant vers le N. E., va se terminer au pic du Midi de Bigorre, formant ainsi, avec l'arête principale S. de la chaîne, un angle dans lequel se trouve par le fait renfermée la ville de Pau.

Le vent N. O. vient-il à souffler? ces masses aériennes, poussées avec violence dans la direction du S. E., rencontrant, dans leur course vagabonde, cette vaste enceinte angulaire, s'y engouffrent, s'y accumulent avec d'autant plus de rapidité que l'absence d'une issue directe s'oppose à leur sortie: il arrive nécessairement alors un instant où les colonnes d'air se trouvent tellement concentrées dans cette enceinte, qu'il se produit dans toute cette masse atmosphérique une sorte d'immobilité; le vent, forcé dès lors de s'élever, va porter l'agitation dans les hautes régions, tandis que le calme règne au-dessous de lui.

Il résulte de ces dispositions topographiques que l'action du vent N. O. est de très-courte durée sur la ville de Pau, puisqu'il doit nécessaire-

ment arriver au moment où le *golfe pyrénéen* est rempli par les masses aériennes. Il découle de ce fait une autre vérité, justifiée par l'expérience : c'est que l'action de ce vent est d'autant plus courte qu'elle a été plus violente.

Pour ce qui concerne les vents d'E., dont les effets exercent une action si funeste à Nice et à Naples sur les constitutions nerveuses, irri-tables et frappées de tuberculose, ces vents, que le Provençal appelle *doura rourra*, le Toulousain *vent marin*, sont pour ainsi dire inconnus à Pau. Faut-il rattacher, avec un climatologue anglais, cette heureuse circonstance à ce que ces vents traversent, avant d'arriver à Pau, une grande étendue de pays sec et bien abrité, et perdent ainsi l'humidité pernicieuse dont ils s'étaient imprégnés en glissant sur le golfe du Lion et les marais d'Aigues-Mortes ? Je serais porté à le croire, sans oser l'affirmer.

— Enfin, si à ce calme atmosphérique, dû, comme nous venons de le voir, à l'absence des vents réguliers, nous ajoutons la présence de ces immenses forêts de pins qui bornent le Béarn au N. et à l'O., ne pourrons-nous pas ainsi nous rendre compte des causes qui donnent à l'air qu'on respire à Pau ces qualités sédatives, et en quelque sorte hypothénisantes, dont nous sommes à même chaque jour de constater les heureux effets dans la marche de la phthisie pulmonaire ?

A ces avantages anémographiques viennent s'en ajouter d'autres qui se rattachent d'une manière plus directe à la ville et à sa configuration intérieure. Ainsi, peu de villes présentent un percement de rues aussi favorable à la circulation de l'air et à la ventilation. En outre, la ville de Pau se trouve bâtie principalement dans sa moitié méridionale, qui est, du reste, la mieux abritée et la plus favorablement exposée, sur un terrain essentiellement sablonneux, dont la perméabilité empêche la stagnation des eaux, et concourt aussi à accroître les conditions de salubrité de l'air qu'on y respire.

Bien que les pluies y soient assez abondantes, il y pleut toutefois moins qu'à Pise. À Pau, il tombe en moyenne 40 pouces d'eau, et à Pise 45. De plus, par une singularité météorologique des plus heureuses, l'état hygrométrique de l'air est beaucoup moins élevé que la quantité annuelle des pluies ne le ferait supposer.

Il est, enfin, une dernière observation climatérique qui ne peut échapper à personne, et que les malades dont les souffrances exaltent l'impressionnabilité ont surtout notée : c'est qu'à température thermométrique égale, il fait moins froid ou plus chaud à Pau qu'à Rome, à Nice et à Hyères. Où en est la cause ? encore dans l'absence des vents réguliers et périodiques. La température moyenne de l'hiver à Pau est de 6° 75 c. À Rome, elle est, d'après M. le docteur E. Carrière, de 10° c., et à Pise, de 6° 27 c. Enfin, la température moyenne de l'année est de

18° 8 c. à Rome, et de 16° 68 c. à Pau. On voit que la différence n'est pas considérable; mais le fût-elle davantage, cette divergence thermométrique n'infirmerait en rien la valeur des arguments en faveur de la ville de Pau. En climatologie, la supériorité d'une station médicale est loin d'être exclusivement subordonnée à une température plus ou moins élevée.

Ainsi, les caractères climatériques qui distinguent cette station médicale sont : *l'absence des vents réguliers, le défaut d'humidité libre dans l'air, et l'uniformité dans les oscillations thermométriques.* Cette dernière donnée climatologique assure surtout à Pau une supériorité marquée sur le climat de Rome, où les transitions de température sont si fréquentes et si funestes aux malades dont la poitrine est délicate.

Histoire.

Pau vient du mot latin *Palum*, pieu, et a dû longtemps s'écrire ainsi : *Pal*. Un vicomte du Béarn du x^e siècle, si l'on en croit les traditions locales, frappé des beautés de la vallée, voulut s'y construire un château, et marqua par trois pieux les limites du terrain que ce château devait occuper. On ignore d'ailleurs quel fut ce vicomte de Béarn, et l'on ne sait pas davantage à quelle époque le château fut bâti. Ce fut probablement dans le courant du x^e ou du xi^e siècle. Les vicomtes de Béarn résidaient alors à Morlaas. Sans doute ils élevèrent à Pau quelque rendez-vous de chasse qui sera bientôt devenu une maison de plaisance.

Sinous devons en croire l'*Histoire du château de Pau*, par M. Bascle de Lagrèze, c'était l'usage du pays de planter des pieux à l'endroit où l'on voulait bâtir et attirer la population. On lit, dans plusieurs vieilles chartes retrouvées par M. Alcide Curie, ces mots qui ne laissent aucun doute : *Palum pro nova populatione ibidem facienda figi et apponi fecimus.*

Les armoiries conférées plus tard à la ville étaient *d'azur à trois pals*. On trouve, dans les anciens monuments historiques du Béarn, *Castellum de Palo*, *Castrum de Palo*, le château du *Pieu*, du *Pal*, et finalement le château de Pau.

Il arriva là ce qui est arrivé partout : des habitations de paysans se groupèrent en peu de temps au pied du manoir féodal, et peu à peu le village devint une ville.

Relativement à Pau, l'histoire des Centulle et des premiers Gaston, vicomtes de Béarn, n'offre pas grand intérêt, mais il est bon de dire que leur gouvernement était un gouvernement constitutionnel, modéré par une *cour* ou assemblée délibérante, représentant les gouvernés. Cette cour réunissait parfois au château de Pau, et prenait avec le souverain d'assez grandes licences.

Le vicomte Gaston IV avait suivi à la première croisade son suzerain

Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, et s'était illustré par mille prouesses. De retour en Béarn, il alla bientôt guerroyer contre les Maures de l'autre côté des Pyrénées, et, en échange de ses services, reçut du roi d'Aragon, Alphonse le Batailleur, le présent d'une riche seigneurie. Pour ce domaine, il était vassal d'Aragon; cela était indifférent aux Béarnais. Mais, après sa mort, sa fille et son unique héritière, qui avait épousé Guillaume de Moncade, seigneur catalan, fit hommage de la vicomté de Béarn au roi d'Aragon. Là-dessus les Béarnais se soulevèrent et chassèrent du pays le vicomte et la vicomtesse.

Ici nous ne pouvons mieux faire que de transcrire le préambule du *Vieux For* du Béarn, traduit par M. Basile de Lagrèze (l'original, écrit en béarnais, est aux archives de la ville de Pau).

« En ce temps-là, ils entendirent vanter un chevalier de Bigorre, et ils allèrent le chercher, et ils le firent leur seigneur pendant un an. Et, après, il ne voulut pas les garder en leurs fors et coutumes, et la cour de Béarn se réunit alors à Pau, et ils le requirent de les tenir en leurs fors et coutumes, et lui ne voulut pas, et alors ils le tuèrent dans la cour même.

« Item, après on leur vanta un prud'homme chevalier en Auvergne, et ils allèrent le chercher. Ils en firent leur seigneur pendant deux ans, et après, il se montra trop orgueilleux ; il ne voulut pas les tenir en leurs fors et coutumes, et la cour alors le fit tuer au bout du pont de Saranh par un écuyer, lequel le frérit d'un tel coup d'épieu que l'arme lui sortit par le dos : et ce seigneur avait nom : Saintonge. »

Après ces deux épreuves malheureuses, les Béarnais retournèrent à l'ancienne famille. La vicomtesse Marie avait eu, de Guillaume de Moncade, deux fils jumeaux encore en bas âge. Les gens de Béarn, ajoute la chronique, eurent conseil entre eux, et ils députèrent deux prud'hommes du pays pour demander l'un de ces deux frères pour seigneur ; et quand ils furent là, ils allèrent les voir, et les trouvèrent endormis, l'un les mains fermées, l'autre les mains ouvertes, et ils s'en revinrent avec celui qui avait les mains ouvertes. »

Gaston à *la main ouverte* ne mentit pas à son horoscope. Il défendit son pays avec le plus grand courage contre les bandes avides et fanatiques de Simon de Montfort. Son frère, Guillaume Raymond à *la main fermée*, ne put lui succéder qu'après avoir consenti à la création d'une *cour majour*, institution qui paraît avoir eu pour but de donner de plus solides garanties à la bonne administration de la justice. Le château de Pau était un des lieux où devait siéger la cour majour. Cependant Morlaas était toujours la ville principale du Béarn.

Le fils de Guillaume Raymond ne régna que six ans et laissa un enfant mineur, Gaston VII. Celui-ci eut deux filles, Constance et Marguerite. Constance, l'aînée, épousa le comte d'Armagnac. Mais ce comte

d'Armagnac ayant refusé d'aider son beau-père dans une guerre qu'il avait à soutenir contre le roi de Navarre, Gaston réunit à Pau les États du Béarn et de Bigorre, et leur demanda qui ils préféraient pour souveraine, de Constance ou de Marguerite. Tous optèrent pour Marguerite et pour son mari, Roger-Bernard, en haine du comte d'Armagnac. « Et dès lors, dit l'auteur des *Annales de Foix*, tant par ledit Gaston de Moncade, que par les gens desdits Estats, fut faite l'union des pays de Béarn et de Bigorre avec le comté et la maison de Foix. »

Gaston-Phœbus fut le petit-fils de Roger-Bernard. Dans sa jeunesse, il chercha les aventures lointaines, alla combattre les païens du Nord sous la bannière des chevaliers teutons, visita la Suède et la Norvège, délivra, en revenant, les belles dames de la cour de France assiégées par les *Jacques* dans l'île de Meaux. De retour en Béarn, il eut à combattre le comte d'Armagnac, son voisin et son ennemi, et le battit en maintes rencontres. « Il passait, dit l'historien des ducs de Bourgogne, pour le prince le plus sage, le plus courtois, le plus riche, le plus économique à la fois et le plus magnifique de son temps. » Il avait, dit-on, une meute de gros chiens qu'il faisait nourrir par les habitants d'Orthez. Il écrivit aussi sur la chasse un livre rempli d'emphase et de mauvais goût, qui a donné lieu aux célèbres dictions : *faire du Phœbus, donner dans le Phœbus*. L'histoire reproche deux meurtres à ce prince littérateur, ceux de son frère et de son propre fils. Il avait épousé Agnès de Navarre, sœur de Charles le Mauvais, avec laquelle il vivait assez mal. Charles donna au jeune Gaston, fils unique de Phœbus, un philtre qui devait réconcilier les deux époux, et Gaston se chargea de le faire boire à son père. Or, ce philtre était tout simplement du poison. Phœbus crut son fils coupable, et le fit mourir (V. Orthez).

C'est à Gaston-Phœbus que l'on doit la reconstruction du château de Pau. « Dans le temps, dit Froissart, que le prince de Galles (le prince Noir) et la princesse estoient à Tarbes, estoit le comte (de Foix) en la ville de Pau : car il y faisoit édifier un moult bel chastel, tenant à la ville au dehors sur la rivière du Gave. » On ne peut douter que ces grands travaux n'aient beaucoup accru l'importance de la ville et sa prospérité ; mais Orthez, principale résidence de Gaston, resta pendant cinquante ans encore celle de ses successeurs. Ce fut seulement le quatrième, Gaston XI, contemporain de Charles VII et de Louis XI, qui s'établit à Pau. « Il fit du château, dit M. de Lagrèze, un palais royal. Il l'embellit et l'agrandit encore. Il construisit les parties nord et est de l'édifice. Il créa le Parc, cette promenade si admirée des étrangers. Il fit de Pau une ville, lui donna des armoiries, élargit son enceinte, exhaussa ses remparts. C'est Gaston XI qui tint quelque temps prisonnière sa belle-sœur Blanche de Castille, héritière de la couronne de Navarre

(V. Orthez), puis l'empoisonné. Quand il eut ainsi débarrassé les abords du trône, il le réclama pour sa femme Léonor. En effet, Léonor devint reine de Navarre quelques années après la mort de son mari et régna deux semaines.

Gaston eut pour successeur son petit-fils François Phœbus, qui fut vicomte de Béarn et comte de Foix en 1472, et devint roi de Navarre en 1479, après son aïeule Léonor.

François Phœbus mourut très-jeune. Sa sœur, Catherine de Foix, lui succéda en 1483, et épousa Jean d'Albret l'année suivante. Leur règne fut heureux jusqu'en 1512. Mais une puissance formidable s'était formée à côté d'eux. Le roi d'Aragon, Ferdinand le Catholique, avait épousé la reine de Castille, Isabelle, et réuni sous ses lois l'Espagne tout entière, moins la Navarre, dont il avait résolu de s'emparer à la première occasion. Il épousa plus tard en secondes noces Germaine de Foix, petite-fille de Gaston XI et sœur de Gaston de Foix, duc de Nemours, qui périt à la bataille de Ravenne. Ferdinand le Catholique, s'appuyant sur des droits prétendus, envahit la Navarre à l'improviste et en chassa Jean d'Albret, qui mourut quatre ans après sans avoir pu s'y rétablir. Catherine le suivit de près.

Leur fils, Henri d'Albret, fut le compagnon d'armes de François I^{er}. Il partagea son malheur à la bataille de Pavie. Prisonnier des Espagnols, il réussit à s'évader après dix mois de captivité. En 1527, il épousa Marguerite de Valois, la spirituelle et charmante sœur du roi de France.

« Marguerite, dit M. de Lagrèze, vient fixer sa résidence à Pau. Son premier soin fut d'embellir ce séjour. Elle appela des artistes italiens pour décorer les vastes appartements qu'elle fit construire au midi, le grand escalier que l'on admire encore, la cour intérieure et tout le dehors de l'édifice, remanié selon le style de la Renaissance. Elle créa, près de sa royale demeure, *les plus beaux jardinages qui fussent pour lors en Europe.* »

Henri avait conservé le titre de roi de Navarre et recouvré du royaume perdu par son père les vallées qui descendent au nord des Pyrénées, et qu'on appelle encore la Basse-Navarre. La cour de Pau fut très-brillante à cette époque. L'instruction, l'esprit, la grâce de Marguerite y attiraient, avec les seigneurs les plus illustres de ce temps, les artistes, les poètes, les savants les plus distingués. Quelques-uns des premiers docteurs de la Réforme y furent également bien reçus. Calvin persécuté s'y réfugia, ainsi que Roussel et Lefebvre d'Étaples. Clément Marot trouva auprès de la reine de Navarre un asile honorable, et s'enorgueillit du titre de son valet de chambre. On la crut plus d'une fois au moment d'embrasser le calvinisme ; elle l'aurait fait probablement, si elle n'eût été retenue par la crainte de déplaire à son frère et d'affliger son mari.

Henri n'eut qu'un fils, mort en bas âge, et une fille, qui fut nommée Jeanne, et qui devait jouer un grand rôle dans l'histoire. Comme elle était destinée à régner sur le Béarn et la Navarre, François I^{er} jugea prudent de s'assurer qu'on ne la marierait pas malgré lui. Il exigea qu'elle lui fût remise tout enfant, et la fit éléver — avec le plus grand soin d'ailleurs — au Plessis-lès-Tours. Il était permis à sa mère de venir la voir, mais non de l'emmener. Cependant plus d'un prince convoitait sa main. Charles-Quint la demanda pour son fils don Féliepe (Philippe II). Mais François I^{er} rompit tout à coup la négociation entamée, et maria sa nièce Jeanne à Guillaume de Lamark, duc de Clèves. Henri d'Albret et Marguerite, n'osant s'y opposer directement, firent protester les états de Béarn : mais le roi de France passa outre : « fit célébrer les noces à Châtellerault, et exigea que le duc de Clèves entrât, en présence de témoins, dans le lit de sa femme, afin que le mariage fût réputé indissoluble¹. » Ce n'était pourtant qu'une vaine cérémonie : Jeanne d'Albret n'avait encore que douze ans. Trois ans après, en 1543, le duc de Clèves étant devenu l'allié de Charles-Quint, François I^{er} fit lui-même casser le mariage. En 1548, Jeanne d'Albret épousa Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et devint mère, en 1553, d'Henri de Bourbon, qui devait être roi de Navarre après elle, et roi de France après Henri III.

Ce fut au château de Pau qu'elle accoucha, auprès d'Henri d'Albret, qui l'avait engagée à le rejoindre, lorsqu'il avait appris sa grossesse. Les circonstances singulières de la naissance d'Henri IV ne sont ignorées de personne. Henri d'Albret avait perdu sa femme en 1549. Il mourut lui-même en 1555, et le chef de la maison de Bourbon devint alors roi de Navarre.

Ce prince embrassa, en 1558, la religion réformée, qu'il devait abandonner plus tard : Jeanne d'Albret ne se décida pas immédiatement à le suivre dans cette voie ; mais lorsqu'elle y fut entrée, elle n'en sortit plus.

Leur union, mal assortie, ne fut point heureuse : Jeanne avait une intelligence supérieure et un caractère énergique ; Antoine était borné, faible, versatile et libertin. Ses mœurs dissolues, ses amours se passagé, blessèrent souvent la fierté de la mère d'Henri IV. Il la reléguait à Vendôme lorsqu'il rentra dans le giron de l'Eglise romaine, et s'abandonna tout entier à l'empire de Mlle du Rouet, dont les charmes n'avaient pas été étrangers à sa conversion. Bientôt après il fut blessé à mort au siège de Rouen, et mourut dans cette ville le 17 novembre 1562.

Jeanne se trouvait alors à Pau. Maîtresse d'elle-même et du gouvernement, elle abjura bientôt le culte catholique dans une cérémonie publique et solennelle, puis elle rendit à l'Eglise romaine guerre pour

1. Henri Martin.

guerre, interdit les processions, ferma les couvents, fit prêcher partout le calvinisme, et prit des mesures pour que l'instruction fût gratuite et obligatoire dans toute l'étendue de son royaume.

Les seigneurs catholiques du comté de Foix et du Béarn appellèrent à leur secours leurs coreligionnaires de France. Montluc entra dans le Bigorre. Terride pénétra jusqu'à Pau, mais il n'y resta pas longtemps. Jeanne avait eu recours à la reine Élisabeth d'Angleterre et au prince de Condé. Aidée par eux d'hommes et d'argent, elle organisa rapidement une armée, et lui donna pour chef le comte de Montgommery, le même qui avait blessé à mort Henri II dans le dernier tournoi qu'ait vu la France. Le Béarn fut reconquis plus vite encore qu'il n'avait été perdu, et les protestants vainqueurs se signalèrent par leurs violences. De représailles en représailles, les deux partis en étaient arrivés à des excès effroyables; les campagnes furent dévastées, les églises pillées. Terride, qui s'était réfugié dans Orthez, y fut enfin assailli par Montgommery, « et forcé de se rendre, vie et bagues sauves. La capitulation fut fort mal observée, et plusieurs des principaux seigneurs du Béarn, qui avaient pris parti pour les catholiques contre la reine de Navarre, furent livrés par Montgommery aux officiers de Jeanne d'Albret, qui les firent mettre à mort comme rebelles à leur souveraine. » C'est à Pau, et dans le château même que s'accomplit, en 1569, cette terrible tragédie.

Jeanne d'Albret revint à Pau, y régna paisiblement et y promulgua un code de lois tout empreint de la sévérité calviniste. Elle mourut en 1572 à Paris, où elle s'était rendue pour marier son fils Henri avec la sœur de Charles IX. On ne sait trop comment le Béarn fut gouverné après sa mort. Henri, devenu roi de Navarre, était prisonnier au Louvre, et avait abjuré sa religion pour sauver sa vie. Il rétablit par un édit le culte catholique dans ses domaines. Mais l'assemblée des états du Béarn, réunie à Pau, repoussa l'édit; la guerre civile recommença bientôt. Le comte de Gramont, chargé de l'exécution des ordres de la cour de France, dont Henri captif et menacé n'avait été que l'instrument, fut vaincu, fait prisonnier, et aurait été égorgé sans le dévouement et les éloquentes supplications de sa bru, Corisande d'Antouins, qui fut depuis la maîtresse du roi de Navarre. Celui-ci rapporta, dès qu'il fut libre, l'édit que la violence lui avait arraché. Il ne fit du reste à Pau que de rares et courtes apparitions pendant les treize années de combats et d'aventures qui précédèrent le jour où le couteau de Jacques Clément lui donna la couronne de France. Il s'y rendit en 1581 pour y prêter solennellement, selon l'usage, le serment de respecter les *fors* ou libertés du Béarn.

Ce fut Catherine, sœur d'Henri, qui gouverna le Béarn. Le pays n'en demeura pas moins séparé de la France, et Pau conserva son rang de ville capitale jusqu'en 1620. Déjà, en 1614, les états généraux de France

avaient demandé la réunion du Béarn et de la Basse-Navarre à la couronne ; le clergé, en particulier, avait réclamé le rétablissement du culte catholique dans ce petit État, et la restitution des biens d'Église que Jeanne d'Albret avait affectés à l'entretien du culte protestant. Un arrêt du 25 juin 1617 avait fait droit à la requête du clergé, et les plaintes des états du Béarn, formulées avec une grande vivacité, n'avaient point été écoutées. En mai 1618, le parlement de Pau avait donné l'exemple et le signal de la résistance. Enfin, en 1620, Louis XIII se rendit à Bordeaux, puis, après quelques pourparlers sans résultats, « il marcha droit à Pau, remit lui-même les évêques et le clergé béarnais en possession de leurs églises, de leurs domaines, de leurs priviléges, établit un gouverneur catholique dans Navarreinx, la plus forte place de la contrée, cassa les *Persans* ou milices du Béarn, qui étaient indépendantes de l'autorité royale, et fit enregistrer au parlement de Pau un édit qui réunissait le Béarn et la Basse-Navarre à la couronne de France et qui fondait en un seul corps de parlement séant à Pau les deux cours souveraines de Pau et de Saint-Palais^{1.} »

Le Béarn s'agita de nouveau quand le roi fut parti, et la guerre civile éclata. Mais le parti calviniste, un moment vainqueur à Montauban, fut vaincu définitivement à la Rochelle, et Pau dut se résigner à n'être plus que le chef-lieu d'une province française.

Son histoire finit là. La lutte du parlement de Pau contre le chancelier Maupeou, en 1771, mérite-t-elle qu'on s'y arrête ? Vingt ans plus tard, Pau devint le chef-lieu du département des Basses-Pyrénées. Elle figure à peine dans l'histoire de la Révolution. M. d'Argout, en 1815, y brûla en cérémonie, devant l'hôtel de la préfecture, le drapeau impérial qu'il avait longtemps servi, et auquel on le vit se rallier plus tard. Pau, depuis cette époque, n'a cessé de prospérer, de croître et de s'embellir. Le commerce et l'industrie y sont peu considérables; on doit citer cependant ses fabriques de linge.

Pau a donné naissance à Henri IV, au maréchal de Gassion (1609) et à Bernadotte, devenu roi de Suède sous le nom de Charles-Jean XIV. Sa maison est rue de Tran, n° 6.

La population de Pau s'élève à 24 563 habitants.

Monuments. — Curiosités.

Si la ville de Pau n'était pas si admirablement située, dans un si beau climat, et si elle ne possédait pas son parc et son vieux château, elle serait vraiment indigne d'une visite. Elle n'offre par elle-même rien d'intéressant. Ses rues sont en général mal

1. Henri Martin.

pavées, ses maisons vulgaires, ses édifices publics, sans beauté. L'église *Saint-Martin*, où Jeanne d'Albret reçut la communion selon le rite de l'Église réformée, et où Viret prêcha, ne se distingue que par sa laideur.

Le nouveau *palais de justice*, construit au N. de la ville, sur le sommet du plateau, est décoré d'un péristyle en marbre blanc, mais son double fronton soulève de trop justes critiques.

La *halle neuve*, située au centre de la ville, est formée de grandes arcades surmontées d'une tour; les appartements réservés, au-dessus des arcades, contiennent la *mairie*, qui possède la statue en marbre d'*Henri IV*, par Bosio, et la *bibliothèque*, qui se compose d'environ 20 000 volumes tirés, pour la plupart, des anciennes universités protestantes du Béarn (ouverte tous les jours, excepté le dimanche et le lundi, de 9 h. à 4 h.); le *musée*, situé dans les bâtiments de l'ancienne mairie (rue *Henri IV*), renferme une belle collection de marbres des Pyrénées, des spécimens d'ornithologie, de géologie, etc., et deux tableaux, dont l'un est une copie, faite par M. Eugène Devéria lui-même, de la *Naissance d'Henri IV*, exposée au musée du Luxembourg. On montre aussi, dans l'église *Saint-Martin*, un tableau (*la Résurrection*) de cet habile artiste, mort à Pau en 1866.

La *caserne*, située à l'extrême N. O. de la ville, sur l'un des côtés du champ de manœuvre ou place *Napoléon*, est une des plus grandes de France; de sa terrasse, on jouit d'une vue très-étendue sur toute la chaîne des Pyrénées, et sur la plaine du Gave jusqu'au delà d'*Orthez*.

Le nouveau *théâtre* est un édifice en marbre blanc, bâti sur l'emplacement occupé jadis par les arcades ruinées de l'église *Saint-Louis*, au côté N. de la place *Royale*.

Le *lycée* situé à l'extrême S. E. de la ville, au point où le plateau s'infléchit pour descendre dans la vallée de l'*Ousse*, occupe l'emplacement de l'ancien collège des Jésuites, devenu plus tard celui des Bénédictins.

L'*hôpital* n'offre aucun intérêt. Une nouvelle *prison* départementale vient d'être construite dans le quartier *Montpensier*, près la route de Bordeaux.

L'*asile des aliénés*, où l'on recueille les malades des Basses-

Pyrénées et des Landes, renferme environ 200 malades. Il est situé sur la place Bosquet.

Le *couvent des Carmélites*, bâti sur le plateau au N. E. de la ville, domine une vue magnifique.

Les curieuses *archives* du Béarn, si bien classées par l'archiviste M. FERRON, qui a réuni dans une salle particulière un intéressant *musée paléographique*, sont déposées à l'*hôtel de la préfecture*.

La *place Royale*, qui s'est appelée aussi la *place de l'Égalité* pendant la Révolution, est l'une des plus belles places du monde entier. Elle ne doit cette supériorité ni à son étendue, ni à ses beaux arbres, ni aux cafés qui la bordent, mais au panorama que l'on y découvre. Les Béarnais y ont érigé, le 27 août 1843, en présence du duc de Montpensier, une *statue* en marbre blanc de Gabas, représentant *Henri IV* debout, la main droite étendue, la main gauche appuyée sur la garde de son épée. Cette statue, trop vantée, est de M. Raggi; les *bas-reliefs* sont de M. Étex; ils représentent : 1^o l'enfance d'*Henri de Navarre* au milieu des montagnes de Coarraze; 2^o *Henri IV* secourant Paris assiégié; 3^o *Henri IV* à la bataille d'Ivry.

Cette terrasse de la place Royale se continue maintenant vers l'O., afin de former un boulevard rejoignant l'extrémité orientale du Parc à la Basse-Plante. Ce boulevard en terrasse, à la base duquel s'étend la charmante promenade de Bois-Louis, est relié à la terrasse du château, et doit être bordé, dans toute sa longueur, d'élégantes maisons, tournant leurs façades vers les Pyrénées. Pau deviendra ainsi l'une des villes les plus agréables de l'Europe.

Parmi les travaux d'embellissement et d'utilité publique, dont on s'est occupé depuis quelques années, citons aussi la création d'un square et d'un promenoir couvert, près du boulevard, sur l'emplacement de l'ancien jardin Gontaut; enfin l'alimentation hydraulique de la ville au moyen d'un aqueduc qui franchit le Gave pour apporter les eaux du Néez.

L'eau des sources du Néez arrive sur les hauteurs de Guindalos, et se précipite de là, pour remonter en siphons jusqu'aux allées de Morlaas. Jusqu'à Guindalos, le trajet de l'eau est de plus de

20 kil. De Guindalos à Pau, la conduite forcée se compose de tubes en fonte de grande dimension. Grâce à une pression considérable, l'eau traverse la plaine de Jurançon, remonte dans la ville, et s'échappe en jets qui lui permettent d'atteindre les étages les plus élevés.

La quantité d'eau apportée à la ville de Pau par ces travaux représente six millions de litres par jour. Le jet d'eau de la place Gramont a 26 mèt. de hauteur.

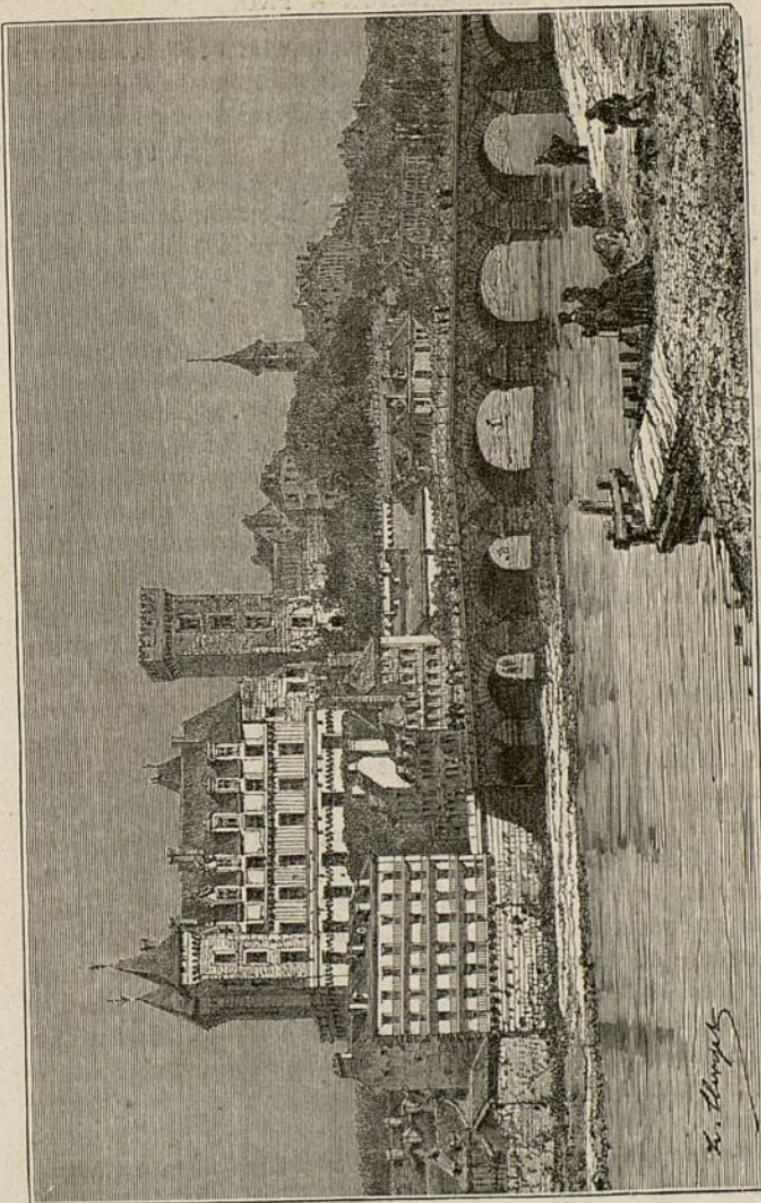
Les touristes pourront aller visiter le réservoir de Guindalos.

Le château.

Le château d'Henri IV¹ s'élève, au confluent du Gave et du Hédas, sur un promontoire bordé, au N. et à l'O., par le ruisseau le Hédas, au S., par le canal du moulin, et, à l'E., par un large fossé de 9 mèt. de profondeur qui le sépare de la ville. La base de son enceinte, de forme irrégulière, a une longueur de 170 mèt., sur une largeur moyenne de 100 mèt., et sa forme est à peu près celle d'un triangle tronqué, dont la base serait tournée vers l'E. Trois ponts le relient maintenant à la ville et au parc ; le premier, qui traverse le fossé et qui sert d'entrée principale au château, a été construit par ordre de Louis XIII ; le second date de 1838, il passe comme un arc de triomphe au-dessus de la route de Jurançon ; le troisième franchit le fossé au fond duquel coule le Hédas.

Le château de Pau est flanqué de cinq tours carrées ayant chacune leur nom. Le donjon, ou tour de *Gaston-Phæbus*, se dresse au S. O., à g. de l'entrée ; c'est une tour en briques p'us élevée et plus forte que les autres ; sa hauteur est de 34 à 35 mèt., et l'épaisseur de ses murs de 2 mèt. 80 c. La tour de *Montaïset* ou *Monte-Oiseau* est située au N. E., vis-à-vis la porte d'entrée qu'elle défendait. Dans cette haute tour, comme dans celle d'Orthez et plusieurs autres, l'escalier était remplacé par des échelles que l'on retirait après être monté ; c'est cette disposition qui a fait donner à la tour le nom poétique de Monte-Oiseau. Sa

1. Cette description est empruntée en grande partie aux ouvrages de M. Bascle de Lagrèze et de M. Justin Lallier. On est admis à visiter le palais tous les jours, excepté le lundi, de 1 h. à 4 h. de l'après-midi.



Château de Pau.

hauteur est de 33 mèt. 50 c. On dit que les oubliettes se trouvaient dans l'épaisseur de ses murailles. La tour de *Bilhères*, qui flanque le château au N. O., regarde le village du même nom. Elle n'offre rien de remarquable. A l'O. s'élèvent la tour de *Mazères* et celle de *Louis-Philippe*, ainsi appelée parce qu'elle a été bâtie sous le règne de ce prince. La hauteur de ces tours est de 30 mèt., comme celle de la tour de Bilhères. Une petite terrasse en hémicycle s'étend au pied des tours de Mazères et de Louis-Philippe, au-dessus du pont de la Basse-Plante. On y a placé deux vases de porphyre envoyés par le roi Bernadotte. Au S. du château, au bord de l'escarpe qui domine le Gave, s'élève une sixième tour appelée du *Moulin* ou de la *Monnaie*, parce que la fabrication des monnaies béarnaises y avait été établie. Elle servait à défendre le vieux pont du Gave, dont on ne voit plus que les ruines. Le camp Batalhé ou champ clos, où se décidait le jugement de Dieu, s'étendait à sa base, dans l'espace connu maintenant sous le nom de Basse-Ville. On montrait autrefois l'entrée d'un souterrain profond qui, d'après la tradition, allait déboucher à Lescar, à 7 kil. de distance. En 1838, cette entrée a été fermée par des travaux de maçonnerie servant d'appui à une des piles du nouveau pont qui joint le palais au Parc.

On entre dans le château par le pont de Louis XIII, on laisse à g. la tour du donjon, et, passant à travers une fort laide construction en galets de rivière appelée *Chancellerie*, on pénètre dans la cour d'honneur qui forme, comme le château dont elle est entourée, un triangle tronqué par le sommet. A dr. de l'entrée, dans l'angle N. E. de la cour, se trouve un puits de 68 mèt. de profondeur; son diamètre est de 2 mèt. 38 c., et la hauteur moyenne de ses eaux dépasse 30 mèt. Il a été fermé extérieurement en 1855.

REZ-DE-CHAUSSÉE. On entre par une petite porte placée à dr. au fond de la cour, et, après avoir traversé le *salon d'attente* puis la *salle à manger des princes*, on parcourt les pièces dans l'ordre suivant :

Grande salle à manger ou *salle des États*. Cette pièce est longue de 26 mèt. et large de 11 mèt. Autrefois les états du pays de Béarn s'y réunissaient : maintenant c'est la salle des banquets ;

une grande table de cent couverts en occupe le milieu. Pendant la Révolution, elle servait d'écurie. Les magnifiques tapisseries de Flandre qui recouvrent les murs ont été faites par ordre de François I^{er} pour orner le château de Madrid (bois de Boulogne). Elles représentent des scènes de chasse et divers mois de l'année. Dans le fond de la salle, près de la porte de sortie, on remarque une statue en marbre blanc d'Henri IV, attribuée à Francheville. Dans l'épaisseur des murailles de cette salle existe encore l'ancien chemin de ronde; il sert aujourd'hui pour communiquer avec les cuisines souterraines.

Le *grand escalier* a une largeur de 2 mètres 65 c.; ses marches sont au nombre de 107. Les arcs des voûtes varient de forme à chaque palier, et sont tour à tour en ogive, en plein cintre, en cintre surbaissé. Dans les frises, on voit des H et des M enlacés : ce sont les initiales d'Henri II et de Marguerite de Valois, qui ont restauré le château. Au haut du premier palier, on lit H. S. R. S. M. S. R. Les S. ne sont qu'un signe séparatif; il faut lire H. R. M. R. (Henri, roi, Marguerite, reine). Toutes les sculptures ont été réparées par M. Piquenot.

PREMIER ÉTAGE. — *Petit salon*. On y voit de belles tapisseries des Gobelins représentant quelques scènes de la vie d'Henri IV : 1^o le roi chez le meunier Michaud ; 2^o le roi devant Paris ; 3^o le roi avec Sully ; 4^o le roi surprenant Bellegarde chez Gabrielle ; 5^o le roi faisant ses adieux à Gabrielle.

Salon Bernadotte, situé dans la tour de Gaston-Phœbus. La cheminée de porphyre vert et une table en mosaïque de marbre ont été envoyés par le roi de Suède, Charles-Jean. Pendant l'hiver, on voit aussi dans ce salon les deux grands vases de porphyre suédois qui servent en été à décorer l'hémicycle (*V. ci-dessus*). Les tapisseries proviennent des Gobelins; elles servaient autrefois de portières au cabinet de Louis XIV à Versailles, et datent de 1670.

La *chapelle* est de construction moderne; car elle n'a été terminée qu'en 1843. On y remarque un beau vitrail peint par Piroussel, d'après un tableau de Zurbaran, représentant l'Adoration des Mages. Une pierre sculptée portant la légende : *Phœbus me fe*, est incrustée dans le mur. La chapelle est adossée au donjon.

Salon d'attente ou salle des gardes. Les deux tentures de Flandre qui décorent ce salon datent du commencement du xvi^e s. Les six autres petites tapisseries proviennent des Gobelins. La table en chêne sculpté a servi à François I^r.

Le grand salon de réception d'Henri II. Les tapisseries ont été commandées en Flandre par François I^r. La première représente le mois de mars, le *jardinage et la pêche*; la seconde, le mois de juillet, la *chasse au faucon*; la troisième et la quatrième, le *tonte des moutons*; la cinquième, le *tir à l'arc*. La statue en bronze d'Henri enfant a été exécutée d'après la statue en marbre de Bosio (*V. ci-dessus*). La cheminée est du style de la Renaissance; la pendule de Boule décorait le cabinet de Louis XIV à Versailles : des vases de Sèvres ornent les consoles.

Le salon de famille. On y voit un clavecin à double clavier fabriqué à Anvers en 1590, et ayant appartenu à Marie-Antoinette. La table rouge du milieu est en porphyre rose de Suède : c'est un don du roi Charles-Jean. Devant la cheminée est le bureau de Napoléon.

La chambre de l'Empereur, ancienne chambre des rois de Navarre. Les tapisseries sont des Gobelins; deux représentent les mois de janvier et de février. On montre dans cette pièce : un beau bahut du xvi^e s.; deux vieux fauteuils de la même époque et un vieux coffre gothique que le cicerone affirme être un don du Vieux de la Montagne à saint Louis, mais qui a été tout simplement acheté à Malte en 1838; ce n'en est pas moins un meuble très-curieux, et, sans aucun doute, le plus ancien de tous les objets conservés dans le palais. Quelques personnes pensent qu'Henri IV est né dans cette pièce.

Le *cabinet de l'Empereur*. Tapisseries de Flandre et des Gobelins.

Cabinet de toilette de l'Impératrice. Une tapisserie des Gobelins représentant Henri IV chez le meunier Michaud.

La chambre à coucher de l'Impératrice. Quatre tableaux en tapisserie des Gobelins représentant Henri IV devant Paris; l'évanouissement de Gabrielle, surprise avec Bellegarde; le départ d'Henri IV et ses adieux à Gabrielle; Henri IV et Sully. La glace, d'une seule pièce, a 2 mèt. 95 c., sur 1 mèt. 56 c.; elle a été fabriquée à Saint-Gobain.

A la suite de cette pièce se trouvent plusieurs salles qu'on ne montre plus au public.

DEUXIÈME ÉTAGE. — *Chambre de la reine Jeanne.* Cinq tentures très-belles des Gobelins, représentant l'apparition de Dieu à Moïse, l'hiver, le printemps, Tobie, et la toilette de Vénus, une des plus remarquables tapisseries du château sous le rapport du dessin. Le lit, en bois richement sculpté, porte la date de 1562. La petite statuette en bronze est la reproduction de celle du pont Neuf. Un bahut en chêne sculpté date du temps de François I^{er}.

Le cabinet de la reine Jeanne. Tapisseries des Gobelins; statue et statuettes d'Henri IV. Au milieu de la pièce, fauteuil de Jeanne d'Albret.

Chambre d'Henri IV. C'est dans cette pièce que naquit Henri IV, le 14 décembre 1553. On y remarque un bahut du temps de Louis XII, et un lit, véritable chef-d'œuvre de sculpture, qui provient du château de Richelieu; mais ce qui attire le plus l'attention, c'est le berceau royal formé par une carapace de tortue dont les dimensions sont de 1 mèt. 08 c., sur 0 mèt. 81 c. On connaît le récit de Favyn sur la naissance du prince. Le roi de Navarre avait promis à Jeanne d'Albret de lui montrer son testament et de lui donner une chaîne d'or qui pourrait faire vingt-cinq fois le tour de son cou, si elle chantait une chanson béarnaise pendant les douleurs de l'enfantement. En effet, quand le moment arriva, la courageuse femme entonna le cantique de Notre-Dame du bout du Pont (ainsi appelé d'un oratoire où les femmes venaient prier pour avoir d'heureuses couches).

Nouste dame deū cap deū Poun,
 Adyudat me a d'aqueſt' hore;
 Pregats aū Diū deū Ceū,
 Qu'em bouille bié delioura leū,
 D'un maynat qu'am hassie lou doun;
 Tout d'inqu'aū haut douz mounts l'implore.
 Nouste Dame deū cap deū Poun,
 Adyudat me a d'aqueſt' hore.

Notre-Dame du bout du pont, — Aidez-moi à cette heure, — Priez le Dieu du ciel — Qu'il veuille bien me délivrer au plus vite; — D'un fils qu'il me fasse le don; — Tout jusqu'au bout des monts l'implore.

« Le bon Henry, remply d'une ioye indicible, mit la chaîne d'or au col et la boeste où estoit son testament dans la main de la princesse sa fille, luy disant : « Voylà qui est à vous, ma fille, » mais ceci est à moi, » prenant l'enfant dans sa grande robe sortant du ventre de sa mère et l'emporta en sa chambre, où il le fit accommoder. Ce petit prince vint au monde sans crier ny pleurer, et la première viande qu'il receut fut de la main du roy, son grand-père, lequel ayant pris une gousse d'ail, luy en frotta ses petites leuvers qui sussèrent le ius de ce thériaque de Gascogne, et prenant sa coupe d'or, il luy en mist une goutte dans la bouche qu'il aualla fort bien. Dont ce bon roy, étant remply d'allégresse, se mist à dire devant les gentilshommes et dames qui étoient dans sa chambre : « Tu seras un vrai Bearnois. »

Sur la cheminée on lisait autrefois une inscription qui contenait l'acte de naissance d'Henri IV ; elle est effacée aujourd'hui. En général, il reste dans le château peu d'objets du temps d'Henri IV : presque tous ont été donnés par Louis XIV à l'intendant Foucault pour le récompenser de son zèle contre les protestants pendant les dragonnades.

Troisième pièce. Belles tapisseries de Flandre représentant l'histoire de Psyché. Bahut de la Renaissance.

Quatrième pièce, ancienne chambre à coucher des femmes d'Abd-el-Kader. Belles tapisseries de Flandre datant du xvi^e s., représentant les quatre Saisons.

Cinquième pièce. C'est dans cette chambre, sur un lit très-modeste, que couchait Abd-el-Kader, lors de sa captivité dans le château de Pau. Depuis son départ, on a dû réparer le parquet, qu'il avait détérioré par ses fréquentes ablutions. Les tentures sont en tapisseries de Flandre du xvi^e s. On voit encore dans cette chambre un lit magnifique en tapisserie au petit point, brodé pour Louis XIV par les dames de Saint-Cyr, sous la surveillance de Mme de Maintenon. Il appartenait à Mme de Montespan et se trouvait au château de Ménars.

Tels sont les principaux appartements où le public est admis.

Dans ceux qui sont réservés au ministre d'État et au grand maréchal du palais se trouvent cinq tapisseries admirablement conservées représentant diverses scènes de la vie de saint Jean. Ces

tapisseries avaient appartenu autrefois au château de Pau, puis longtemps on les avait crues perdues, jusqu'à ce qu'on les découvrit de nouveau dans le garde-meuble de la couronne.

Depuis plusieurs années, la restauration du château a été l'objet d'importants travaux. Des logements ont été bâtis pour les fonctionnaires.

Le château de Pau était entouré autrefois des « plus beaux jardinages qui fussent en Europe, » car ils avaient valu à la ville le surnom de *Pau la Jardinière*. « Mandez-moi des nouvelles de mes jardins de Pau, et s'ils sont beaux et bien entretenus, » écrivait Henri IV quand il fut devenu roi. Sous Louis XIII, tout tomba en décadence autour du palais abandonné. L'ancien taillis devint en 1706 la *Haute-Plante*. Elle a perdu aujourd'hui ses vieux arbres, vendus à la marine en 1833 ; mais « elle est ornée par une des plus belles casernes qui existent en France. » Les anciens parterres royaux furent successivement envahis par la ville. « Aujourd'hui le palais de Pau n'a plus de jardin ; il ne possède que sa terrasse, sa Basse-Plante, nommée jadis les *Ormelettes*, et son parc, une des promenades les plus gracieuses, les plus pittoresques, les plus renommées du monde. »

La Basse-Plante, qu'un pont met en communication avec la terrasse du château, sert de vestibule, ou pour mieux dire d'avenue au parc, long d'un kilomètre environ, qui déroule ses belles allées de hêtres sur une butte étroite entre le Gave et la route de Bayonne, butte qui semble être formée de terres de rapport.

Nous avons déjà parlé de la place Royale, qui offre aux promeneurs une admirable vue. De cette place on descend à un établissement de bains, d'où l'on gagne, en remontant la rive droite de l'Ousse, le *bois Louis*, poétique et solitaire allée qui mène au village de Bizanos.

On peut visiter aussi, près de la Porte-Neuve, les jardins de M. Rippert, et, près de Bilhères, la *fontaine ferrugineuse* et les jeux d'arc et de cricket, fréquentés par les Anglais.

L'*Hippodrome* se trouve sur la route de Pau à Bordeaux, à 5 kilomètres de Pau. Les courses, qui ont lieu au commencement d'avril, y attirent un grand nombre d'étrangers. En temps ordinaire, il ne mérite pas une visite.

EXCURSIONS.

LESCAR. (7 kil. — Route de voitures.)

Si l'on veut aller à Lescar sans prendre le chemin de fer, on suit la route d'Orthez, qui se dirige au N. O. A 1 kil. de la ville, à dr. de cette route, se trouve *Bilhères*, joli v. de 741 hab., qui possède encore la maison où Henri IV a été mis en nourrice. On y voit aussi un château moderne. On laisse ensuite à dr. *Lons*, v. de 885 hab., dominé par un autre château moderne; et on quitte la route d'Orthez pour prendre, à dr., celle de Lescar. — Lescar a été décrit à la page 193.

JURANÇON. (2 kil. — Route de voitures.)

Les collines de Jurançon, que l'on voit de la place Royale s'élever de l'autre côté du Gave, sont plantées de vignobles qui produisent des vins renommés, et parsemées de charmants châteaux qu'entourent des bois de pins et de hêtres; on y découvre en outre de ravissants points de vue. Au sortir de Pau, on traverse le Gave sur un pont de pierres de 7 arches, construit en 1748 à la place d'un ancien pont dont on voit encore à g. les piles, et on prend la route des Eaux-Bonnes qu'on suit pendant 1 kil. et demi pour tourner ensuite à dr. vers le N. O.

2 kil. **Jurançon**, v. de 2207 hab., dont les maisons sont groupées ça et là dans la plaine, n'a rien de remarquable. Il possède une minoterie, une fabrique de bougies et de produits chimiques, une fonderie de fer.

La célèbre *vigne de Gaye*, située à 2 kil. environ sur la dr., produit le meilleur vin du Béarn, qui humecta les lèvres d'Henri IV le jour où il vint au monde. On prétend que ce roi faisait un cas si particulier du vin de Gaye, qu'on plaçait des sentinelles autour de la vigne, afin qu'aucune grappe n'en fût détournée. Et cette précaution n'était pas de trop en effet, quand on pense qu'on ne recueille chaque année qu'un tonneau tout au plus de ce nectar¹.

Si l'on continue de suivre la route des Eaux-Bonnes jusqu'au

1. Le raisin de Gaye a de très-petits grains.

(3 kil. de Pau) *pont d'Oly*, ainsi nommé parce que le Néez, qu'il franchit, ressemble en cet endroit à une rivière d'huile, on n'a plus à marcher que pendant quelques minutes pour apercevoir à g., sur la rive dr. du Néez, l'endroit où un Anglais, M. Baring Gould, découvrit en 1850 la célèbre *mosaïque de Jurançon*. Cette mosaïque est sans doute le dernier vestige d'un établissement de bains. Sur les seize pièces que comprenait primitivement l'édifice, huit ont conservé tout ou partie de leur pavage, consistant en petits cubes de pierres calcaires ou de terre cuite formant mosaïque. Des feuilles, des fleurs et des fruits, des étoiles, des entrelacs sont le thème ordinaire des sujets. On remarque aussi une tête de Neptune et un corps de femme nue. Ces mosaïques sont garanties de la pluie par un hangar ; mais elles sont aujourd'hui dans un affreux état.

GÉLOS. (2 kil. — Route de voitures.)

La première route qu'on laisse à dr. au delà du Gave (1 kil.) se dirige à l'E., passe par le ruisseau de Soust, près de son embouchure, et atteint bientôt (2 kil.) **Gélos**, v. de 1171 hab., dont le nom harmonieux comme celui de tant d'autres villages du Béarn, Uzos, Estos, Syros, Bizanos, Sestos et Abidos, semblerait d'abord indiquer une origine grecque, mais est probablement basque. Le beau château de Gélos a été transformé en un *haras* qui contient une soixantaine d'étalons.

BIZANOS. (2 kil. — Route de voitures.)

A 2 kil. de Pau, au delà du petit ruisseau de l'Ousse, se trouve le village de **Bizanos** (1145 hab.), le Longchamp de Pau, situé sur la rive dr. du Gave. C'est là que chaque année, le mercredi des Cendres, les habitants de Pau célèbrent les funérailles du carnaval. Autrefois personne ne manquait de prendre part à cette fête. On remplissait les salles des cabarets, on s'attablait sous les tonnelles et dans les jardins, et, suivant la vieille coutume du pays, on savourait le plat obligé du jour, la salade de *broutous*. Tout le monde répétait en chœur le refrain populaire :

« Si ten bas, jou que demouri,
Adiū praûbe Carnabal ! »

« Si tu t'en vas, je demeure,
Adieu donc, pauvre carnaval ! »

Bizanos ne se recommande pas seulement par ses cabarets ; il possède encore un certain nombre d'établissements industriels : usine à gaz, fabrique de chocolat, établissement pour le tissage de fil. Un beau château moderne domine le village sur la g.

La plaine fertile qui, à partir de ce point, s'étend vers le S. E., offre de charmants aspects. Elle est dominée à g. par des collines boisées, qui portent un ancien *camp*, faussement attribué à César, et dont la crête est longée par un sentier appelé *chemin d'Henri IV*. Le Gave, qui parcourt la vallée dans toute sa longueur, y forme un grand nombre d'îles bordées de peupliers. Les villages se suivent presque sans interruption et ressemblent à une longue rue de métairies de plusieurs kilomètres d'étendue. Malheureusement, toutes ces maisons, d'apparence extérieure assez triste, ne montrent au voyageur que des murailles blanchies à la chaux ; toutes les façades sont tournées vers une cour intérieure.

MORLAAS. (10 kil. — Route de voitures.)

En sortant de Pau par la route de Tarbes, on trouve une belle avenue de chênes, connue sous le nom d'*allées de Morlaas* ; elle s'étendait autrefois à travers les bruyères jusqu'à la ville qui lui a donné son nom. A plus de 2 kil. de Pau, on laisse à dr. la route de Tarbes, et l'on prend un embranchement qui, se dirigeant vers le N. E., traverse le plateau inculte et marécageux de *Pont-Long*.

C'est une triple plaine de landes, traversée par de nombreux cours d'eau, coulant tous du S. E. au N. O., et indiquant probablement la direction du terrible flot d'inondation produit dans les âges géologiques par la rupture des lacs situés au pied des Pyrénées. Au x^e s., le *Pont-Long*, dont le nom vient, dit-on, de *Pontus Longus* (mer longue), s'étendait dans toute la longueur du Béarn. Dans ces derniers temps, on a fait de grands efforts pour mettre en culture les solitudes du *Pont-Long*. Malgré les progrès de l'agriculture, cette lande a encore vingt-six kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de trois kilomètres. Cette solitude renferme plusieurs *tumuli*.

Il existe dans la lande un vieux château qui porte le nom de

Cami Salier. Sur ses bords et dans le territoire de la ville de Pau, se trouvent deux *tumuli*, appelés le grand et le petit *Puyoo*. Ce nom est déjà celui d'un village décrit plus haut. Le plus grand de ces tumuli a longtemps servi de cible pour les exercices de la garnison de Pau ; il est actuellement défoncé dans sa partie supérieure, car plus d'une fois il a été ravagé par des chercheurs de trésors.

Dans ces éminences, auxquelles a été donné le nom latin de *tumulus*, en français tombeau, on trouve toujours les mêmes objets, vases et poteries. Les dessins reconnus aux environs de Pau ont une grande ressemblance avec les ornementsations de ces espèces d'urnes sépulcrales trouvées dans d'autres parties de la Gaule, notamment en Alsace.

On trouve encore d'autres tumuli aux environs de Pau. Ces tumuli sont ordinairement par petits groupes de trois à cinq.

Près de Morlaas on voit de nombreuses ruines qui prouvent que le sol était autrefois cultivé. Au delà de ce désert, traversé par l'Ousse-du-Bois et le Luy-de-Béarn, s'élève une chaîne de collines arides ; à leur base, du côté du N., se trouve Morlaas.

Morlaas est un bourg de 1624 hab., ch.-l. de c. de l'arrond. de Pau, qui fut pendant un certain temps la capitale du Béarn et le siège de l'hôtel des monnaies des souverains du pays. D'après une version plus qu'improbable, il devrait son nom au meurtre d'un vicomte de Gascogne, qui est mort là au xi^e s., assassiné par un de ses vassaux, Fortun-Loup.

L'église de Morlaas, bâtie et consacrée à sainte Foi par Cen-tulle IV, celui qui fonda Sainte-Croix d'Oloron, est classée parmi les monuments historiques. Elle a une longueur de 56 mètres ; composée de trois nefs, elle présente à peu près le même aspect général que Sainte-Croix. « S'il n'est plus permis de suivre cette comparaison dans les détails, dit M. Cénac-Moncaut, il faut s'en prendre à l'incendie et aux dévastations que lui ont fait subir les protestants pendant les guerres de la religion, et aux réparations successives qui ont eu lieu depuis, et qui, faites à la hâte et sans goûts, ont complété sa mutilation. Son architecture n'est pas unitaire ; le chevet, la nef et la façade appartiennent à l'époque romane, et tout le reste de l'édifice est gothique. La façade est sur-

montée d'une flèche hardie, au sommet de laquelle se voient deux sculptures représentant les vaches du Béarn. La grande porte est du plus pur style roman; les colonnettes qui l'entourent sont à demi engagées dans des débris de maçonnerie; mais elles supportent encore plusieurs rangs de voussures fuyantes de la plus grande élégance, figurant des scènes de chasse, des oiseaux, des guirlandes de feuillages, et les vingt-quatre vieillards couronnés de l'Apocalypse, entièrement semblables à ceux de Sainte-Marie d'Oloron. » L'ancienne crypte de l'église est aujourd'hui murée. C'est sur l'autel de cette église que fut promulgué le *for de Morlaas ou loi du Béarn*, et que les princes juraient d'être *fidèles et bons seigneurs à leur peuple*.

Il ne reste aucun vestige du formidable château de Gaston, appelé la *Hourquie* ou *Hourquerie*, dans lequel toutes les monnaies ou *moriannes* du Béarn avaient été frappées, depuis le *xre s.* jusqu'à l'établissement de la monnaie de Pau. Mais on distingue encore quelques débris des anciennes fortifications de la ville.

DE BORDEAUX A PAU.

2^e PAR BAYONNE.

La route de Bordeaux à Bayonne a été décrite p. 1 à 95.

Le chemin de fer parcourt d'abord une plaine alluviale qui s'étend au S. de l'Adour, laisse à dr. *Mouguerre*, v. de 1306 hab., et *Lahonce*, v. de 561 hab., longe la rive g. de l'Adour, puis l'*Ardanabia*, qu'il traverse sur un pont de 20 mèt. d'ouverture.

26^e STATION. — URT.

13 kil. de Bayonne. — 211 kil. de Bordeaux.

Urt, village de 1626 hab., situé à l'embouchure de la *Joyeuse*, possède plusieurs scieries et des ateliers pour la construction des bateaux.

Jusqu'à Urt, les deux rives de l'Adour, basses et plates, offrent peu d'intérêt; des ruisseaux marécageux viennent se jeter dans le fleuve, des îles couvertes de saules partagent son courant en plusieurs bras. Cependant, à l'embouchure de l'*Ardanabia*, les collines de la rive méridionale viennent baigner leur base dans le fleuve. En amont du château de *Montpellier*, le fleuve change de direction : ses eaux, qui coulaient de l'E. à l'O., descendent au N. E par un large lit, presque aussi régulier qu'un canal.

Cessant de suivre le bord du Gave, la voie ferrée rase le pied de la colline d'Urt et longe pendant quelque temps la rive g. de l'*Aran* ou *Joyeuse*, qu'elle franchit ensuite sur un pont de trois arches, long de 43 mèt. Bientôt après se présente un nouveau pont de trois arches et de 51 mèt. de longueur, jeté sur la *Bidouze*, à 1 kil. environ de son confluent avec l'Adour. Cette rivière décrit un vaste méandre autour de la colline qui porte le village de *Guiche* (1514 hab.), et les ruines du château de même nom, dont les Français s'emparèrent en 1449, avant d'aller enlever Bayonne aux Anglais. Quelques trains s'arrêtent à une petite halte établie entre Guiche et *Sames*, v. de 867 hab. situé à 3 kil. à dr.

Laissant à dr. le village de *Saint-Jean d'Etchart*, le chemin de fer traverse la plaine alluviale et se rapproche du Gave, dont il atteint la rive g. en amont de son confluent avec l'Adour. Ce confluent s'appelle *le bec de Gave*. Le charmant château de *Lanne*, entouré de grands arbres, s'élève sur la péninsule formée par la jonction des deux fleuves.

En amont du confluent, l'Adour est moins profond : au lieu d'un mètre et demi, il n'offre plus qu'un mètre, et la navigation y est souvent difficile : la marée ne se fait sentir que jusqu'à *Vinport*, dans la commune de Tercis, au-dessus de l'embouchure du Luy et à 10 kil. en aval de Dax. Quant au Gave, il roule beaucoup plus d'eau que l'Adour ; mais sa pente est plus forte et son courant plus rapide ; il est navigable seulement jusqu'à *Peyrehorade*, ou plutôt à la jonction des deux Gaves de Pau et d'Oloron.

Le chemin de fer passe ensuite sur le beau pont d'*Hastingues*, formé de 5 grandes arches en plein cintre, jetées sur la rivière, et de 2 petites arches latérales construites sur les chemins de halage. Il laisse à g. *Orthevieille*, v. de 840 hab., où est établie une station d'étalons ; et à dr. le village d'*Hastingues* (850 hab.), ainsi que le parc qui a remplacé le château fort bâti par les Anglais.

27^e STATION. — PEYREHORADE.

17 kil. d'Urt. — 30 kil. de Bayonne. — 228 kil. de Bordeaux.

Peyrehorade (hôt. : *Lafont, des Voyageurs*), en français, *Pierre-Percée*, ancienne capitale de la vicomté d'*Orthez*, aujourd'hui ch.-l. de c. du départ. des Landes, est une V. de 2567 hab., située à 1 kil. en aval de la jonction du Gave de Pau avec celui d'*Oloron*, au pied d'une montagne que couronnent les ruines du vieux château d'*Aspremont*. Ce château a été construit ou seulement rebâti vers la fin du xiv^e s. Ses ruines se composent d'un vaste donjon de forme quadrilatérale allongée, et contenant des salles de 17 mèt. de longueur. Au xvi^e s. les seigneurs de *Peyrehorade* (les *Montréal*) se firent bâtir, sur les bords du Gave, un autre château carré, flanqué de quatre tours rondes aux quatre angles, entouré de fossés que traversait un seul pont-levis. La nouvelle église renferme de belles verrières.

Peyrehorade est surtout une ville d'entrepôt. Ses habitants s'oc-

cupent aussi de la fabrication des cordes et de la pêche du saumon. Un pont de bois de 12 travées y traverse la rivière.

Le chemin de fer passe au N. de Peyrehorade, et, croisant la route de terre, contourne la colline à pic de *Cauneille*, v. de 730 hab., qui possède un château moderne. On suit la rive boisée du Gave.

28^e STATION. — LABATUT.

9 kil. de Peyrehorade. — 39 kil. de Bayonne. — 237 kil. de Bordeaux.

Labatut, village de 373 hab., s'élève sur une colline, que couronne un antique château, flanqué d'un haut donjon. Un grand nombre de ses habitants exercent la profession de tisserands.

A la station de Puyoo, village décrit page 188, on rejoint le chemin de fer de Dax.

QUATRIÈME SECTION.

DE MORCENX A MONT-DE-MARSAN, A TARBES ET A BAGNÈRES-DE-BIGORRE¹.

A peu de distance de la station de Morcenx, le chemin de fer s'arrête à (15^e station, 5 kil. de Morcenx) *Arjuzanx*, ch.-l. de c., de 795 hab. (arrondissement de Mont-de-Marsan), situé sur le Bez, un des affluents de l'Adour.

16^e STATION. — ARRENGOSSE.

9 kil. de Morcenx. — 118 kil. de Bordeaux. — 30 kil. de Mont-de-Marsan.

Arrengosse est un village plus considérable que son chef-lieu de canton ; sa population dépasse 1000 hab. ; on y remarque un beau château.

17^e STATION. — IGOS

7 kil. d'Arengosse. — 125 kil. de Bordeaux. — 23 kil. de Mont-de-Marsan.

Igos, qui compte plus de 1600 hab., possède une fabrique d'essence de térébenthine.

18^e STATION. — SAINT MARTIN-D'ONEY.

9 kil d'Igos. — 134 kil. de Bordeaux. — 14 kil. de Mont-de-Marsan.

Saint-Martin-d'Oney n'offre pas plus d'intérêt qu'Igos, et son importance est moindre. Un tunnel ou canal de 3000 mètres., dont 1500 mètres. en maçonnerie, qui a dû être construit tout exprès pour un ruisseau, a retardé longtemps l'ouverture du chemin de fer. — On longe la Midouze, puis on la traverse immédiatement en aval de l'embouchure de l'Estrigon, et on s'élève par une longue

¹. Voir à la fin du volume le tableau des distances et du prix des places.

rampe, sur une terrasse qui domine Mont-de-Marsan du côté du Sud.

19^e STATION. — MONT-DE-MARSAN.

14 kil. de Saint-Martin-d'Oney. — 148 kil. de Bordeaux.

Mont-de-Marsan (hôt. des Ambassadeurs ; on y mange des ortolans au mois d'août), chef-lieu actuel du département des Landes, V. de 8455 hab., occupe une position avantageuse au confluent du Midou et de la Douze, dont la réunion forme la Midouze. Elle est bien bâtie et bien arrosée. Elle renferme un certain nombre d'édifices publics — préfecture, palais de justice, maison de détention, casernes, — qui, sans être remarquables par leur architecture, attirent cependant les regards des étrangers ; ses promenades, surtout celle qu'on nomme *la Pépinière*, sont agréables ; elle fait un commerce assez considérable avec les Landes et avec Bayonne ; elle possède une source minérale ferrugineuse et froide¹ ; mais elle n'offre absolument rien d'intéressant à un étranger, si ce n'est son histoire.

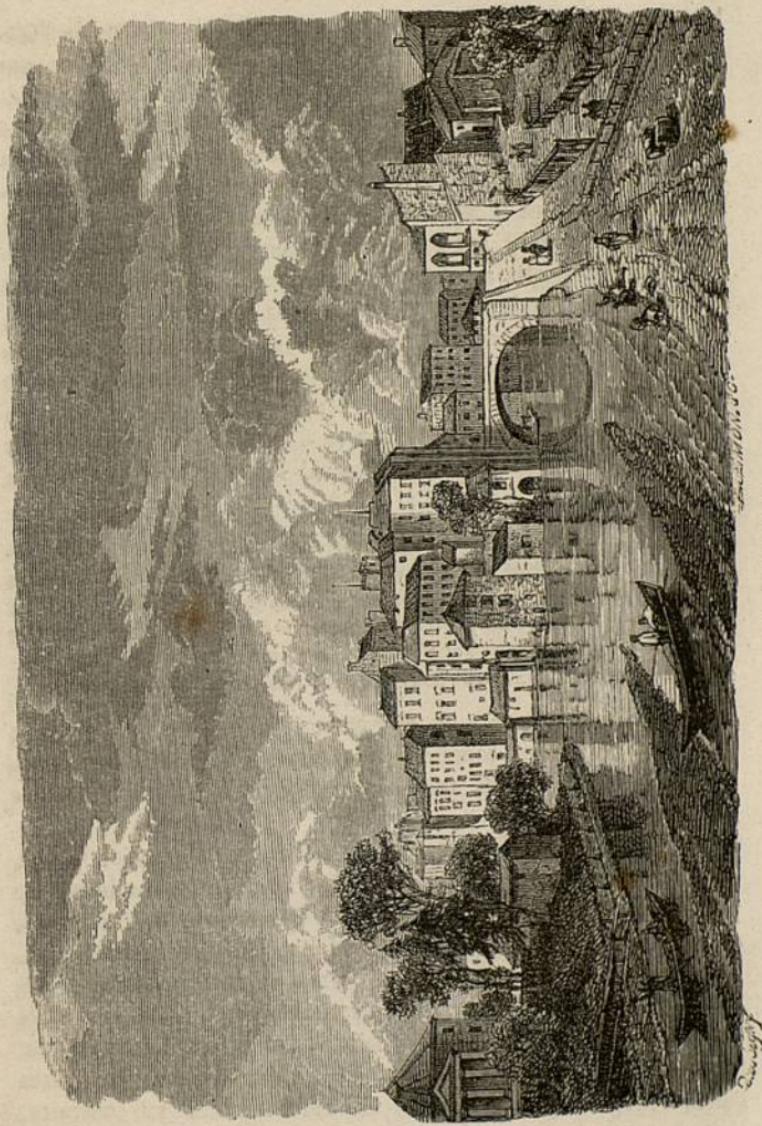
Mont-de-Marsan (la montagne de Mars) doit sa fondation à Charlemagne. Une vieille charte en langue romane en fait foi. Au IX^e siècle, les Normands, qui avaient remonté la Midouze, l'assiégèrent et s'en emparèrent, malgré la résistance héroïque de ses défenseurs commandés par Déodat ou Dieudonné de Chabannes, et en détruisirent jusqu'aux derniers vestiges. En 1141, les descendants de Déodat songèrent à en relever les ruines, dit M. Pascal Duprat, qui a recueilli pour l'*Histoire des villes de France*, publiée par M. Aristide Guibert, des documents complètement inédits. Ce n'était pas seulement pour eux un acte de piété domestique ; plus d'un instinct les y conviait. Les habitants de l'Armagnac, par de fréquentes incursions, dévastaient le pays. En outre, les rives du Midou, envahies par une épaisse forêt, étaient devenues le théâtre de toutes sortes de brigandages.

1. Cette source doit son origine à une dissolution produite par les eaux sur les dépôts de minerai de fer hydroxydé que renferme le sable quartzeux des landes. L'établissement dans lequel elle est utilisée ne reçoit des malades qu'accidentellement : il contient neuf baignoires et une buvette ; un temple fondé probablement à l'époque de la domination romaine avait été élevé sur la petite éminence qu'occupe la ville actuelle.

dages ; on avait donné le nom de *maii-pas*, mauvais pas ou pas fatal, à ce foyer de crimes. Après avoir obtenu de Béranger de Canteloup la donation du territoire, Pierre de Chabannes, comte de Bigorre, prit solennellement possession du vieux cap de Mars : il y eut une cérémonie dont la forme rappelle assez les inaugurations des âges anciens. « J'atteste votre âme, ô empereur Karl ! dit le fondateur, que, voulant réédifier cette ville au même lieu où vous l'aviez bâtie, en faveur du premier de notre race, je le fais par gratitude et en votre honneur, comme bienfaiteur de notre lignée. Que le Dieu tout-puissant tienne aussi votre âme en paix, notre auteur, Déodat de Chabannes.... » « Et tous les habitants, le genou en terre, se sont écriés : « Soyez en paix, Déodat. » Cela dit, nous avons jeté dans les airs, en signe de saisine, quatre poignées de terre, la première au levant, l'autre au midi, la troisième au couchant et la dernière au nord. Puis, dans les parties qui furent incendiées, nous avons creusé la terre et nous y avons mis des pierres, des charbons, des monnaies marquées, des réaux d'or et d'argent, ainsi que des vicomteaux noirs, et le tout de nos propres mains aplani. »

Cette ville, ainsi fondée pour la seconde fois, se développa péniblement. D'abord l'abbaye de Saint-Sever et l'évêché d'Aire se disputèrent la possession de l'église, et l'abbé de Saint Sever dut acheter 130 sous morlas le désistement de l'évêque d'Aire. Puis, deux siècles après, Gaston-Phœbus (les comtes de Béarn avaient hérité des comtes de Bigorre) bâtit dans la ville un château fort, qu'il nomma par ironie, *Nou li bos* (tu ne l'y veux pas). Cette forteresse n'était pas faite pour attirer un grand nombre de nouveaux habitants.

Ce fut à Mont-de-Marsan que François I^r rencontra pour la première fois Mlle d'Heilly, qui devint si célèbre et si influente sous le nom de duchesse d'Étampes. Ce fut aussi dans cette ville qu'il épousa, en vertu du traité de Madrid, Éléonore d'Autriche, sœur ainée de Charles-Quint et veuve d'Emmanuel de Portugal. Le mariage fut célébré, en 1527, dans l'église du couvent de Sainte-Claire, dont Marie d'Albret, la tante du roi, était alors abbesse. Ce couvent, fondé en 1270 par Gaston VIII, fut pillé et démolî pendant les guerres de religion par les pro-



Mont-de-Marsan.

testants, qui incendièrent aussi le monastère des frères de l'Observance. En vain Henri IV s'efforça-t-il plus tard de régler, par de sages ordonnances, l'administration des affaires de la cité. Sous Louis XIII, de nouveaux troubles religieux éclatèrent; les protestants et les catholiques occupèrent tour à tour la ville et le château. En 1622, le château fut rasé par ordre du roi, et les habitants aidèrent à le démolir. On transforma en promenade l'emplacement qu'il avait occupé. Mais ce n'était qu'un demi-remède; car, si elle avait perdu sa forteresse, la ville conservait son enceinte. Pendant les troubles de la Fronde, le prince de Condé y logea un corps de troupes assez considérable. Enfin, en 1727, soit crainte de nouvelles occupations militaires, soit désir véritable d'avoir un plus vaste espace à leur disposition, les habitants demandèrent l'autorisation d'abattre une partie de leur murailles. Le maréchal de Montrevel leur adressa, en 1726, la lettre suivante :

Votre ville, messieurs, est trop ouverte de tous côtés pour que le service du roi puisse être intéressé en vous permettant de faire l'ouverture que vous demandez depuis la tour du château jusqu'au jardin du sieur de Prugue, puisque cela pourra contribuer à diminuer les maladies que le défaut de promenades pour prendre l'air vous procure, à ce que pensent trois médecins,... vous pouvez donc vous donner ce soulagement.

Immédiatement après la réception de cette lettre, les travaux de démolition furent commencés, et sur les débris de l'enceinte fut tracée la promenade qui a conservé jusqu'à ce jour le nom de Montrevel.

Du siège d'une vicomté peu étendue, la Révolution a fait, comme nous l'avons constaté, le ch.-l. d'un département beaucoup plus vaste; une grande partie de la Gascogne a été rattachée, dans cette nouvelle division, à la vieille capitale du pays de Marsan. « Par sa position géographique et la nature de son sol, Mont-de-Marsan, dit M. Pascal Duprat, exprime parfaitement le double caractère du territoire compris dans les limites administratives. Si vous regardez au N., à l'E. et à l'O., des sables et des bruyères l'entourent, le désert l'environne; du côté du midi au contraire, vous apercevez un pays fertile et cultivé, dont la ville paraît être un brillant appendice. Mont-de-Marsan est une langue de terre

fleurie, que le bassin de l'Adour projette dans les Landes ; gracieuse presqu'île de végétation dans une mer de sables, fraîche image des oasis africaines, et qui vous sourit à l'entrée de ce petit Sahara que la nature a laissé subsister par une espèce de caprice sur les limites du midi. »

La Midouze, qui se forme à Mont-de-Marsan de la réunion de la Douze et du Midou, est navigable depuis ce confluent jusqu'à son embouchure dans l'Adour, au Hourquet. La Douze, formée elle-même à Roquefort, de la Doulouze et de l'Estampon, est flottable en trains depuis son origine jusqu'à Mont-de-Marsan, sur une étendue de 29 440 mètres.

La navigation de la Midouze a été améliorée en même temps que celle de l'Adour, au moyen des fonds spéciaux alloués dans ce but par la loi du 30 juin 1835 ; mais elle rencontre encore sur certains points de sérieux obstacles, qui ne tarderont pas toutefois à disparaître. On compte, de Mont-de-Marsan au Hourquet, 42 955 mètres. La pente totale de la rivière est, à l'étiage, de 0^m,3875 par kil. ; le tirant d'eau varie de 0^m,70 à 1 mètre. ; la charge des bateaux s'élève en moyenne à 15 tonnes, au maximum à 25. La force du courant suffit à la descente ; à la remonte, le halage se fait, comme sur le haut Adour, avec des bœufs. Les principales denrées ou marchandises qui descendent la Midouze sont les céréales, les légumes, les fruits, les vins, les eaux-de-vie et les bois. Le commerce consiste surtout en fourrages, métaux, houille, matériaux de construction et minéraux.

En sortant de la gare de Mont-de-Marsan, on traverse la route d'Orthez. Le chemin de fer, se dirigeant au S. E., s'élève par une succession de tranchées sur le plateau uniforme qui sépare la Midouze de l'Adour. De vastes bois de pins, interrompus çà et là par des champs de maïs, s'étendent des deux côtés de la voie. Dans une clairière on aperçoit à g. quelques maisons éparses du village de Bretagne (483 hab.). Bientôt après on sort de la région des pinadas pour entrer dans une zone cultivée, et de plus en plus fertile à mesure qu'on se rapproche de l'Adour. De l'autre côté du fleuve, s'élève une chaîne de charmantes collines boisées. Au loin,

vers la droite, se dressent les Pyrénées, où l'on remarque surtout le Pic du Midi d'Ossau, complétement isolé.

20^e STATION. — GRENADE.

14 kil. de Mont-de-Marsan. — 162 kil. de Bordeaux.

Grenade, ch.-l. de c. de 1628 hab., est situé sur la rive dr. de l'Adour, à 500 mèt. à dr. du chemin de fer. On y remarque une belle place carrée, ornée d'une élégante fontaine. Les rues en sont propres. Les maisons qui bordent la rivière jouissent de l'aspect des riants coteaux de la rive g. du fleuve. L'église, monument du xv^e s., restaurée avec un grand luxe, est surmontée de deux tours carrées, dont l'effet n'est pas très-heureux.

Grenade a vu naître le maréchal Perrignon et le général Durrieu.

Sur la rive g. de l'Adour, on aperçoit le v. de *Larivière* (910 hab.), dominé par une colline qui porte l'église de *Saint-Savin*, démolie en partie, et dont les matériaux ont été employés à une autre construction assez plate. On trouve au delà des ruines les restes d'un camp romain.

Le chemin de fer, se dirigeant à l'E., à travers une plaine fertile, laisse à dr. *Borderes*, v. de 576 hab.

21^e STATION. — CAZÈRES-SUR-L'ADOUR.

9 kil. de Grenade. — 23 kil. de Mont-de-Marsan. — 171 kil. de Bord-aux.

Cazères-sur-l'Adour (958 hab.) possède des tanneries et des teintureries importantes. Au pied de la terrasse qui porte le village, le fleuve entoure de ses canaux un grand nombre d'îles boisées. A une petite distance de Cazères, on traverse la route d'Aire à Roquefort, puis on se dirige en droite ligne vers le S. Les collines qui s'élèvent de l'autre côté de l'Adour sont boisées de la base au sommet.

22^e STATION. — AIRE.

9 kil. de Cazères. — 32 kil. de Mont-de-Marsan. — 180 kil. de Bordeaux.

Aire (*hôtel de la Poste*), ch.-l. de c. de l'arrond. de Saint-Sever, V. de 4885 hab., est située sur la rive g. de l'Adour, qui vient de recevoir les eaux du Lées.

Sous les Romains, Aire, dont la fondation est inconnue, s'ap-

pela *Vicus Julii*. Ravagée par les Vandales, elle plut à Alaric II, roi des Visigoths, qui l'habita pendant quelque temps, et qui y fit publier, en 506, par Amien, l'abrégué de seize livres du code Théodosien. Après la bataille de Voulon, elle passa sous la domination des Franks. Elle fut ensuite occupée, c'est-à-dire ravagée par les Vascons, les Sarrasins, les Normands. Elle appartint plus tard aux Anglais; mais, au mois de février 1379, Gaston de Foix, s'en étant emparé, l'obtint du roi de France, en dédommagement des frais qu'il avait faits pour la conquérir. Elle eut beaucoup à souffrir des guerres de religion. Enfin, en 1814, après la bataille d'Orthez, le général Clausey y repoussa une attaque de l'armée anglaise avant de se replier sur Toulouse. Aire est le siège d'un évêché fondé vers l'an 500.

La cathédrale d'Aire, consacrée à saint Jean-Baptiste, souvent détruite et reconstruite, assemblage bizarre de différents styles, est petite et dépourvue de caractère. Le chœur a été bâti dans la seconde moitié du XIII^e s.; les nefs collatérales datent de 1837. — L'église du *Mas d'Aire* (mon. hist.), consacrée à sainte Quitterie, est plus intéressante, bien qu'elle ait été rebâtie en briques au XIII^e et au XIV^e s.; car de l'ancien édifice romain, il reste encore le chevet central qui est de plain-pied avec les autres parties de l'église, et que des *cachots* séparent des absides latérales qui servent de cages aux escaliers descendant dans la crypte. « On peut encore voir, dit M. Cénac-Moncaut, scellés à la muraille de ces cachots humides, les deux anneaux et les chaînes de fer qui retenaient les prisonniers du chapitre par la jambe et par le cou. » L'auteur du *Voyage archéologique dans le Béarn* signale aussi aux archéologues qui visiteraient cette église un *sarcophage* placé dans l'ancienne crypte de la basilique romane, près du tombeau primitif de sainte Quitterie, cuve grossière de marbre, entièrement dépourvue d'ornementation. Ce sarcophage, fort ancien, a conservé son couvercle, orné d'une tête à double profil à chaque angle; il est divisé en deux bas-reliefs par un cartouche central destiné à recevoir le nom du défunt. Les bas-reliefs représentent les scènes de l'ancien et du nouveau Testament: *Adam et Ève*, le *sacrifice d'Abraham*, *Jonas*, *Tobie*, la *résurrection de Lazare*, etc. Les artistes de la Gascogne n'étaient pas capables d'exécuter les

sculptures de ce curieux sarcophage, qui a dû être, dans l'opinion très-contestable de M. Cénac-Moncaut, sculpté en Italie au IV^e ou au V^e s., et acheté par un évêque.

Un pont de pierre, achevé en 1834, unit les deux rives de l'Adour.

Aire possède aujourd'hui un collège, un grand séminaire, situé au sommet de la colline, un couvent consacré à l'éducation des filles, une belle halle aux grains. Les principaux établissements industriels sont une tannerie et une fabrique de chapeaux. Les archéologues visitent dans les environs un grand nombre d'anciens camps.

En sortant de la gare d'Aire, on quitte le département des Landes pour entrer dans celui du Gers, et l'on passe au milieu de l'ancienne cité de *Barcelonne*, aujourd'hui village de 1220 hab. Au S. on aperçoit dans le vallon de Glacassot, affluent de l'Adour (rive g.), les belles ruines du *château du Corneillan*. On entre dans le village du même nom par une porte en arceau, reste de l'ancienne enceinte fortifiée. Sur un promontoire voisin qui domine à l'E. le confluent du Saget et de l'Adour, s'élèvent le village de *Saint-Mont* (726 hab.) et les restes d'un monastère fondé en 1045 (escalier remarquable). La seule nef de l'église de Saint-Mont est couverte d'une voûte très-hardie.

Après avoir laissé à dr. *Saint-Germé*, v. de 415 hab., on dépasse une scierie, puis on traverse le village important de *Tersac* (448 hab.). On franchit l'Adour sur un pont de pierre à corniches de marbre. Les bords du fleuve sont ombragés de trembles et de saules.

23^e STATION. — RISCLE.

15 kil. d'Aire. — 47 kil. de Mont-de-Marsan. — 195 kil. de Bordeaux.

Riscle, ch.-l. de c., bourg de 1803 hab., est situé, à 110 mètres d'altit., dans un bassin d'une extrême fertilité.

Les pentes des collines qui s'élèvent au S. sont couvertes de bois appartenant à la commune. On contourne la base de ces collines, et bientôt on dépasse *Cahuzac*, v. de 600 hab., où s'élève un château moderne orné de pavillons à tourelles. Vis-à-vis de *Préchac*, v. de 319 hab., dont l'église est très-ancienne, on sort du départ. du Gers pour entrer dans celui des Hautes-Pyrénées.

24^e STATION. — CASTELNAU-RIVIÈRE-BASSE.

9 kil. de Riscle. — 56 kil. de Mont-de-Marsan. — 204 kil. de Bordeaux.

Castelnau-Rivière-Basse, ch.-l. de c., V. de 1170 hab., est située à l'O. du chemin de fer, sur une colline escarpée (200 mèt.) qui domine la plaine traversée par les eaux de l'Adour et de l'Arros. Cette ville a longtemps appartenu aux comtes d'Armagnac, qui y possédaient un château, dont il reste encore une tour ruinée et quelques autres vestiges. On y jouit d'une vue magnifique sur la chaîne des Pyrénées. L'église, bâtie au XIV^e s., a été classée au nombre des monuments historiques. Il se fait à Castelnau un grand commerce de vins; dans les environs se préparent des cuisses d'oeie et des jambons, qui se vendent ensuite, comme ceux d'Orthez, sous le nom de jambons de Bayonne. Sur la rive droite de l'Adour se trouve l'église abandonnée de Mazères (XII^e s.), dont la tour à meurtrières est percée d'une ouverture par laquelle l'eau bénite était présentée aux cagots. A l'intérieur on remarque la châsse en marbre de sainte Libérat (XIV^e s.).

[A 6 kil. au S. O. de Castelnau, dans la vallée du Bergons, se trouve le v. de **Madiran** (1133 hab.), où se récolte, ainsi que dans les communes voisines, un excellent vin rouge, célèbre dans tout le midi de la France. « Le commerce, dit M. Victor Rendu, le livre rarement pur à la consommation; presque toujours il le vend mélangé avec des vins blancs d'une qualité inférieure; aussi recherche-t-il de préférence le madiran le plus corsé et le plus chargé en couleur, deux conditions qui ne portent guère le propriétaire à s'attacher à la qualité essentielle en dehors de la qualité marchande. »]

25^e STATION. — CAUSSADE.

9 kil. de Castelnau. — 65 kil. de Mont-de-Marsan. — 213 kil. de Bordeaux.

Caussade, v. de 241 hab., est situé à 1 kil. environ du chemin de fer. L'Adour, dont le cours a souvent changé de direction pendant les siècles historiques, entoure de ses bras de charmantes îles boisées. On franchit l'Échez.

26^e STATION. — MAUBOURGUET.

7 kil. de Caussade. — 72 kil. de Mont-de-Marsan. — 220 kil. de Bordeaux.

Maubourguet, ch.-l. de c., V. de 2743 hab., est située au confluent de l'Adour et de l'Échez, et divisée par ces cours d'eau en trois quartiers distincts. L'église a été bâtie par les Templiers à leur retour de la Palestine.

A 3 kil. au S. de Maubourguet, au confluent de l'Échez et du Lys, se trouve *Larreule*, v. de 705 hab., près duquel s'élève un château ruiné, et qui possède les restes d'une église abbatiale du XII^e s., classée parmi les monuments historiques.

27^e STATION. — VIC-EN-BIGORRE.

9 kil. de Maubourguet. — 81 kil. de Mont-de-Marsan. — 229 kil. de Bordeaux.

Vic-en-Bigorre, ch.-l. de c., V. de 3650 hab., est située sur la rive dr. de l'Échez. Elle était autrefois défendue par un château fort construit en 1151, dont il reste encore quelques murailles et des portes surmontées de tours carrées. La ville est environnée d'assez jolies promenades. Elle possède des fabriques de cuirs et des distilleries d'eaux-de-vie, un dépôt d'étalons. Son collège est fréquenté par plus de cent élèves. A 2 kil. au N. E. de Vic, près la rive g. de l'Adour, se trouve le v. d'*Artagnan* (672 hab.), qui possède un ancien château.

[La principale curiosité des environs de Vic est le château de *Montaner*, à 11 kil. au S. O. Pour y aller, on suit d'abord la route de Pau jusqu'aux (7 kil.) hameaux de *Casteïde-Doat*, qui forment ensemble une commune de 264 hab.; on tourne alors au S., et, au delà des ruines du château de Doat, on entre à

Montaner, ch.-l. de c. du départ. des Basses-Pyrénées, V. de 827 hab., située sur la pente d'un coteau qui domine le confluent de deux ruisseaux. Au-dessus du village s'élève une tour superbe, construite au XIV^e s. par ordre de Gaston-Phœbus : un acte de 1378 accorde certains priviléges à des ouvriers *cagots* chargés de l'exécution d'une partie des travaux. « Cette tour, dit M. de Pi-

camilh, compose, avec quelques remparts, les seuls restes d'un e fortresse importante. Les remparts, disposés en forme de polygone, ont une épaisseur de 3 mèt.; les assises de pierre de leur revêtement alternent avec des assises de briques. Les contreforts, les mâchicoulis et les fenêtres, dans le style du XIII^e s., dont on aperçoit les débris ou les vestiges, dénotent que la construction fut antérieure à celle du donjon. Celui-ci, semblable à la grande tour du château de Pau, forme un carré de 13 mèt. de côté. Sa hauteur est de 37 mèt., sa plate-forme a conservé quelques-uns des créneaux dont elle fut couronnée, et sa façade N., percée de cinq ouvertures superposées, présente des traces de mâchicoulis; celle du S. est éclairée par quatre croisées ogivales. Au-dessus de la porte d'entrée, également taillée en ogive, on remarque un écu, où l'on a cru pouvoir lire comme sur un mur du château de Pau : FEBVS ME FE. » La tour de Montaner est classée parmi les monuments historiques : elle est aujourd'hui affectée à divers services communaux.]

On laisse à g. *Camalés* (488 hab.), puis à dr. *Pujo* (608 hab.).

28^e STATION. — ANDREST.

7 kil. de Vic. — 88 kil. de Mont-de-Marsan. — 236 kil. de Bordeaux.

Andrest, b. de 851 hab., est situé, à dr. du chemin de fer, sur les bords d'un canal d'irrigation appelé l'Agou-Andrest. Les campagnes que l'on parcourt sont d'une fertilité prodigieuse. Des vergers, des vignes, dont les sarments se marient aux branches des arbres, entourent les nombreux villages parsemés sur les bords de l'Adour et de l'Échez. Au loin se montrent les Pyrénées. — C'est à Andrest que le chemin de fer d'Agen à Tarbes doit se raccorder avec celui de Mont-de-Marsan à Tarbes.

29^e STATION. — TARBES.

10 kil. d'Andrest. — 98 kil. de Mont-de-Marsan. — 246 kil. de Bordeaux.

Renseignements généraux.

HÔTELS. — *Hôtel de la Paix*, tenu par Plaus; — *du Grand-Soleil*, tenu par Carrère; — *du Commerce*, tenu par Dupont, situés sur la place Maubourguet ou dans la rue Massey; — *de France*, tenu par Mangelle, sur la place Marcadieu; — *des Pyrénées*, tenu par Dastugue; — *de*

Paris, tenu par Crussol; — *du Chêne-Vert*, tenu par Richard; — *de Mme veuve Despalangues*, place de la Portette; — *d'Espagne, du Nord*, tenu par Galop, etc. — *N. B.* On mange dans les hôtels de Tarbes d'excellentes coquilles aux champignons.

PRINCIPAUX CAFÉS. — Dans les environs des hôtels : *cafés Divan, Gandelon, Wagram, Gaye, Bergouignan, Millettes, de Paris, de la Brasserie, du Commerce, de la Paix.*

RESTAURANT *du Bon-Pasteur*, chez Lasserre.

VOITURES PUBLIQUES. — Les bureaux de diligences sont situés sur la place Maubourguet. — *Messageries du Midi et du Commerce*, service sur Bayonne et sur Toulouse, bureau à l'hôtel Carrère (M. Gaye, directeur); — *Messageries* de l'hôtel d'Espagne, service de Tarbes à Toulouse, bureau à Tarbes, maison Duplan; — *Messageries Dodé*, service sur Argelès et Cauterets; — *Messageries Ribettes*, pour Bagnères de Bigorre, trois départs tous les jours avec correspondance pour Bagnères de Lu-chon par la montagne. — Service de Tarbes à Agen tous les jours.

VOITURES DE LOUAGE. — Principaux loueurs : Mathieu, rue des Grands-Fossés; Lamontine, rue Maubourguet; Lalanne-Brunot, Polinice-Lalanne, Lacomme, place Marcadieu; Perez.

POSTE AUX LETTRES. — Rue des Grands-Fossés, près de l'église Saint-Jean ; une boîte est placée sur la place Marcadieu, maison Cénac, et une autre à l'entrée de la rue de l'Hôpital.

TELEGRAPHIE. — Rue du Petit-Quartier, près de la préfecture. Le bureau est ouvert tous les jours en été, de 7 h. du matin à 9 h. du s.; en hiver, de 8 h. du matin à 9 h. du soir. Il n'y a pas de service de nuit.

POSTE AUX CHEVAUX. — Rue des Grands-Fossés, en face de la poste aux lettres.

LIBRAIRES. — *J. M. Dufour*, rue des Grands-Fossés, nouveautés, estampes, costumes des Pyrénées, cabinet de lecture; *Collongue*, rue des Grands-Fossés, classiques et littérature; *Millas*, rue Bourieu, 1 (*Guide-Album des Pyrénées*, nouveautés, papeterie, bronzes, etc); *Dufour*, place Maubourguet.

MÉDECINS. — MM. Duplan, chirurgien en chef de l'hospice, place Maubourguet; Dimbarre; Danglade; Corbin; Vignes, médecin en chef de l'hospice, rue de l'Harmonie; Dastas, rue Bourg-Vieux.

BAINS. — Bains Péré, rue Massey; Artigala, rue des Petits-Fossés Bié, place Marcadieu.

Tarbes, le chef-lieu du départ. des Hautes-Pyrénées, le siège d'un évêché fondé au v^e s., est une ville de 15 658 hab., agréablement située, à 309 mèt. d'alt. au milieu de l'une des plus belles plaines de la France, sur la rive g. de l'Adour, dont les

eaux sont distribuées par deux larges canaux dans tous les quartiers. Elle se compose pour ainsi dire de deux villes aux rues irrégulières, qui se soudent à la place centrale du *Maubourguet*, et qu'une rue sinuueuse traverse dans toute leur largeur, depuis le pont de l'Adour jusqu'à la route de Pau.

Tarbes existait du temps de César sous le nom de *Bigorra*, nom qu'elle devait sans doute au dieu *Baigorry*. Elle fut conquise par Crassus; plus tard elle porta, suivant plusieurs auteurs, les noms de *Tarvia*, *Turba*, *Tarba*, etc. Après la chute de l'empire romain, elle eut beaucoup à souffrir des invasions des Goths, des Vandales, des Alains, des Vascons, des Sarrasins. Au commencement du IX^e s., elle fut ruinée de fond en comble par les Normands; ses habitants se virent alors forcés de se réfugier dans les bois et dans les landes, où ils menèrent longtemps une vie errante et sauvage. Enfin, au milieu du X^e s., Raymond I^r rebâtit la ville détruite, et reconstitua le comté de Bigorre, dont elle devint la capitale. En 1097 furent proclamés les *Fors*, véritable charte constitutionnelle consentie à la fois par la noblesse, le clergé et le peuple; sous la protection de cette charte où le mot de *serf* n'est pas même prononcé, le Bigorre et sa capitale jouirent d'une paix relative.

Malgré les protestations des Bigorrais, leur pays avait été cédé à l'Angleterre par la France dans le traité de Brétigny. En 1360, le prince Noir fit son entrée à Tarbes, accompagné de la princesse de Galles sa femme, et du comte de Foix, Gaston-Phœbus, qui, héritier de la maison de Béarn, devait bientôt recommencer les guerres contre les Anglais. Quand le Bigorre eut été délivré de l'occupation étrangère, grâce au courage de ses habitants, la couronne de France le rendit aux princes de Béarn.

Au XVI^e s., les doctrines des huguenots se répandirent rapidement dans le Bigorre, et la tranquillité du pays n'en fut d'abord aucunement troublée; les églises étaient même communes aux deux cultes. Mais, lorsque les armées catholiques de Montluc et de Terride vinrent attaquer le Bigorre, le fanatisme religieux éclata, et bientôt le pays fut couvert de ruines. Montgomery, chef des protestants, occupa la ville, en chassa les habitants, brûla les églises et les couvents. Après son départ, les Tarbais re-

vinrent et commencèrent à rebâtir leurs maisons, puis, à la nouvelle que le vicomte de Montamat, autre chef huguenot, venait les attaquer, ils s'enfuirent de nouveau dans la campagne. Huit cents d'entre eux seulement osèrent résister, mais ils furent tués jusqu'au dernier sur les barricades qu'ils avaient construites. Pendant trois ans après cette bataille, la ville resta complètement inhabitée, et ses places se couvrirent d'herbe comme des prairies. Si, en 1570, la paix de Saint-Germain permit au habitants d'y rentrer, quand les hostilités eurent recommencé, elle fut de nouveau prise et reprise quatre fois par les parties belligérantes, et les campagnes voisines furent tellement ravagées, qu'après ces brigandages les paysans de Bigorre abandonnèrent la culture des terres à cause du manque de bétail, et la plus grande partie d'entre eux prirent la route d'Espagne.

Henri IV confirma les fors et priviléges particuliers du Bigorre, lorsqu'en 1607 il prononça la réunion de ses anciens États à la couronne de France. La Révolution transforma le Bigorre, réuni aux Quatre-Vallées et à une partie du Nébouzan, en un département qui reçut le nom de Hautes-Pyrénées.

En 1814, il se livra près de Tarbes, entre les Anglais et les Français, un combat très-vif dans lequel les Français eurent le dessous.

La cathédrale de Tarbes, appelée aussi l'église *de la Sède* (siège), est une « œuvre romane ou plutôt timidement gothique du XII^e et du XIII^e s., classée parmi les monuments historiques : » elle occupe l'emplacement du château primitif des comtes de Bigorre. « Son chevet, à trois absides inégales, dit M. Cénac-Moncaut, s'ouvre sur le transsept par trois arcades ogivales très-accusées, celle du centre ayant une hauteur double de celles des bas côtés. La grande nef est formée de quatre travées sans nefs latérales ; elle se distingue par l'absence complète de toute sculpture : point de chapiteaux historiés, point d'archivoltes, point de voussures à chevrons ou à palmettes ; les clefs de voûte elles-mêmes ne se composent que d'un simple tourteau évidé portant l'écu de Bigorre. La charmante coupole du transsept rappelle le style le plus pur de la première époque ogivale : elle est de forme octogone et reçoit la lumière par quatre ogives élégantes, situées aux quatre

points cardinaux. Le maître-autel est soutenu par six belles colonnes de marbre d'Italie, œuvre du sculpteur Ferrère, de Tarbes. »

L'église *Saint-Jean* date du XIV^e s.; la tour carrée du N. E., percée de meurtrières à ses cinq étages, paraît plus ancienne. Les grossiers chapiteaux des pilastres intérieurs ont aussi appartenu probablement à un édifice primitif.

L'église des *Carmes*, ou de *Sainte-Thérèse*, fut fondée par le baron Vital de Bazillac en 1282, puis brûlée par Montgommery en 1559. Il ne reste de l'ancien édifice qu'un clocher simple, carré jusqu'à la hauteur du toit de l'église, et octogone dans la partie supérieure. Ce clocher, classé parmi les monuments historiques, supporte une aiguille avec huit arêtes ornées de fleurs volutées, et se trouve flanqué jusqu'à la hauteur de sa galerie par une petite tourelle carrée destinée à l'escalier et terminée en pyramide. L'église nouvellement construite à côté de cette tour a été décorée de tableaux peints par M. Lagarrigue.

L'ancien *palais épiscopal* est aujourd'hui transformé en préfecture. Dans le jardin de cet hôtel, on retrouve encore les ruines d'une chapelle et d'un cloître, des inscriptions et deux statues romanes.

Le *palais de justice*, édifice de construction moderne, donne sur deux rues à la fois : une façade est ornée de statues allégoriques en marbre ; l'autre est précédée d'un beau jardin. Le grand dépôt d'étalons a été entièrement reconstruit en 1852. La *caserne de cavalerie* est aussi l'une des plus belles de France. Le *lycée* et l'*hospice civil* n'ont droit qu'à une simple mention.

Du château de Marguerite de Béarn il ne reste aujourd'hui qu'une *tour*, qui fait partie de la prison et qui est classée parmi les monuments historiques.

Tarbes possède plusieurs belles promenades ; la principale est le **jardin Massey**, ainsi nommé d'un ancien directeur général des parterres de Versailles qui en a dessiné les allées sinuuses. Il est situé au N. E. de la ville, non loin de la gare du chemin de fer. Aucun étranger ne doit quitter Tarbes sans avoir visité ce charmant jardin où des massifs d'arbres exotiques, des ruisseaux dérivés de l'Adour, des ponts rustiques, des tapis de gazon, forment un paysage des plus gracieux. Au centre du jardin s'élève

un édifice en briques d'un assez beau style, surmonté par une tourelle d'architecture presque moresque; c'est le *musée*. Le rez-de-chaussée, destiné aux œuvres de sculpture, n'est pas encore terminé. Le premier étage est réservé aux tableaux. On y remarque : un Portrait, par *Sebastiano del Piombo*; Loth et ses filles, par *le Guerchin* (?); une ébauche, de *Carrache*; deux Portraits de *Guyp*; un grand tableau de *Louis Boulanger*, représentant la Paix, l'Agriculture et l'Abondance; la cathédrale de Tolède, par *Dauzats*; Achille soutenant Patrocle, par *Gérard*; un Paysage d'hiver, par *le Poitevin*, etc. Au-dessus des tableaux, sont placés des oiseaux des Pyrénées. Du balcon, on jouit d'une vue vraiment admirable sur les jardins, la plaine fertile qui s'étend au loin et la chaîne bleuâtre des montagnes : il est peu d'endroits dans toutes les Pyrénées qui offrent un plus admirable panorama, et, sous ce rapport, Bagnères ne saurait se comparer à Tarbes.

Parmi les autres promenades de Tarbes, on peut citer les *allées Napoléon* et le *Prado*, qui borde le canal.

Les courses de Tarbes sont les plus célèbres et les plus fréquentées du midi de la France. Tous les ans, au mois d'août, les étrangers descendant des villes thermales de la montagne pour assister aux courses de l'*hippodrome* de Laloubère, situé à une petite distance au S. de Tarbes. L'élève des chevaux est une des industries principales du département.

Tarbes possède un bel *établissement industriel*, appartenant à MM. Frogé et Cie et comprenant une fonderie de métaux et un atelier de construction mécanique, une fabrique de feutres et autres grosses étoffes de laines et de lins. On cite aussi, parmi les industries de Tarbes, la fabrication des papiers, celle des voitures, celle des cuirs vernis, la scierie des marbres, etc. Depuis 1861, la ville est éclairée au gaz.

Les *marchés* et les *foires* de Tarbes méritent la visite des étrangers, qui y verront rassemblés tous les costumes du pays.

30^e STATION. — MARCADIEU.

246 kil. de Bordeaux.

Marcadieu où s'arrêtent les convois du chemin de fer, n'est qu'un faubourg de Tarbes.

Le chemin de fer franchit l'Adour, puis, traversant la route de terre, décrit une grande courbe vers le S., pour remonter la belle et fertile plaine de l'Adour. Il passe au milieu du village de Soues (502 hab.), et laisse ensuite à dr. *Salles-Adour* (384 hab.), à g., *Barbazan-Debat* (687 hab.), et *Allier* (206 hab.).

On découvre dans la plaine de charmants points de vue. Les coteaux augmentent d'élévation, les prairies et les arbres prennent cette teinte d'un beau vert, qui n'appartient qu'aux pays de montagnes; des ruisseaux d'eau vive coulent à pleins bords. Le chemin de fer ne cesse, pendant tout le trajet, de suivre la rive dr. de l'Adour.

En deçà de Bernac-Debat se trouve un beau château, dont il est souvent question dans l'histoire du Béarn; il portait autrefois le nom de *Castelnau*.

31^e STATION. — BERNAC-DEBAT.

9 kil. de Tarbes. — 255 kil. de Bordeaux.

Bernac-Debat est un v. de 702 hab. Tout près est *Bernac-Dessus*, v. de 501 hab. Ni l'un ni l'autre n'ont rien de curieux, si ce n'est un ancien tumulus, qui s'élève à peu de distance.

A l'E., sur la colline qui porte le village de *Barbazan-Dessus* (266 hab.), une vieille tour rappelle le baron fameux qui, à la tête de six Français, vainquit six chevaliers anglais dans les landes de Montendre en Saintonge, et qui plus tard participa au meurtre de Jean sans Peur sur le pont de Montereau.

On dépasse ensuite *Arcizac*, v. de 624 hab., dont les maisons sont groupées des deux côtés de l'Adour; ce village a vu naître Missolin, prêtre de Tarbes qui, selon la tradition, remporta une brillante victoire sur les Maures dans les plaines de Lanne-Mouline. Autrefois la statue du héros décorait le porche de l'église, et, le jour de sa fête, les jeunes filles venaient la couronner de fleurs; cette statue a disparu. A l'E. du village se trouvait encore récemment l'*Estelou* (l'Étoile), reste d'une de ces hautes niches où les Romains plaçaient, près de leurs grandes voies, la statue de Mercure, patron des voyageurs (et des voleurs en même temps).

Entre Arcizac et Montgaillard, de l'autre côté de l'Adour, se

trouve un monticule bordé par un bouquet de bois ; les géologues y voient une ancienne moraine, formée par la période glaciaire. C'est là que périt le célèbre violoniste Lafont, par suite d'un accident de voiture.

Au delà d'Arcizac, on laisse à g. *Vieille-Adour*, v. de 577 hab., puis à dr., *Huis*, v. de 305 hab., et le petit château de Nodrest, jadis pris et repris, dans le cours des siècles, par les Maures, les Normands, les Anglais, les huguenots et les catholiques.

32^e STATION. — MONTGAILLARD.

5 kil. de Bernac-Debat. — 14 kil. de Tarbes. — 260 kil. de Bordeaux.

Montgaillard, bourg de 1112 hab., se compose de maisons pittoresquement groupées autour d'une église moderne. Sur la colline qui le domine du côté de l'O., se voit une levée de terre, d'origine incertaine, qui fut probablement un rempart élevé autour d'un camp par quelque armée.

On laisse ensuite à g. *Antist*, v. de 185 hab. A *Ordizan*, v. de 504 hab., a été établie une halte. — La plaine de l'Adour forme sur ce point un immense bassin arrosé par les frais ruisseaux et les canaux du fleuve qui circulent à travers les prairies et les champs de maïs. Déjà les clochers de Bagnères-de-Bigorre apparaissent au loin par-dessus les arbres. — On se rapproche du fleuve, que l'on traverse en aval de Bagnères.

33^e STATION. — BAGNÈRES-DE-BIGORRE.

8 kil. de Montgaillard. — 22 kil. de Tarbes. — 268 kil. de Bordeaux.

Voir, pour la description de Bagnères-de-Bigorre, l'*Itinéraire des Pyrénées*, par AD. JOANNE, Paris, Hachette et Cie.



TABLEAU GÉNÉRAL DES DISTANCES ET DU PRIX DES PLACES.

BORDEAUX A BAYONNE ET IRUN

kil.	1 ^{re} cl.	2 ^e cl.	3 ^e cl.	STATIONS.	
"	fr. c.	fr. c.	fr. c.	BORDEAUX.	
6	" 60	" 40	" 30	Pessac.	On va de Bordeaux à Bayonne en 4 h. 20 m.
11	1 10	" 75	" 55	Gazinet.	par le train express
18	1 80	1 25	" 90	Pierrotton.	et en 7 h. 12 m. par
23	2 30	1 60	1 15	Mios.	le train omnibus.
27	2 70	1 90	1 35	Marcheprime.	
33	3 30	2 30	1 65	Canauley.	
37	3 70	2 60	1 85	Facture.	
40	4 " "	2 80	2 " "	LAMOTHE (Buffet).	On va de Bordeaux à
52	5 80	4 35	3 20	Caudos.	Irún, en 5 h. 45 m.
63	7 05	5 30	3 90	Lugos,	par le train express.
76	8 50	6 40	4 70	Ichoux.	
89	9 95	7 50	5 50	Labouheyre.	
97	10 85	8 15	6 "	Solferino.	
109	12 20	9 45	6 70	MORCENX (Buffet).	
123	13 80	10 35	7 60	Rion.	
134	15 "	11 25	8 25	Laluque.	
141	15 80	11 85	8 70	Buglose.	
148	16 60	12 45	9 10	DAX.	
158	17 70	13 25	9 75	Rivière.	
163	18 25	13 70	10 05	Saubuse.	
167	18 70	14 05	10 30	Saint-Geours.	
173	19 40	14 55	10 65	Saint-Vincent.	
185	20 70	15 55	11 40	Labenne.	
195	21 85	16 40	12 "	Le Boucaut.	
198	22 20	16 65	12 20	BAYONNE.	
208	23 10	17 35	12 65	Biarritz.	
213	23 90	17 90	13 10	Saethary.	
221	24 80	18 60	13 60	Guint-Jean-de-Luz.	
234	26 25	19 65	14 40	HENDAYE.	
236	26 45	19 85	14 55	IRUN.	

IRUN A SAINT-SÉBASTIEN

"	rx qt.	rx qt.	rx qt.	IRUN.	
10	4 50	3 50	2 "	Renteria.	On va d'Irun à St-Sébastien en 36 m. par le
12	5 50	4 "	2 50	Les Passages.	train express et en
17	7 50	5 75	3 50	SAINT-SÉBASTIEN.	42 m. par le train omnibus.

LAMOTHE A ARCACHON

	fr. c.	fr. c.	fr. c.	LAMOTHE.	
40	4 "	2 80	2 "	Le Teich.	On va de Bordeaux à
43	4 10	2 90	2 15	Gujan-Mestras.	Arcachon en 55 m.
47	4 20	3 "	2 25	La Hume.	par le train express,
50	4 30	3 20	2 25	La Teste.	et en 2 h. 3 m. par le
53	4 40	3 35	2 25	ARCACHON.	train omnibus.
56	4 50	3 50	2 50		

DAX A PAU

kil.	1 ^{re} cl.	2 ^e cl.	3 ^e cl.	STATIONS.	
"	fr. c.	fr. c.	fr. c.	DAX.	
13	1 45	1 10	" 80	Mimbaste.	On va de Bordeaux à
21	2 35	1 75	1 30	Habas.	Pau en 5 h. 48 m. par
31	3 45	2 60	1 90	PUYOO.	le train express, et en
37	4 15	3 10	2 30	Baigts.	7 h. 30 m. par le
46	5 15	3 85	2 85	Orthez.	train omnibus.
54	6 05	4 55	3 35	Argagnon.	
60	6 70	5 05	3 70	Lacq.	
65	7 30	5 45	4 "	Artix.	
79	8 85	6 65	4 85	Lescar.	
83	9 30	6 95	5 18	PAU.	

BAYONNE A PAU

"	"	"	"	BAYONNE.	On va de Bayonne à
13	1 45	1 10	" 80	Urt.	Pau en 4 h.
30	3 35	2 50	1 85	Peyrehorade.	
39	4 35	3 30	2 40	Labatut.	
47	5 25	3 95	2 90	PUYOO.	
54	6 05	4 55	3 35	Baigts.	
62	6 95	5 20	3 80	Orthez.	
71	7 95	5 95	4 40	Argagnon.	
77	8 60	6 45	4 75	Lacq.	
82	9 15	6 90	5 05	Artix.	
95	10 65	8 "	5 85	Lescar.	
100	11 20	8 40	6 10	PAU.	

MORCENX A BAGNÈRES-DE-BIGORRE

109	12 20	9 15	6 70	MORCENX.	On va de Bordeaux à
114	12 75	9 60	7 "	Arjuzanx	Bagnères-de-Bigorre
118	13 20	9 90	7 25	Arengosse.	en 7 h. par le train
185	14 "	10 50	7 70	Igos.	express et en 8 h. 1 $\frac{1}{2}$
134	15 "	11 25	8 25	Saint-Martin.	par le train omnibus.
148	16 60	12 45	9 10	MONT-DE-MARSAN.	
162	18 15	13 60	10 "	Grenade.	
171	19 15	14 35	10 55	Cazères-sur-l'Adour.	
180	20 15	15 10	11 10	Aire.	
195	21 85	16 40	12 "	Riscle.	
204	22 85	17 15	12 55	Castelnau.	
213	23 85	17 90	13 10	Caussade.	
220	24 65	18 50	13 55	Maubourguet.	
229	25 65	19 25	14 10	Vic-en-Bigorre.	
236	26 45	19 80	14 55	Andrest.	
246	27 55	20 65	15 15	TARBES.	
246	27 55	20 65	15 15	Marcadieu.	
255	28 55	21 40	15 70	Bernac-Debat.	
260	29 10	21 85	16 "	Montgaillard.	
268	30 "	22 50	16 50	BAGNÈRES-DE-BIG.	

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A

Adour [L'], 67.
Aire, 232.
Andernos, 175.
Andrest, 237.
Arcachon, 157. — Renseignements généraux, 157. — Situation, aspect général, 158. — Le bassin d'Arcachon, 169. — L'île des Oiseaux, 172. — Excursion au cap Ferret, 174. — La côte N. E. du Bassin, 174. — Les forêts d'Arcachon et de la Teste, 176. — La Pointe du Sud, 178. — Excursion à Cazau, 181.
Arcachon [Le bassin d'], 169.
Arcizac, 243.
Arengosse, 226.
Ares, 175.
Argagnon, 192.
Arjuzanx, 226.
Artix, 192.
Audenge, 176.
Aureilhan [Etang d'], 185.

B

Bagnères-de-Bigorre, 244.
Baïgs, 188.
Barbazan-Dessus, 243.
Bayonne, 63. — Renseignements généraux, 63. — Situation, 64. — Histoire, 71. — Monuments et établissements publics, 83. — Promenades, 91. — Les Allées marines, 91. — Le château de Marrac, 94.
Bernac-Debat, 243.
Bernac-Dessus, 243.
Biarritz, 95. — Renseigne-

ments généraux, 95. — Situation, 95. — Aspect général, 100. — Le Port-Vieux, 102. — La côte des Basques, 104. — La villa Eugénie, 108. — Le phare et la Chambre d'Amour, 109. — Les Repenties et les Bernardines, 115.
Biganos, 176.
Biscarrosse [Etang et village de], 186.
Bizanos, 219.
Bordelais [Vins du], 2.
Boucaut [Le], 62.
Buglose, 37. — La Vierge miraculeuse, 37. — La chapelle de Saint-Vincent-de-Paul, 38. — Histoire de saint Vincent de Paul, 39.

C

Canauley, 29.
Cap-Breton, 60.
Castelnau-Rivière-Basse, 235.
Caudos, 30.
Caussade, 235.
Cazau [Le village et l'étang de], 181.
Cazères-sur-l'Adour, 232.
Ciboure, 129.
Compagnie d'Arcachon [La], 157.
Compagnie des Landes [La], 155.
Côte de Fer [La], 118.

D

Dax, 47. — Les murs ro-

mains, 44. — La fon-

taine chaude, 46. — La cathédrale, 48. — Le faubourg et l'église de Saint-Vincent de Sentes, 50. — Histoire, 51.
Dunes [Les], 152.

F

Facture, 29.
Ferret [Le cap], 174.
Fontarabie, 134.

G

Gazinet, 4.
Gélos, 219.
Grenade, 232.
Guethary, 117.
Gujan, 149.

H

Habas, 187.
Haut-Brion, 2.
Hendaye, 130.
Hume [La], 149.

I

Ichoux, 31.
Igos, 226.
Irun, 132.

J

Jurançon, 218.

L

Labatut, 225.
Labenne, 61.
Labouheyre, 32.
Lacq, 192.
Laluque, 37.
Lamothe, 29.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

Landes [Les], 5. — Aspect général, situation, nature du sol, 5 et 6. — Eaux, 7. — Cultures, 8. — Le pin, 8. — Le chêne-liège, 9. — Le habitants, 11. — Costumes, maisons, 12. — Bergers, 14. — Bouviers, 15. — Résiniers, 16. — Récolte de la résine, 17. — Chasses et pêches, 19. — Les blouses des dunes, 20. — Les mariages, 22. — Les enterrements, 27. — L'asouade, 56. Lanton, 175. Lége, 175. Lescar, 193. Lugos, 30.

M

Madiran, 235. Marcadieu, 242. Marcheprime, 28. Marensin [Le], 56. Maubourguet, 236. Mestras, 148. Midouze [La], 231. Mimbaste, 187. Mimizan, 32. Mios, 28. Moisan [L'étang de], 60. Montaner, 236. Mont-de-Marsan, 227. Montgaillard, 244. Morcenx, 35. Morlaas, 220.

N

Nive [La], 68.

Oiseaux [Ile des], 172. Orthez, 188. Orx [L'étang d'], 61.

P

Pape-Clément [Les vignes du], 4. Parentis-en-Born, 31. Passages [Les], 137. Pau, 194. — Renseignements généraux, 194. — Situation, aspect, panorama, climat, 196. — Histoire, 201. — Monuments, curiosités, 207. — Le château, 210. — Excursions, 218. Pessac, 3. Peyrehorade, 224. Pierroton, 28. Piquey [Le], 175. Pissois, 31. Pontens, 185. Pouillon, 53. Puyoo, 188.

R

Renteria, 136. Rion, 35. Riscle, 234. Rivière, 54.

S

Saint-Esprit, 61. Saint-Géours, 55. Saint-Jean-de-Luz, 118. —

Histoire, 419. — Monuments, 127.

Saint-Martial, 131.

Saint-Martin-d'Oney, 226.

Saint-Paul-en-Born, 185.

Saint-Paul-lez-Dax, 52.

Saint-Sébastien, 138. —

Sa destruction par les Anglais, 139. — Monuments, 145.

Saint-Vincent de Tyrosse, 57.

Salles, 30.

Sanguinet [Village et étang de], 186.

Saubuse, 55.

Semis de l'Etat [Les], 176.

Solferino, 34.

T

Tarbes, 237. — Renseignements généraux, 237. — Histoire, 239. — Monuments, 240.

Tartas, 36.

Teich [Le], 148.

Tercis, 53.

Teste [Forêt de la], 176.

Teste [La], 149. — Les Dunes, 152. — La Compagnie des Landes, 155.

U

Urt, 223.

Urtubie, 129.

V

Vic-en-Bigorre, 236.

Vieux-Boucaut [Le], 58.



